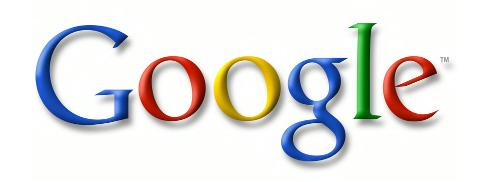
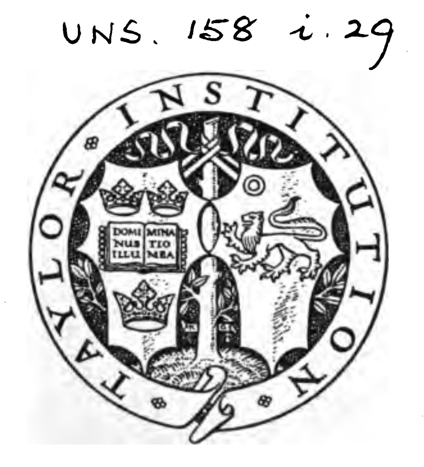


[By Bonaventure Argonne]



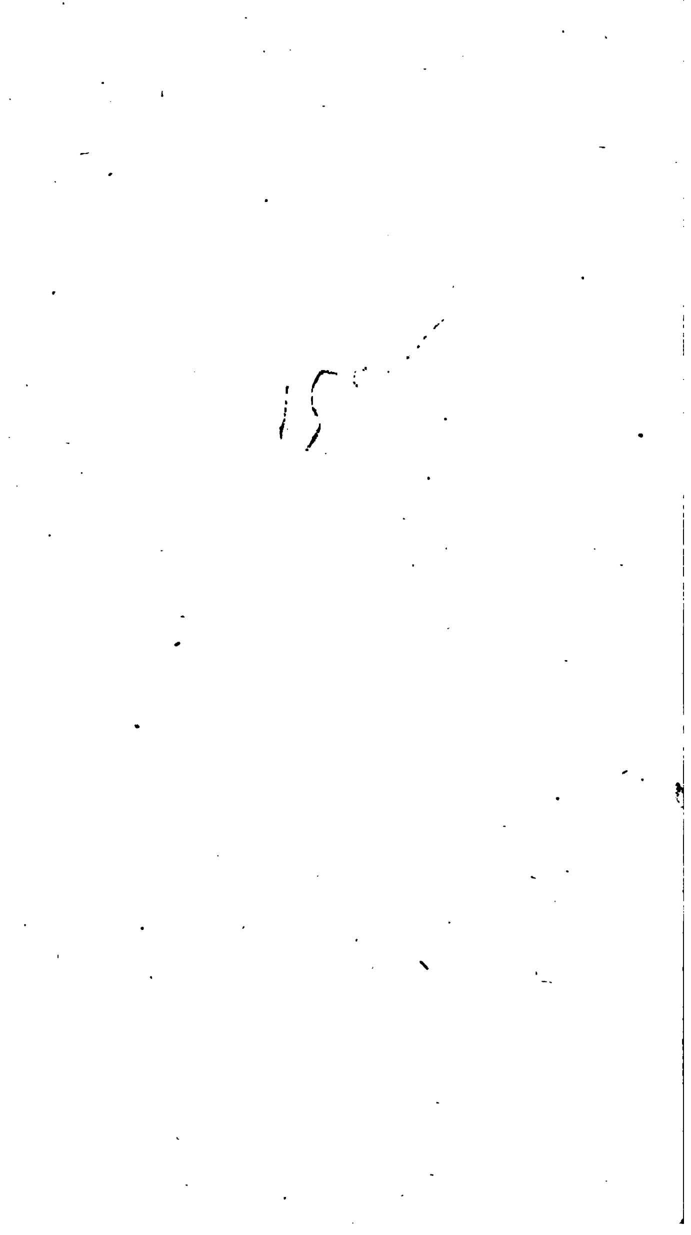
~~iemarchant~~

350


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

350

~~iemarchianne~~


15

SENTIMENS CRITIQUES

SUR

LES CARACTERES

DE MONSIEUR

DE LA BRUYERE.

par Brillon ou par l'abbé de Villiers.

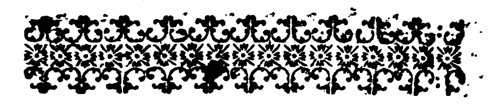


A PARIS,

Chez MICHEL BRUNET, Grand' Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. DCCI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

IL importe peu au Lecteur d'apprendre comment cet Ouvrage est venu jusqu'à lui. S'il me presse de satisfaire en cela sa curiosité, ce ne sera pas un leger embarras pour moi. Le Manuscrit m'est tombé entre les mains, sans trop sçavoir de quelle plume il partoit. A force de vouloir le penetrer, j'ai découvert que l'Auteur l'a déja été en plusieurs rencontres, & toûjours avec l'approbation du public. Quoique cet Ouvrage soit une critique du meilleur que nous ayions, elle y est tournée d'une maniere qui ne donne aucune atteinte ni au credit du Livre, ni à la personne de Monsieur De la Bruyere. C'est une dissertation ingenieuse, où le Censeur montre tout l'esprit de l'Auteur des Caracteres, lors même qu'il fait valoir le sien propre. On

y verra une infinité de choses qui concernent la beauté de la Langue, une fine erudition, & toute la politesse de la litterature. Il semble aprés un tel éloge, que je ne risquerois rien de nommer l'Ecrivain à qui il est dû ; mais comme de ma part je lui dois le secret avant les loüanges, il faut le laisser paisible dans le silence où sa modestie le retient. Il en coûtera quelque chose à mon interêt ; car si je declarois son nom & le titre de ses premiers Ouvrages, celui-ci auroit & la même reputation, & un aussi promt debit. Au reste, ma discretion ne lui fera point de tort ; un Livre qui est bon se recommande lui-même ; il n'a besoin que d'être vû pour être acheté : Aussi me suis-je reposé, Lecteur, sur vôtre bon goût, avant que de compter sur mon profit.



SENTIMENS



SENTIMENS CRITIQUES SUR LES CARACTERES.

LETTRE PREMIERE,

Où l'on examine le Titre & la Préface du Theophraste Moderne.



MONSIEUR,

J'ose me flater que mes lettres vous plaisent ; elles sont toutes honorées de vos réponses, & vos réponses assaisonnées de complimens. Je n'ai pas la vanité de croire, que leur sti-

le ſeul m'attire vôtre approbation ; il m'eſt glorieux de la recevoir, ne fût-elle dûë qu'à la ſincerité qui acompagne ma maniere d'écrire. Je remercie par avance les Auteurs tant bons que médiocres, de fournir matiere à la durée de nôtre commerce. Attendez tout de mon exactitude ; elle vous inſtruira fidellement de ce qui ſe paſſe dans la République des Lettres.

Un Livre nouveau, pour mieux dire, un titre plus nouveau que le Livre vient de paroître ; & déja, à l'honneur du ſiecle, comme pour la gloire des bons Ecrivains, on en eſt à la ſeconde édition de ce rare ouvrage. Vous connoîtrez bientôt le ſens que vous devez donner à cet éloge. S'il y a jamais eu de l'emphaſe dans un titre, on peut dire qu'elle ſe trouve étalée dans celui-ci, *Le Theophraſte moderne, ou nouveaux caracteres des mœurs*. Si un homme a jamais été préſomptueux, nul n'a pouſſé la préſomption plus loin que l'Auteur d'un tel ouvrage, & l'inventeur d'un pareil titre. J'ignore ſon nom & ſon emploi, ſoit qu'il craigne la cenſure, ou que ſon état ne lui permette pas de ſe

produire, il n'eſt point connu dans le monde: On ne s'empreſſe pas même beaucoup à l'y connoître, perſuadé que ce n'eſt point un habile homme qui ſe cache. Je m'avance trop pourtant, Monſieur; car j'ai reſolu de bannir ces termes durs emploïez par les Critiques de profeſſion. Comme j'en abhorre le nom, je ne m'emporterai point contre l'Auteur; C'eſt déja trop, qu'il ait le chagrin de n'avoir pas réuſſi en tout, ſans l'accabler de reproches inutiles; je dis en tout, parce que ſi je n'avois trouvé dans ſon Livre pluſieurs bons caracteres, je ne me donnerois pas la peine de travailler à la cenſure des mediocres. S'il pretend que tous méritent une égale approbation, il ceſſe lui-même de meriter nos égards; & déſlors, au lieu d'adoucir la critique, il faut la ſoûlever contre ſon orgüeil.

Examinons d'abord le titre de l'ouvrage: il a deux parties; l'une toute brillante, ſuperbement écrite en lettres rouges, afin d'impoſer au public, LE THEOPHRASTE MODERNE; l'autre qui ſert d'interpretation à la

premiere, & ajoûté, ce semble, à dessein d'en moderer l'enflûre, OU NOUVEAUX CARACTERES DES MOEURS : Passe pour cette derniere partie du titre ; mais quelque habileté qu'on ait à décrire les mœurs, on n'acquerra jamais le droit de se comparer à THEOPHRASTE. Laissons aux siecles passés la gloire d'avoir produit des Ecrivains originaux : Si nous leurs envions cet honneur, il est indigne que l'envie pare ses ouvrages de leurs noms, & qu'elle entreprenne de donner à ces hommes inimitables une seconde vie moins illustre que la premiere. Il est odieux qu'elle transporte les modernes dans les âges superieurs, & qu'elle les place au même rang que tenoient les premiers genies d'Athenes : C'est faire revivre honteusement les Anciens, & consentir à l'usurpation des modernes présomptueux : Le siecle de LOUIS LE GRAND s'estime trop honoré d'avoir eu un LABRUYERE capable de traduire THEOPHRASTE, & quelques gens assés habiles pour écrire dans le goût de LABRUYERE. Si quelque chose pouvoit affoiblir la gloire de cet

heureux siecle, ce seroit l'ambition d'un Auteur qui ose se déclarer LE THEOPHRASTE MODERNE, dans le temps qu'il n'a ni l'érudition du Philosophe, ni la delicatesse du traducteur, ni le genie de ceux qui ont imité l'un & l'autre. Je ne vois point de difference entre ce procedé, & le langage d'un homme, qui diroit avec confiance au public :

« Ne regrettez point la mort de « THEOPHRASTE, qui n'a pû finir ses « portraits : Je donnerai la derniere « main à ses caracteres; je les multi- « plierai, & je deviendrai par mes suc- « cés le THEOPHRASTE MODERNE. Un « certain LABRUYERE a paru; Auteur « trop commun, il ne lui étoit pas per- « mis de se déclarer le parfait imitateur « de ce Philosophe; il ne lui convenoit « pas même de prendre le titre de *ca-* « *racteres nouveaux*: Les miens qui l'em- « portent sur les siens, du côté de l'in- « vention, de l'agrément, du beau, « du vrai, du naturel, du délicat, ont « en partage la nouveauté. Lecteurs, « qui que vous soyiez, reconnoissez « en moi l'excellent *Theophraste*: admi- « rés mon ouvrage autant que le sien. «

Afficher un Livre ſous ces titres que je condamne, n'eſt-ce pas dire, Monſieur, ce que je vous écris ? N'eſt-ce pas inſinuer au public, qu'on penſe auſſi bien que THEOPHRASTE, le plus beau parleur de la Grece, & mieux que LABRUYERE, le premier & le ſeul qui ait depuis atteint la perfection dans ce genre d'écrire.

Il n'y a plus à s'étonner que ce titre ait revolté tous les gens de bon goût. En effet c'eſt mal s'y prendre pour obtenir leurs ſuffrages, que de les prévenir injuſtement. C'eſt être tout-à-fait indigne de l'admiration, que de vouloir impoſer aux admirateurs. Les habiles ſe ſont heureuſement tenus ſur la défenſive ; ils n'ont pû s'intereſſer à la reputation d'un Philoſophe qui les a charmez, toutes les fois qu'ils ont lû ſes caracteres, ſans être en même temps indignez contre l'uſurpateur de ſon nom. Tous les aplaudiſſemens de la Cour & de la Ville ne nous ont jamais porté à appeller le THEOPHRASTE MODERNE, celui qui a ſi bien imité le ſtile & la vivacité de l'Ancien : Comment ſouffrirons-nous,

que ce beau titre soit en proïe à l'audace d'un inconnu, homme tres-éloigné de la route qui mene à la gloire où sont parvenus ces illustres Ecrivains? Encore estimons-nous dans M. de la Bruyere, (ce jugement ne lui fait point de tort) sa traduction des caracteres de Theophraste, plus que les caracteres dont il est lui-même Auteur; tant nous sommes persuadés, qu'il est difficile de peindre avec le même art & le même naturel qui embellissent les portraits de cet ancien Philosophe. Hé il se trouvera un moderne des moins instruits de l'antiquité, moderne tres inferieur à ses contemporains, il se trouvera, dis-je, un moderne assés plein de lui-même, pour annoncer qu'il est THEOPHRASTE, c'est à dire un homme dont le langage est divin!

Il vous paroîtra, Monsieur, que je m'emporte avec aigreur; je retiendrois mon indignation, je blâmerois mon emportement, si l'Auteur de ces caracteres que j'appellerai doresnavant *le Theophraste moderne*, non pas si serieusement qu'il en prend la qualité, donnoit en effet des *carac-*

teres nouveaux. Il se pique d'avoir lû *avec étude* * ceux de M. de la Bruyere ; mais il n'a pas fait attention à ce premier. » Tout est dit, » & l'on vient trop tard depuis plus » de sept mille ans qu'il y a des hom- » mes, & qui pensent. Sur ce qui con- » cerne les mœurs, le plus beau & le » meilleur est enlevé ; l'on ne fait que » glaner aprés les anciens & les habiles d'entre les modernes. « *Je viens trop tard*, auroit pû dire nôtre Auteur, & l'application auroit été tres-juste, *un* LABRUYERE *a enlevé le plus beau & le meilleur. Aprés ceux qui ont suivi ses traces, il n'y a plus à glaner ; je tomberai ou dans la redite, ou dans de fades inventions ; je paroîtrai plagiaire, ou Ecrivain presomptueux*. Mais helas, Monsieur, on ne s'avise pas de soi-même de se corriger : L'envie de se traduire en bel esprit, ne permet pas qu'on reflechisse ; ou elle fait passer bientôt par dessus les reflexions qu'elle n'a pû empêcher. On instruit les autres qui n'ont pas besoin d'être instruits, pendant qu'on cherche à favoriser ses propres entêtemens, & à donner

*Voyez le commencement de sa Preface.

La Bruy. p. 11.

de belles couleurs à sa temerité.

Voila, dira quelqu'un, bien du discours, sur un titre indiscretement échapé. Je ne crains ce reproche que de la part de ceux à qui le nom de Theophraste est indifferent; c'est vous dire que je n'appréhende pas que vous me l'adressiez : je défens la gloire d'un Philosophe qui vous est cher, je défens celle de M. de la Bruyere, à qui vous rendez justice; tels motifs obligeront tous les partisans du bon esprit à loüer mon zéle.

Comme je ne veux pas qu'on m'impute d'avoir emploïé une lettre entiere à examiner le titre d'un Livre, je toucherai quelques endroits de la Préface. Elle est courte, ne dissimulons rien, elle n'est point mal écrite; je ne vous la donne pas néanmoins exempte de défauts. L'Auteur convient que *ce ne sont pas là les premiers caracteres qui ont paru depuis ceux que le public a admirez.* Il veut parler de ceux de M. de la Bruyere, qui ont eu une vogue qu'ils ne perdront jamais. Il veut aussi justifier par l'exemple de ses imitateurs, l'imprudence qu'il a de choisir une mai-

tiere d'autant plus delicate, qu'elle a été souvent & long-temps remaniée. Que l'on hasarde, quand on s'embarque dans des sujets déja traitez par d'excellens Ecrivains, & rebattus par des hommes mediocres ! Il faut surpasser les uns, & egaler le merite des autres : Nombre infini de défauts à eviter, une sublime perfection à acquerir, écueils de toutes parts. Comment n'est-on pas rebuté par ces difficultez presque insurmontables ? Encore ne suffit-il pas d'être plus correct que les imitateurs, & aussi habile que ceux qu'on veut imiter. Il faut être Original, exceller en un genre, & produire du nouveau. Il y en a peu dans l'ouvrage que je vous adresse. Hors certains évenemens particuliers, que n'a pû prévenir M. de la Bruyere trop tôt enlevé de ce monde pour son entiere reforme, le reste est dans l'ordre commun ; la plûpart des caracteres interessent foiblement ; les autres sont presque entierement copiez ; les derniers n'ont point cette délicatesse de pinceau, ni ces agremens que l'art fait valoir, & qui à leur tour font valoir la nature.

Quoi qu'il n'appartînt, continuë l'Auteur, *qu'à* M. DE LA BRUYERE *de marcher sur les pas du délicat Theophraste, &c.* Vous sçavez, Monsieur, qu'avant M. de la Bruyere, personne n'avoit composé un Livre tel que le sien. On étoit si peu accoutumé à ce genre d'écrire, qu'il n'a point été goûté dans les commencemens. On aimoit des ouvrages suivis, ou de longues satyres: Je crois même que ce qui a donné lieu au grand *discours sur Theophraste*, & au long avertissement qui précede les chapitres, a été un reste de déference à l'usage. Monsieur de la Bruyere qui vouloit traiter extraordinairement des sujets ordinaires, & renouveller la matiere par un stile concis, a voulu apporter des raisons qui apprivoisassent le Public, aux pensées détachées: c'est là le dessein de la Préface de ses caracteres. Le desir de connoître les gens qu'on croyoit envelopez sous les traits de cette nouvelle Morale, faisoit insensiblement le goût à sa lecture: enfin la curiosité a été si loin, qu'en moins de douze années le Livre a eu dix éditions. Jusque-là on ne s'étoit

point avisé du titre de *caracteres* maintenant si usé ; car il y en a plus de trente Volumes : *Caracteres des femmes ; Caracteres & Portraits critiques sur les défauts ordinaires des hommes ; Caracteres tirez de l'Ecriture sainte, & apliquez aux mœurs de ce siecle ; Portraits serieux & critiques ; Ouvrage dans le goût des Caracteres ; Reflexions &c.* La mode avoit établi ces titres ; elle les a rejettez, depuis que les Auteurs ont reconnu qu'on n'étoit plus la dupe de leurs magnifiques placards ; si bien que l'honneur de l'invention est demeuré à Monsieur de la Bruyere, qui le premier a intitulé ses reflexions sur les défauts des hommes, LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE ; au lieu que les premiers caracteres qui ont été donnés au Public, y ont paru sous le nom de *Reflexions morales* : Ce sont ces belles reflexions que l'on attribuë à Monsieur le Duc de la Rochefoucault, pensées tres-courtes, tres-simples en apparence, mais pleines de bons sens, & fort utiles au reglement des mœurs. M. de la Bruyere a beaucoup puisé dans cette source.

Plusieurs, ajoute l'Auteur, aprés avoir dit, *qu'il n'appartenoit qu'à M. De la Bruyere de marcher sur les pas du delicat Theophraste, plusieurs ont osé l'entreprendre*; Il est vrai que depuis qu'on a vû le succés prodigieux du Livre de M. de la Bruyere, chacun tenté d'obtenir les mêmes applaudissemens, l'a pris pour son modele; mais aucun n'a eu la temerité de dire qu'il l'eût fidellement copié. M. l'Abbé de Bellegarde nous a donné des *reflexions sur la politesse, sur le ridicule, & sur la maniere de l'éviter*; elles composent deux volumes. Nous avons de M. l'Abbé de Villiers quatre tomes de *Reflexions sur les défauts d'autrui*, & deux *sur les égaremens des hommes*; je les ai leües & releües comme ce qu'il y a de plus estimé en ce genre. Si quelqu'un eût pû tirer de cet avantage la gloire de se comparer à l'Original, le droit en apartenoit à ces dignes imitateurs d'un homme que sans eux l'on croiroit inimitable, & qu'on reconnoît n'avoir été bien imité que par eux. Ces Auteurs aussi loüables que loüez ont-ils consacré des Préfaces à leurs

eloges ? Ont-ils soûtenu dans des avertissemens exagerez, qu'il faloit admirer leurs Livres, parce qu'ils écrivoient comme THEOPHRASTE & LA BRUYERE ? Ils auroient crû usurper les suffrages, que de forcer ainsi le Public à estimer leurs écrits. Se proposant de bien faire, contens d'avoir réüssi, ils laissent aux autres à décider quels modelles ils ont suivis, & n'affectent point de nous l'aprendre. C'est là, Monsieur, l'écüeil ordinaire des imitateurs, ou plûtôt de ceux qui en prennent le titre. Si l'on s'aperçoit qu'ils ont lû les originaux, c'est parce que leurs vols sont mal deguisez, ou leurs copies imparfaites ; on voit au reste qu'ils n'ont point imité les beaux tours, le stile poli, la noble maniere, le bon goût.

L'Auteur a reconnu tout ceci, puisqu'à la quatriéme ligne de sa Préface, il s'acuse en ces termes : *Moy-même j'ai la temerité de vouloir écrire dans ce genre* ; au lieu de *moi-même*, qu'il dise *moi seul* : En effet nul n'a osé avancer qu'il écrivoit dans le goût de *La Bruyere*, si ce n'est un jeune

homme, qui s'avisa, il y a trois ans, d'intituler son Livre, *Ouvrage nouveau dans le goût des Caracteres de Theophraste, & des pensees de Pascal.* Celui-là n'échapera pas à ma critique. Nous examinerons, quand il sera temps, ce titre & l'ouvrage: Il suffira de dire à present quel a été son sort. On y a trouvé du feu, de la vivacité, quelques bons caracteres: En Holande, où l'on cherche à contrefaire & à imprimer, sans se piquer d'un discernement delicat, on le fait servir de troisiéme tome aux caracteres de M. de la Bruyere. Ce n'est pas là un petit sujet de gloire pour un Auteur: il a reçû encore depuis peu un changement illustre. On lui a donné le nom de *nouveau Theophraste*, afin qu'il pût balancer la reputation du *Theophraste moderne*. Ces deux titres font une espece de cacophonie; les Livres sont néanmoins tres-differens, & bien que je me propose de critiquer le *Theophraste moderne*, il faut convenir avec tout le monde, que le nouveau Theophraste ne lui est pas comparable. Revenons à nôtre sujet.

Imprimé en 1697.

Avant ces deux présomptueux Modernes, personne n'avoit jugé de soi assez orgüeilleusement pour dire ; *je pense comme* THEOPHRASTE, *j'écris comme* LA BRUYERE. M. de la Bruyere lui-même n'a point osé entrer en parallele avec ce Philosophe ; il se traite de *genie fort inferieur à celui de Theophraste*. Nôtre Auteur qui ne peut dissimuler son imprudence, croit la justifier, en insinuant qu'il *n'a écrit que de l'aveu de cet illustre Moderne qui l'aimoit, & dont il a eu quelquefois la gloire d'être aprouvé.* N'est-ce pas là, Monsieur, un tour d'Auteur ? Je me défie du stile ordinaire des Préfaces : & comme je ne crois plus un homme, qui dit avoir été sollicité par ses amis de donner ses ouvrages au Public ; je crois encore moins celui, qui assûre que M. de la Bruyere l'a honoré de ses aplaudissemens.

Disc. sur Theoph. pag. 27. lign. 7.

Préf. p. 2. *Cela me flata*, poursuit l'Auteur, *je crûs qu'aidé du sufrage de M. de la Bruyere, il étoit permis de faire un Livre.* Cet endroit me paroît suspect ; cherchons-en le dénouëment. Je ne doute point que M. de la Bruyere devenu celebre, & par consequent

fort au dessus de l'envie, *Nulli invidus, nulli invisus*, je ne doute point que par complaisance il ne se fît honneur de donner son aprobation, quoique flateuse, aux gens qui s'en faisoient un de la lui demander : mais je doute, & qu'il jugeât le Livre assez bon pour se donner la peine de le reformer, & que l'Auteur eût avec lui une liaison assez étroite, pour l'obliger à ces pertes de temps. Si M. de la Bruyere l'avoit seulement connu, il n'auroit pas manqué de le renvoyer au caractere de *Dioscore*, & de lui dire, *Prenez une scie,* Dioscore, *sciez ou bien tournez, ou faites une iante de roüe, vous n'avez pas fait l'aprentissage de ces métiers : copiez donc, transcrivez, soyez au plus Correcteur d'Imprimerie, n'écrivés point.* Labr. pag. 600. Le Theophraste moderne auroit mal profité de cet avis, puisqu'il en donne un semblable aux Auteurs ses confreres, qu'il n'a pas jugé à propos de s'appliquer. *Neclon*, c'est à la page 32. *veut faire un Livre qui lui vaille cinquante pistoles* : Neclon, *je vous en donne soixante, promettez-moi de ne point écrire ; malgré moi vous écrirez ; la*

ſeul interêt ne vous guide pas; follement entêté de vous-même, vous pretendez briller dans le journal des Sçavans: ſoit, Neclon, *on vous y placera, mais n'écrivez pas.* Ne vous ſemble-t-il pas, Monſieur, qu'une telle reflexion regardoit celui qui l'a faite, & qu'il eſt ce *Neclon* en qui il veut corriger la furieuſe paſſion d'écrire? Un homme qui ſe croit du talent, eſt ſujet à ſe tromper, ſur tout un homme qui s'eſt mis en tête que M. de la Bruyere l'aimoit, qu'il lui donnoit ſes conſeils & ſon ſuffrage. Ne tient-il qu'à vouloir faſciner les yeux des Lecteurs, & qu'à ſurprendre leur eſtime par ces ſortes d'impoſtures?

Ce qu'on trouvera de bon, eſt-il remarqué dans cette Préface, *on ſçait à qui l'attribuer; ce qu'il y aura de foible, je dois dire qu'il eſt de moi.* Précaution inutile, perſonne n'eſt capable de prendre le change, & de penſer que M. de la Bruyere ait mis de ſon eſprit à des choſes, où il n'a pas ſeulement jetté les yeux. J'aſſurerois qu'il n'a lû aucun de ces caracteres; il eſt bien certain qu'il ne peut pas les avoir lû tous, vû que les ſujets de

plusieurs roulent sur des choses fraîchement arrivées. Ce ne sont donc que des œuvres posthumes, qu'on n'auroit point osé mettre au jour avant la mort de M. De la Bruyere; ou si on les avoit produites, il eût fallu donner un autre tour à la Préface, & peutêtre un autre titre à l'ouvrage.

Le Theophraste moderne seroit donc trop glorieux, de nous exposer aux moindres incertitudes, & de nous faire douter, si quelque partie de son ouvrage vient du *reformateur*, ou du copiste, du modelle ou de l'imitateur, de lui ou d'un *homme habile*. Ne craignons point de nous tromper; il est le veritable Auteur de ce Livre, je le declare tel, & vous le deciderez de même: La difference qui se trouve entre ses caracteres, & ceux de son *ami* pretendu, ne souffre pas qu'on prenne l'alternative.

J'approuve, car encore ne faut-il pas, quoi qu'on ait resolu de faire une critique, y envelopper ce qui merite d'en être exempt; J'approuve, Monsieur, la *protestation* de l'Auteur *contre les applications malignes & les*

faux jugemens. C'eſt une choſe étrange que les idées generales d'un homme qui écrit, ſervent, par l'application mauvaiſe qu'on en fait, à décrier des perſonnes auſquelles il n'a point penſé, & qui d'ordinaire lui ſont inconnuës. Je deteſte le ſot emploi de ces lecteurs oiſifs, curieux & malins, qui s'erigent en inventeurs de *clefs*. Ce ſont des eſpeces de devins ſujets à ſe tromper dans leurs conjectures; auſſi criminels quand elles decouvrent la verité, que quand elles la ſuppoſent, toûjours coupables ſoit de mediſance ou de calomnie, eſprits dangereux, dont la malice nuit à l'Auteur, ſcandaliſe le public, & offenſe les particuliers. M. de la Bruyere a parlé avec vehemence contre » ceux » qui ſe perſuadent qu'un Auteur écrit » ſeulement pour les amuſer par la Sa» tyre, & point du tout pour les inſ» truire par une ſaine Morale, au lieu » de prendre pour eux, & de faire ſer» vir à la correction de leurs mœurs » les divers traits qui ſont ſemez dans » un ouvrage, s'appliquent à découvrir, » s'ils le peuvent, quels de leurs amis, » ou de leurs ennemis ces traits peuvent

Pag. 13. de la Preface qui eſt à la tête de ſon diſcours academique.

regarder, negligent dans un Livre «
tout ce qui n'est que remarques soli- «
des, ou serieuses reflexions, pour ne «
s'arrêter qu'aux peintures & aux ca- «
racteres; & aprés les avoir expliquez «
à leur maniere, & en avoir crû trou- «
ver les originaux, donnent au pu- «
blic de longues listes, ou comme ils «
les appellent, des clefs, fausses clefs, «
& qui leur sont aussi inutiles, qu'el- «
les sont injurieuses aux personnes dont «
les noms s'y voient déchiffrez, & à «
l'Ecrivain qui en est la cause, quoi- «
qu'innocente «. J'ai transcrit ce carac- «
tere dans toute son étenduë, afin de vous épargner la peine de le chercher dans l'original. Il pourroit bien vous occuper, de maniere que vous ne songeriez pas à finir la lecture de ma lettre : Vôtre complaisance m'assûre qu'elle ne vous ennuye point; je n'en abuserai pas; mais le sujet où je m'engage, demande une derniere reflexion.

M. De la Bruyere n'a pas tort de nommer ces sortes de clefs, *fausses clefs, insolentes listes :* Quatre me sont tombées entre les mains; chacun prétendoit me donner la bonne, & celle

que l'Auteur avoit fabriquée : toutes les quatre étoient differentes, & presque en tout. Cela m'a determiné à lire M. de la Bruyere, sans penetrer les gens qu'il avoit, dit-on, caracterisez, tres sûr, par cette diversité d'opinions, qu'il n'a eu dessein d'offenser personne, & que ses caracteres tendoient uniquement à bien exprimer l'homme en general, & tous les hommes en particulier; peignant l'un en termes précis, & les autres en termes generaux ; donnant à quelques-uns des noms, afin qu'on ne crût pas qu'il parlât de gens qui ne fussent point; desavoüant les interpretations calomnieuses, afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il eût parlé de gens qui vêcussent, & qu'il connût. Il nous developpe ainsi son dessein » J'ai peint » à la verité d'aprés nature, mais je n'ai » pas toûjours songé à peindre celui-ci » ou celle-là dans mon Livre des Mœurs. » Je ne me suis point loüé au public, » pour ne faire des portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur » que quelquefois ils ne fussent pas » croïables, & ne parussent feints ou » imaginez. Me rendant plus difficile,

Preface de La Bruyere pag. 16.

je suis allé plus loin; j'ai pris un trait «
d'un côté, & un trait d'un autre; & «
de ces divers traits qui pouvoient con- «
venir à une même personne, j'en ai «
fait des peintures vraisemblables, «
cherchant moins à réjoüir les Lec- «
teurs par le caractere, ou par la satire «
de quelqu'un, qu'à leur proposer des «
défauts à éviter, & des modéles à «
suivre. « Un Ecrivain qui s'explique de la sorte, ne doit plus être soupçonné d'avoir eû d'autres intentions; c'est assés qu'il nous declare qu'elles ont toûjours été bonnes, ou qu'il retracte les mauvaises. Dés que nous persistons à le croire coupable, nous devenons les complices de sa premiere malignité, ou les Auteurs d'une nouvelle calomnie.

Je veux donc juger favorablement du Theophraste moderne: En cela semblable au vrai Theophraste, & à M. de la Bruyere, ses vûës ont été simples & generales. Il se propose d'instruire, & de corriger; s'il offense, s'il desoblige, on doit s'en prendre à la verité qui persecute les vicieux, & non au censeur qui declame contre leurs vices. Quand même

il ne l'eût pas marqué dans sa Préface, je vous en aurois fait l'obſervation : Tous ceux qui ont mis au jour des caracteres, ont affecté d'y inſerer des noms tels qu'ils les ont imaginez, ou vûs ailleurs ; soit que par là ils aïent crû diverſifier leurs maximes, soit qu'ils aïent voulu par cet uſage miſterieux appliquer l'eſprit des Lecteurs, & par cette application les rendre plus attentifs à leur Morale, nous ne voïons point de ces ſortes de Livres où il n'y ait des noms répandus : J'en ai compté plus de deux cent dans les reflexions de M. l'Abbé de Bellegarde. Il n'y en a guere moins dans celles de M. l'Abbé de Villiers. On ne doit pas croire que leur ſuppreſſion fixât la curioſité des mauvais Interpretes ; car ce ne ſont pas les ſeuls caracteres, où il y a des noms, qui donnent lieu à ces applications : Ceux que le Traducteur de Theophraſte a conçûs en termes vagues & generaux, n'ont pas laiſſé d'être interpretez auſſi deſavantageuſement. Quiconque écrira ſur les mœurs, doit s'atendre à n'être pas crû, quoi qu'il proteſte avec mille ſermens, qu'il n'eſt auteur

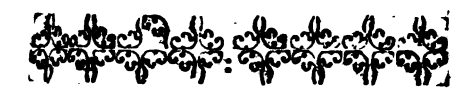
auteur, ni complice des clefs qui courent.

Je ſuis bien aiſe que le Theophraſte Moderne ſe ſoit aviſé de la contradiction, dont il s'accuſe à la fin de ſa Préface. C'eſt un ingenieux moïen d'y faire tomber les gens qui pretendent ſoûmettre tout à leurs conjectures. Que les autres ne ſont-ils de mon humeur: Je lis ces ſortes de noms avec la même indifference que j'avois à entendre feu le bonhomme Monſieur D *** qui faiſoit entrer dans toutes les eſpeces *Titius*, *Mœvius*, *Caius*: Il avoit beau repeter que *Titius* avoit enlevé une Vierge, *Mœvius* dérobé ſon pere, *Caius* abuſé de ſa commiſſion; nous n'allions pas nous perſuader, qu'il voulût deſigner ſous ces perſonnes en l'air des gens coupables en effet de ces deſordres: L'eſpece étoit débroüillée du mieux qu'il étoit poſſible; on éclairciſſoit la loi, ſans obſcurcir la reputation des ſemblables de *Titius*; on expliquoit les principes, ſans appliquer à d'autres qu'à *Mœvius* ce qu'on *latiniſoit* d'injurieux.

Je ſuis preſque tenté de vous faire

excuse de la longueur de ma Lettre. Il auroit été facile de la rendre plus courte; mais vôtre amitié n'eût pas manqué de se plaindre. Envoïés-moi une réponse aussi longue; & dites-moi vôtre sentiment avec la même sincerité que j'ai à vous expliquer les miens. Adieu.





LETTRE II.

REPONSE DU SOLITAIRE.

Elle contient l'examen du discours de Monsieur de la Bruyere sur Theophraste.

MONSIEUR,

Je partage l'obligation que vous avés aux Modernes, de fournir à deux amis de quoi entretenir leur commerce : Voilà le seul compliment que vous aurez d'un homme, accoûtumé de long-temps à n'en point faire. Je suis persuadé que vous n'en demandés pas davantage à un Solitaire occupé de l'étude ; il croit plus à propos de vous communiquer d'abord ses reflexions, que de suivre la méthode du flateur VOITURE, & de BALZAC le loüangeur.

Ne me sçachez point mauvais gré

de vous apprendre, Monsieur, que j'ai lû deux fois le Livre que vous m'envoyez. Mon Libraire, pour prévenir la curiosité d'un homme qui lui est utile, m'adresse les ouvrages nouveaux, quèlques jours avant que l'affiche les annonce. Il y a trois semaines, que LE THEOPHRASTE MODERNE a l'honneur de remplir dans ma belle tablette une place à côté de MONSIEUR DE LA BRUYERE. J'avois même resolu de vous en dire mon sentiment, vous ne perdrés rien de m'avoir prévenu; car pour ne point demeurer en reste, je vous ferai part de quelques-unes de mes reflexions sur M. de la Bruyere: Elles ne sont pas nouvelles, je n'ai même point eu encore envie de les rendre publiques. Mais il n'y a pas moïen que je vous en ôte la lecture & l'examen.

Avant que de les entamer, il est juste de produire celles que me fournit la conduite de son imitateur. Le titre de son ouvrage m'a frappé, je l'avouë, il m'a ébloüi d'abord. Je suis revenu de la surprise, où l'emphase jette brusquement un

Lecteur, quand j'ai aprofondi ces termes, LE THEOPHRASTE MODERNE, OU NOUVEAUX CARACTERES DES MŒURS. Le titre m'a paru audacieux, & l'inventeur homme tres-plein de lui-même. On m'avoit promis la connoiſſance d'un bel eſprit de ma Province, qui devoit me donner celle de l'Auteur en queſtion. Ils ſont en commerce de lettres, ſe montrent leurs ouvrages, & en parlent tres-avantageuſement; je ne crois pas avoir perdu beaucoup, de ne pas connoître un ſçavant de ce caractere. A l'égard du THEOPHRASTE MODERNE, on m'a aſſûré qu'il avoit reſiſté au projet de cette uſurpation, & qu'il blâme ſa trop grande complaiſance pour le Libraire qui n'a point voulu imprimer l'Ouvrage ſous un autre titre.

Vous ne devés pas ignorer, Monſieur, que les Libraires ſont de terribles gens. Comme le ſuccés d'un Livre les regarde, ou plûtôt comme ils ne regardent un Livre que du côté du ſuccés, ils ne s'embarraſſent pas de la gloire de l'Auteur, pourvû que par un titre faſtueux ils mettent l'ou-

vrage en credit. On a beau leur dire, que le Public se revoltera contre l'audace du titre, que le titre même ne convient point au Livre, ils répondent qu'il ne sera point vendu sans cet artifice innocent, & que le débit dépend de l'affiche. C'est un grand sujet de confusion à nôtre siecle, que des gens sans Lettres, & sans autre interêt, que de débiter des Livres, presque tous dangereux ou inutiles, s'érigent en inventeurs de titres. Ils croyent exciter la curiosité du public, ils le privent au contraire de la lecture de plusieurs bons ouvrages. Sans vouloir contredire l'opinion que vous avez du THEOPHRASTE MODERNE, j'y ai trouvé beaucoup de vif, beaucoup de vrai, même du nouveau : il est fâcheux que le titre jette dans des préventions nuisibles à l'Auteur, puisqu'elles ne permettent pas d'examiner, si les Ouvrages annoncez par de superbes affiches, répondent à leur magnificence.

J'ai remarqué, Monsieur, qu'il y a une mode pour les titres, comme pour toutes les autres choses. On a commencé par les Poësies & les Memoi-

res ; ensuite sont venus les Romans, & ces petites historiettes qu'on appelloit *Barbinades.** A ce goût des Lettres, des Poësies, & des Romans, a succedé celui des Caracteres & des Reflexions. Depuis cinq ou six ans les fables, les *Ana*, & les contes de fées ont eû la vogue. Lequel de ces goûts retiendrons-nous ? Il seroit à souhaiter, que le public n'admît que ces sortes d'écrits qui instruisent, & qui peuvent corriger les mœurs. Vôtre Auteur a crû devoir rappeller ce genre d'écrire ; j'aprouve son dessein, mais je blâme son titre. S'il est vrai qu'il l'ait hasardé par complaisance pour un Libraire interessé, telles déferences ne sont excusables, que quand celui qui les a, est obligé de travailler *fami & non famæ.* Vous m'avez donné quatre mots de latin ; je vous en rends autant ; demeurons quites à cet égard.

* A cause que Barbin fameux Libraire en faisoit un grand debit.

Je ne sçai, Monsieur, quel ascendant vous avés sur mon esprit ; vos jugemens fixent les miens, & je suis si acoutumé à regler les miens sur les vôtres, qu'une chose que vous n'aprouvés pas, cesse d'avoir mon ap-

probation. La préface de l'Auteur me paroissoit belle; ses agrémens ont diminué à mes yeux, depuis la lecture de vos remarques: J'y apperçois les défauts qui m'étoient échapez, & que vous m'y faites entrevoir. Supposons néanmoins que le Theophraste Moderne fût ami de M. de la Bruyere, la Préface est à couvert de toute censure. Du moment qu'il y a lieu de douter de cette liaison, je trouve peu de bonne foi dans ce procedé. Un homme, qui pour faire valoir un Livre, a recours à ces sortes d'exagerations, je le condamnerois à prouver la familiarité; de même que les gens, qui osent se dire parens d'un défunt, sont obligés de produire une Généalogie. Il devroit y avoir des peines établies contre ces usurpateurs des noms illustres.

Vôtre *Titius*, (vous voïés que je répons exactement à tous les endroits de vôtre Lettre) *Titius*, *Mævius*, & *Caius* m'ont fait rire: En me rappellant le souvenir de nôtre ancien Professeur, ils ont aidé à me convaincre, qu'il est ridicule, quand on lit un ouvrage, de regarder chaque carac-

tere, comme une énigme dont il faut sur le champ trouver le mot. Qu'a eû l'Auteur en vûë ? De corriger les mœurs par des images naturelles. Loin donc toutes applications; ou si nous en voulons faire, qu'elles se terminent à nous.

Il est temps de vous communiquer les reflexions que j'ai faites sur M. DE LA BRUYERE : je ne vous parlerai point du titre que cet incomparable Ecrivain a emploïé ; quelque magnifique que fût ce titre, il ne pouvoit être que judicieux. Un Ouvrage traduit en autant de langues, qu'il a eû d'editions, auroit sans doute répondu à la majesté du titre le plus éclatant. Je vous dirai pourtant, que celui de M. de la Bruyere n'interessoit pas beaucoup ; preuve que ce ne sont pas les titres extraordinaires qui frapent davantage. M. de la Bruyere ne se proposoit rien moins que d'éblouïr les simples & les ignorans. Le juste pressentiment qu'il avoit de la réüssite de ses Caracteres le mettoit au dessus de cet usage superbe. *Il faut avoüer* (nous dit-il dans son discours sur Theophraste pag. 27.) *que sur les titres de ces deux ouvrages l'embar-*

ras s'est trouvé presque égal: Pour ceux qui partagent le dernier, (il entend ses caracteres,) *s'ils ne plaisent point assés, l'on permet d'en suppléer d'autres.* Ainsi parloit un homme, qui ne pretendoit pas faire valoir son ouvrage par le titre, mais faire valoir toute sorte de titres par l'excellence de son ouvrage.

Quand je dis, Monsieur, que ces titres employez par M. de la Bruyere n'interessoient pas beaucoup, je n'entens point parler des gens de lettres qui ne pouvoient meriter ce nom, sans avoir lû les Caracteres de THEOPHRASTE. On étoit assûré, que la traduction plairoit à quiconque avoit admiré l'Original grec: C'a été par le même esprit de confiance, que le *disert* Monsieur DE SACY a mis au jour sa traduction des Lettres de Pline le jeune. Il faut, pour donner cours à ces productions excellentes, que les Auteurs originaux ayent été connus; elles sont en efet recherchées par les seules personnes qui ont entretenu un commerce d'erudition avec eux, & qui ont foüillé dans les Archives de l'antiquité. Les autres

qui par leur état, ou à cause de leur sexe, vivent éloignez de la République des Lettres, faute de goût pour l'ancienne & profonde litterature, ne sont point tentez de lire ces sortes d'ouvrages. Ils ne viennent donc point jusqu'à eux : Or M. de la Bruyere qui nous marque * un grand *desir d'être utile à sa patrie par ses écrits*, jugeoit bien que s'il bornoit son travail à la simple traduction des *Caracteres de Theophraste*, il ne le rendroit utile qu'à un petit nombre de citoyens. Consultant l'avantage de tous, il resolut d'ébaucher quelques caracteres particuliers plus conformes à nos mœurs. Vous faites une observation tres-juste, quand vous dites que l'envie de reconnoître les gens, qu'on croyoit designez sous les traits de cette nouvelle Morale, donna enfin du goût, & de la curiosité pour les Caracteres. L'empressement du Public a-t-il été raisonnable, & son admiration legitime ? Oüi, Monsieur, je le dis en termes decisifs, & je n'appréhende point les contradicteurs. Si je le deviens moi-même, en entreprenant de faire quel-

* Préface page 14.

ques remarques, elles doivent être bien reçûës de la part d'un homme qui n'en a jamais fait que sur des Ecrivains celebres. Comme le sort des plus habiles n'est pas d'acquerir une perfection entiere, ou que, s'ils l'ont acquise, il leur reste d'essuyer la critique, jugez de ce que la mienne ose proposer.

Avant que j'entre en matiere, souvenez-vous de deux choses; la premiere que PLATON & HOMERE ont été critiquez. M. DESPREAUX fait ainsi l'apologie de leurs censeurs. * » Outre que leurs critiques sont fort censées, il paroit visiblement qu'ils ne les font point, pour rabaisser la gloire de ces grands hommes, mais pour établir la verité de quelque précepte important. Bien loin de disconvenir du merite de ces Heros, c'est ainsi qu'ils les appellent, ils nous font par tout comprendre, même en les critiquant, qu'ils les reconnoissent pour leurs Maîtres en l'art de parler, & pour les seuls modéles que doit suivre tout homme qui veut écrire: Que s'ils nous y découvrent quelques taches, ils nous y font voir en même

* Tome II. page 17.

temps un nombre infini de beautez ; «
tellement qu'on sort de la lecture de «
leurs critiques, convaincu de la jus- «
tesse d'esprit du Censeur, & encore «
plus de la grandeur du genie de l'E- «
crivain censuré. Ajoûtez, qu'en fai- «
sant ces critiques, ils s'énoncent toû- «
jours avec tant d'égards, de modestie, «
& de circonspection, qu'il n'est pas «
possible de leur en vouloir du mal. «
C'est, Monsieur, le parti que je veux prendre ; j'écrirai avec tant de reserve, que mes ennemis seront forcez de la loüer. En second lieu, j'alleguerai, pour justifier mon entreprise, ce que l'Auteur que je critique, assûre page 15. *On ne sçauroit en écrivant rencontrer le parfait*, & p. 24. *Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage, & un ouvrage parfait !* Certes l'Ouvrage de M. de la Bruyere est beau : Est-il parfait, est-il regulier ? Je ne parlerai pas si affirmativement, & *je douterai* avec lui, *qu'il s'en soit trouvé de ce dernier genre. Il est moins difficile aux rares genies de rencontrer le grand & le sublime, que d'éviter toute sorte de fautes.* M. de la Bruyere en étoit tellement persuadé, qu'il répond

Ibid. pag. 24.

à ceux qui ont trouvé des *endroits foibles* dans sa harangue, *Il y en a dans Homere, dans Pindare, dans Virgile, dans Horace, où n'y en a-t-il point*. Tout cela me met en droit d'écrire contre un homme qui n'a pas osé se dire exempt de toutes les fautes. Voyons celles dans lesquelles il est tombé.

Préface du disc. Academ. p. 10.

Je ne feindrai pas, Monsieur, de declarer que M. de la Bruyere n'étoit pas né pour les grands sujets. Homme, disons-le à sa loüange, n'a jamais mieux connu son talent. Il en est sorti malgré lui, quand il a été obligé de faire autres choses que des Caracteres. Vous avez même dû vous appercevoir, que ceux ausquels il donne une certaine étenduë languissent enfin, & perdent ce sel qu'il a si agréablement semé dans les plus courtes reflexions. Nous n'avons de ce digne Ecrivain que deux discours; le premier sur THEOPHRASTE; le second prononcé dans l'Academie Françoise. Nous avons encore de lui deux manieres de Préfaces; l'une à la tête de ses Caracteres, & qui sert à en expliquer le dessein;

l'autre à la fin de son Livre, cette derniere emploïée pour la justification de son discours Academique, & pour sa propre justification contre les Interpretes mal intentionnez; Elle est proprement l'apologie de l'Auteur, & de ses œuvres.

Commençons par le discours sur THEOPHRASTE. *Je n'estime pas*, dit M. de la Bruyere, *que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain & plus chimerique, que de pretendre, en écrivant de quelque art ou de quelque science que ce soit, échaper à toute sorte de critique, & enlever les suffrages de tous ses lecteurs.* Cette premiere phrase est rude; une cacophonie continuelle y regne, & en ôte la douceur. *Esprit, projet; chimerique, que; quelque art, quelque science que ce soit*; l'oreille est blessée par cette lecture. Il étoit mieux d'écrire, *Je ne crois pas l'homme capable de former un projet plus vain, que de prétendre en écrivant échaper à toute sorte de critique.* Il faut vous rendre compte des retranchemens que j'ai faits. Si les projets se formoient ailleurs que *dans l'esprit*, il seroit ne-

çessaire de le specifier. On sçait que *l'esprit* est cette faculté puissante qui donne l'être à tous nos desseins ; le cœur veut ce que l'esprit a resolu ; mais c'est l'esprit qui produit les images de nôtre volonté ; en sorte qu'il est inutile de dire, *Former dans son esprit un projet* ; Ces mots, *dans son esprit*, ne donnent rien à penser davantage. La seconde Epitete, *plus chimerique*, n'ajoûte point à celle de *vain* ; tout ce qui est vain, est une pure chimere ; ainsi appeller une chose vaine, c'est la traiter de chimerique : Donc avoir mis l'un, c'est être dispensé d'ajoûter l'autre. *En écrivant*, c'est un nouveau surcroît de paroles de mettre, *de quelque art ou de quelque science que ce soit*. Il n'y a que sur les arts ou sur les sciences, que l'on peut écrire : Toutes les matieres qui exerçent les hommes de lettres, se reduisent à ce genre. Les arts sont à leur égard des sciences, & les sciences sont des arts : je m'en raporte à nôtre Maître CICERON, qui tantôt soûtient que tous les arts consistent dans quelque science, tantôt appelle les sciences des

arts, comme la Medecine, la Geometrie, la connoissance des belles lettres, l'étude des Poëtes: Voici mes autoritez. * *Omnes artes in aliqua scientia versantur..* * *An medicina ars non putanda est?* * *Artes geometria, litterarum cognitio & Poëtarum.* Un autre exemple tiré de Longin; Il dit dans son traité du sublime: * *Quand on traite d'un art, il y a deux choses à quoi il se faut toûjours étudier:* Là il n'est point ajoûté, *quand on traite d'un art ou d'une science*; parce qu'à l'égard de ceux qui en traitent, on n'admet point cette difference. Tout art est science, & toute science est art: De là vient, que la Rhetorique, qui est l'art de bien dire, & la Logique, qui est l'art de bien penser, méritent autant le nom de sciences, que l'étude des loix & des misteres, à laquelle les Jurisconsultes & les Theologiens s'appliquent. M. de la Bruyere, (j'ajoûte son témoignage à celui de Ciceron & de Longin,) reconnoît ce que je dis; *Leur profession* (il parle des Academiciens,) *est d'exceller dans* la science *de la parole.* Il dit dans un autre endroit;

* De finib. bon. & mal. n. 130.

* De divinatione n. 85.

* De orat. n. 154.

* Traduct. de Boileau, page 10.

Préface page 19.

Discours academique page 28. *Tels étoient ces grands* artisans *de la parole, ces premiers maîtres de l'éloquence Françoise.* Les mots d'*art* & de *science* sont ici confondus, & ont la même signification. Il est bien vrai qu'on distingue les *arts* d'avec les *sciences* par rapport à ceux qui les professent; par exemple M. de la Bruyere a fort bien dit, *Combien de siecles*

Page 15. *se sont écoulez, avant que les hommes dans les* sciences *& dans les* arts *ayent pû revenir au goût des Anciens*, &c. Et page 47. *il y a des artisans & des habiles dont l'esprit est aussi vaste que* l'art, *& la* science *qu'ils professent*, & encore à la page 491. *A quel point de perfection n'a-t-on pas porté de certains* arts, *& de certaines* sciences, *qui ne devoient point être necessaires.* Mais cette distinction n'a pas deüe être placée dans une occasion, où il est simplement parlé de ceux qui écrivent.

La derniere observation sur cette premiere phrase regarde les mots qui la finissent, *échaper à toute sorte de critiques, & enlever les suffrages de ses lecteurs.* L'un des deux suffisoit; il est impossible de n'être pas loüé,

quand on échape à la censure ; & de ne pas être à couvert des censeurs, quand on enleve tous les suffrages.

Le *Car* qui commence la phrase suivante, & qui entame une ligne nouvelle, paroît hors de propos. Ceux qui s'interessent le plus à la conservation du *Car*, autrefois menacé d'être banni de nôtre langue, le trouveront mal placé en cet endroit. *Car*, est un mot qui lie les autres ; Or si entre ce qui précede, & ce qui suit, il y a une liaison qui merite l'accompagnement du *Car*, il ne doit pas être mis à la ligne comme un changement de discours : Si la suite en est interrompuë, alors il ne faut plus de *Car*. A propos de *Car*, je vous conjure, Monsieur, de lire la lettre * que VOITURE écrivit sur ce mot à Mademoiselle de Ramboüillet : Le milieu de cette Lettre contient une saillie admirable, dont vouz agrérez que je vous fasse part. ....» On ne peut mieux connoître par aucun autre « exemple l'incertitude des choses hu- « maines. Qui m'eût dit, il y a quel- « ques années, que j'eusse dû vivre plus « long-temps que *Car*; J'eusse crû qu'il «

* c'est la lettre 53.

» m'eût promis une vie plus longue que
» celle des Patriarches. Cependant il
» se trouve qu'aprés avoir vécu onze
» cens ans plein de force & de credit;
» aprés avoir été emploïé dans les plus
» importans traittez, & assisté toûjours
» honorablement dans le conseil de nos
» Rois, il tombe tout d'un coup en
» disgrace, & est menacé d'une fin vio-
» lente. Je n'attens plus que l'heure
» d'entendre en l'air des voix lamen-
» tables, qui diront le grand *Car* est
» mort...... Il faut user du *Car* de
» nos peres aussi bien que de leur ter-
» re & de leur soleil; & l'on ne
» doit point chasser un mot qui a été
» dans la bouche de Charlemagne, &
de saint Loüis. » Je ne me propose pas de vous écrire la lettre entiere, elle est pleine de traits semblables. Ce que je puis vous assûrer, est que la perte du *grand Car* eût été moins regrettée par VOITURE, s'il n'eût eu dans un discours une meilleure place que celle qui lui est donnée par M. de la Bruyere; Il étoit lui-même grand partisan du *Car. Quelle persecution*, dit-il, page 581. *le* Car *n'a-t-il pas essuyée? & s'il n'eût trou-*

vè de la protection parmi les gens polis, (M. de la Bruyere s'en mettoit du nombre, lui qui en a si souvent usé,) *n'étoit il pas banni honteusement d'une langue à qui il a rendu de si longs services, sans qu'on sçût quel mot lui substituer ?* Avançons, Monsieur; car, (ici je reconnois la necessité de cette particule *Car*,) je n'ai pas envie de faire sur chaque mot une aussi longue dissertation,

Jusques dans la chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'Evangile. *Souvent* & *suspendre* sont trop proches, & ne forment pas une belle harmonie; *L'on se croit souvent obligé de suspendre* valoit mieux. Page 3. ligne 11.

Est-il vrai, Monsieur, que la Cour soit *un païs, où il faut avoir vêcu, pour le connoître?* Si cela étoit, M. de la Bruyere qui ne se piquoit pas d'être un fin courtisan, au moins le crois-je ainsi, ni d'avoir beaucoup de commerce avec les gens de la Cour, ne nous en auroit pas fait de si excellentes peintures. Je conclus de son chapitre sur la Cour, qu'il est facile de la connoître, sans y avoir vêcu. Il ne faut que lire l'Elegie de P. 3. li, 27.

M. de la Fontaine ſur la diſgrace d'un grand Miniſtre, parcourir Montaigne; & jetter les yeux ſur ce que bien des Auteurs en ont écrit, pour ſçavoir que la Cour s'apprend, ſans être frequentée; l'étude la devine; la méditation l'approfondit. Nous avons des Prédicateurs qui en démêlent parfaitement les intrigues: Les courtiſans les plus diſſimulez ſe reconnoiſſent dans leurs portraits: *Où a-t-il appris tout cela*, diſoit un Duc, étonné d'entendre ſon frere qui déclamoit avec autant de verité que de zéle contre la Cour? Ces Orateurs toûjours appliquez à étudier l'homme en general, habiles à le deſigner en particulier, ſont dés leur jeuneſſe dans la ſolitude; Ils n'ont pas vêcu à la Cour; Ils n'ont pas même vêcu dans le monde, ils en ſçavent néanmoins tous les uſages & les détours. Ainſi, Monſieur, nous le pouvons dire, l'experience des gens qui y vivent, ne leur enſeigne guere plus de choſes, que la reflexion en aprend aux autres. Nous avons en nous la ſemence de tous les vices; il ſuffit de conſulter nôtre cœur, d'examiner nos

passions. Tous les hommes se trouvent en un seul ; & de même que les défauts des solitaires sont connus aux gens qui ne vivent point parmi eux, la Cour peut être également connuë de ceux qui ne l'ont jamais frequentée.

J'ai été obligé de lire trois fois la phrase qui commence, & qui compose presque entierement la cinquiéme page de ce discours. Elle m'a paru si longue & si obscure, que le temps que j'ai donné à la lire, & à l'éclaircir, me feroit regretter celui de l'écrire dans son entier. *Il s'en trouve d'un troisiéme ordre, qui persuadez que toute doctrine des mœurs doit tendre à les reformer.... se plaisent infiniment dans la lecture des Livres, qui supposant les principes phisiques & moraux, rebattus par les anciens & les modernes, se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du temps, corrigent &c.* Vous douterez comme moi, si ce *qui supposent*, regarde les personnes ou les Livres : Pour en avoir l'éclaircissement, j'ai relû la phrase une quatriéme fois, & je viens de m'appercevoir, qu'il

avoit rapport *aux Livres*. C'est dommage qu'un homme qui pense de belles choses, ne se rende pas intelligible.

Page 5. ligne 23. *Les excellentes definitions que l'on lit au commencement de chaque chapitre, sont établies sur les idées & sur les principes de ce grand Philosophe.* Deux lignes au dessus il a dit, que *Theophraste a puisé son traité des Caracteres des mœurs dans les Ethiques, & dans les grandes Morales d'Aristote*; dire ensuite, que *ses definitions sont établies sur les idées & sur les principes de ce grand Philosophe*, c'est là au moins une repetition: *Les grandes Morales d'Aristote*, & peu aprés le nommer *grand Philosophe*; nôtre langue n'est point si sterile, qu'elle n'eût bientôt fourni une seconde épitete à qui l'eût cherchée; Aristote valoit même la peine qu'on la cherchât: Je lui aurois laissé le titre de *grand Philosophe*; & j'eusse donné celui de *belles* à ses Morales.

Page 5. ligne 28. *Le fond des caracteres qui y sont décrits, est pris de la même source. Decrits, pris*, ces termes jurent, & offensent l'oreille. On n'ôteroit rien à

la pensée en disant: *Le fond des caracteres qui y sont décrits, est tiré, est puisé, coule, vient de la même source :* Voila quatre expressions pour une.

L'opinion commune a toûjours été, qu'il avoit poussé sa vie au de là de cent ans. Le naturel manque ici ; & la métaphore qui orne certains discours, est mal placée dans le stile historique. Pourquoi employer une figure, quand on doit écrire simplement, *qu'un homme a vécu plus d'un siecle ?* Page 6. ligne 17.

Sophocle qui pour lors étoit Préteur: Feu M. Richelet ne pouvoit souffrir, qu'on dît, *pour lors.* Il n'est pas en effet du goût de l'Academie Françoise; mais quand M. de la Bruyere s'en est servi, il n'étoit pas encore Academicien. *Alors* est le vrai mot; on dit, *Lors* au Palais : *Pour lors* est tout à fait banni du beau langage ; il semble que l'Auteur ait voulu le rapeller de ce bannissement, car il lui a donné place en plusieurs endroits. Page 11. ligne 16.

THEOPHRASTE *mourut enfin accablé d'années & de fatigues, & il cessa tout à la fois de travailler & de vivre.* Voila, Monsieur, une belle oraison funebre en peu de paroles. Un hom- Page 16. ligne 3.

me qui n'a pas perdu un moment dans le cours d'une longue vie, un Philosophe qui n'aimoit à vivre que pour travailler, dire *qu'il cessa de travailler & de vivre*, il est impossible de penser plus heureusement.

Je n'ai vû de tous les bons Auteurs que celui des Caracteres commencer par un *mais* de nouvelles lignes, que l'on suppose être un changement ou une interruption du discours; Page 8. *Mais peutêtre que pour relever le merite de* Page 15. *ce traité* &c...... *Mais si nous parlons* &c...... Cette faute est la même que celle du *Car*. A quoi bon ces transitions? Elles sont inutiles toutes les fois qu'on interrompt le discours par une ligne nouvelle. Il se trouve assez d'occasions de placer avantageusement les *car* & les *mais*, sans les faire venir où ils ne sont pas necessaires.

Page 16. ligne 13. *Voila ce qui nous reste de ses écrits, entre lesquels ce dernier seul dont on donne la traduction, peut répondre non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais encore du merite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous.* La

diction n'est que plus belle en supprimant *entre lesquels* ; ce tour n'est point élegant. *Déduire* me paroît un terme de chicanne, depuis que j'ai eu des procés : Mes écritures étoient farcies de ce mot ; il m'a tellement fatigué, que, soit prévention ou bonne delicatesse, je ne puis le souffrir que dans la bouche des Praticiens. Ce n'est pas tout, la phrase produit un mauvais son, à cause de la proximité de ces termes, *seul non seulement* ; *dont on donne* ; *peut répondre :* Quatre ou cinq *De* ; trois genitifs qui se suivent. Traittez-moi de puriste tant qu'il vous plaira, je ne suis pas fâché d'être exact, & je tâche de ne point tomber dans ces défauts, quoique legers. Pour les éviter, j'eusse dit : *Voila ce qui nous reste de ses écrits ; ce dernier qu'on a traduit, peut seul répondre, & de la beauté des autres, & du merite de plusieurs, qui ne sont point venus jusques à nous.*

Arrêtons-nous à un autre endroit de la même page 16. *Que si quelques-uns se refroidissoient pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voyent, qui sont du temps auquel il a été écrit,*

& qui ne sont point selon leurs mœurs ; Que peuvent-ils faire de plus utile & de plus agréable pour eux, que de se défaire de cette prévention pour leurs coûtumes & leurs manieres, qui sans autre discussion non seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque decider que tout ce qui n'y est pas conforme, est méprisable, & qui les prive dans la lecture des Livres des Anciens, du plaisir & de l'instruction qu'ils en doivent attendre. Cette phrase a dix-sept lignes complettes ; tant de longueur n'est point sans obscurité, & l'inconvenient des choses obscures, est de rebuter l'attention du Lecteur. *Que si quelques-uns* &c...... Pourquoi ce *que ? Se refroidissoient pour cet ouvrage par les choses qu'ils y voyent* &c...... Ce temps imparfait, *refroidissoient*, vouloit un futur ; ou ce temps present, *qu'ils y voyent*, demandoit un autre present : par exemple, *Si quelques-uns se refroidissoient par les choses qu'ils verront*, ou *si quelques-uns se refroidissent par les choses qu'ils y voyent* &c...... Tant de *qui* & de *que* dans une même phrase, il y en a quator-

ze de bon compte, & trois *pour* dans six lignes ont mauvaise grace. Je suis assuré que vous ne pardonneriez pas ces sortes de fautes à vôtre Auteur. La même chose pouvoit s'exprimer en moins de paroles; *Si quelques-uns se dégoûtoient de cet ouvrage moral par les choses qu'ils y verront n'être point selon leurs mœurs, ils ne peuvent rien faire de plus utile & de plus agréable, que de se moins prévenir en faveur de leurs coûtumes. Cette prévention qui les leur fait trouver les meilleures de toutes, & qui leur donne du mépris pour les usages contraires, nuit au plaisir & à l'instruction qu'ils recevroient de la lecture des anciens; elle les en prive tout à fait.* Une longue phrase coupée en trois; deux *pour* supprimez; quatorze *que* ou *qu'ils* reduits à six, aportent un changement qui, sans alterer la pensée, la rend plus intelligible. Si je me trompe, vous m'obligerez, Monsieur, de m'en avertir; J'entreprens de corriger les autres, & je ne demande pas mieux que d'être instruit, afin de me corriger moi-même. Car je sçai que, Ne vouloir être ni con-

* Caract. page 16.

feillé ni corrigé sur son ouvrage, est un pedantisme. Cette maxime qui est de l'Auteur que je reprens, me fait croire qu'il eût reçû avec modestie la critique que l'on fait de ses caracteres.

Page 17. ligne 10.

Nous qui sommes si modernes, serons anciens dans quelques siecles; Telles cacophonies, *sommes*, *si*, *serons*, *anciens*, *siécles*, sont trop frequentes chez M. de la Bruyere. La negligence qui regne dans son stile persuade, qu'il n'avoit pas naturellement le talent de bien écrire : Il avoit l'esprit assez juste, & l'imagination tres noble ; mais l'expression lui coûtoit : Il ne rencontroit pas toûjours les termes propres à ses idées ; ou s'il les trouvoit, il ne vouloit pas se donner la peine d'accourcir son langage, & de le resserrer : De-là un je ne sçai quoi de dur répandu dans plusieurs endroits, que je vous ai observez. Voici un nouveau trait, il suit immédiatement celui que vous venez de lire.

Page 17. ligne 12.

Alors l'histoire de nôtre siécle fera goûter à la posterité la venalité des charges. Autre cacophonie, *posterité*, *venalité*; un homme qui se propose d'achever, & non pas de multi-

plier ses ouvrages, se rend plus difficile sur les expressions. Celles-ci, par exemple, semblent plus correctes : *Les hommes d'aujourd'hui seront anciens dans quelques siécles ; alors l'histoire du nôtre fera goûter à nos descendans la venalité des charges.*

Monsieur de la Bruyere entre ici dans un beau détail ; Toujours pourtant le même défaut, son stile n'est point assez châtié. Vous verrez cinq *pour*, fort proches les uns des autres ; *Qui étoit pourtant une grande ville*.... ; deux lignes aprés, *Sortir de sa maison pour aller se renfermer*...... ; Au commencement de la page 18. *A ceux qui payoient pour entrer*..... ; Ligne 9. *Pour y passer avec précipitation*..... ; Au milieu de la page, *Pour remporter le prix de la course*..... La page 19. est chargée de pareilles repetitions ; Lig. 9. *Ayons pour les Livres des Anciens*.... Lig. 18. *Nous sommes trop proches de celles qui regnent pour être dans la distance qu'il faut, pour faire*..... ; *mille choses depuis inventées, pour suppléer à cette veritable grandeur*....., Sans être trop délicat, il est impossible de n'être pas cho-

Ibid. p. 17.

Page 17. ligne 25.

Page 20. ligne 1.

qué de ces défauts d'exactitude.

Je ne trouve rien rien de comparable à la description du premier état des hommes ; voyez la page 20. elle commence par ces mots : *La nature se montroit en eux dans toute sa pureté & sa dignité, & n'étoit point encore soüillée par la vanité, par le luxe, & par la sotte ambition.* Ces terminaisons *pureté, dignité, soüillée, vanité*, ne sonnent pas agréablement : Il est vrai que les choses reparent ici les mots ; en faveur de la pensée, faisons grace à la diction ; mais elle pouvoit être plus reguliere ; par exemple, *La nature se montroit en eux dans toute sa dignité & son innocence ; Elle n'étoit point encore soüillée par l'orgüeil, par le luxe, & par la sotte ambition.*

La fin de la page 21. demande une reflexion. *Si nous considerons qu'il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athenes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, & que cette ressemblance avec des hommes separez par tant de siecles soit si*

entiere. J'ai toûjours crû veritable ce que M. de la Bruyere nous insinuë; mais s'il le pense lui-même, comme il l'écrit ici, il ne devoit pas avancer deux pages au dessus, que *les hommes n'ont point d'usages ni de coûtumes qui soient de tous les siécles, & qu'elles changent avec les temps.* C'est là une contrarieté selon toutes les formes; si l'on n'en trouve pas dans ces deux sentimens, j'ignore à quoi l'on peut donner ce nom, & ce qu'il faut pour en produire: car en supposant que nous nous reconnoîtrons dans la conduite d'un peuple, qui vivoit il y a plus de deux mille ans, il faut avoüer que les hommes ont des coûtumes qui sont de tous les temps; ou si l'on nie que les usages soient les mêmes dans des siécles differens, c'est mal à propos qu'on s'efforce de trouver de la ressemblance entre les François & les Atheniens.

Page 19. ligne 13.

M. de la Bruyere veut justifier le dessein & le titre de son ouvrage; *L'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de morale qui sont dans les mains de tout le monde, & d'où faute d'attention ou*

Page 25. ligne 21.

par un esprit de critique, quelques-uns pourroient penser que ces remarques sont imitées. Quelque détour que prenne l'Auteur des Caracteres, pour se donner le nom d'Ecrivain original, nous avons de quoi prouver le contraire: Vous avez fort bien remarqué, en parlant des maximes de M. de la Rochefoucault, que M. de la Bruyere a beaucoup puisé dans cette source. Il vous auroit été facile de citer plusieurs caracteres; vous m'en laissez le soin, afin de ne point diminuer la matiere de mes lettres: Quoique je sois chargé de la preuve, cela n'empêchera pas que l'honneur de la proposition ne vous demeure tout entier. Il se trouvera que M. de la Bruyere aura eu tort d'avancer, que *faute d'attention, ou par un esprit de critique, quelques-uns pourront penser que ces remarques sont imitées.* Cette découverte sera dûë à *l'attention* que les Lecteurs y auront donnée: Ce ne sera pas même *par un esprit de critique* qu'on le dira; il n'y a que de la gloire à se proposer pour modéle une personne aussi illustre qu'un M. DE LA ROCHEFOUCAULT. Toute

la honte consiste à le desavouer.

Il est étonnant, Monsieur, que les grands genies ayent souvent des foiblesses qu'on ne pardonneroit pas aux esprits médiocres : Il est étonnant, que de bons Auteurs rougissent de déclarer, qu'ils ont lû les meilleurs Ecrivains, & qu'ils ont profité de leurs lectures. Si M. de la Bruyere avoit retranché ce debut, & qu'il se fût contenté de dire, *L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des caracteres ; il est tout different des deux autres que je viens de toucher ; moins sublime que le premier, & moins delicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable* &c..... Ce tour est modeste, & c'est se donner pour Original, sans qu'il en coûte à la reputation des Originaux, dont on a tiré un grand secours. A mesure que j'entrerai dans l'examen des Caracteres, nous verrons si M. de la Bruyere les doit tous à sa seule imagination. Preparez-vous d'avance aux preuves de la negative.

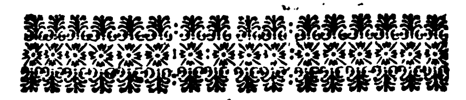
Page 16. ligne 17.

Les definitions qui sont au com-

Page 35. lig. 15.

mencement de chaque chapitre, sont courtes & concises dans Theophraste, selon la force du grec, & le stile d'Aristote qui lui en a fourni les premieres idées. Il étoit inutile de faire venir *Aristote* une seconde fois dans le même discours pour le même sujet. L'Auteur avoit déja dit, *Les definitions que* Page 5. *l'on lit au commencement de chaque chapitre, sont établies sur les idées & sur les principes de ce grand Philosophe.* La difference unique de ces deux phrases est que dans celle-ci de la page 29. on n'a pas donné à Aristote le titre de *grand*, qui lui avoit été prodigué dans celle où l'Auteur a écrit *les grandes morales de ce grand Philosophe.*

Si vous trouvez mes reflexions justes, vous en aurez la suite. Je n'ai pas la moindre tentation de vous faire excuse de la longueur de ma lettre; les amis ne doivent point tenir ce langage: Si elle vous a ennuyé, vous deviez differer à lire le reste; si elle vous a réjoüi, elle n'est point trop longue. Je suis &c.......



LETTRE III.

Les deux premiers Chapitres du Theophraste Moderne, *intitulez* du Ridicule, *&* des Ouvrages de l'esprit, *y sont examinez.*

MONSIEUR,

C'est une delicate maniere de loüer ses amis, que de leur refuser des loüanges par la seule impuissance de leur en donner d'assez fines. Je quitte, à vôtre exemple, l'usage complimenteur ; il sieroit bien pourtant dans une lettre, qui doit servir de réponse à la vôtre pleine d'esprit. Entrons donc tout d'un coup en matiere, puisque vous le voulez. Je me propose d'examiner les deux premiers Chapitres du THEOPHRASTE MODERNE : Celui *du Ridicule* est tres-

court; celui *des ouvrages d'esprit* n'est plus long, qu'à cause que l'Auteur a joint à ses propres idées celles de M. De la Bruyere sur le même sujet.

CHAP. DU RIDICULE.

Page 2. ligne 10.

On se recrie depuis plus de trente siécles sur le ridicule des hommes. L'Auteur qui s'àpelle *Le Theophraste Moderne*, veut sans doute remonter au temps de son illustre ayeul, l'ancien Theophraste, qui a attaqué le ridicule des hommes; mais il n'a pas bien examiné le temps où il a vécu. M. de la Bruyere observe qu'il a pû écrire son Livre trois cens quatorze ans avant l'Ere chretienne; cela ne compose que deux mille ans: Je ne revoque point en doute cette supputation; elle vous a paru juste: L'Auteur n'a donc qu'à reformer son époque, & rabattre de son calcul dix siécles entiers.

Page 3. lig. 6.

Il ne faut pas aller bien loin pour trouver une seconde faute contre le bon sens; il manque dans le caractere qui suit;..... *Ces gens déplaisent par toutes sortes d'endroits, leur esprit, leur politesse, leur complaisance ne les sauvent pas d'un tel malheur.* Des gens

ſont en effet bien malheureux, ſi avec *de l'eſprit, de la politeſſe, de la complaiſance*, ils ne peuvent ſe faire eſtimer; Je ne doute point, Monſieur, qu'il n'ÿ ait plus de ridicule du côté de ceux qui ne les eſtiment pas. Car qui dit un homme *d'eſprit*, ſuppoſe qu'il n'eſt capable que de produire de bonnes choſes: Qui dit un homme *poli*, deſigne un homme à qui des manieres choiſies donnent le ſecret de plaire. Qui dit un homme *complaiſant*, donne l'idée d'un homme qui aprouve, & qui merite auſſi d'être aprouvé. Il eſt donc impoſſible de tomber dans le ridicule avec ces qualitez; ou ſi l'on pretend que des gens y peuvent tomber, on doit marquer le caractere de leurs fauſſes vertus, & dire que *leur eſprit mal reglé, leur politeſſe trop recherchée, leur complaiſance indiſcrete ne les ſauvent pas d'un tel malheur*; alors je comprendrai, que ces affectations d'elles-mêmes tres-ridicules expoſent au mépris.

J'entends dire d'un homme, qu'il eſt ſot, qu'il eſt fat; je n'en puis avantageuſement penſer: mais ces titres in- Page 3. ligne 26.

jurieux ne me donnent aucune idée d'un déreglement de mœurs. Je me figure une personne qui a beaucoup de suffisance, point de merite, & beaucoup de présomption. Et moi je ne sçaurois me figurer un homme suffisant, presomptueux, dénué de tout merite, que je ne me figure en même temps un tres-mal-honnête homme. *Le mot de ridicule*, dit l'Auteur page suivante, *renferme certainement bien des défauts.* Qu'il n'entende que les défauts de l'esprit, ils ne laissent pas d'en répandre dans la conduite; une preuve qu'il le comprend de la sorte, est qu'à la page 6. il nous avertit que *ses reflexions ont pour fin de combatre le ridicule des hommes.* Or il faut bien que ce ridicule lui ait *donné l'idée d'un déreglement de mœurs*, puisqu'il attaque l'immoderation des Riches, la fierté des Heureux, la jalousie des Sçavans, l'ambition des Prédicateurs, le luxe des gens d'Eglise, la dureté des Peres, &c.... Ces hommes à qui leurs défauts attirent le nom de *ridicules*, sont pourtant des gens corrompus; la Morale de la Chaire ne leur fait pas plus de grace, que l'au

Page 5. ligne 11.

Ligne 14.

mertume de la satyre. Donc le titre *de ridicule* fournit necessairement l'idée d'un déreglement de mœurs.

Passons au second Chapitre. *Tout n'est pas dit, tout n'est pas fait* &c.... L'Auteur nous renvoye à M. de la Bruyere, qui entame son Chapitre des ouvrages de l'esprit par ces mots, *Tout est dit, & l'on vient trop tard*, &c.... C'étoit mal faire sa cour à M. de la Bruyere, à qui l'Auteur publie avoir montré son Livre, que de commencer par le contredire; jugeons-en autrement. Par cette contradiction même, le Theophraste Moderne s'est rendu conforme à son modéle, qui en disant page 488. *César n'étoit point trop vieux pour penser à la conquête de l'univers*, met en marge, *V. les pensées de M. Pascal c. 31. où il dit le contraire.* Voila ce qu'a fait son copiste; il a mis une petite note à la marge qui porte, *V. M. de la Bruyere chap. 1. où il dit le contraire:* on appelle donc cela imiter en feignant de contredire.

CHAPITRE DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Page 8. ligne 1.

C'est presque inventer, que de bien choisir. M. de la Bruyere p. 48. dit, *le choix des pensées est invention*; Con-

Page 8. ligne 13.

frontez ces deux caracteres, vous verrez que l'Auteur en parlant contre les copistes, l'a été lui-même dans toutes les formes. Aprés tout, Monsieur, on a beau faire la guerre aux compilateurs, les gens qui ne peuvent se donner un autre titre, ne se reformeront pas. Il est utile au Public qu'il y en ait; tout le monde n'a pas le loisir ou l'esprit de faire de longues lectures; on est obligé à un homme qui par ses recherches en épargne la peine.

Page 10. ligne 11. *Le bon esprit, le bel esprit, choses tres differentes* &c. Je suis fort trompé, si ce caractere n'est pas tiré des *entretiens d'Ariste & d'Eugene*: Il y en a un qui roule sur *le bel esprit*. Nôtre homme a été bien modeste de n'y prendre que cela, ou bien habile d'extraire en quinze lignes une conversation qui remplit trente feüillets.

Page 14. ligne 16. *C'est dommage que quelques femmes ne se soient attachées à l'étude des belles lettres* &c..... Ce caractere est fort à la loüange des femmes d'esprit. Le Theophraste Moderne a raison de dire,

Page 15. ligne 11. *Nous qui parmi les hommes ne reconnoissons point d'Apollon, nous trou-*

tous des Muses parmi elles. Tout le monde sçait que Mademoiselle de Scuderi a été regardée comme la *Sapho* de nôtre siecle ; c'étoit le nom d'une Gréque sçavante qui fut apellée la dixiéme Muse : Elle n'est pas la seule que l'on ait vûë briller dans le siécle de LOUIS LE GRAND. Nous avons eu une M. Deshoulieres, une M. de la Suze, une M. de Villedieu; nous avons encore Madame Dacier, Mademoiselle Bernard, Madame Le Camus, toutes femmes qui obtiendroient des places à l'Academie, si les Statuts permettoient qu'elles y eussent entrée. Nous sommes au reste toûjour disposez à rendre justice au merite des femmes illustres : C'est pour cela que les tableaux de Mademoiselle Cheron ont été exposez dans la galerie du Louvre avec les ouvrages des Peintres de l'Academie ; ils n'ont pas même été jugés les moins beaux.

Les femmes ont tort de nous soupçonner d'envie ; elles doivent plûtôt s'accuser de paresse &c. M. de la Bruyere leur fait le même reproche; *Pourquoi s'en prendre aux hommes, de*

Page 15. ligne 4.

Labruyere page 97.

ce que les femmes ne sont pas sçavantes? Ne se sont-elles pas établies elles-mêmes dans cet usage, de ne rien sçavoir ou par la foiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, &c....

Il est certain qu'on n'a jamais banni les femmes de la République des Lettres; on ne les a éloignées que du maniment des affaires; un galant Ecrivain ne peut s'empêcher d'en donner cette raison: » J'ai souvent » jetté cette exclusion sur le dessein que » nous avions d'assujettir pleinement » ce sexe au nôtre: j'ai connu à la fin, » qu'elle ne venoit ni de la malignité » de l'envie, ni d'aucun sentiment ou » d'ambition ou d'interêt; mais (cela soit dit sans les offenser,) par le » peu de sûreté qu'on trouvoit en leur » cœur foible, leger, incertain, trop » assujetti à la fragilité de la nature.

S. Evre. to. 2. page 308.

Page 15. ligne 20.

L'Auteur d'un Opera mal reçû s'en prend au Musicien; le Musicien se vange sur le Poëte; tous deux se rendent mauvais office. A compenser les choses, il y a de la faute de l'un & de l'autre. Monsieur de S. Evremont écrit à un de ses amis, *Si vous voulez sçavoir ce que c'est qu'un Opera,*

je dirai que c'est un travail bizarre de Poësie & de Musique, où le Poëte & le Musicien également genez l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant ouvrage. Il vous paroîtra comme à moi, que la pensée de M. de S. Evremont a été dérobée. Ce n'est pas le seul vol qu'on lui a fait; j'en découvre un second. *Est-il possible,* continuë le Theophraste Moderne, *que des choses si belles & si bien concertées deviennent ennuyeuses? Je ne serai pas le dernier à m'en plaindre:* S'il n'est pas le dernier à s'en plaindre, il n'est pas aussi le premier qui s'en soit plaint. On lit dans M. de la Bruyere page 32. *Je ne sçai pas comment l'Opera avec une musique si parfaite, & une dépense toute royale a pû réüssir à m'ennuyer.* La même chose se voit dans Monsieur de S. Evremont page 381. *Il faut avoüer que ces merveilles sont ennuyeuses.*

To. 2. page 285.

Page 17. ligne 15.

Cet Auteur a été d'une grande ressource au nôtre, qui vouloit parler du Théâtre: Les regles qu'il en donne, sont d'autant meilleures, qu'elles ont été proposées par M. de saint

Evremont. Il conclut son Chapitre sur les Comédies par ces mots, *Aux choses qui vont purement à plaire, comme la Comédie, il est fâcheux de vous assujettir à un ordre trop austere, & de commencer par la gêne en des sujets où nous ne cherchons que le plaisir.* Cette même pensée est entrée dans les Caracteres du Theophraste Moderne; il dit, *Assujettir les regles au goût public, plûtôt que d'asservir le goût aux regles du théâtre, sûr moyen de reüssir.* J'exigerois de l'Auteur qu'il citât les personnes à qui il doit ses principales reflexions; c'est une chose qu'il se gardera bien de faire; son Livre seroit surchargé de textes & d'autoritez: mais sa discretion, quelque grande qu'elle soit, n'empêchera pas que nous ne découvrions une bonne partie de ses larcins.

To. 2. pag. 61.

Page 18. ligne 17.

Je le prens encore sur le fait. *L'on doit supposer qu'il y a dans la plûpart de ceux qui occupent le parterre, un goût naturel exclus du théâtre* &c.... M. de S. Evremont auroit encore droit de reclamer cette pensée, elle lui apartient originairement: *Le Parterre*, (cela est au tome 2. p. 357.) *qui*

Page 21. ligne 25.

n'a d'autres lumieres que celles de la nature, juge mieux de la Comédie que ceux qui embarrassent le Théâtre.

Aprés THEOPHRASTE, (*ce n'est point par vanité que j'en parle, mais pour rendre justice à des Auteurs connus*) *aprés* THEOPHRASTE *on a fait de bons Caracteres.* J'ai bien de la peine à croire que l'Auteur soit exemt de vanité, & qu'il ne se donne pas la meilleure part de la gloire qu'il acorde aux habiles Censeurs. A parler sans passion, il y a dans ses Caracteres plusieurs traits excellens : Comme nous sçavons les admirer, il ne doit point se soûlever contre la critique qui s'éleve contre les mediocres.

Page 16. ligne 28.

BALZAC *qui de son temps a eu des Envieux, n'auroit pas aujourd'hui des imitateurs.* BALZAC à qui nous devons le bel arrangement de nos mots, la belle cadence de nos periodes, le nombre de la parfaite élocution, est bien maltraité de tous les Modernes. Nous reconnoissons peu l'obligation qu'a nôtre langue

Page 29. ligne 1.

à ce beau genie. L'Auteur a tiré ce Caractere des entretiens du Pere BOUHOURS, où *Ariste* parle de la sorte : » Il faut lire BALZAC, » car il a de grandes beautés, & on » aprend beaucoup en le lisant ; mais » il ne faut pas trop l'imiter ; il est » aisé de parler mal, en voulant » parler aussi bien que lui. VOITURE, » ajoûte-t-il, p. 327. nous a appris » cette maniere d'écrire aisée & dé- » licate : avant lui on pensoit n'avoir » de l'esprit, que quand on parloit » BALZAC tout pur, & qu'on expri- » moit de grandes pensées avec de » grands mots.

Entr. d'Ariste & d'Eugene p. 191.

Le beau Livre que celui de SAINT EVREMONT ! Beau sans doute, & tres-beau. Le Theophraste Moderne qui s'en est aproprié les plus fins traits, le loué par reconnoissance. *Le charmant Auteur*, (s'écrie-t-il,) *il ne devoit être attaqué ni défendu*. Il n'est pas que vous n'aïés vû la *dissertation sur les œuvres de M. de saint Evremont*, aussi bien que *l'apologie* qui y sert de réponse : l'une & l'autre * renferment de bonnes remarques.

Page 29. ligne 11.

* Imprimées en 1698.

Un

Un Auteur attaqué neglige de répondre ; celuy qui entreprend de le justifier, s'établit un nom, lors même qu'il travaille pour l'honneur d'autrui. Cette reflexion est fort de mon goût. Si, comme le pretend M. de la Rochefoucault, » c'est se donner part aux belles actions, que de les loüer de bon cœur « Je dirai, que c'est avoir de l'esprit, que de connoître les beaux ouvrages, & de défendre les gens de Lettres. L'Apologiste de M. de S. Evremont a un double titre, pour avoir la reputation d'homme d'esprit ; outre qu'il sçait distinguer les bons Ecrivains, il s'est lui-même distingué par des écrits que le public a bien reçûs. Ibid pg. 22. Max. 32.

Livre admirable que celui DE LA BRUYERE ! *caracteres inimitables qu'on s'éforça pourtant d'imiter* ! L'Auteur entend sans doute *l'ouvrage dans le goût des caracteres de Theophraste*, imprimé en 1697. il apelle *imprudent* celui qui l'a mis au jour : Quel nom lui donner à lui-méme ? il n'a pû s'empêcher de prononcer aussi-tost sa propre condamnation : voici l'Arrest. *Si un autre eût donné à un livre* Pag. 30. Ibid. ligne 4.

le titre que porte le mien, j'avouë qu'aussi-tôt ma plume se seroit armée pour vanger THEOPHRASTE. Je veux faire ce que l'Auteur auroit fait, il est juste de vanger un ancien Philosophe, & de couvrir de confusion un Moderne temeraire.

Il continuë dans le caractere suivant de faire le sien propre. Vrai singe de la Bruyere, il a voulu l'imiter en tout, & se peindre comme lui en plusieurs endroits. Je ne doute point que dans le cours de vos reflexions, il ne s'en trouve quelques-unes sur l'affectation de ce procedé.

Page 32. ligne 15. *Vous pretendez briller dans le Journal des Sçavans, &c.*. Cela me donne occasion de vous dire un mot du Journal des Sçavans, non pas pour vous instruire, mais pour sçavoir de vous, Monsieur, si moi-même je suis bien instruit. M. Salo Conseiller au Parlement de Paris en est le premier Auteur; il commença en 1665. à donner toutes les semaines au Public une espece de gazette de ce qui se passoit dans le Parnasse: le chagrin d'avoir perdu au jeu cent mille écus fut bien-tôt cause de sa mort; peu

d'Ecrivains sont menacez de cet accident. M. Galois continua le Journal pendant quelques années ; M. l'Abbé de la Roque succeda à cet emploi, où il ne fit pas trop bien son compte. M. Cousin President en la Cour des Monnoyes est celui à qui nous avons l'obligation de ce travail ; homme docte, laborieux, rempli de lumieres & de bon goût, il est tres-capable de ce détail ; je ne sçai qui aprés lui osera l'entreprendre, mais il sera difficile d'obtenir le même succez.

Je voudrois être assez gros Seigneur pour arrêter à force d'argent le cours des mauvais ouvrages. Peut-être que, si le Theophraste Moderne eût vû l'accomplissement de ses souhaits, nous ne le verrions pas Auteur ; l'argent qui a été le ressort de son travail l'auroit détourné d'écrire ; au lieu qu'il a voulu être payé de sa peine, on le remercieroit volontiers de ne l'avoir pas prise. *Gros Seigneur*, c'est là un terme de nouvelle édition, que l'usage établit chez les précieuses. Page 32. ligne 18.

Un Auteur qui dedie à un marchand, avoit certainement besoin d'un habit. Page 34. ligne 18.

RICHELET est le seul qui ait dedié à un Marchand nommé *Burgeat*; mais on ne peut pas dire que ce fût dans le dessein d'avoir un habit : ce Monsieur Burgeat ne vend point d'étoffes propres à habiller; il trafique seulement des dentelles, A propos d'Epitres dedicatoires, il faut voir comment Furetiere & Scaron s'y sont pris pour berner les Auteurs : le premier dedie au Bourreau ; le second à sa chienne; ces Lettres contiennent une Satire fine & ingenieuse.

La Page 36. contient deux caracteres sur la question tant examinée du siecle nouveau. Quelques uns ont decidé que l'année 1700. dans laquelle nous vivons est le commencement du dix-huitiéme siécle ; je m'imagine pourtant être encore dans le dix-septiéme, quand ce ne seroit que pour conserver plus long-temps l'honneur d'être le contemporain d'une infinité de grands hommes, ausquels il a donné la naissance.

Page 38. ligne 3. *Rien ne convient si mal à plusieurs livres que le titre qui leur est donné: Ne me reprochera-t'on point d'être tombé dans cet inconvenient* ? Oüi cer-

tes ; & c'eſt par-là que j'ai commencé : On ne pouvoit choiſir un titre moins proportionné à l'ouvrage ; ni faire un ouvrage moins digne du titre.

Un Curé penitent a long-temps paſſé pour avoir fait le dégoût du monde. *Ce pecheur converti gemit dans la retraitte, &c...* Je puis, ſans bleſſer l'honneur de perſonne, donner le dénoüement de ce caractere ; il eſt permis de nommer un pecheur converti auſſi bien qu'un bon Auteur. Monſieur Mauroi Curé des Invalides eut le malheur de tomber dans quelques foibleſſes, & bien-toſt aprés le bonheur de s'en relever ; il en fait une penitence auſtere dans l'Abbaye de Sept fons. Monſieur le Noble fit en 1697. un livre que l'on intitula, *le dégoût du Monde par M. Mauroi, cy-devant Curé des Invalides.* Ce titre & ce nom exciterent une curioſité dont perſonne ne ſe repentit ; le livre eut toute la vogue imaginable : Par de certaines raiſons que chacun peut deviner, M. le Noble fut obligé de s'en declarer l'Auteur. Il eſt à preſent dans la ibid. ligne 11.

devotion, & se donne aux ouvrages de pieté : tout ce qui part d'une telle plume ne peut manquer d'obtenir l'approbation.

A propos de ces gens qui, pour donner du credit à leurs pieces, les revêtent de noms illustres, j'ai lû que le Testament du Cardinal de Richelieu est un ouvrage supposé par un homme d'esprit, & qu'aprés la mort de ce grand Ministre on ne trouva dans ses Papiers, que ses traitez de controverse & de pieté, qui furent polis par l'ordre de Madame la Duchesse d'Aiguillon. « Ce » n'est pas d'aujourd'hui (est-il remarqué en cet endroit) qu'il se trouve des gens glorieusement modestes, » qui n'étant pas de qualité à beaucoup » relever de certains ouvrages qui demandent un grand nom, en empruntent un qui enleve tout d'un » coup le suffrage du Public. » Cette reflexion ne peut être apliquée à M. le Noble ; son nom seul peut être le garant de toutes sortes d'écrits.

Mélange d'histoire & de litterature, p. 167.

De galans memoires sont attribuez à S. E... qui les desavoüe, &c. Il

Page 38 ligne 21.

parut en 1696. un Livre qui avoit pour titre, *les Memoires de la vie du Comte De... avant sa retraite, rediges par M. de Saint Evremont*; ce n'étoit qu'un moyen de donner cours au livre: J'ai sçû que M. de S. E*** ne l'avoit jamais lû, non plus que bien d'autres ouvrages qu'on assûre être de lui. Le Theophraste Moderne est dans l'erreur commune, & s'imagine que les œuvres mêlées composent cinq volumes; *ils croyent*, dit-il au même endroit, *qu'une historiette fait le sixiéme tome des Oeuvres de* M. DE SAINT EVREMONT. L'Auteur croit donc luy-même que les cinq volumes qui paroissent sous le nom de cet écrivain sont tous de lui? Peut-être me sçaura-t'il bon gré de le détromper. M. de Saint Evremont soupçonné dans le temps qu'on conclut la paix des Pyrenées d'avoir fait une piece satyrique, intitulée *La paix ridicule*, fut obligé de sortir du Royaume; il se retira d'abord en Holande, & delà en Angleterre, où il s'appliquoit à l'étude des belles Lettres: tout ce qu'il composoit étoit recherché, & l'on s'estimoit heureux

Ibid. ligne 47.

d'avoir ses petits ouvrages écrits à la main: Madame la Duchesse de Boüillon les aporta en France ; ils se multiplierent entre les mains des Particuliers, & vinrent jusques aux Libraires qui joignirent à ces recüeils plusieurs rapsodies anonimes : M. de S. E** s'en plaint en ces termes dans une lettre qu'il écrit à la Moderne *Leontium*. « J'ai un grand desavantage en ces petits traitez qu'on imprime sous mon nom. Il y en a de bien faits que je n'avoüe point, parce qu'ils ne m'appartiennent pas ; & parmi les choses que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de sottises, que je ne prens pas la peine de desavoüer. » L'Auteur des nouveaux Caracteres n'a peut-être pas fait attention à ces paroles. Quand même nous n'aurions pas le desaveu de M. de S. Evremont, il est si facile de distinguer la vivacité de son genie, & la noblesse de son stile, que personne n'est excusable de le confondre avec ses mauvais copistes. Depuis trois mois on s'est même avisé de donner au Public un livre intitulé *Nouvelles Oeuvres mêlées de M. de S.*

Tome II. page 162.

Evremont. Je suis persuadé qu'on n'en demeurera pas là, & qu'on fera faire des livres à S. Evremont plus de vingt ans aprés sa mort; luy qui à peine en aura fait deux pendant une longue vie.

Comme il faut de la diversité dans les meubles, ici du velours ou une tapisserie des Gobelins, là un cadis & des trumeaux, on a jugé que la place seroit bien ornée par un amas considerable de livres, &c. M. Patin disoit agreablement que la *Bibliomanie* étoit une des maladies de ce siécle. Chacun par un luxe docte & curieux, *Studiosâ luxuriâ*, veut avoir des Livres & former de grans corps de Biblioteque; *Jam enim inter balnearia & Thermas Bibliotheca quoque ut necessarium domûs ornamentum expolitur*; ces mots vous font connoître que le Theophraste Moderne sçait traduire quand il dit, *les Livres ne sont en effet que pour l'ornement.* Page 41. ligne 25. Page 42. ligne 2.

Il pretend exclure l'ironie du nombre des figures; les Rheteurs souffriront-ils cette proscription? elle est ainsi resoluë, *l'ironie qui embellit un discours, sied mal dans une piece faite* Page 45. ligne 7.

seulement pour être lûë. Cela n'est pas toûjours vrai : Cette figure anime le lecteur & l'interesse : Tous les Ecrivains l'employent sans qu'on s'y trompe ; le tour determine autant que le ton à croire ironie, ce qui l'est veritablement. Si l'Auteur est persuadé que l'ironie produise un mauvais éfet, il ne devoit pas s'en servir au commencement de ce Chapitre en parlant du bel esprit ; ou s'il a Page 10. crû qu'on devineroit le sens ironique, il ne doit pas ajoûter, *l'écrivain muet jette dans l'équivoque.* Disons aprés tout qu'il y a maniere d'user de l'ironie.

Page 43. ligne 20. *Il y a de bonnes Traductions ; je mets au nombre des meilleures celles des lettres de* Pline, *&c.* Vous m'avez parlé de l'Auteur de cette traduction, qui est M. *De Sacy* Avocat au Conseil ; il excelle autant dans sa profession que dans les belles Lettres. Je doute qu'il ait bien reçû la preferance qui lui est ici donnée sur l'Original ; *Pline paroîtroit en certains endroits le Traducteur ; tant le Traducteur réüssit à embellir par ses expressions les pensées de Pline* ; il me sem-

ble, à ne me point passioner aveuglement pour les Anciens, qu'on est trop heureux de les bien exprimer, sans affecter plus d'esprit qu'eux : M. *de Sacy* content d'avoir fidellement rendu les pensées de Pline, n'ambitionne pas de se substituer à la place de l'Original; il ne ressemble point au THEOPHRASTE MODERNE qui n'eût pas manqué, s'il eût fait une traduction, de se donner la gloire d'avoir *embelli les pensées* de son Auteur : Cette presomption seroit fort contraire à la modestie d'un Sçavant * qui disoit au sujet des anciens Ecrivains, *conarer ipsos exprimere, nisi metuerem ne insanire viderer, qui sperarem me tantæ venustati reddendæ parem esse ;* Bien loin d'esperer de traduire fidellement leurs pensées, il craignoit d'en affoiblir la force & d'en diminuer la beauté.

* Petr. Vict.

Messieurs D. P. R. *ont amené le stile difus*, &c.... Je ne pretens pas, Monsieur, quoique j'approfondisse certains Caracteres, m'ériger en *faiseur de clefs*. Vous devez reconnoître plûtôt que moi ceux que je develope; par exemple celui-ci de Messieurs de

Page 44. ligne 3.

Port Royal. Monsieur Arnaud Dandilli affecta le premier ce stile grave & étendu ; il eut pour imitateurs de son langage tous ceux qui l'étoient de ses maximes. Ce stile nullement propre à l'humeur impatiente des François qui veulent promptement concevoir, n'a pas eu long-temps la vogue. Le P. Bouhours, dans son entretien sur la langue Françoise, designe Messieurs de Port Royal sous le nom de *solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans* ; Il ne fait aucune grace à leurs longues parentheses, & à leurs grandes periodes : c'est ce qui a fait dire à un homme d'esprit au sujet de la critique de l'imitation traduite par ces Messieurs, « Je me suis étonné qu'une societé » puissante qu'il n'a pas épargnée ait » eû toûjours de fort grans égards » pour lui. » Cela ne m'a pas surpris, la charité est patiente.

Entr. d'Ar. & d'Eug. page 197.

On commence par le point de doctrine, & on finit par les injures. La pensée & l'expression appartiennent à M. de la Bruyere ; voyons la page 46. *il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que se disent*

Page 44. ligne 14.

des hommes graves qui d'un point de doctrine se font une querelle personnelle. Tout le monde a sçû les differens cruels qui s'éleverent, il y a quelques années, au sujet des Oeuvres de VOITURE attaquées par GIRAC, & défenduës par COSTER; l'animosité devint telle que M. le Lieutenant Civil fut obligé de leur defendre d'écrire l'un contre l'autre.

La critique les fait admirer (il parle des lettres Provinciales,) *je les admirerois plus volontiers s'il y avoit moins d'aigreur dans le stile.* En faloit-il moins dans une occasion où il s'agissoit de détruire certaines erreurs, & d'en prévenir d'autres. Quiconque seroit de l'opinion du Theophraste Moderne, je le prierois de s'attacher à la onziéme Lettre; & je suis tres-persuadé, que s'il se plaignoit de ce qu'on a traité de la sorte des Religieux, il se plaindroit encore davantage de ce que des Religieux ont traité la verité de la sorte. Nôtre Auteur ne manqueroit pas de se faire honneur de cette pensée; Quant à moi, qui n'ai pas l'ambition de me faire valoir aux dépens des autres, je

Page 44. ligne 16.

vous declare nettement qu'elle est à la page 215. des Lettres Provinciales.

Ouvrages parfaits matiere des parfaites critiques ! Si l'ouvrage est parfait, nulle aparence qu'il puisse donner lieu à la censure : par tout où la perfection se trouve, la critique est injuste. L'Auteur raisonnoit bien autrement, quand il dit *les beaux ouvrages sont la matiere des belles critiques*, parce qu'en effet les beaux ouvrages ne sont pas exempts de deffauts. Je me servirai encore ici du même caractere que vous faites ingenieusement servir à votre justification. « Quelle prodi- « gieuse distance entre un bel ouvrage « & un ouvrage *parfait* ou regulier ! « une reflexion qui ne doit pas m'échaper, est que si la beauté d'un ouvrage conduit à la beauté de la critique, j'ai tout lieu de me défier de [illegible], moi qui m'exerce sur [illegible] des caracteres imparfaits. Vous, qui [illegible] Monsieur de la Bruyere, [illegible] un meilleur sort ; *le Cid*, [illegible] *est l'un des plus beaux poëmes que l'on puisse faire ; & l'une des* [illegible] *critiques qui ait été faites*

sur aucun sujet est celle du Cid. On dira de la même maniere, les Caracteres de M. de la Bruyere sont les plus beaux que l'on puisse produire, & l'une des meilleures critiques est celle des Caracteres. Cette prediction heureuse ne part point, Monsieur, d'une prévention mal-fondée; elle a pour garant le succez qu'a eû feu M. Daucourt vôtre ami, dans sa critique du P. Bouhours.

Une fine critique mene Libon *en exil*, &c.... folie inexcusable de se perdre par son esprit, au lieu de s'en faire un moyen d'établissement; je me souviens des deux vers qui sont au bas du portrait de M. Furetiere. Page 45. ligne 14.

Multum scire nocet, si non tam multa locutus,
Fœlix ingenio viveret ille suo.

Ovide se reprochoit à lui-même son esprit comme la cause de son malheur.

Ingenio perii qui miser ipse meo.

Monsieur le Comte de Bussi manqua sa fortune par le talent dangereux qu'il avoit d'écrire librement. Plusieurs aprés lui ont eû avec le

même defaut un pareil malheur. Ce qûi eſt de fâcheux pour ces ſortes d'eſprits, eſt que l'exil & la priſon ne les corrigent pas: La plûpart affectent de braver l'autorité de celui à qui il apartient de punir; ils mêlent dans leurs plaintes la liberté amere & chagrine, qu'on leur a ôté les moyens de répandre dans des écrits. Tous, à l'exemple d'Ovide, ſe conſolent de ce qu'ils ſeront *beaux eſprits* juſques dans les cachots de la Baſtille & ſur les remparts de *Pierre-Anciſe*.

Inter Sauromatas ingenioſus ero.

Cette affectation convient mal à des exilez; ils doivent ſe plaindre modeſtement, & s'avoüer coupables, plûtôt que de ſe juſtifier avec arrogance. » Les diſgraces exigènt de nous » la bien-ſeance d'un air douloureux. » Cette mortification apparente eſt un » reſpect dû à la volonté des Supe- » rieurs qui ſongent rarement à nous » punir ſans deſſein de nous affliger. «

S. Evr. t. 5. p. 147.

Page 45. ligne 18.

Des ſatires chrétiennes *j'ai vû ce titre, je n'ai pas lû l'ouvrage, de peur de m'apercevoir qu'il ne répondoit pas au titre.* L'Auteur a grand tort de condamner une partie ſur l'étiquette

dusac il devoit lire les *satyres Chrétiennes*, & il auroit vû qu'elles ne blessent point la charité ; les vices y sont blamez en general, personne n'y est designé ; or cela est tres-conforme à l'esprit de la Religion. S'il croit que l'on cesse d'être chrétien, du moment qu'on devient censeur, que juger de luy qui non content de tracer des Caracteres generaux, fait des peintures assez singulieres pour inspirer une maligne curiosité. M. de Bussi a justifié par avance l'Auteur de ces Satires Chrétiennes, quand il a écrit » l'endroit de vôtre « lettre m'a fait rire, où vous me mandez que vous avez passé un mois à la « Campagne à médire du genre humain : J'ai eû peur d'abord pour vôtre « conscience ; mais aprés y avoir « un peu songé, j'ai trouvé qu'on se « sauvoit à déchirer le monde en ge- « neral, comme on se damnoit à dé- « chirer les particuliers. « Que le Theophraste Moderne, qui se pique de tant de delicatesse, fasse attention à ces dernieres paroles. To. 4. lett. 15.

Si les Satires de DESPREAUX *sont vives, j'en accuse le dereglement des* Page 46. ligne 3.

hommes, & non le Poëte, qui sert trahir la verité, ne pouvoit marquer plus d'indulgence. L'Auteur pretend faire sa Cour à M. Boileau. S'il se broüilloit avec l'ennemi de *Cotin* & de *Perrault*, il aprehenderoit de donner lieu à une satyre nouvelle plus mordante sans doute que ces courtes reflexions dont je vous fais part.

Page 46. ligne 29. L'Auteur ne connoît pas le goût du siécle, quand il avance que *l'Amour de la Poesie s'en va &c.* Nous sommes plus que jamais amateurs des beaux vers; l'amour de la Poësie reste, mais les bons Poëtes s'en vont. RACINE n'est plus, CORNEILLE se repose, BOILEAU travaille à l'histoire. Qui est-ce qui remplacera ces grans genies? Ce ne sera pas le Theophraste Moderne qui s'est avisé de finir le caractere de *Rolet* par une mauvaise épitaphe de deux vers. Si Desportes n'avoit pas été meilleur Poëte, il n'auroit pas gagné trente mil livres de rente pour un seul Sonnet.

Cy-aprés au Chap. de l'entêtement.

Vide les entret. de Balzac.

Page. 47. ligne 26. *On doute qu'être Auteur, ne soit pas déja une preuve qu'on est incapable*

de la Magistrature. J'ignore, Monsieur, pourquoi on ne pardonne pas à un Magistrat de faire des livres. Je croirois, que si la Justice ne souffroit point de son attachement aux belles Lettres, il devroit luy être glorieux ; mais par une prévention qui n'est que trop commune on le blame : M. de la Bruyere en a fait le sujet de son troisiéme caractere. Nous voyons encore dans S. Evremont un homme qui prend des mesures pour faire agréer une traduction de Petrone. » Si cette occupation vous paroît peu digne d'un Magistrat, (ce sont les termes de la lettre) songez que nous sommes dans une saison, où la justice même nous permet de nous delasser. « To. 2. p. 38.

Calprenede est, comme vous sçavez, l'Auteur de cette Comedie dont il est parlé à la page 48. C'étoit un Gentilhomme de Perigord ; il vint à Paris, & se mit dans le Regiment des Gardes, où il composa son *Silvandre* : de l'argent qu'il en eut, il s'habilla d'une maniere bisare ; & quand on lui demandoit le nom de son étoffe, il répondoit que c'é-

toit *du Silvandre.* Ce Calprenede épousa une femme qui avoit cinq maris; il en fut separé par Arrest du Parlement.

Page 49. ligne 22. *Une Tragedie, le recit d'un Opera, une Comedie d'un acte, marchent sur le ventre aux plus beaux ouvrages de morale.* De la maniere dont nôtre Auteur s'explique, il semble confondre les Tragedies avec des ouvrages inutiles ou dangereux. Sans entreprendre de les justifier toutes, y a-t'il des piéces où la morale perde moins de ses droits ? Les grands sentimens, les maximes heroiques, l'éloge souvent reiteré des nobles vertus, la Religion toûjours respectée : voilà ce que nous remarquons dans plusieurs Tragedies; le Theophraste moderne l'a remarqué aussi bien que nous ; il s'en est expliqué dans son Chapitre de quelques usages, en ces termes, *il pourra venir un temps, où l'on ne dira point de mal à la Comedie : les pieces y seront serieuses, les Acteurs modestes : ce temps est venu.* Polieucte & Gabinie *l'ont rappellé* : En faveur de ces Tragedies Chrétiennes, il devoit au moins fai-

re une exception. De l'examen de la pensée, venons à celui des termes; *marchent sur le ventre*, la metaphore ne peut pas être plus outrée; elle a paru telle à l'Auteur qui l'a écrite en lettres italiques afin d'adoucir l'expression; je le devine ainsi; mais comme tout le monde n'a pas le don de deviner, il étoit mieux d'employer un terme naturel, & d'écrire en caracteres uniformes, *le recit d'un Opera, une Comedie d'un acte sont preferez aux plus beaux ouvrages de Morale.*

On applique à M. de la Bruyere le dernier caractere de la page 31. *Tel par un ouvrage obtint une place à l'Academie, qui par son discours d'entrée fait repentir les Academiciens de l'avoir choisi: il ne sçût charger que des portraits*, &c.... Si l'on est obligé de penser que le Theophraste moderne ait eû en vûë l'Auteur des Caracteres, je douterai plus que jamais qu'il lui ait montré les siens, ou qu'il ait eû son amitié. Les Auteurs quoiqu'amis, ne laissent pas, dira-t'on, de se critiquer. M. Boileau n'a pas épargné Quinaut; cependant il assure que

malgré leurs diferens poetiques, ils étoient amis ; je veux croire cela, mais je ne croirai point que M. de Labruyere ait vû ce qu'on dit ici contre lui : On auroit eû mauvaise grace de lui montrer un caractere qui ne lui en fait aucune. Mais s'il étoit vrai que l'Auteur eût été assez critique, pour lancer les traits de sa Satyre contre un Ecrivain qui l'a secondé dans son ouvrage, ne serois-je pas en droit de lui appliquer ce que cet Ecrivain dit des plagiaires ? » On se
Page 15.
» nourrit des habiles Modernes, on
» les presse, on en tire le plus que
» l'on peut, on en renfle ses Ouvra-
» ges ; & quand enfin l'on est Auteur,
» & que l'on croit marcher tout seul,
» on s'éleve contre eux, on les mal-
» traite, semblable à ces enfans drus
» & forts d'un bon lait qu'ils ont suc-
» cé, qui battent leur nourrice. »

Page 52. ligne 26.
L'éloquence n'est plus au Barreau ; elle ne doit pas être dans la chaire, l'Academie est son asile & sa veritable place. J'admirerois ce Caractere, si M. de la Bruyere n'avoit pris les devants de mon admiration dans sa Preface, où il a dit ; *Il me sembloit*

que puisque l'éloquence profane ne paroissoit plus regner au Bareau, & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire où elle n'a été que trop souf-ferte, le seul azile qui pouvoit lui rester étoit l'Academie Françoise. Le hazard seroit grand, si deux Auteurs se rencontroient en tout sur le même sujet sans s'être lûs : Ici, Monsieur, le seul hazard est que le Theophraste moderne n'ait pas mieux déguisé l'imitation ; il a coûtume d'être plus subtil : voici la preuve d'un déguisement plus adroit.

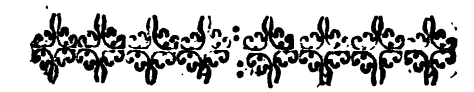
Labr. pref. page. 19.

Un discours prononcé, un discours écrit, n'ont jamais paru le même discours &c.... Je veux bien que cette pensée soit de l'Auteur ; elle est naturelle ; & peut tomber dans tous les esprits. Mais tous les esprits ne l'exprimeront pas aussi heureusement que M. de Labruyere. *Quel avantage* (dit-il p. 605.) *n'a pas un discours prononcé sur un ouvrage qui est écrit! Les hommes sont les dupes de l'action & de la parole, comme de tout l'apareil de l'auditoire.*

Pape 54. ligne 1.

L'Auteur qui a commencé ce chapitre, en contredisant M. de La-

bruyere le finit d'une maniere conforme. Cet Ecrivain qui aprehendoit qu'on ne l'accusât d'avoit copié Ho-
Labr. p. 51. RACE OU DESPREAUX, se justifie sur *ce qu'il a pû penser aprés eux, ce que d'autres encore penseront aprés lui.* Le Theophraste moderne s'est servi du même tour : Plus heureux dans cette occasion que dans les autres, il a employé des termes nouveaux : *Tout étoit à dire pour moi qui n'avois point*
Page 56. *encore écrit.* C'est la derniere pensée de ce Chapitre ; pensée qu'on pouroit changer en celle-ci. *Rien n'étoit à dire pour un homme qui avoit tant lû & tant compilé.* Je vous promets la suite de mes reflexions, quand ce ne seroit que pour vous engager à m'envoyer exactement les vôtres. A Dieu. Monsieur, je suis &c...



LETTRE IV.

REPONSE DU SOLITAIRE.

Elle contient ses reflexions sur le premier Chapitre des Caracteres de Monsieur De la Bruyere, *dont le titre est*, Des Ouvrages de l'esprit.

MONSIEUR,

Vos reflexions sur le THEOPHRASTE MODERNE sont telles, que je souhaiterois vous donner le même plaisir à lire les miennes sur M. DE LA BRUYERE. Nous faisons l'un & l'autre de nôtre mieux : Loin de nous, Monsieur, l'envie qui tantôt refuse ou accorde les loüanges : cherchons seulement à nous rendre l'esprit juste par l'examen des meilleurs ouvrages.

Je ne vous dirai rien de la *Traduction des Caracteres de Theophraste* ; Je la crois bonne sur l'estime qu'en font plusieurs sçavans Grecs, du nombre desquels je ne suis point ; Comptez mon aveu pour quelque chose ; on n'accuse pas volontiers son ignorance ; j'excuse la mienne d'autant moins, que j'ai sçû dans ma jeunesse la langue Grecque. Le Pere Jouvency qui a été mon Professeur de Rhetorique, m'a donné les premieres places en cette composition; Elle m'a fait obtenir plusieurs prix; Je me souviens de ces honneurs, sans me souvenir de ce qui me les a meritez. Le grec demande beaucoup d'exercice, j'ai oüi dire qu'un habile homme l'avoit appris jusqu'à trois fois : Déja tres mécontent de l'avoir oublié une premiere, je ne m'exposerai pas à ce travail ingrat. Un peu de latin, un peu de françois, c'est là tout mon sçavoir ; je laisse donc, à qui voudra l'entreprendre, l'examen de cette traduction ; Venons à ce qui est propre au Traducteur.

Il a mis à la tête de ses Carac-

teres une maniere de Préface, ſur laquelle il y a trois ou quatre obſervations à faire. *Je rens au public ce qu'il m'a preté ; j'ai emprunté de lui la matiere de cet Ouvrage.* Ce commencement ne m'a pas ſemblé délicat ; on ne dit point, *Un homme m'a preté cent loüis d'or, je les ai empruntez de lui* ; l'un ſuppoſe l'autre ; ou bien ſi l'on veut emploïer les deux verbes, l'ordre demande que celui d'*emprunter* aille devant, parce que le prêt marque neceſſairement l'emprunt ; ainſi l'on diroit, *J'ai emprunté cent loüis d'or, un tel me les a pretez* ; mais ce qui ſe diroit dans une telle occaſion, ne peut pas ſe dire au figuré ; le tour dont il faloit ſe ſervir, étoit, ſi je ne me trompe, celui-ci, *Je rens au public ce qu'il m'a preté, je lui dois la matiere de cet ouvrage*, &c .... Page 5.

Paſſez, Monſieur, aux premieres lignes de la page ſuivante. *Mais comme les hommes ne ſe dégoûtent point du vice, il ne faut pas auſſi ſe laſſer de leur reprocher.* Ce verbe demande un cas ; *Reprocher*, quoi ? le vice ; il faut donc un article, *la* Page 42

leur reprocher; comme cela eſt rude, j'aurois mis, *il ne faut pas ſe laſſer de les reprendre.*

Page 5. il parle de ſes Caracteres, Ligne 18. *On ne peut pas les reſtraindre à une ſeule cour, ni les renfermer en un ſeul païs, ſans que mon Livre ne s'écarte du plan que je me ſuis fait d'y peindre les hommes en general, comme des raiſons qui entrent dans les chapitres, & dans une certaine ſuite inſenſible des reflexions qui les compoſent*; Je mentirois, ſi je me vantois d'entendre cela; & je ne pourrois m'en vanter, que pour me faire honneur d'être le ſeul à entendre une choſe obſcure à tous les autres. Cette phraſe n'étoit pas fort neceſſaire à l'éclairciſſement du Livre, puiſqu'elle ne ſe trouve point dans les premieres editions, où la Préface eſt plus claire, ſans être auſſi longue. Quand même la penſée ſeroit intelligible, il reſteroit à rendre l'expreſſion juſte: On n'a jamais dit, *Ce Livre s'écarte du plan que l'Auteur ſe propoſe*; Le reproche doit tomber ſur l'Ecrivain; c'eſt pourquoi on dit ordinairement, *L'Auteur s'écarte de ſon plan*; C'eſt lui qu'on

cuse des défauts de son Ouvrage, & non l'Ouvrage des défauts de son Auteur.

Je pris quelque chose de ces deux avis si opposez, je gardai un temperament qui les raprochoit. Cela n'exprime pas ce que M. de la Bruyere veut faire entendre. *Rapprocher deux extrémitez*, c'est les rendre encore plus contraires, & augmenter la difficulté d'un juste temperament ; A la bonne heure, qu'on prenne un milieu entre deux avis opposez ; mais qu'en les rapprochant, on garde un temperament sage, il faut avoir le secret de détruire l'oposition en la fortifiant, d'allier les contraires, & de joindre ce qui est incompatible. Page 7. ligne 29.

Ce ne sont point des maximes que j'aïe voulu écrire ; elles sont comme des loix dans la Morale ; & j'avouë que je n'ai ni assez d'autorité, ni assez de genie pour faire le Legislateur. Monsieur De la Bruyere devoit donc dire, *Ce ne sont point des maximes nouvelles que j'aïe vou'u écrire* ; car il est certain que ce sont des maximes qu'il établit, à moins Page 9. ligne 8.

qu'il n'entende par le mot de *maxime* une regle de morale nouvellement introduite : Cette définition seroit singuliere: Nous comprenons sous l'idée de maximes, toutes pensées courtes, qui instruisent, qui reprennent, qui tendent à corriger ; l'Auteur ne se défendra pas d'avoir eû ce dessein dans tous ses Caracteres ; donc, *ce sont des maximes qu'il a voulu écrire.* Mais s'il faut que les pensées soient courtes, il est en droit de prétendre que tous ses Caracteres ne sont pas des maximes ; l'affreuse prolixité de quelques-uns nous porte à convenir qu'il a raison de ce côté-là, tandis que nous le blâmons par un autre motif. Ses reflexions sont trop longuës pour être des maximes, le voila justifié : Elles sont trop longues, j'en excepte plusieurs, pour se soûtenir & être entenduës, le voila dans son tort.

Page 111
Le premier chapitre où il est traité DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, commence par ce Caractere ; *Tout est dit, & l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes.* M. De la Bruyere n'a

pas toûjours été dans ce sentiment, soit qu'instruit par la verité, poussé par la flaterie, ou guidé par son amour propre, il ait depuis changé d'avis. Comment dans son Discours Academique parle-t-il de M. DE LA FONTAINE ? *Il persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes........ Homme unique dans son genre d'écrire, toûjours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a été au de-là de ses modéles, modéle lui-même difficile à imiter.* Cet éloge marque déja que M. De la Fontaine n'étoit pas venu *trop tard*, lui, qui a été plus loin que ses anciens modéles. *Celui-ci*, (il donne à M. BOILEAU la même prérogative,) *passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui, & se rendre propre tout ce qu'il manie.* Quoique dise M. De la Bruyere au commencement du titre que nous examinons, il n'étoit point si idolâtre des anciens, qu'il ne leur préferât des modernes, ou qu'il ne les mît du moins en parallelle avec eux; il s'en explique à la fin de son premier Caractere en ces termes; *L'on ne fait que glaner*

Discours Academique, p. 29. lig. 21.

Ibid. p. 30. lig. 5.

aprés les Anciens & les habiles d'entre les Modernes. Qui doute, Monsieur, que La Bruyere ne se comparât secretement aux anciens, en se mettant au nombre des modernes habiles? La place lui appartient; mais c'est l'usurper, que de la prendre, avant que d'y être admis par le public.

Page 15. ligne 6. *On ne sçauroit en écrivant rencontrer le parfait, & s'il se peut surpasser les Anciens que par leur imitation*. Cela est beau en apparence, au fond cela ne signifie rien. J'aimerois autant dire, *On ne sçauroit les imiter qu'en les surpassant*. Or cette pensée est tres fausse; car si l'on ne fait qu'imiter les anciens, on les égale, mais on ne les surpasse pas: si on les surpasse, on fait plus que les imiter; de maniere que c'est une équivoque de dire: *On ne sçauroit surpasser les anciens que par leur imitation*.

Ce que M. De la Bruyere écrit des Anciens & des Modernes, me donne occasion de vous envoïer un petit exrrait de ce que j'en ai lû dans les meilleurs ouvrages. Ce mêlange de pensées formera une espece de dissertation, où vous pren-

drez tel ſentiment qu'il vous plaira : Je doute néanmoins que vous embraſſiez celui de Monſieur Perrault, qui préfere le ſiecle de LOUIS LE GRAND à celui d'Auguſte. M. Deſpreaux ne l'a point épargné, mais l'Auteur de ce parallelle auroit pû lui répondre ce qui eſt dans ſaint Evremont, » Nos Ecrivains font toûjours valoir le ſiecle d'Auguſte par la « considération de Virgile & d'Horace, « & peutêtre plus par celle de Mecenas « qui faiſoit du bien aux gens de let- « tres; que par les gens delettres même. « to. 3. p. 82.

Nous avons (ceci eſt du P. Bou- « hours,) non ſeulement des lettres, « des pieces de théâtre, & des ſatires « qui valent bien celles des Grecs & « des Romains, mais auſſi des harangues, « des panegiriques & des plaidoyers « qui approchent aſſez de l'éloquence « d'Athenes & de Rome. « Entr. d'Ar. & d'Eug. p. 106.

Le malheur des Modernes eſt de n'être « pas venus les premiers ; tout leur « crime ſouvent eſt de penſer comme les « anciens, ſans les avoir jamais lûs. « Man. de bien penser p. 130.

Je ſuis ravi que vous ne ſoyez pas de « ces gens que l'amour de l'antiquité « aveugle, & qui s'imaginent qu'on n'a « Ibid. p. 138.

» point d'esprit dans les derniers siecles.
» Pour moi je suis un peu de l'avis du
» Chancelier Bacon qui croit que l'An-
» tiquité des siecles est la jeunesse du
» monde, & qu'à bien compter, nous
» sommes proprement les anciens.

Madame la Marquise de Sevigné a dit fort ingenieusement dans ses let-
» tres, » Les anciens sont plus beaux, & nous sommes plus jolis.

Le Chevalier de Cailli ne convient pas de cela, il ne croit pas les modernes inferieurs aux anciens, il s'en exprime plaisamment dans ces six vers :

Dis-je quelque chose assez belle ?
L'antiquité toute en cervelle
Me dit, je l'ai dite avant toi.
C'est une plaisante donzelle
Que ne venoit-elle aprés moi ?
J'aurois dit la chose avant elle.

* M. Boursault dans ses Lettres.

Un autre homme d'esprit * dit aussi agréablement, » Les anciens
» n'ont d'autre avantage sur nous que
» celui d'être venus les premiers: avan-
» tage dont je ne suis point jaloux, tant
» le plaisir d'être me paroît preferable
» à celui d'avoir été.

Pline le jeune remontre à un de ses

amis qu'il exhorte à lire les ouvrages d'un bel eſprit de ſon temps, » qu'ils n'en doivent pas être moins eſtimez, parce qu'il eſt vivant, *Neque enim debet operibus ejus obeſſe quod vivit.* S'il avoit fleuri parmi des gens « que nous n'avons jamais vûs, nous « rechercherions ſes Livres & ſes por- « traits ; Faut-il que ſa preſence dimi- « nuë quelque choſe de l'honneur qu'il « merite, & qu'on ſe dégoûte de lui « en quelque façon par ce qu'on en « jouit. « Le même Auteur ajoûte dans « une autre de ſes lettres : » Je ſuis « de ceux qui admirent les anciens, « mais cela ne va pas juſques à mé- « priſer les eſprits de nôtre temps, « comme ſi la nature laſſe & épuiſée « ne pouvoit plus rien produire. «

Lib. 1. ep. 16.

Je n'ai pû ſçavoir le nom de l'Abbé qui adreſſa l'année derniere une lettre * à un Academicien ſur le diſcours de Monſieur de Fontenelle au ſujet de la queſtion de la préeminence entre les Anciens & les Modernes. L'Abbé juge en faveur des derniers ; Si l'on ne produiſoit que de tels ouvrages, il y auroit à douter que leur cauſe fût bonne. Je me ſouviens

* Imprimée chés Coignard en 1699.

d'un trait qui est dans les nouveaux dialogues des morts ; on peut l'appliquer aux ouvrages des Anciens & des Modernes, quoi qu'il ne roule que sur les mœurs des uns & des autres. Socrate parle à Montagne, & lui dit : » L'antiquité est un objet
Page 115. » d'une espece particuliere ; l'éloignement le grossit ; si vous eussiez connu Aristide, Phocion & moi, vous » eussiez trouvé dans vôtre siécle des » gens qui nous ressembloient. Ce qui » fait d'ordinaire qu'on est prévenu » pour l'antiquité, c'est qu'on a du » chagrin contre son siécle, & l'antiquité en profite. On met les anciens » bien haut pour faire dépit à ses contemporains. Quand nous vivions, » nous estimions nos ancestres plus » qu'ils ne meritoient, & à present » nôtre posterité nous estime plus que » nous ne meritons ; mais & nos Ancestres & nous, & nôtre posterité, » tout cela est bien égal. «

A ramasser toutes ces opinions, l'on voit que chacun a voulu decider en faveur de son siécle. La question est problematique ; Pour moi, Monsieur, je suis neutre, & je voudrois de tout

mon cœur, qu'on me mît dans la necessité de prendre le parti des Modernes. Revenons à M. De la Bruyere.

Il fait sous le nom d'*Arsene*, le portrait d'un homme idolâtre de soi-même & de ses ouvrages. *Il n'y a point*, dit-il à la fin de ce Caractere, *d'autre ouvrage d'esprit si bien reçû dans le monde, & si universellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veüille aprouver, mais qu'il daigne lire, incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point.* C'est à dire que nôtre Auteur pensoit assez avantageusement de ses Caracteres, pour leur donner le nom d'*Ouvrage universellement goûté*. Son opinion est présomptueuse; il a eû des partisans du nombre desquels je suis; Mais si tous l'ont aprouvé, tous ne l'ont pas aprouvé en tout; Cela devoit le déterminer à retrancher le mot d'*universellement*.

Page 21. ligne 18.

Le Nouvelliste se couche le soir sur une nouvelle qui se corrompt la nuit, &c. Ce verbe ne s'entend pas bien: S'il eût dit, *le Nouvelliste se couche sur une nouvelle que la nuit altere, dissipe ou détruit*, cette expression étoit trop

Page 26. ligne 15.

naturelle, pour n'être pas intelligible.

Si vous êtes content de l'endroit où le Theophraste Moderne fait l'éloge des femmes d'esprit, ce que M. De la Bruyere écrit à leur avantage, doit vous charmer..... *Il n'apartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, & de rendre délicatement une pensée délicate*, &c. La page 18. est remplie de traits semblables.

Page 29. ligne 3. *Il n'a manqué à* TERENCE *que d'être moins froid; quelle pureté, quelle exactitude*, &c. Dés que l'Auteur des Caracteres admire *la pureté, l'exactitude, la politesse, l'élegance* de ce Poëte, a-t-il raison de l'apeller *froid*, ou de blâmer sa *froideur*? Si Terence en avoit hors de saison, c'étoit une négligence dans son stile; donc, il ne faut plus loüer son *exactitude*, ni s'é-

Ibid. lig. 6. crier avec admiration, *quels Caracteres!*

Il n'a manqué à MOLIERE, *que d'éviter le jargon & le barbarisme, & d'écrire purement*. Richelet, Furetiere, toute l'Academie a grand tort de nous proposer le *barbare Moliere*, comme le modéle des beaux parleurs, & de le citer dans ces Dic-

tionaires fameux, riches trésors de nôtre langue. Qui croirons-nous, ou M. de la Bruyere seul de son opinion, ou tous les Academiciens Juges équitables & éclairez. J'ai regardé avec eux ce prétendu *jargon* de Moliere comme un secret recherché pour mieux peindre la nature ; Maître de son art, il affectoit quelquefois de sortir des regles de la Grammaire, afin de rentrer plus heureusement dans le naturel des moeurs. Un païsan, un valet ne doivent pas parler aussi exactement qu'un homme qui postule une place à l'Academie : mais un homme qui postuloit une place à l'Academie, devoit faire ces sortes de differences.

Le H** G** *est immédiatement au dessous du rien*, &c.... Expression tres obscure ; le *rien* borne mes pensées ; je ne conçois plus au de-là de ce qui n'est pas. Si l'Auteur avoit dit, *Le H** G** est un peu plus que rien* ; s'il eût même ajouté, *ce n'est rien*, il me donnoit une idée que je perds, si tôt qu'il veut conduire mon esprit plus loin que le néant ; encore une fois je n'imagine point au de-là de ce qui ne subsiste point.

Page 32, ligne 13.

Page 35. ligne 6. Il fait cette question, *D'où vient que l'on rit si librement au théâtre ? & que l'on a honte d'y pleurer ; Est il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable, que d'éclater sur le ridicule ?* Ce terme vague & indefini, *la nature*, exprime en general tous les êtres, ce qui n'est pas l'intention de La Bruyere. Il a dessein de dire, *Est-il moins naturel*, &c... En second lieu le mot de *ridicule* offre une mauvaise idée ; on n'apelle point ainsi les bonnes choses qui font rire, tels que sont des traits d'esprit, des naïvetez ingenieuses, de fines plaisanteries, semblables à celles que l'Auteur a admirées dans Moliere, quand page 29. il s'est écrié, *Quelle source de la bonne plaisanterie !* Or
ligne 10. tout cela est bien éloigné du *ridicule*. Donner ce nom aux saillies agréables, c'est offenser l'inventeur; ou c'est faire injustice au discernement des spectateurs, que de les croire capables *d'éclater sur le ridicule.*

On fait rarement la même faute une seule fois ; témoin ce Caractere de la page 37. *Ce n'est point assez que les mœurs du Théâtre ne soient*

point mauvaises, il faut encore qu'elles soient decentes & instructives : il peut y avoir un ridicule *si bas & si grossier, qu'il n'est ni permis au Poëte d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir.* Le mot de *ridicule* a encore en cet endroit une signification que l'usage lui a ôté, on lui a substitué celui de *plaisant.*

Nous touchons, Monsieur, au parallelle de CORNEILLE & de RACINE, il merite d'être examiné. M. de la Bruyere trouve que *dans les meilleures pieces de* CORNEILLE *il y a des fautes inexcusables contre les mœurs.* Cela valoit bien la peine d'être expliqué. Prétend-il, que M. de Corneille a peché contre les bonnes mœurs, en insinuant des maximes contraires à la Morale, ou contre la nature, en outrant les portraits de ses Heros? J'aime mieux croire qu'il ait voulu reprendre ce dernier défaut : Mais Labruyere n'a pas dû lui en faire un crime, sur tout dans le temps où il se proposoit de justifier cet illustre Poëte, en disant de lui qu'*il a aimé à charger la Scêne*

Page 39. ligne 18.

Page 40. ligne 6. *d'évenemens dont il est presque toûjours sorti avec succez.* Puisqu'il est sorti de ces évenemens avec succez, on ne doit donc pas lui imputer des fautes contre les mœurs; ou si ce sont des fautes, bien loin d'être *inexcusables*, elles doivent être pardonnées à un homme que son propre acusateur apelle *admirable par l'extrême* Ibid. ligne 8. *varieté, & le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poëmes qu'il a composez.*

Le jugement que l'Auteur des Caracteres fait de ces heros de la poësie, est conforne à ce que j'ai lû en plusieurs ouvrages. S. Evremont dit S. Evrem. to. 3. p. 23. de Corneille, » il seroit au dessus » de tous les Tragiques de l'antiquité, s'il n'avoit été fort au dessous » de lui en quelques unes de ses pie» ces; il est si admirable dans les bel» les, qu'il ne se laisse pas souffrir » ailleurs mediocre. Le même Ecrivain ajoûte dans un autre endroit: » » Si j'étois obligé de dire précisé- Ibid. tome » ment lequel des deux il seroit plus 4. p. 237. » à propos de prendre pour modéle, » quand on écrit pour le théâtre, je » répondrois qu'il est plus difficile de

suivre Racine, & qu'il est plus sûr d'imiter Corneille. M. De la Bruyere s'est expliqué de la sorte, CORNEILLE *nous assujettit à ses idées,* RACINE *se conforme aux nôtres; celui-là peint les hommes comme ils devroient être; celui-ci les peint tels qu'ils sont; il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, & de ce que l'on doit même imiter; il y a plus dans le second, de ce que l'on reconnoît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même.* Je trouve que Racine tient en cela du genie d'Homere, qui a plus songé à peindre la nature telle qu'il la voyoit, qu'à faire des heros accomplis.

Page 41. ligne 19.

Comme j'ai pris soin de recüeillir ce qui a été écrit au sujet de ces maitres de la Tragedie, je n'oublirai pas, Monsieur, un petit Caractere où Corneille est bien representé. » Les premieres pieces de Théatre de M. de Corneille ont été plus « heureuses que parfaites; les dernieres ont été plus parfaites qu'heureuses; & celles du milieu ont merité l'approbation & les loüanges que le Public a donnez aux premieres, «

Melange d'hist. & de litter. page 161.

moins par lumieres, que par sentiment. « M. Boileau, à qui il apartient d'expliquer librement ce qu'il pense, a dit la même chose : » Corneille est celui de tous nos Poëtes » qui a fait le plus d'éclat en nôtre » temps ; tout son merite pourtant à » l'heure qu'il est ayant été mis com- » me dans un creuset, se reduit à huit » ou neuf pieces de téatre qu'on ad- » mire, & qui sont, s'il faut ainsi par- » ler, comme le midi de sa poësie, » dont l'Orient, & l'Occident n'ont » rien valu.... Non seulement on ne » trouve point mauvais qu'on lui com- » pare aujourd'hui M. Racine, il se » trouve même quantité de gens qui le » lui preferent. La Posterité jugera qui » vaut le mieux des deux ; car je suis » persuadé que les écrits de l'un & de » l'autre passeront aux siecles suivans. » Mais jusques-là ni l'un ni l'autre ne » doit être mis en parallelle avec Eu- » ripide & avec Sophocle, puisque » leurs ouvrages n'ont point encore » le sceau qu'ont les ouvrages d'Euri- » pide & de Sophocle, je veux dire » l'approbation de plusieurs siecles. «

Tome II page 194.

Je ne doute point, Monsieur, que

vous n'ayez fait attention à ce trait; La Bruyere a dû se l'appliquer, lui qui finit le parallelle de ces deux Tragiques par cette comparaison; CORNEILLE *est plus moral*, RACINE *plus naturel. Il semble que l'un imite* SOPHOCLE, *& que l'autre doit plus à* EURIPIDE. Ici neanmoins je dois prendre le parti de M. De la Bruyere contre M. Boileau; Celui-ci, qui dans sa Préface s'avouë *tres digne de critique*, ne s'indignera pas contre la mienne en cette occasion. Il se trompe en éfet, quand il pretend que M. *Racine ne doit pas être mis en parallelle avec Sophocle*, puisque dans l'Epitre qu'il adresse à cet illustre moderne, il le met au niveau de cet ancien Tragique, en lui disant: Page 42. ligne 13.

Toi donc, qui t'élevant sur la Scene tragique
Suis les pas de SOPHOCLE, &c.....

Desp. tom. 1. p. 133.

Est-ce la poësie ou la prose qui ment? de part ou d'autre il y a de la contradiction. Il est vrai que, si on regarde le nombre des tragedies, Racine qui n'en a fait que onze, ne doit pas être comparé à Sophocle,

qui avoit produit cent vingt pieces de théatre.

Page 43. ligne 10. *L'Eloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie.* C'est-là, si je ne me trompe, du sublime, mais de ce sublime auquel on ne peut atteindre. Je craindrois de me rendre obscur moi-même, si je ne déclarois ouvertement que M. de la Bruyere l'est beaucoup en cet endroit. Entend-il que le sublime n'est qu'une partie de l'éloquence, ou que l'éloquence produit le sublime? Il n'entend ni l'un ni l'autre, il ne s'entend pas lui-même, puisqu'il demande dans le Caractere suivant, *Qu'est-ce que*

Ibid. ligne 12. *le sublime*? S'il ne sçait pas ce que c'est que le sublime, il a tort d'assûrer que *l'eloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie*; ou s'il le sçavoit, il devoit nous l'apprendre, sans nous jetter dans le doute, ni demander, *Le sublime est-ce une fi-*

Ibid. lig. 14. *gure? Naît-il des figures? Qu'est-ce que le sublime? Où entre le sublime?* Je ne lui pardonne pas de faire ces questions, & de se plaindre *qu'on*

Ligne 12. *n'a pas defini le sublime*, à moins qu'il n'ait pas daigné lire le beau

traité de Longin, & l'excellente traduction qui en a été faite. Là, j'ai vû que » le sublime est ce qui forme l'excellence & la souveraine per- « Chap. 8. fection du discours; que la marque « infaillible du sublime, c'est quand « nous sentons qu'un discours nous « Chap. 9. laisse beaucoup à penser..... qu'une « chose est veritablement sublime, « quand elle plaît universellement, & « dans toutes ses parties.... qu'une ap- « probation uniforme est une preuve « certaine qu'il y a du merveilleux & « du grand. « Labruyere n'avoit qu'à lire ces deux chapitres pour s'instruire, & pour instruire ensuite ceux qui desiroient apprendre la nature & l'étenduë du sublime.

Longin dont nous parlons, n'admet pas encore cette autre opinion, Labruyere pag. 44 lig. 25 *Pour le sublime, il n'y a même entre les grans genies que les plus élevez qui en soient capables.* S'il est vrai que Ibid. ligne 9. le *sublime* est ce qui *peint la verité*, que la juste expression de la verité soit le sublime, il est hors de doute que sans être des premiers genies, on peut arriver à ce point de perfection. J'en tire deux exemples de

M. De la Bruyere ; il demande page 43. *S'il peut briller autre chose dans l'Eglogue qu'un beau naturel, & dans les lettres familieres comme dans les conversations qu'une grande délicatesse? ou plûtôt*, ajoûte-t-il, *le naturel & le delicat ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection?* Suivons ces exemples, l'Auteur avouë qu'une Eglogue, une lettre familiere, une conversation sont susceptibles du sublime. Or, Monsieur, combien de personnes qui sans être de ces premiers genies, sçavent écrire une lettre familiere, & briller dans l'entretien? Par consequent, il y en a beaucoup qui se trouvent capables du sublime en certains genres ; & la proposition est trop generale, d'avancer, *Que les plus élevez d'entre les grans genies sont seuls capables du sublime.*

Ligne 8.

Ligne 28.

La fin de la page 44. contient une regle qui est tres negligée. *Tout Ecrivain pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, & se persuader qu'on n'est pas entendu seulement, à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en éfet intelligible.*

telligible. Il nous auroit été avantageux que M. de la Bruyere eût pris ce parti, & qu'il se fût mis quelquefois à la place de ses lecteurs : Au moins ne seroit-il pas tombé lui-même dans plusieurs obscuritez : Il faut les lui pardonner toutes; il nous croit capables de les éclaircir. Cette bonne opinion qu'il a de nos lumieres le détermine à hazarder quelque chose: *Si l'on jette*, (c'est lui qui nous parle, & qui entreprend de nous consoler) *si l'on jette quelque profondeur dans ses écrits, si l'on affecte une finesse de tour, & une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses lecteurs.* Tant de bonne opinion qu'il plaira à Messieurs les Auteurs, j'aime mieux qu'ils m'expliquent leurs pensées clairement, que d'offrir à la penetration de leurs lecteurs des misteres à deviner. Page 45. ligne 29.

Comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste, &c.... Je ne sçai s'il est bien regulier d'écrire, *Avoir un mauvais choix*: je sçai, que *faire un mauvais choix* est plus d'usage. *Ils n'apprennent*, (c'est toûjours des compilateurs dont il par- Page 48. ligne 21.

Ibid. lig. 27 le,) *ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer.... Ce sont ceux que les Grans & le vulgaire confondent avec les Sçavans, & que les Sages renvoyent au pedantisme.* Dés que les Grans & le vulgaire donnent à un homme le nom de sçavant, *les Sages*, à moins que ce ne soient des sages austeres, bizares, gens de mauvaise humeur, ne doivent pas le renvoyer au pedantisme. L'approbation de la Cour jointe à celle de la ville, sauve un Auteur du reproche de pedant. Rien ne prouve mieux le merite d'un Ouvrage, & le bon caractere de celuy qui l'a fait, que ces applaudissemens reciproques des Grans & du vulgaire: Il y a parmi les uns, des habiles dont le discernement demêle la vraie science; il y a dans l'autre un goût naturel qui peut être sûrement consulté. Avec l'estime des deux, je me consolerai de ne point obtenir le suffrage de ces *Sages* pretendus, plus dignes d'être renvoyez *au pedantisme*, qu'en droit d'y renvoyer les autres.

Page 50. ligne 21. *L'on peut hazarder de certaines expressions, user de termes transposez, &*

qui peignent vivement, & plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir, ou à les entendre. Il n'y a qu'un moment que La Bruyere voulant se disculper de l'affectation d'une trop grande délicatesse, disoit qu'elle avoit pour cause *la bonne opinion qu'on a de ses lecteurs*; Maintenant d'un air dedaigneux il se retranche sur une compassion méprisante, & *plaint ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à se servir de ces expressions, & à les entendre.* Pour moi, Monsieur, je plains davantage les Ecrivains qui les affectent, & qui en les affectant ne s'entendent pas eux-mêmes. Page 46. ligne 4.

Horace ou Despreaux *l'a dit avant vous, je le crois sur vôtre parole, mais je l'ai dit comme mien, &c....* M. de la Bruyere, vous l'avez fort bien remarqué, previent ceux qui pourroient lui imputer d'avoir tiré des satires d'Horace la censure de nos mœurs, & d'avoir emprunté ses Caracteres de ceux de M. Boileau. Ce, *je le crois sur vôtre parole*, a un sens fort équivoque. L'Auteur semble vouloir insinuer, qu'il n'a jamais lû Horace, ni Des- Page 51. ligne 14.

preaux, & que s'il pense comme eux, c'est un effet de la belle disposition de son esprit, & une obligation qu'il a à la nature, d'avoir rassemblé en lui toutes les lumieres de ces deux grans hommes. Cette derniere reflexion aboutit à le donner pour Original; le titre lui en sera contesté. Vos lectures ont dû vous rappeller les traits qu'il doit aux Anciens & aux Modernes; Je me suis engagé de les marquer dans la suite de mes lettres; continuez de m'honorer des vôtres.





LETTRE V.

Le troisiéme Chapitre du Theophraste Moderne, *intitulé* Du merite, *y est examiné.*

MONSIEUR,

Je ne vous ai pas encore dit que de vingt-quatre Chapitres, dont est composé le Theophraste Moderne, il y en a douze semblables à ceux que le Traducteur du vrai Theophraste a traittez. Reste à douze qui pour le titre sont de l'invention de l'Auteur; nous verrons s'il a autant de part à l'execution, qu'au choix des autres matieres. Il a profité de l'avis de M. de la Bruyere qui *conseille à un Auteur né copiste, de ne se choisir pour exemplaires que ces sortes* Labr. p.49.

d'Ouvrages où il entre de l'esprit : Je souhaiterois qu'il eût mis ses Lecteurs dans la necessité de porter de lui ce jugement favorable; *S'il n'atteint pas ses originaux, du moins il en approche*. Le copiste en est malheureusement tres éloigné.

Il commence son Chapitre DU MERITE par cette apostrophe VRAI MERITE, *Vrai merite où vous trouve-t-on ? En quel endroit du monde residez-vous ? Si je crois que vous êtes, je ne sçai qui vous possede*. Et dans le Caractere suivant, il fait le portrait d'un homme, en qui il assûre que ce *vrai merite* se trouve. Nier l'existence d'une chose, declarer un moment aprés, où elle reside ; douter qu'il y ait un vrai merite, le loüer aussi-tôt dans une personne que l'on designe ; c'est avoir resolu de tomber dans une contradiction manifeste : Préparez-vous, Monsieur, à en voir bien d'autres.

Pour se maintenir, il faut quelquefois un merite contraire à celui qui avoit poussé...... Ne pretendez pas que ce qui vous a établi, vous conserve. Monsieur de la Bruyere l'a ainsi pensé p. 254.

Ibid.

Page 7.

Page 59. ligne 15.

L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mêmes défauts qui les y avoient fait monter. L'experience qui confirme ce sentiment, confirme aussi que ce n'est pas le seul que l'Auteur doit à Monsieur de la Bruyere.

Il y a des gens à qui il ne sied pas d'avoir du merite &c.... Monsieur l'Abbé Pic dans son discours sur la bienséance, a dit, *Il y a des gens à qui la vertu sied presque aussi mal que le vice.* L'Auteur a tant soit peu deguisé la pensée, en ajoûtant; *Il y a des merites à qui les gens ne sçavent point faire honneur*; mais par ce déguisement, il est devenu l'imitateur exact de Monsieur de la Rochefoucault qui écrit, *Il y a des gens dégoûtans avec du merite, & d'autres qui plaisent avec des défauts.* Page 61. ligne 18. Reflex. 155.

Le Caractere suivant est puisé dans la même source, *Le merite a ses âges, ses degrez, ses saisons, hors desquels il n'est ni dans sa vigueur, ni en sa place, ni dans son temps.* L'Auteur des reflexions morales a dit, *Le merite a sa saison aussi bien que les fruits.* Je ne sçai pas dans Ibid. p. 62. Reflex. 291.

quelle saison le Theophraste Moderne a écrit ; mais elle a été pour lui une saison tres favorable ; car il a beaucoup recüeilli des ouvrages nouveaux : cette moisson l'a enrichi.

Page 64. ligne 6. *Le* Messire *est donné au bourgeois*, le haut, & puissant Seigneur *au vassal*. Mal à propos on trouve à redire que cette qualité soit donnée au vassal, qui souvent est plus noble que son Seigneur. Un Prince, un Comte, un Marquis peut avoir des terres qui relevent d'un Marchand. Ce seroit une chose étrange, si cette subordination dégradoit l'homme de qualité, & que le nom de *vassal* pût ailleurs diminuer les prérogatives de sa naissance.

Vous lirez, Monsieur, à la page 65. *Il n'est pas permis à tout le monde d'avoir du merite, c'est beaucoup d'être en droit de le posseder.* Il peint ensuite quelques personnes, & il ajoute : *On avouë que ces hommes ont de rares talens, mais on ne leur pardonne pas de les signaler*; Ce Caractere ressemble fort à celui qui est dans Monsieur de la Bruyere page 469. *Tout le monde s'éleve contre un hom-*

me qui entre en reputation : à peine ceux qu'il croit ſes amis, lui pardonnent-ils un merite naiſſant, & une premiere vague qui ſemble l'aſſocier à la gloire dont ils ſont déja en poſſeſſion. Néantmoins l'imitation peut ſe ſouffrir : ſi toutes celles du Theophraſte moderne avoient ce tour, je lui ſçaurois bon gré d'avoir travaillé d'aprés le noble & fidelle imitateur de l'ancien.

Ne ſe piquer de rien, ce caractere ſuppoſe un grand merite ; ſe piquer de tout, cette affectation deſigne un homme qui n'eſt propre à rien. La déciſion eſt trop generale ; il eſt également poſſible, & qu'un homme qui ne ſe pique de rien, n'ait aucun merite, & que celui qui ſe pique de toutes choſes, ſoit bien fondé à ſe piquer de quelques-unes. Dans le premier, c'eſt l'éfet d'une humeur indolente, ou d'une juſte connoiſſance de ſon incapacité. Dans le ſecond, c'eſt une trop bonne opinion de ſoi-même, & une legereté qui, pour être exceſſive, ne doit pas faire conclure que le ſujet ſoit incapable de tout.

Page 65. ligne 24.

Page 66. ligne 21. *Le malheur des sçavans est qu'ils ne sont jugez propres à rien : on méprise leurs livres, leur esprit, leurs études ; ils n'ont en partage que le bon sens, qu'en feroit-on ?* Je n'écris point ceci pour le reprendre, mais seulement pour vous faire remarquer, que si l'Auteur a pris la pensée de Monsieur de la Bruyere, il s'en faut bien qu'il ait imité la vivacité des termes.

L'aût. page 445. *Il n'y a point d'art si mecanique, ni de si vile condition où les avantages ne soient plus sûrs. Le Comedien couché dans son carrosse, jette de la boüe au visage de Corneille qui est à pied. Il est sçavant,* ajoûte-t-il, page 445. *Il est sçavant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires, je ne lui confierois pas le soin de ma garderobe, & il a raison ;* OSSAT, XIMENES, RICHELIEU *étoient sçavans, étoient-ils habiles ? &c...* Cela est delicatement tourné.

Page 68. ligne 16. *Gros nœud d'épaule, &c....* Vous avez déja vû *gros Seigneur,* vous verrez *grosse fortune, gros riches ;* cette epitete est souvent employée dans le cours de l'ouvrage ; il y a d'autres mots à choisir, sans affecter le lan-

gage des petits maîtres, & des Precieuses.

Le titre de bel esprit est devenu une injure, &c.. Il y a en éfet long-temps que le bel esprit est décrié. » C'est un caractere ridicule que celui du bel esprit, a dit le P. Bouhours; & je ne sçai si je n'aimerois point mieux être un peu bête, que de passer pour ce qu'on appelle communément bel esprit...... Le bel esprit est si fort décrié depuis la profanation qu'on en a faite, en le rendant trop commun, que les plus spirituels s'en défendent & s'en cachent comme d'un crime. « Il en est, Monsieur, du titre de bel esprit, comme de celui de Philosophe; s'il est glorieux d'en avoir le merite, il est ridicule d'en affecter le nom. Monsieur de la Bruyere est de ce sentiment: » Il est bon, dit-il, d'être Philosophe, il n'est guere utile de passer pour tel; il n'est pas permis de traiter quelqu'un de Philosophe; ce sera toûjours lui dire une *injure*, jusqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement, & en restituant à un si beau nom son idée propre & convenable,

Page 70. ligne 17.

Entret. d'Ar. & d'Eug. pag. 278.

Pag. 473.

» de lui concilier toute l'estime qui lui
» est dû ».

La difference qui se trouve entre l'émulation & la jalousie, est établie en ces termes : *L'émulation est un noble mouvement de l'ame, la jalousie une lâche passion du cœur ; l'une anime au bien, l'autre degenere en mal, &c...* On ne peut pas disconvenir que cette idée ne soit celle de Monsieur de la Bruyere, quand page 398. il a écrit, *Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation, il y a entre elles le même eloignement que celui qui se trouve entre le vice & la vertu.* Je conviendrai cependant, que si nôtre Auteur a voulu suivre cette idée de l'Original, il ne lui a pas coûté peu de l'executer d'une maniere aussi heureuse que differente. Ce que je viens de lire touchant l'émulation me fait souvenir d'un beau vers,

Page 71. ligne 1.

La noble jalousie est utile aux mortels ;

Les grandes vertus sont les fruits des bons exemples, & les bons exemples viennent la plûpart de l'émulation : S'il y a une passion utile aux

hommes, c'est celle d'où peut naître le desir de devenir plus sages que les autres.

Qui vous a fait gentilhomme? La nature, répondez-vous, &c. L'Auteur se trompe; la nature fait tous les hommes égaux, elle n'admet point les distinctions de Noble & de roturier; A la bonne heure, s'il eût dit *la naissance*; car il faut distinguer entre la nature & la naissance. La nature est ce principe universel, cette source commune & égale de tous les êtres; la naissance est l'origine particuliere de chaque homme, origine que la vanité a tâché d'embellir par de certaines differences, plus propres à troubler l'ordre, qu'à le maintenir; Ainsi l'on dit *un homme d'une illustre naissance, d'une noble origine*; & on ne dira pas *un homme d'une belle & d'une illustre nature.* Cette objection est raisonnable. Page 74. ligne 1.

Je ne rougis pas absolument de suivre un bon exemple, il me reste pourtant la confusion de ne l'avoir pas donné le premier; s'il est glorieux de copier de beaux modelles, il y a plus d'honneur à se mettre en passe d'être imité: je Page 77. ligne 25.

de bien penser sur les ouvrages d'esprit, * » Les loüanges fausses rendent ridi- » cules ceux qu'on louë ; les grossieres » leur font honte : au lieu que les fi- » nes flattent leur amour propre, & » contentent leur vanité, sans blesser leur modestie. « Je ne puis vous dissimuler que si j'avois vû ces derniers mots dans le Theophraste Moderne, j'eusse repris la pensée comme fausse; Rien n'est plus incompatible que la vanité & la modestie; elles se détruisent reciproquement.

* Ouvrage du P. Bouhours pag. 167.

On applaudit aux qualitez d'autrui pour sa propre gloire ; sans cet interêt qui nous engage à les relever, on n'ouvriroit ni les yeux, ni la bouche sur le merite de personne. Je ne hazarderois pas cette expression, *Ouvrir la bouche sur les qualitez d'une personne*, ou si je la risquois, je croirois hazarder beaucoup.

Page 82. ligne 20.

La nature fait le merite, & la fortune le met en œuvre. Vous vous souvenez, Monsieur, d'avoir lû cela dans les reflexions morales ; nôtre Auteur s'en est souvenu mieux que personne. Il le repete ainsi, *Le merite doit son origine à la nature, & son cours à la*

Page 85. lig. 3.

Reflex. 153.

fortune; Nulle difference entre les deux pensées; simple transposition des termes.

Un merite que la faveur ne soûtient pas, est rarement heureux; un merite appuyé va loin, & se met en credit. Cette pensée ressemble fort à celle-ci, *Ayez du merite, vous vous pousserez, ayez de la protection, cela ira plus vîte.* Comme elle est de l'Auteur, il n'en a obligation qu'à lui-même, bien que nous ne lui en ayions aucune de repeter les mêmes Caracteres dans un même Chapitre. Page 85. ligne 9. Page 71. ligne 7.

Il a de bons sentimens pour le merite, mais il les pousse trop loin; *Je suis touché d'un homme de merite, il me penetre, je l'adore, &c....* Ce mot d'*adorer* est trop fort. *L'adoration* n'appartient point aux hommes de merite, quelques talens qu'ils ayent, ni même aux Saints, quelque éminente qu'ait été leur vertu. Elle est dûë seulement au Dieu que la religion nous découvre & nous cache: au lieu que l'Auteur devoit se servir d'un correctif, pour adoucir le terme d'*adorer*, il ajoûte; *Ce n'est point idolâtrie, je revere en lui une des plus es-* Page 85. ligne 27.

sentielles perfections du Createur qui est un pur esprit. Si c'est Dieu qu'il adore dans ces hommes, comme nous devons l'adorer dans toutes les créatures, cette veneration est legitime, ce culte est religieux; mais il cesse de l'être, sitôt que l'homme est adoré avec Dieu; c'est alors une veritable idolâtrie. Je puis me servir de la pensée de Costar, il disoit que *l'admiration & l'amour se font des idoles de tout ce qui porte le nom des hommes extraordinaires*; Voila justement le cas où l'Auteur se trouve: Les gens de merite sont ses idoles; mais il est si superstitieux, qu'en les adorant, il ne se croit pas idolâtre. Lucien étoit excusable de dire, en parlant de Phidias & de Polyclete, *Les grands sculpteurs se font adorer dans leurs ouvrages, & on les revere encore avec les Dieux qu'ils ont faits*; mais il ne convient point à un homme né Chrétien, d'adorer les créatures avec le Créateur; il lui suffit de l'adorer en elles. Enfin comme dans Dieu il n'y a point de *perfections plus essentielles* les unes que les autres, qu'il est autant de l'es-

En sa défense de Voiture.

sence divine d'être bon, sage, équitable, que d'être un pur esprit ; ce *plus* que l'Auteur a ajoûté, est une faute d'ignorance, on doit même dire, une erreur. S'il ne m'en croit pas, il peut consulter un Theologien : sans prendre tant de peine, c'est une chose que j'ai apprise au Catechisme, & on ne manqueroit pas de l'y renvoyer.

Depuis qu'on a fait du nom de merite *un coupable usage, il ne sert plus à exprimer la pureté des mœurs, elle s'appelle probité, ce n'est que par corruption qu'on l'appelle merite.* La probité n'a pas laissé de conserver le nom de merite; il ne faut point dire que c'est par corruption qu'on l'appelle ainsi, ce seroit au contraire par corruption qu'on ne lui donneroit pas ce titre. Je me récrierois contre la langue, & contre l'intention de ses reformateurs, si le merite n'étoit pas probité, & si on ne me permettroit pas de connoître un homme de bien sous l'idée d'un homme de merite ; Ce titre n'est point équivoque chez vous, Monsieur ; le parti que vous avez pris, cautionne & la pureté de

Page 88. ligne 5.

vos mœurs, & la force de vôtre esprit: Continuez de profiter du calme de la ſolitude, & de nous faire part des fruits de vos méditations. Je ſuis, &c.



LETTRE VI.

III. REPONSE DU SOLITAIRE.

Ses reflexions ſur le Chapitre du merite perſonnel.

MONSIEUR,

Le ſecond Chapitre de Monſieur de la Bruyere eſt intitulé DU MERITE PERSONNEL; le premier caractere a un petit défaut..... *Quand il conſidere qu'il laiſſe en mourant un monde &c...*, ces deux mots ſont trop proches: *Quand il conſidere qu'en mourant, il laiſſe un monde, &c...* cette tranſpoſition ôte le ſon rude que produiſoit *monde* & *mourant*. Page 52. ligne 3.

De bien des gens il n'y a que le nom qui vale quelque choſe; il faut *vaille* au lieu de *vale*. *Valoir* fait *vaille* au ſubjonctif. » Je connois peu d'Au- Page 52. ligne 8.

teurs qui *vaillent* les Petrarques, &c... Je ne nie pas que la France ne *vaille* bien l'Asique, &c... Se servir d'un mot qui en *vaille* plusieurs, &c.... « Toutes ces phrases sont du P. Bouhours. Je n'ai vû que dans Labruyere *vale* pour *vaille*: S'il ne s'en étoit servi qu'une fois, j'attribüerois cette faute à l'Imprimeur: mais comme je l'ai trouvée en plusieurs endroits, j'ai lieu de conclure que tel étoit le plaisir de l'Auteur des Caracteres.

Page 52. ligne 15. *Je me hazarde de dire que, &c....* *& je suis induit à ce sentiment par, &c....* Je me hazarde de dire moi, qu'*être induit à un sentiment*, n'est point une phrase élegante. Bien plus j'ose avancer qu'*induire* cesse d'être françois, hors du cas de *la tentation*, dans laquelle nous conjurons le Dieu victorieux du tentateur de ne nous pas *induire*.

Page 54. ligne 5. « *Il y a plus d'outils que d'ouvriers, & de ces derniers plus de mauvais, que d'excellens*; jusques-là il n'y a rien non plus d'excellent, ni de mauvais; le reste est pueril, & n'a aucun sel; *Que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabot, & qui prend*

ſa ſcie pour raboter? Ne diroit-on pas, Monſieur, que ce ſoit une choſe frequente? Comme elle n'eſt jamais arrivée, & qu'il n'eſt pas raiſonnable de croire qu'elle arrive jamais, il eſt à propos de ſe ſervir du temps imparfait: *Que penſeriez-vous de celui qui voudroit ſcier avec un rabot, & qui prendroit ſa ſcie pour raboter?*

Voici un Caractere qui ne s'entend pas bien. *Il coûte à un homme de merite de faire aſſidûment ſa cour, mais par une raiſon bien oppoſée à celle que l'on pourroit croire: Il n'eſt point tel ſans une grande modeſtie, qui l'éloigne de penſer qu'il faſſe le moindre plaiſir aux Princes, s'il ſe trouve ſur leur paßage, &c....* Cette penſée eſt terriblement obſcure; ſi elle n'a pas paru telle à tous les lecteurs, je louë le bonheur de ceux qui ont l'eſprit penetrant, & qui à la faveur de leur penetration, ont l'art de deviner ce que des mots mal arrangez veulent dire. Page 58. ligne 6.

Un honnête homme ſe paye par ſes mains de l'application qu'il a à ſon devoir par le plaiſir qu'il ſent à le faire. Page 38. ligne 27.
Ces deux *par*, *ſe payer* par *ſes mains*,

par *le plaisir*, ne sonnent pas bien; *Application à son devoir, plaisir qu'on sent à le faire*, Ces terminaisons qui ne seroient pas des rimes dans les vers, en sont dans la prose, qui sonnent aussi tres mal. Aprés tout, Monsieur, c'est dommage qu'une si belle pensée n'ait pas l'accompagnement des beaux termes, & que l'exactitude ne brille pas, où l'esprit a voulu briller.

Page 59. ligne 4. *Si j'osois faire une comparaison &c.* Monsieur de la Bruyere dit *que l'homme de cœur pense à remplir ses devoirs, à peu prés comme le couvreur songe à couvrir, &c....* Il dévelope cette comparaison fort adroitement; le Pere Bouhours l'a mise au nombre des pensées ingenieuses; elle merite d'y avoir place, & rien n'est plus finement pensé que ce qui suit: *La mort pour eux est un inconvenient dans le métier, & jamais un obstacle..... Ils ne sont tous deux appliquez qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce qu'on dise de lui qu'il a bien fait*, la délicatesse de l'expression fait doublement valoir la pensée.

Ligne 18.

Page 60. ligne 5. *Certains hommes contens d'eux-mêmes, & ayant oüi dire que, &c.....*

Le

Le participe est de mauvaise grace; Ne vous sembleroit-il pas plus doux de mettre, *Certains hommes contens d'eux-mêmes, prévenus d'ailleurs que la modestie sied bien aux grans hommes &c....* Les *ayant* ne sont plus à la mode; tout autant que j'en trouve, je cherche à les supprimer.

Vôtre affranchi est foible, retirez-le des legions & de la milice; Il est inutile de joindre ces sinonimes; *Retirez-le des legions*, c'étoit assez dire. Les Auteurs, nation timide & peu belliqueuse, parlent rarement bien de la guerre, quand ils n'y ont jamais été: si M. de la Bruyere, *en* ajoûtant *aux legions la milice*: donnoit une idée differente, je lui permettrois de nommer toutes les troupes, de désigner les escadrons, les regimens, les compagnies, jusques aux brigades. Cependant il aura beau faire, l'affranchi en question est un soldat unique, un homme seul qui ne peut être en même temps dans les *legions*, & dans la *milice*: il s'agit ici d'opter; les mots sont-ils sinonimes? Un suffit, l'autre devoit

Page 60. ligne 19.

être retranché. Expriment-ils differens corps d'armée? *Xantus* ne peut servir que dans un : Ainsi de quelque maniere qu'on le prenne, ma reflexion est juste.

Page 61, ligne 4. *Le bon esprit nous découvre nôtre devoir, nôtre engagement à le faire*; voilà encore *devoir* & *faire*, je ne m'arrête qu'à la suite; *& s'il y a du peril, avec peril.* Vous demandez, Monsieur, ce que cela signifie : je me le suis demandé à moi-même, & j'ai connu que pour éviter d'être diffus, l'on devenoit souvent confus; Un mot débroüilloit tout ceci, il n'y avoit qu'à dire : *Le bon esprit nous découvre nôtre devoir, & l'obligation de nous en aquiter; s'il y a du peril, il découvre ce peril, mais il inspire le courage, ou il y supplée*; cela est net, & s'entend.

Page 62. ligne 8. *Quand on excelle dans son art, & qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort en quelque maniere, & l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble*; Cela est tres bien, mais tres conforme à ce qui a déja été dit, page 47; *Il y a des artisans, dont l'esprit est aussi vaste que l'art*

qu'ils professent,... ils sortent de l'art pour l'ennoblir, s'écartent des regles, si elles ne les conduisent pas au grand. Conformité de termes & de pensées. Ainsi *transeat* pour pure repetition.

Le Caractere qui finit la page 62. renferme une contradiction facile à montrer. *Aprés le merite personnel, il faut l'avoüer, ce sont les éminentes dignitez, & les grans titres, dont les hommes tirent plus de distinction & d'éclat.* Je suis persuadé, Monsieur, de la verité de cette reflexion: mais comment l'Auteur pretend-il l'accorder avec ce qu'il vient de dire page 60. *Comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres & de possessions; nous vivons dans un siecle où elles lui feront plus d'honneur que la vertu.* Ici M. De la Bruyere place les richesses avant le merite; là il donne la préference à la vertu sur les éminentes dignitez. Il y a de la contrarieté dans ces opinions.

Il a au doigt un gros diamant, &c. Page 63. ligne 27.
Vous blâmez le Theophraste Moderne de se servir du mot de *gros*: il ne s'en sert qu'aprés son modéle: de telles autoritez rendent un copiste hardi.

Page 64. ligne 7. *Tu te trompes, Philemon, si avec ce caroße brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, & ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage.* Cela d'abord m'a semblé plat; j'ai depuis reconnu que l'Auteur ne pouvoit employer des termes trop bas pour designer un fat: Donner à des chevaux le nom de *bêtes*, ce n'est point leur faire injure, fussent-ils barbes, Anglois, Espagnols; mais appeller des valets *coquins*, je ne sçai pas pourquoi ils sont ainsi traitez dans un endroit où il ne s'agit que de la sote ambition de leur Maître, & non de leur propre fidelité.

Page 64. ligne 22. *Un homme à la Cour, & souvent à la ville qui a un long manteau de soye, ou de drap de Holande, &c...* On ne paroît point à la Cour en manteau long, à moins que les choses ne se reglassent autrement, quand M. de la Bruyere a écrit: Si j'étois plus proche de ce sejour, je m'informerois de l'usage, afin de ne point critiquer mal à propos; En tout cas on doit pardonner à un solitaire de l'ignorer.

Il semble que le Heros soit d'un seul métier, qui est celui de la guerre, &c.... Vous avez agréablement parlé dans vôtre lettre des Heros de la litterature. Cette opinion de M. De la Bruyere étoit une nouvelle autorité tres capable de seconder vôtre sentiment, s'il en eût eû besoin; Je ne vous aurois pas néanmoins conseillé de suivre la fin de sa décision, *Le heros & le grand homme mis ensemble ne pesent pas un homme de bien:* Depuis quand, Monsieur, les vertus morales sont-elles incompatibles avec celles de la Religion? Le courage & la probité, la grandeur d'ame & la simplicité du cœur se sont unies tres souvent; le Chretien n'a pas toûjours été détruit par le heros, ni l'homme de bien effacé par le grand homme. CLOVIS, SAINT LOUIS, CHARLEMAGNE ont été des Heros & de grans hommes; ne pesoient-ils pas un homme de bien; eux qui se sont sanctifiez sur le trône? LOUIS LE GRAND est tous les jours appellé heros; ce surnom de *grand* est dû à ses vertus chretiennes autant qu'à ses qualitez heroïques: Enfin dans

Page 64. ligne 18.

Ligne 23.

toutes les Oraiſons funebres manque-t-on de loüer dans le heros qu'on vante, le merite qu'on loüeroit dans un homme de bien? Sur tout on ne nomme point *grand homme* celui qui manque de probité; tant on eſt perſuadé que la ſageſſe, la regularité des mœurs achevent *le heros & le grand homme.*

Venons au caractere d'*Æmile*, il eſt beau, & Monſieur De la Bruyere n'avoit garde de ne pas dire du bien d'un Prince qui lui en faiſoit beaucoup; j'ajoûterai même d'un Prince accompli; on n'en doutera point, quand je nommerai le Prince de CONDE'. Ce caractere merite quelques reflexions; plus je m'imagine qu'on a mis d'art à une choſe, plus j'y demande de perfection: Elle ſe trouvoit, Monſieur, dans la perſonne d'*Æmile*, elle n'eſt pas dans ſon portrait.

Page 66. ligne 15.

Il a fait, il a agi, avant que de ſçavoir, ou plûtôt il a ſçû ce qu'il n'avoit jamais appris. Cette hiperbole eſt violente; un homme peut ſçavoir ce qu'on ne lui a point appris, parce qu'un grand genie peut être lui-mê-

me son maître & s'instruire; mais il est toûjours vrai que ce qu'il sçait, il l'a appris, soit par lui-même, soit par le ministere des autres ; s'il ne l'avoit point appris, il l'ignoreroit jusqu'à ce qu'on l'instruisît. Le défaut d'instruction ne peut être suppléé que par la science infuse : on l'admet dans Adam ; sa posterité n'a point eû ce privilege ; le peu que l'on sçait coûte un long temps, & des peines infinies.

Admirable par les choses qu'il a faites, & par celles qu'il auroit pû faire. Cette loüange paroît délicate ; elle est injurieuse, s'il est permis de donner cette epitete à la louange. Les choses que le Prince auroit pû faire, étoient-elles necessaires, ou simplement glorieuses, temeraires ou prudentes? S'il y avoit de la necessité dans l'entreprise, *Æmile* n'est pas loüable de ne les avoir pas faites; s'il y eût eû de la temerité dans l'execution, Æmile auroit été blâmé de son imprudence, & il n'est pas vrai qu'il eût pû les faire, à moins qu'on ne veüille dire que ce Prince étoit capable de manquer de sagesse. Ainsi Æmile ne

Page 66. ligne 28.

peut être admirable par les choses qu'il auroit pû faire, mais bien par celles qu'il n'a pas faites; car il y a de l'honneur à éviter l'imprudence, comme de la honte à laisser échaper de belles occasions. L'éloge auroit donc été complet, en disant, *également admirable & par les choses qu'il a faites, & par celles qu'il n'a pas voulu faire*. Ces termes donnent une idée de la valeur & de la prudence d'Æmile. Quand il entreprenoit, son courage le rendoit actif & heureux; quand il n'entreprenoit pas, il renonçoit à la gloire de paroître brave, pour ne point compromettre les interêts publics. Si l'Auteur n'a pas eû cette pensée, c'étoit à lui, Monsieur, à s'expliquer de maniere qu'il ne nous exposât pas à des interpretations contraires.

Page 67. ligne 1. *On l'a regardé comme une ame du premier ordre, pleine de ressources & de lumieres, & qui voyoit encore où personne ne voyoit plus.* Autre hiperbole. J'ose citer M. De la Bruyere à lui-même, il a dit dans son Chapitre des Ouvrages de l'esprit, page 44. *Les esprits vifs pleins de feu, &*

qu'une vaste imagination emporte hors des regles de la justesse, ne peuvent s'assouvir de l'hiperbole. L'Auteur des Caracteres trop amateur de l'exageration, se laisse souvent emporter hors des regles. Les gens délicats pretendent que cette figure ne doit pas entrer dans les éloges où la verité fournit d'abondantes matieres; il lui appartient de loüer les grans hommes, elle le fait simplement & sans exageration. Æmile est loüé peu délicatement en cet endroit, il y manque même plus que de la délicatesse; le bon sens ne s'y trouve pas. M. De la Bruyere soûtient qu'on a regardé son heros *comme une ame du premier ordre.* Ce premier ordre est sans doute composé de plusieurs ames; car on ne dit point qu'Æmile fasse un ordre particulier. Or toutes ces ames doüées d'une penetration égale, sont capables de voir tout ce qu'Æmile voyoit, & Æmile ne voyoit qu'autant que ces ames ausquelles on le compare. Donc il ne voyoit pas où personne ne voyoit plus, mais il voyoit tout ce que les genies les plus penetrans étoient capables de voir.

Je n'aurois jamais soupçonné M. de la Bruyere d'avoir eû assés peu d'attention à faire le panegirique d'Æmile, pour y mettre une contradiction des plus grossieres. Il a dit au commencement de la page 67, que c'étoit *un homme incapable de ceder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles*. Huit lignes aprés il ne peut pas s'empêcher de déclarer que ce Prince qu'il nomme invincible, a été vaincu. La preuve de la contradiction resulte de l'éloge qu'il fait ainsi des défaites d'Æmile : *La levée d'un siege, une retraite l'ont plus annobli que ses triomphes, l'on ne met qu'aprés, les batailles gagnées, & les villes prises ; Il étoit rempli de gloire & de modestie, on lui a entendu dire*, je fuyois, *avec la même grace qu'il disoit*, nous les battîmes, &c.... donc puisque Æmile a été obligé de lever des sieges, de méditer une retraite, de fuir, il a cedé à l'ennemi, il a plié sous le nombre, ou sous les obstacles. Contradiction par consequent qu'il est impossible de sauver.

Page 60. lig. 22. *Sincere pour Dieu & pour les hommes*, l'usage nous accoûtume à dire,

Sincere envers ses amis, & non *sincere pour ses amis.*

Il y a de beaux traits dans ce caractere d'Æmile ; je consens, Monsieur, que vous quitiez ma lettre, pour le relire; Je me flatte cependant que vous approuverez mes remarques. Poursuivons.

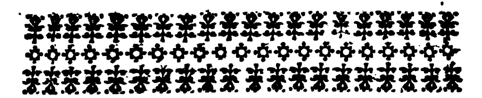
Si j'aime le moins du monde mes interêts, &c.... La conversation souffriroit cette maniere de parler ; hors-de-là elle n'est pas reguliere. Page 69. ligne 12.

Il n'y a rien de si délié où il n'entre des manieres qui nous decelent ; un sot ni n'entre ni ne sort comme un homme d'esprit; voila deux fois *n'entre*, c'est un manque d'exactitude. Page 69. lig. 14.

Il croit souvent dire son goût, ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. Bien qu'on ne soit que l'écho des autres, cela n'empêche pas que ce ne soit son goût que l'on dise, & sa pensée qu'on explique ; nôtre goût s'est formé sur le leur ; leur pensée est devenuë la nôtre. *Lorsqu'il*, *que*, *quelqu'un*, *qu'il*, *quiter*, arrangement désagréable, mauvaise construction. Page 72. lig. 10.

Ai-je tort de mettre au nombre des choses obscures ce trait du Caractere de *Menipe. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas.* Il faut, ou plûtôt on ne peut pas deviner si *Menippe* a été élevé à une dignité éminente, ou s'il a changé de conduite. Quoi qu'il en soit, on ne devoit pas dire *sa vanité l'a fait honnête homme.* Menippe ne l'est pas devenu, lui qui s'éleve encore au dessus de lui-même; car la probité est exempte d'orgüeil & d'ambition; un homme qu'on suppose *n'être occupé que de sa personne*, est bien éloigné de cette probité: la même vanité qui l'a fait naître, l'a détruit aussitôt. J'en demeurerai à l'examen de ce Chapitre. Honorez-moi toûjours, Monsieur, de vôtre souvenir, & croyez-moi sans aucune reserve vôtre serviteur tres-humble, &c.

Page 73. lig. 8.



LETTRE VII.

Elle contient les reflexions critiques sur le quatriéme Chapitre du Theophraste Moderne, *intitulé* du Heros.

MONSIEUR,

Le Chapitre que je me propose d'examiner, est assez nouveau pour le dessein, toutes les pensées qui le composent, ont chacune leur merite, il y en a pourtant qui offrent matiere à la critique.

Le Theophraste Moderne commence ainsi son Chapitre DU HEROS, *L'heroïsme s'est enfin multiplié d'une façon à exciter la jalousie publique; les Heros de la litterature, les Heros des arts, les Heros de la guerre.* Voici des He-

ros que je n'admets point, en cela de l'avis de Monsieur de saint Evremont, je m'imagine qu'on ne traite de la sorte les gens de lettres que par ironie: *Je ne sçai*, dit-il, * *si cet admirateur des discours publics s'apperçut que l'on en vouloit à son heros, car vous sçavez qu'il est des heros de toutes manieres.* Sarazin raille aussi en donnant ce nom à des Magistrats, il dit:

* To. 2. page 35.

Mais si d'autres Heros d'un sentiment plus doux,
(Car il est des Heros de la douce maniere,
Il en est de justice, il en est de Breviaire.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, je suppose que ceux qui ont atteint à la perfection d'un art, puissent être nommez *Heros*, s'ensuivroit-il que cette propagation, cette *multiplication de l'heroisme excitât la jalousie publique*? Elle n'a pas lieu de se revolter, puisque selon l'Auteur des nouveaux Caracteres, chacun est Heros dans son genre. Les Heros de la guerre ne regardent pas comme des gens qui les effacent, les Heros de la litterature. Les Heros de la Litterature re-

gardent au contraire les Heros de la guerre comme des gens qui les font vivre : Ainsi de part & d'autre il ne doit point y avoir de jalousie, on s'aide mutuellement : Quatre vers d'un Poëte burlesque en font la preuve, il s'adresse à un Prince liberal,

Depuis que je travaille à grossir vôtre histoire,
On vous croit un Heros ; mais d'exalter vos faits,
Poëte ne se repentit jamais ;
A vos dépens se garnissoit sa table ;
J'eusse fait à ce prix la plus menteuse fable.

Le portrait de Monsieur le Prince de Conti est bien touché ; *Qu'importe d'avoir un sceptre, c'est tout de le meriter* : La pensée n'est pas neuve ; en faveur de la juste application, je sçai bon gré à l'Auteur de s'en être servi. A propos de l'affaire de Pologne, il a paru l'année derniere un Livre qui avoit pour titre, *Memoires de la scission ou division arrivée en Pologne au sujet de l'élection d'un Roy.* On l'a supprimé par des raisons qui en eussent rendu le debit considerable ; personne n'y étoit ménagé : A dire vrai, la matiere étoit délicate ; Pag. 98

& je ne sçai pas, Monsieur, quelle politique l'auroit été assez, pour ne point offenser quelques Puissances dans un sujet qui les regardoit toutes.

Page 92. ligne 15. *Un Roi attire par sa grandeur les respects des hommes; un Heros meriteroit leur adoration, si cet hommage pouvoit être rendu à des mortels.* Le Theophraste Moderne a beaucoup de penchant à l'adoration; il adore les gens de merite; il est disposé à adorer les Heros; ne s'adore-t-il pas lui-même? C'est là veritablement où il y auroit de l'idolatrie. Parlons néanmoins plus sérieusement; il fait difficulté d'adorer les Heros, persuadé que cet hommage ne peut être rendu à des mortels, & plus haut il assûre que s'il adore un homme de merite, *ce n'est point idolâtrie.* Je lui demande, la grandeur de Dieu, sa majesté, sa puissance éclatent-elles moins dans les Heros, que son esprit dans les hommes eloquens? Qu'il convienne donc d'adorer les uns & les autres par le même motif; ou plûtôt qu'il renonce à les adorer tous. Dieu seul est adorable par lui-même; &

par rapport à lui les créatures meritent nôtre admiration, Dieu seul encore une fois merite d'être adoré en elles.

Rien d'ordinaire n'est moins d'un heros que ce qui est de son sang, &c.... Page 92. ligne 1.

La pensée de Monsieur le Comte de Bussi Rabutin au même sujet, est que » la famille des Heros pâtit de leur merite, comme s'il n'y avoit qu'une « certaine quantité de merite que Dieu « a donné à chaque race, & que quand « il lui plaît en gratifier de beaucoup « un particulier de cette famille, c'étoit « autant de rabatu sur les autres. « Je ne veux point ôter à Monsieur de Bussi l'honneur de sa pensée; mais un Ancien * a dit: » Les grans hommes ont ce malheur qu'ils ne mettent « pas toûjours au monde des successeurs, « qui leur ressemblent, comme il n'arrive « pas toûjours aux meilleures terres « de produire d'excellens fruits. « Quand une race est bonne, elle porte « pendant quelque temps des hommes « rares; ensuite elle se lasse, & « fait tout le contraire de ce qu'elle « faisoit. Nous voyons que les beaux « esprits & les gens qui ont le plus «

* Arist. Rhet. li. 2. chi. 15.

» de vivacité ne donnent plus que des
» extravagans & des frenetiques, té-
» moins les enfans d'Alcibiade, & ceux
» du vieux Denys de Syracuse. Les hom-
» mes d'un grand jugement & d'un es-
» prit posé, n'ont la plûpart pour suc-
» cesseurs que des stupides & des sots;
» Telle a été la posterité de Cunon, de
» Pericles, & celle de Socrate. «

Page 93. ligne 22. *Quelque grandes que soient les fautes des grans hommes, ils excellent dans la maniere de les reparer.* Monsieur de la Bruyere s'est mieux expliqué,..... *Grand dans la prosperité, plus grand quand la fortune lui a été contraire, &c....,* il a dit cela de feu Monsieur le Prince.

Page 94. ligne 17. *L'homme se glisse dans le Heros, &c....* Cela est un peu obscur, pour dire que les Heros sont aussi foibles que les autres: mais il falloit bien déguiser cette pensée de Monsieur le Duc de la Rochefoucault, *A une grande vanité prés, les Heros sont faits comme les autres hommes.* (Reflex. 24.)

Nôtre Auteur donne fort dans les énigmes; Il en a déja proposé une en parlant de *Lepide*; *il y a sous ces dehors*, a-t-il dit page 57, *quelque*

chose qui s'explique par ce mot VRAI MERITE, *& c'est le mot de l'énigme.* Il en propose une nouvelle; *La valeur, le courage, le sang froid, la prudence, le conseil, l'ame grande, le cœur intrepide, le genie penetrant, la fortune constante. la victoire toûjours sûre, la belle gloire, toutes ces choses forment une énigme obscure. Plusieurs mots lui conviennent, celui de* Heros, *de* grand homme, *de* prodige; *le vrai mot est* L'HOMME. *Dispensez-moi de l'expliquer, je vous laisse tout l'honneur de l'application.* Le Theophraste Moderne a voulu se dispenser lui-même d'expliquer une chose dont il lui auroit été tres difficile de donner le dénoüement. Nous lui declarons, Monsieur, que nous ne sommes point jaloux de cet honneur; il peut, sans exciter nôtre envie, inventer tant qu'il lui plaira des énigmes, & des mots qui n'y seront jamais propres. Page 95. ligne 15.

Qu'un Heros se serve des mêmes expressions qui nous sont familieres, il dit beaucoup plus que nous, il pense avec dignité, s'exprime de même; Nous trouvons que la majesté avec laquelle il prononce, ajoûte de la noblesse à ses Page 95. ligne 26.

pensées. Il est vrai, tout semble éloquent dans les grans hommes. » Quand » il écoute & garde le silence, (Ovide parle de Germanicus,) sa posture, son air, son visage ont quelque chose d'éloquent ; mais quand il ouvre la bouche pour parler, vous jureriez que les Dieux parlent de la sorte :

De Pont. li. 4. Ep. 5.

Hoc Superos jures more solere loqui.

Nôtre compilateur est assez juste dans le choix des pensées d'autrui ; Lorsqu'il s'agit de produire les siennes, il n'a pas la même justesse; Par exemple ce Caractere est de son invention, *La magnificence est aux Heros un ornement superflu ; on ne va pas chercher ce qu'ils sont dans leur origine, on s'en tient au cours de leur merite.* Bien loin que la magnificence soit aux Heros un ornement superflu, le propre des Heros est d'être magnifiques, soit de cette magnificence qui produit les actions genereuses, & qui exerce la liberalité, soit de cette magnificence qui orne les dehors, & qui aide à rendre leur personne respectable aux yeux du Public. L'Auteur se con-

Page 96. Rg. 7.

credit en cette occasion ; il pretend, Monsieur, *qu'on ne va pas chercher l'origine des Heros*, c'est à dire, on n'examine pas, s'ils sont d'une haute ou d'une médiocre naissance, *on s'en tient au cours de leur merite.* Or quel sera le cours du merite d'un Heros, quel sera son merite, que sera-t-il lui-même ce Heros, sans la magnificence ? Elle n'est donc pas un ornement superflu ; c'est une qualité necessaire à tous les Heros, j'excepterai ceux de la Litterature, il ne leur convient pas d'être magnifiques ; Il faut qu'ils soient riches auparavant, & ce qu'il y a de fâcheux, est que les richesses simpatisent peu avec cet heroïsme.

Le ministère des Auteurs est inutile au Heros, &c.... L'imitateur n'a pas consulté son modéle, ou il n'a pas voulu être en cela de son avis ; Car Monsieur de la Bruyere declare que » la vie des Heros a enrichi l'histoire, & que l'histoire a embelli les actions « des Heros : Ainsi, continuë-t-il, je « ne sçai qui sont plus redevables ou « ceux qui ont écrit l'histoire, à ceux « qui leur en ont fourni une si noble «

Page 96. ligne 11.

Labr. p. 51.

« matiere, ou ces grans hommes à leurs historiens. « Alexandre est le meilleur Juge de cette cause; il la decide contre le sentiment de nôtre Auteur en faveur des Auteurs mêmes; *O* ACHILLES, s'écria-t-il, *que je te trouve heureux d'avoir eû un ami fidelle pendant ta vie, & un Poëte comme* HOMERE *aprés ta mort*. Le ministere des Ecrivains n'a jamais été inutile à un Heros; le secret d'obtenir l'immortalité, est confié à leur plume. Ovide assûre que les vers font même les Dieux, & que leur majesté a besoin du chant des Poëtes:

De Pont. lib. 4. Ep. 8.

Dî quoque carminibus, si fas est dicere, fiunt;
Tantaque majestas ore canentis eget.

To. 1. p. 94. Monsieur Despreaux a reformé cette pensée audacieuse, & il s'en est servi tres avantageusement dans sa premiere Epître au Roi,

C'est par toi qu'on va voir les muses enrichies,
De leur longue disette à jamais affranchies.
GRAND ROI, poursuis toûjours, assûres leur repos,
Sans elles un Heros n'est pas long-temps Heros,

Et aprés avoir parlé d'Achille & d'Enée, il conclut,

Sans le secours des vers, leurs noms tant publiez
Seroient depuis mille ans avec eux oubliez.
Non, à quelques hauts faits que ton destin t'appelle,
Sans le secours soigneux d'une muse fidelle,
Pour t'immortaliser, tu fais de vains efforts.

Au reste, Monsieur, je suis persuadé que le ministere de certains Auteurs seroit tres inutile aux Heros; c'est dans ce sens que le même Poëte que je viens de citer, écrit dans le discours qu'il adresse au Roi: M. Boileau page 5.

... Je ne puis souffrir qu'un esprit de travers
Qui pour rimer des mots, pense faire des vers,
Se donne, en te loüant, une gêne inutile,
Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile.

Monsieur le Comte de Bussi Rabutin a dit aussi dans ses Lettres. » Je voudrois que l'on punît comme d'u- « ne médisance les impertinens loüours «

» du Roi, & le zéle ne devroit pas excu-
» ser le ridicule de la façon.

Le Theophraste Moderne non content d'avoir assûré que le ministere des Auteurs est inutile au Heros, ajoûte : *Le Heros n'a pas même besoin du bruit de la renommée ; son nom trace son histoire ; ses exploits achevent sa reputation.* Cela est brillant, mais peu solide, & nullement vrai : *Son nom trace son histoire* ; Je suppose qu'on écrive simplement, *Un tel Prince a regné dans un tel siecle*, il faut, pour transmettre ce souvenir à la posterité, il faut le ministere d'un Auteur ; c'est donc une premiere contradiction d'avoir dit qu'il étoit inutile au Heros. *Ses exploits achevent sa reputation* ; il est necessaire que les actions d'un Roi, pour être generalement estimées, se divulguent, se publient ; le bruit qui s'en répand ensuite, & les loüanges qu'il excite, font ce qu'on appelle *la reputation* : Donc le Heros a besoin de la renommée, puisque, s'il est estimable par ses exploits, ils ne sont connus que par elle ; seconde contradiction. Le moyen de ne tomber dans aucune, est

Page 98. ligne 12.

est d'avoüer que *le ministere des Auteurs est utile au Heros.*

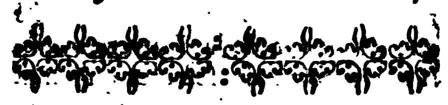
La valeur est un courage fougueux qui regarde de loin les dangers ; Sur ce pied là c'est un terrible brave que l'Auteur : car je le crois homme à regarder les dangèrs de fort loin. Il a voulu, ou il a dû mettre, *de près*, vû qu'un courage fougueux s'approche ; quiconque s'amuse à contempler le péril de loin, est plus moderé que boüillant, plus prudent que fougueux, souvent plus timide que courageux. Cette définition du Theophraste Moderne est bien opposée à celle d'Aristote ; » La valeur est, dit-il dans sa Rethorique liv. 1. ch. 9, une vertu qui au milieu des plus grans pe- « rils fait entreprendre les belles ac- « tions, « je m'en tiens à la décision d'Aristote.

Page 97. ligne 5.

Ce chapitre du Heros finit mieux qu'il n'est commencé. L'éloge du Roi le termine ; on s'étonnera comment un Ecrivain, qui assûre què le ministere des Auteurs est inutile aux Heros, a voulu prêter le sien à un Roi qui est au dessus de toutes les loüanges, & de qui l'on dira veritablement,

sur non fait son histoire. Je souhaiterois pourtant, Monsieur, que tous les Caracteres ressemblassent à celui-là. Mais les hommes ne sont pas nez pour réussir en toutes choses. De tous les bonheurs, celui que je desire le plus ardemment, est la continuation de vôtre amitié.





LETTRE VIII.

IV. REPONSE DU SOLITAIRE,

Qui contient ses reflexions critiques sur le troisiéme Chapitre de Monsieur de la Bruyere, intitulé les femmes.

MONSIEUR,

Le peu de commerce que la solitude me permet d'avoir avec les femmes, ne m'a pas ôté la connoissance de leurs caracteres. Il suffit de les avoir pratiquées autrefois, pour sçavoir ce qu'elles sont, & ce qu'elles ne sont bientôt plus. L'inégalité est leur partage, l'amour d'elles-mêmes, leur passion; la beauté, leur amusement; la galanterie, leur étude. J'ai

n'entreprens pas d'ajouter aux traits que Monsieur de la Bruyere a finis. Il n'y a point de femmes qu'il n'ait peintes. Celles qui sont curieuses de connoître leur esprit, & l'humeur de leur sexe, n'ont qu'à lire ce chapitre, elles se diront aussi-tôt : Nous avons beau être dissimulées, les hommes ont le secret de penetrer celui de nôtre cœur.

Voyons s'il vous plaît, Monsieur, les obscuritez, les negligences, les oppositions que l'Auteur devoit éviter. Le caractere qui finit la page 77. m'a paru d'abord obscur ; & si l'on demêle l'obscurité, ce n'est que pour tomber dans une contradiction. *Chez les femmes se parer & farder n'est pas, je l'avouë, parler contre sa pensée.* Quatre lignes au dessous il ajoûte, *C'est chercher à imposer aux yeux, & vouloir paroître selon l'exterieur contre la verité, c'est une espece de menterie.* Sans user d'aucun raffinement, je prouve qu'il y a là une contradiction étrange. *Mentir*, c'est parler contre sa pensée ; L'Auteur apelle *menterie* cette habitude qu'ont les femmes de se parer & de se far-

Page 77. ligne 10.

der; il ne doit donc pas dire *qu'elles ne parlent pas contre leur pensée*; ou s'il s'en tient à ce sentiment, il à tort de les accuser ensuite de *menterie*. Je vous dirai en passant que Monsieur de Brebeuf a fait cent cinquante-deux Epigrammes sur les femmes fardées. Si M. de la Bruyere avoit été obligé de faire autant de caracteres sur le même sujet, dans combien de contradictions ne seroit-il point tombé, puisque dés le premier il en produit une.

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement, à peu prés comme on mesure le poisson entre queuë & tête. La comparaison est basse, & conviendroit mieux dans la bouche d'Arlequin ennemi des femmes, que dans des Caracteres, où l'on cherche une critique fine & serieuse. Page 78. ligne 1.

Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté, pour être son contrepoison, & afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en gueriroient pas sans remede. Il y a bien de l'affectation dans ce tour; mais est-il vrai, Monsieur, que les belles femmes Page 81. ligne 17.

soient plus capricieuses que les autres ? A consulter l'experience, les laides sont infiniment plus bizares ; rien ne rend de mauvaise humeur, comme d'être persuadée malgré soi, qu'on n'a pas de quoi plaire. Si la beauté inspire quelquefois à une femme de la hauteur & du mépris, la laideur permet rarement qu'elle soit douce, enjoüée, raisonnable.

Page 88. ligne 22. *Galantes & bienfactrices, elles ont,* &c..... Peu se servent aujourd'hui de ces mots *bienfacteur, bienfactrice*. Ceux qui se piquent de bien parler, prononcent *bienfaiteur*, & l'écrivent.

Page 89. ligne 1. *Plus doux pour ses domestiques,* &c..... La preposition *Pour* n'est pas celle que demande l'épithete dont il s'agit. *Etre doux à ses domestiques, avoir de la douceur pour ses domestiques*, l'usage détermine à parler de la sorte. Au même endroit vous rémarquerez une seconde fois, *plus sincere pour ses amis*. Ce *Pour* est de toutes les prépositions celle qui convient le moins à de tels adjectifs. *Sincere avec ses amis, sincere à l'égard de tout le monde, sincere envers Dieu*, il s'en faut tenir à

cette décision des Maîtres de la langue.

Ce n'est pas une faute de langage que je vais reprendre, mais une faute.... vous la nommerez comme il vous plaira; il suffit de dire qu'un homme instruit des bonnes maximes de la Morale, ne devoit pas hazarder cette proposition: *Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qui ont été autrefois blessez des femmes, fuyez les femmes, ne les dirigez point, laissez à d'autres le soin de leur salut.* M. de la Bruyere n'a pas raison de souhaiter qu'une telle chose lui fût permise; il ne doit pas présumer que ces gens qui ont été blessez des femmes, soient encore susceptibles de la même passion: Il y a peu, je le sçai, il y a tres peu de vertus à l'épreuve de nôtre foiblesse; mais l'Auteur veut donc qu'on neglige le salut des femmes? En quelles mains peut-il être mieux qu'en celles qui sont devenuës pures? Il défend à des *hommes saints* de diriger le sexe; à qui souhaitte-t-il que cette direction soit confiée? Ou il faut l'abandonner, ou il faut en charger des hommes corrompus, puis

Page 901

qu'elle est si dangereuse aux *Saints*, & que l'on trouve mauvais que leur zéle s'y interesse. Cessons, Monsieur, de traiter ironiquement une matiere de cette importance; M. De la bruyere devoit dire, *Je voudrois qu'il me fût permis de crier à ces hommes qui sont encore foibles, fuyez*, &c.... car sa remontrance est injustement adressée à des hommes *saints*, qui accoûtumez à mortifier leur chair, n'ont plus à craindre ses revoltes

Page 92. ligne 12.
... *Cette pepiniere intarissable de Directeurs*; le mot d'*intarissable* convient mieux à des sources, qu'à des pépinieres.

Page 95. ligne 20.
Cet ami meurt sans qu'on le pleure, &c.... *Meurt* & *pleure*, rimes qu'on eût facilement retranchées, en écrivant, *Cet ami meurt sans qu'on le regrette*.

Page 96. ligne 13.
Il s'agit d'examiner une comparaison: *Un Comique outre sur la scéne ses personnages, un Poëte charge ses descriptions, un peintre qui fait d'aprés nature, force & exagere une passion; de même la pruderie est une imitation de la sagesse*. Tout de bon, a dit sur cela un homme d'esprit, s'il y a de

la justesse dans cette comparaison, c'est une justesse qui coûte au Lecteur beaucoup de peine à ajuster : En éfet, Monsieur, au lieu de dire, *de même la pruderie est une imitation de la sagesse*, il faloit que l'Auteur qui compare la pruderie à l'affectation des Comiques, à l'emportement des Poëtes, à l'exageration des peintres, qui tous, bien loin d'imiter, sortent du naturel, il faloit qu'il ajoûtât, *de même la pruderie est une affectation outrée de la sagesse*. Le même homme d'esprit a critiqué fort judicieusement quelques phrases de ce caractere ; comme, *un peintre qui fait d'aprés nature, qui force une passion*. *Peindre d'aprés nature*, *outrer une passion*, ce sont les mots propres, & on n'a jamais écrit *faire d'aprés nature*, *forcer une passion*. M. de la Bruyere est le premier qui ait hazardé ces phrases.

La sagesse pallie les défauts du corps, ennoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante, & la beauté que plus perilleuse. Quel paradoxe ! M. de la Bruyere pretend qu'une femme sage a le secret de faire excuser les dé- Page 97. ligne 16.

fauts du corps, cela est vrai; qu'elle annoblit l'esprit, cela est encore vrai; *qu'elle rend la jeunesse plus piquante, & la beauté plus perilleuse*, on ne convient point de ceci. Une jeune personne en qui l'on remarque un air austere, & des manieres sages, se fait éviter comme ces femmes que l'âge a défigurées; loin que la beauté soit perilleuse, quand la sagesse l'accompagne, la sagesse est au contraire la sauve-garde de la beauté.

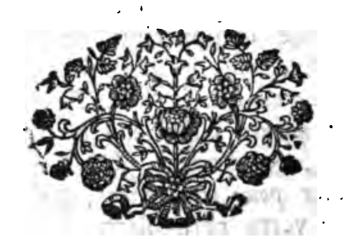
Page 101. ligne 2.
On veut à la Cour que bien des gens manquent d'esprit, qui en ont beaucoup; & entre les personnes de ce dernier genre, une belle femme ne se sauve qu'à peine avec d'autres femmes. Comme je suis l'homme du monde qui a le moins de disposition à comprendre ce qui est tres obscur, ne me demandez pas, Monsieur, l'explication de ce caractere.

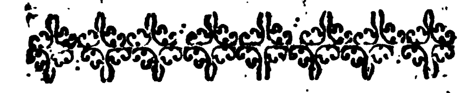
Page 108. ligne 18.
Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vû celui qu'elle doit aimer; Cette pensée est plûtôt celle du Poëte qui a dit, *Casta est quam nemo rogavit*, que de M. de la Bruyere; avant qui mille personnes ont employé le même trait.

Le dernier Caractere de ce chapitre vaut lui seul un Chapitre fort long: C'est un petit roman. *Il y avoit à Smyrne une très belle fille moins connuë dans toute la ville par sa beauté, que par la severité de ses mœurs, & sur tout par l'indifferen-ce qu'elle conservoit pour les hommes.* Ce *Sur tout* habille mal la pensée: Une telle conjonction demandoit quelque chose de plus fort, que n'est pas ce qui la suit. *La severité des mœurs* comprend toutes les vertus, & exprime plus que l'*indifference pour les hommes*, qui n'est qu'une vertu particuliére. Page 108. ligne 23.

Je ne puis m'imaginer une femme sevére, que je ne conçoive en même temps qu'elle a pour les hommes plus que de l'indifference, elle les méprise, elle les haït, elle les a en horreur; telle est l'idée que donne la severité des mœurs; au lieu qu'une femme peut être indifferente, & n'être pas absolument sevére. Il étoit donc à propos de mettre l'indifference avant la séverité, celle-ci encherissant sur l'autre. Lisez, Monsieur, si vous pouvez, la suite

de ce caractere, il est assez étendu, pour avoir le nom d'historiette galante, & le sort de vous ennuyer. Afin de ne pas tomber dans cet inconvenient, je finis cette lettre, en vous assûrant de la sincerité de mon estime, &c...





LETTRE IX.

Examen du Chapitre que le Theophraste Moderne *a intitulé* des femmes.

MONSIEUR,

Vôtre derniere lettre m'a paru si courte, que j'ai été obligé d'avoir recours à l'expedient de Balsac ; il disoit à son frere, » si tes lettres sont aussi courtes qu'à l'ordinaire, je te « déclare que je les lirai si souvent, « qu'elles seront longues en dépit de « toi. « Je serois tres content de moi, si par la même raison je vous exposois à relire les miennes.

Le Theophraste Moderne parle tantôt bien, & tantôt mal des femmes : il dit à l'avantage des belles

Page 102. ligne 3. personnes, *Il est juste que de rares attraits leur valent quelque chose*, &c.

Vous m'avez fait observer que Monsieur de la Bruyere affecte cette conjugaison, au lieu que le P. Bouhours qui se pique de bien parler, écrit toûjours *vailly* & *vailleur*. Le Theophraste Moderne a mieux aimé pécher avec son Original, & s'écarter avec son guide, que de s'assujettir aux regles de la langue.

Ibid. lig. 26. *Une femme qui a les avantages de la beauté & de l'esprit doit être insuportable par sa presomption.* Au contraire il y a moins de présomption dans le cœur d'une femme d'esprit; elle employe sa raison, pour se persuader à elle même qu'elle ne doit point tirer vanité des agrémens, qui peuvent lui être bientôt enlevez. Toute femme qui n'a pas ces sentimens, ne peut pas être nommée femme d'esprit. *Comme c'est une chose*, poursuit l'Auteur, *qui peutêtre ne s'est jamais vûë, on ne peut la décider que par conjecture.* Ce n'est pourtant pas une chose fort extraordinaire, que de belles femmes ayent de l'esprit, & que des femmes d'esprit ayent de la

beauté. L'Auteur est à plaindre de n'en pas connoître en qui ces deux merites se trouvent ; il faut néanmoins qu'il en ait connu, puisqu'il tombe ensuite d'accord que *l'esprit & la beauté ne sont point incompatibles*, c'est au commencement de la page 121.

Une laide femme est mal conseillée d'avoir recours aux ajustemens &c. Le luxe est interdit à toutes femmes ; il convient aussi mal aux laides, qu'il est peu necessaire aux belles. » Une belle femme, dit Monsieur de la Bruyere page 456, est aimable dans son naturel, il y auroit moins de peril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement & de la mode. « Monsieur de saint Evremont donne ce conseil à une Dame : » Laissez les ornemens pour les autres ; les ornemens sont des beautez étrangeres, qui leur tiennent lieu des naturelles, & nous leur sommes obligez de donner à nos yeux quelque chose de plus agreable que leurs personnes.... Vous n'êtes jamais si bien, que lorsqu'on ne voit en vous que vous-même.

Page 103, ligne 8.

To. 2. p. 100.

Nôtre Auteur a lû plus que les Livres François ; ce n'est pas lui faire deshonneur, que d'assûrer qu'il a imité Virgile en disant, *La beauté & la vertu se rendent un service reciproque par le lustre qu'elles se communiquent. Les belles personnes ont plus de gloire à être sages*, &c.... Cette pensée n'est qu'une traduction de ce vers,

Page 103. ligne 21.

Gratior & pulchro veniens in corpore virtus.

Ce Caractere est bien tendre, *La douleur a des charmes secrets; une maîtresse affligée sçait tirer avantage de ses larmes, elle n'en répand point d'inutiles, on la croira capable d'un sincere amour*, &c.... Monsieur le Duc de la Rochefoucault a fait cette reflexion, » Les femmes ne pleurent » pas tant la perte d'un Amant, pour » montrer qu'elles ont aimé, que pour » paroître dignes d'être aimées. « Dans » un autre endroit il appelle *hipocri-* » *sie*, l'affliction de certaines person- » nes qui aspirent à la gloire d'une bel- » le & immortelle douleur. Monsieur de saint Evremont ne pense pas

Page 104. ligne 21.

Max. 22.

Reflex. 257.

moins noblement sur ce sujet.

» Il y a je ne sçai quelle douceur à « T. 3. p. 158.
pleurer la mort de celui qu'on aime. «
L'amour tient lieu d'amant dans la «
douleur ; de-là vient l'attachement à «
un deüil qui a des charmes. « Dans une Lettre de consolation qu'il écrit à une Dame, il lui apporte ces motifs ; » Voulez-vous imiter les femmes mediocres qui ne pouvant se « Tome 4. page 197.
faire valoir par de grandes vertus, «
veulent se signaler par de grandes «
passions. Laissez-les pleurer les morts «
pour attendrir les vivans ; laissez- «
les faire souhaiter leur amitié à ceux «
qu'elles convainquent de leur dou- «
leur. Une fille aimable comme vous, «
est au dessus de ces artifices ; elle ne «
pleure point pour obtenir de l'a- «
mour, elle ne veut pas devoir à la «
reputation de sa tendresse, ce qu'el- «
le peut emporter par la force de son «
merite. « Il n'y a point à douter que le Theophraste Moderne n'ait eû recours à ces traits pour embellir sa reflexion.

Esprit de femme, ce mot est méprisant. Souvent je m'en suis servi pour mortifier celles qui ne me plaisoient pas. Page 108. ligne 24.

Cet aveu ingenu n'attirera pas à l'Auteur le reproche d'homme trop galant ; s'il a coutume d'en user ainsi avec les femmes qui ne lui plaisent pas, il veut bien que prenant avec lui une liberté plus permise, nous lui disions qu'il ne sçait pas vivre. *Esprit de Misantrope*, c'est le mot qu'on opposera par avance à tout homme qui affecte de dire *Esprit de femme*.

Page 109. ligne 6. *Hors les disputes qu'excite le pas entre les gens d'Eglise, on est ailleurs peu disposé à le contester ; il n'y a que les femmes qui en soient jalouses.* J'ai dequoi prouver le contraire par l'Auteur lui-même. Page 160. & suiv. Il fait plusieurs Caracteres de gens qui contestent le pas, qui ambitionnent la préséance; Il designe des Officiers, des Gentilshommes, des Magistrats; il n'a donc pas raison de soûtenir ici *qu'il n'y a que les femmes qui en soient jalouses.*

Quelle obscurité dans ce caractere! Page 110. ligne 4. *Prudes & coquettes femmes d'un caractere opposé, mêmes femmes neanmoins &c....* Quand on propose des paradoxes, il faut en donner l'art

plication : Je m'attends que l'Auteur va nous apprendre en quoi les prudes & les coquettes sont opposées, en quoi elles se ressemblent; il embroüille la chose davantage ; *La coquette*, ajoûte-t-il, *lasse de l'être, devient enfin prude, c'est son dernier changement; jusque-là elle en avoit fait bien d'autres*; cela ne satisfait point le lecteur. De plus si cette femme a tant de fois changé, elle n'a pas toûjours été coquette : Si quelquefois elle a cessé de l'être, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle devient prude.

Des gens se plaignent d'une maitresse qui les trompe, d'autres se plaignent d'une femme qui les détrompe; donnez à ceci tel sens qu'il vous plaira; beaucoup lui peuvent convenir. L'Auteur a bien tort de ne nous avoir pas fait part de quelques-uns de ces *sens* qu'il assûre être en grand nombre. Veut-il dire qu'on se plaint d'une maitresse qui *trompe*, en ce qu'elle n'a pas la fidelité qu'elle avoit promise, & d'une femme qui *détrompe*, en ce qu'elle fait des infidelitez qu'on n'attendoit pas? Pur jeu de mots, qui n'aboutissent à aucune bonne subti-

Page 201. lig. 6.

lité ! Ce *sens* est le même à l'égard de la maitresse & de la femme, hors que d'un côté il est exprimé par une negative, & de l'autre par une affirmative.

Ibid. li. 12. *J'ai vû souhaiter à une Dame de qualité d'être bourgeoise*, &c. ce tour est imité de Monsieur de la Bruyere page 77. *J'ai vû souhaiter d'être fille*, &c.... passe pour cela, c'est une bagatelle.

Page 115. lig. 1. *Je n'ai point vû de belles tomber d'accord qu'il se trouvât de jolies personnes*, &c.... Monsieur de la Bruyere a bien marqué ce trait, *Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve.* L'imitateur est fort éloigné d'atraper cette délicatesse de son modéle.

Labruyere page 438.

Page 115. ligne 14. *Loin que la fierté soit aux laides une vertu necessaire*, &c. La fierté peut-elle jamais être appellée *vertu* ? La fierté est un sentiment dédaigneux pour les autres, une opinion présomptueuse de ses charmes ; or cette fierté, bien loin d'être une vertu, fait perdre le merite de la vertu, & détruit la vertu même.

Les femmes qui se fardent sont bien maltraitées. L'Auteur lance contre elles les mémes traits, dont Monsieur de la Bruyere les a déja accablées; quand il a dit: *Si c'est aux hommes qu'elles desirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent, & qu'elles s'enluminent, j'ai recüeilli les voix, & je leur prononce de la part de tous les hommes, qu'ils protestent serieusement contre tout l'artifice dont elles usent pour se rendre laides, & que bien loin d'en répondre devant Dieu, il semble au contraire qu'il leur ait reservé ce dernier & infaillible moyen de guerir des femmes.* Le Theophraste Moderne ne s'est pas seulement donné la peine de changer les termes; Donnés-vous celle de lire; *Tous les hommes, j'ai leur suffrage, consentent qu'elles se fardent. On nous reprochoit des foiblesses pour le sexe que nous n'aurons plus*... & page 120. *Le repeterai-je, femmes coquettes, nous protestons contre ces vains artifices, nous reclamons le naturel, il ne sçauroit vous être si contraire*; Et moi, Monsieur, je reclame ici Monsieur de la Bruyere; Je me plains pour lui de ce que son

Labr. p. 78.

Theophraste mod. p. 119.

imitateur ne veut pas même lui laisser ses termes ; à la bonne heure ; qu'il s'approprie ses pensées , mais qu'il s'étudie au moins à leur donner un air de nouveauté par la difference des expressions.

Page 123. ligne 11. *Un amour favorisé n'a plus que quelques intervales de confusion ; il se relâche , tombe , & s'anéantit.* Tout le monde est capable de penser de la sorte ; mais il n'est pas facile de s'exprimer avec cette délicatesse de Monsieur de saint Evremont ; tous

To. 5. pag. 199. " les pas d'un amour content sont des
" démarches languissantes.

Ibid. lig. 14. *On ne pardonne point à une fille de demeurer telle jusqu'à vingt ans ; A cet âge l'on pense desavantageusement de sa fortune ; pourvû que la malignité des jugemens n'aille pas à la soupçonner d'intrigue.* L'Auteur n'a ajoûté que les deux dernieres lignes ; ce qui précede est La Bruyere tout pur. En effet page 101. vous lirez, *Il y a*

Labr. p.101. *un temps où les filles les plus riches doivent prendre parti ; il semble que leur reputation de biens diminuë en elles avec celle de leur beauté.* Le Copiste a été plus fin en cette occasion ; il a

comme renouvellé la pensée par des termes differens.

Sans le deperissement de sa beauté &c. Monsieur de la Bruyere donne à cela un autre nom, il l'appelle *le déclin de la beauté*, ces expressions ne sont pas si naturelles que *la perte de la beauté*. Page 142. lig. 14. Labr. page 171.

Le Theophraste Moderne n'épargne pas même la vertu des femmes. Il pretend qu'elles sont sages malgré elles. *La sagesse des femmes n'est pas dans le temperament, ni dans l'inclination &c.* Ce sentiment est particulier; ne nous en plaignons pas, la suite le détruit; *Celles-là sont vertueuses, qu'aucun merite n'a encore touchées.* Si une femme ne se laisse point toucher, c'est une preuve qu'elle a de l'inclination pour la vertu. Accordons que les femmes ne sont pas portées d'inclination au bien, avons-nous sur cela quelque reproche à leur faire? Sommes-nous d'une condition privilegiée? Chacun a obligation à la nature de ses bons penchans; quand on sçait affoiblir & vaincre les mauvais, il n'y a que plus d'honneur à bien faire; Par consequent mauvai- Ibid. lig. 171

se raison de blâmer les femmes.

Page 115. lig. 4. *Donner à trente ans dans la coquetterie, c'est s'y prendre un peu trop tard, & dans un temps où les autres femmes y renoncent par politique.* Il seroit à souhaiter que cela fût vrai; L'Auteur n'a parlé juste, que quand il s'est contredit à la page 120. où il fait un caractere assez bon de la coquetterie en ces termes; *Le dégoût ne finit pas la coquetterie, il ne la rend qu'insipide; c'est une necessité de mourir coquette, aprés avoir vêcu telle.* Monsieur de la Bruyere réprouve ainsi une coquette: *La mignardise &* Labr p. 79. *l'affectation l'accompagnent dans la douleur & dans la fievre, elle meurt parée, & en rubans de couleur.* Les coquettes, helas, sont bien éloignées de se reformer à trente ans; c'est beaucoup qu'elles veüillent l'entreprendre dans l'extrême vieillesse.

Page 129. lig. 5. *Autrefois plusieurs années pour soûmettre une coquette; Dans ce siecle-ci plusieurs conquêtes se font en un jour; la coquetterie est plus traitable,* jeu de mots affecté, *coquette, conquête, coquetterie*; j'ai déja repris ce défaut. L'Auteur qui aime ces brillans, ne se

précautionne

précautionne point contre la rechûte.

Il n'y a que la premiere galanterie qui coûte ; on montrera plus de femmes qui n'en ayent point eû, que d'autres qui s'en soient tenuës à la premiere. Cette reflexion est tres bonne ; je voudrois que nôtre Auteur y eût part, & qu'il l'eût laissée dans Monsieur de la Rochefoucault. *On peut trouver des femmes*, a-t-il dit, *qui n'ont jamais eû de galanterie ; mais il est rare d'en trouver qui n'en ayent jamais eû qu'une.* Tous ceux qui liront ce dernier Caractere, trouveront que le premier lui ressemble fort. Le Theophraste Moderne a le don de faire ainsi ressembler ; il copie trait pour trait, mot pour mot, tout ce qui est à sa bienséance ; c'est le moyen d'être un fidelle, quoi que tres fade imitateur. Ibid. l. 28 Reflex. 731.

Monsieur de la Bruyere pretend que *la coquetterie est un déreglement de l'esprit, & qu'elle ajoûte à la galanterie qui est un foible du cœur.* Son Copiste, maintenant d'un avis contraire, soûtient au même endroit, que *la galanterie n'est qu'un amuse-* Labr. page 83. Page 130. ligne 14.

ment de l'esprit, & que la coquetterie vient du cœur. Qui des deux a raison ? Il n'y a point de doute que c'est celui qui connoît mieux les hommes, & qui les peint avec plus de succés : Je decide par cette raison en faveur de Monsieur de la Bruyere.

A la page 132. vous verrez trois Caracteres qui ne se sentent point du serieux des autres. Dire que *La connoissance des femmes s'achette, & que rien à Paris ne se vend plus cher; que bien des vertus ont échoüé au Part à Langlois ; que les femmes tiennent quitte des fleurettes, pourvû qu'au lieu de douceurs, l'argent soit compté* ; Pointes fades & badines dont l'Auteur s'est, je crois, applaudi. Vous remarquerez, Monsieur, qu'il s'égaye ainsi quelquefois, & qu'il ne laisse point passer d'occasion de faire le bel esprit. Je profiterai avec le même empressement de toutes celles que j'aurai de vous marquer mon bon cœur.

LETTRE X.

V. REPONSE DU SOLITAIRE.

Ses reflexions sur le quatriéme Chapitre des Caracteres, que M. de la Bruyere *a intitulé* du cœur.

MONSIEUR,

Vraiment, il vous sied bien de me reprocher la brieveté de mes Lettres : les vôtres sont-elles plus longues ? Vous me faites beaucoup d'honneur de me dire que vous aurez recours à l'expedient de Balzac ; Cela me donne occasion de vous faire souvenir qu'en cela il imitoit Ovide. Ce Poëte qui étoit aussi galand, que les nôtres sont faroûches & impolis, répondit à un de ses amis

qui lui avoit demandé son sentiment sur une harangue. » J'ai lû le dis-
» cours que vous avez prononcé, je
» me plains qu'il est trop court,
» mais en le relisant, je l'ai fait plus
» long.

Lib. 3. Ep. 5. *....pauca fuisse queror,*
Plura sed hac feci relegendo.

Je ne me fais pas une peine de vous dire que cette Lettre sera plus courte que toutes les autres; il se trouve moins de défauts dans le Chapitre du *Cœur*, que dans ceux que j'ai examinez; C'est pourquoi mes reflexions seront concises, & en petit nombre.

Monsieur de la Bruyere dit, *Il y a un goût dans la pure amitié, où ne peuvent atteindre ceux qui sont nez mediocres.* Comme ce *goût* ne peut être qu'un sentiment du cœur, il ne s'agit pas, pour en devenir capable, d'être né avec les grans talens de l'esprit; il ne faut qu'avoir un cœur propre à la belle amitié; Souvent un homme *mediocre* aime plus *purement*; il est simple, exempt d'affectation, desinteressé, ouvert, qua-

Page 114. ligne 1.

lités qui d'ordinaire manquent aux genies sublimes.

Celui qui a eû l'experience d'un grand amour, neglige l'amitié. Monsieur de la Bruyere n'est pas le premier qui ait eû cette pensée. Monsieur le Duc de la Rochefoucault a dit, *Ce qui fait que la plûpart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade, quand on a senti de l'amour.* Il n'y a personne qui en lisant ces deux reflexions, ne decide que l'Auteur des Caracteres a voulu imiter l'Auteur des pensées morales. Toute la difference est que l'Imitateur attribuë aux hommes, ce que l'Original impute aux femmes.

Page 115. ligne 16.

Reflex. 440.

Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cede en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudroit. Cela s'entend-il, Monsieur, & n'y a-t-il pas lieu d'assûrer qu'un homme qui parle de la sorte, ressemble à ce Philosophe * qui disoit, » obscurcissons nos pensées, & ne nous expliquons que « par énigmes, de peur d'être enten- « dus du peuple.

Page 116. ligne 6.

* Heraclite.

Ils cherchent leur défaite, sans pou-

Page 118. ligne 18.

voir la rencontrer, & si j'ose ainsi parler, ils sont contraints &c... Trouver & rencontrer, quoi qu'ils signifient la même chose, ne sont pas également convenables : *Trouver sa défaite*, est le mot propre ; il étoit même d'autant plus propre en cet endroit, que *rencontrer* & *contraints* sonnent mal.

Page 119. ligne 23. *Les amours meurent par le dégoût, & l'oubli les enterre.* Je n'ai pû m'empêcher de trouver cela joli, malgré le sentiment de ceux, qui pretendoient que dans cette pensée il y avoit trop de jeu d'esprit ; Défaut qu'un Auteur doit éviter.

Jamais on n'affecte de briller, que l'on ne tombe dans le galimathias ; Voici par exemple du brillant & du Phœbus.

Page 122. ligne 12. *Je ne sçai si un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, ne change pas de nom.* Un homme a beau être ingrat, son ingratitude n'empêche pas que la grace accordée n'ait son merite, & que le bienfait ne retienne son nom ; Celui qui oblige, n'est pas moins reputé bienfaiteur ; sa generosité éclate même davantage ; il semble que l'in-

gratitude lui fait alors plus d'honneur qu'il n'en eût reçû de la reconnoissance la plus exacte. C'est la pensée de l'Auteur, elle seroit plus claire, si elle étoit conçûë en ces termes; *Je ne sçai si un bienfait qui tombe sur un ingrat, meritoit plus de reconnoissance*, vous avoüerez, Monsieur, que cela s'entend beaucoup mieux que ce qui précede.

On ne vole point des mêmes ailes pour sa fortune, que l'on fait pour des choses frivoles & de fantaisie. Toûjours des phrases misterieuses, des expressions peu naturelles. *Fortune, fait, frivoles, fantaisie*; toutes les *f* se sont données rendez-vous dans la même ligne. Page 124. ligne 28.

Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir, sans avoir ri. L'Auteur veut-il qu'on rie sans sujet, ou qu'on se fasse de chaque chose un sujet de rire? On ne peut rire sans avoir de la joye; or la joye est une espece de bonheur; ainsi du moment qu'on rira, l'on sera heureux, & par consequent l'on ne rira point avant que d'être heureux. Je vous ai cité Heraclite, il faut fai- Page 125. ligne 27.

re paroître Democrite à son tour. Je ne sçai pas, Monsieur, si ce rieur éternel a été continuellement heureux ; mais heureux ou non, il rioit moins par la crainte de mourir sans avoir ri, que pour éloigner de soi les tristes pensées de la mort.

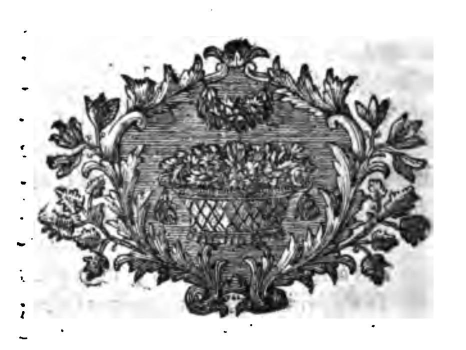
Page 126, ligne 25. *Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes &c.....* *Affectionner quelqu'un* cela est tres françois, je n'use point du superlatif à l'égard de *s'affectionner à quelqu'un*, je doute même du positif.

Page 130, ligne 1. *Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, & qu'il ne s'en aide.* Ce *qu'il* est une faute de langage ou d'impression : Obligé d'interpreter favorablement les choses, j'attribuë la faute au Correcteur ; il a laissé *qu'il* au lieu de *qui* ; Ce n'est à la verité qu'une lettre de plus ; mais une lettre de plus, comme une de moins, produit quelquefois de lourdes fautes, dont on charge indiscretement un Auteur ; je suis plus équitable.

Sans aller contre cette équité,

j'attribuërai à M. de la Bruyere la faute que je remarque dans le caractere qui suit. *On trouve un Livre de devotion, & il touche, on en ouvre un autre qui est galand, & il fait son impression : oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, & admet les incompatibles.* Page 150. ligne 5.
Là dedans il n'y a point d'incompatibilité. Ces sentimens de devotion & de galanterie qui se succedent, ne subsistent pas ensemble dans le même cœur, ils se détruisent réciproquement ; ensorte qu'il n'y a point à admirer la conciliation des choses contraires, non plus que la réünion des incompatibles ; elle n'arrive point, elle est impossible : D'où vient que le livre de devotion touche ? C'est qu'on ne songe plus au roman. De même celui-ci ne fait son impression qu'aprés avoir détruit celle du premier, & en avoir fait oublier les bonnes maximes. Pour moi, Monsieur, je n'oublirai jamais les bons sentimens que vôtre amitié m'inspire ; ne prenez point ceci pour un trait d'esprit, je n'affecte point

de donner à mes Lettres une fin ingenieuse, bien persuadé qu'elle ne satisferoit pas davantage vôtre affection, que quand je me declare en termes simples & naturels. Vôtre tres humble Serviteur.





LETTRE XI.

Qui comprend l'examen de ce que le Theophraste Moderne *a dit sur la* societé & la conversation.

MONSIEUR,

J'examinerai dans cette Lettre deux Chapitres ; ils sont longs à la verité, mais je ferai en sorte que mes raisonnemens ne le soient pas.

Il faut pour vivre dans le monde, plus de perfections que pour vivre dans la solitude ; j'en excepte les vertus de la Religion. il y auroit trop à faire, de donner jour à cette maxime. Sans rechercher quelles sont ces perfections necessaires dans le monde, inutiles dans la solitude, fixons nôtre curiosité à sçavoir pourquoi

Page 155. ligne 17.

l'on *excepte les vertus de la Religion?* Elles doivent être moins exceptées que toutes ces *perfections*, & ces talens prétendus. Un homme du monde a plus à craindre du côté de lui-même, & des occasions, que le solitaire; il lui faut aussi plus de vertus, j'ajoûte de ces vertus qui sont consacrées par la Religion. Si l'Auteur ne l'entend pas de la sorte, je me sçai bon gré de l'interpreter ainsi, & je le plains de dire le mondain plus parfait que le Solitaire, tandis qu'il dispense le mondain de la pratique des vertus chretiennes.

Puisque l'Auteur est si facile à prendre un mauvais parti dans les Caracteres qui sont de son invention, je lui permets de copier des Ecrivains moins sujets à se tromper. Aussi n'a-t-il pas differé à le faire. Monsieur de la Rochefoucault a dit; *La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes & délicates*, son copiste repete, *La politesse de l'esprit consiste à penser des choses fines & délicates*; Le seul changement est que le mot de *fines* est substitué à celui d'*honnêtes*.

Reflex. 99.

Page 142. E-gne 12.

Il y a des défauts qui servent avantageusement au commerce du monde ; mais ce ne sont pas les défauts de l'éducation. Puisque ce ne sont pas les défauts de l'éducation, il devoit bien nommer ceux qu'il entend, afin que chacun pût en faire un usage avantageux, supposé qu'il fut innocent. Quelles sortes de défauts peuvent donc servir au commerce du monde ? L'Auteur pretendoit-il parler de la fourberie, de la trahison, de l'interêt ? Si ces mauvaises qualitez sont malheureusement utiles à la fortune, elles nuisent à la societé ; car ce sont des choses necessaires à distinguer que le commerce du monde, & les affaires du monde. On se pousse dans le monde, & on s'y pousse avec des défauts, je l'accorde ; mais je nie que ces défauts nous rendent agréables dans la societé ; ils attirent le mépris, l'envie, la haine ; personne ne veut traiter avec un fourbe ; on fuit les traîtres ; on évite la compagnie d'un scelerat ; Les mêmes vices qui ouvrent les trésors de la fortune, ferment l'entrée des belles societez.

Page 144 ligne 28.

Page 148. ligne 29. *L'esprit chagrin est de tous les genies le plus mauvais &c.* THEOPHRASTE a donné ce titre à un de ses Caracteres; Quoi qu'il en soit, Monsieur, rendons justice à son tres digne successeur le Theophraste Moderne; Ce caractere est de son invention, & n'est point mauvais; Si tous les autres ressembloient à celui-là, je vous avertirois de ne pas prendre ironiquement la qualité que je lui donne de *tres-digne Successeur de l'ancien* Theophraste.

Page 155. ligne 14. ... *Il affecte les premieres places, est envieux du haut bout &c....* Quoi que la jalousie & l'envie soient à peu prés le même vice, le mot d'*envieux* est ici un terme impropre; *jaloux* est le vrai mot.

Page 156. ligne 1. *Ce même homme raporte à lui tous les honneurs &c.*. Il faut dire, *raporte à soi*; La raison de cela est fondée sur une regle de Rudiment qui a lieu dans nôtre langue aussi bien que dans la latine; il s'agit de la personne même qui est le nominatif du Verbe. Vous direz que je suis Grammairien, & moi je répondrai que l'Auteur n'est pas dispensé de sçavoir la Grammaire.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse, que de faire penser de soi que l'on n'est que médiocrement fin. Cette pensée qui est de Monsieur de la Bruyere, est ici presque en mêmes termes; *C'est avoir bien de la finesse que de cacher celle dont on use.* Nous devons conclure que l'Auteur n'est guere *fin*, puisqu'on découvre toutes les *finesses* dont il se sert pour déguiser ses larcins.

Lab. p. 281

Page 158. ligne 10.

Nouvelle decouverte, par consequent, nouvelle preuve de son peu de finesse. Page 161. Il dit; *La préséance, question importante qui est examinée la premiere, & le plus longtemps dans ces assemblées d'hommes choisis pour l'interêt de plusieurs Couronnes.* Monsieur de la Bruyere ne s'est point expliqué autrement; *Il faut que le Capital d'une affaire qui assemble les agens des Couronnes soit d'une longue & extraordinaire discussion, si elle leur coûte plus de temps, je ne dis pas, que les seuls préliminaires, mais que le simple réglement des rangs, des préseances & des ceremonies. Sont-ce là,* demande-t-il dans un autre endroit, *ces mêmes Princes si pointilleux,*

Labr. p. 361

Labr. p. 502

si formalistes sur leurs rangs & sur leurs préseances, & qui consument pour les regler les mois entiers dans une diette? Quel Lecteur ne reconnoîtroit pas des imitations aussi mal deguisées, exprimons-nous mieux, des copies aussi semblables.

Page 163. ligne 18. ... *Ils demeurent, mangent comme des perdus &c....* je sçai que cela se dit; moi même j'ai été obligé de me servir plusieurs fois de cette expression; car personne au monde n'est à couvert de l'importunité des Parasites? Mais ce que le stile familier de la conversation permet, n'est pas toûjours convenable au discours serieux.

Ibid. l. 26. ...*Gens naturellement timides.... Ils en sont sur l'examen de toutes les façons*; L'Auteur a voulu dire sur la *pratique* de toutes les façons; car les gens timides n'ont pas la hardiesse d'examiner si l'on observe les façons avec eux; ils s'appliquent uniquement à les observer avec les autres.

Page 164. ligne 24. *L'effronterie agit par le ressort de la sotise &c....* Il seroit bien extraordinaire qu'un sot s'avisât d'être effronté; ce rôle ne convient qu'au fat;

car le fat a quelque esprit ; le sot en manque, il est presque stupide : j'ai pour garand de ces définitions Monsieur de la Bruyere ; son autorité me servira, jusqu'à ce que vous ayez refuté ce qu'il dit ; *Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être un fat.* Sur quoi je fais ce raisonnement. Pour soûtenir le caractere d'effronté, il faut un peu d'esprit ; le sot n'en a point ; ainsi *l'effronterie ne peut agir par le ressort de la sottise* ; la conclusion est juste. Seconde preuve tirée d'une nouvelle definition ; *Le stupide est un sot qui ne parle point* : Or un homme qui ne parle point, est timide, bien loin d'être effronté ; Donc l'effronterie n'agit point par le ressort de la sotise. Une troisiéme preuve tirée d'une troisiéme décision de Monsieur de la Bruyere ; *Le sot est embarrassé de sa personne, l'impertinent passe à l'effronterie* ; nôtre Auteur devoit pareillement decider que *l'effronterie agissoit par le ressort de l'impertinence.* Je ne doute point, Monsieur, qu'il n'ait lû tous ces petits traits avec application ; mais il a voulu user d'adresse,

Labr. p. 461
Labr. p. 46
Labr. p. 46

afin qu'on ne s'en aperçût pas; il a tâché de dépaïser ses Lecteurs par des caractéres oposez; heureusement nous ne sommes pas du nombre des dupes.

Si le Theophraste Moderne a contrecarré Monsieur de la Bruyere dans le caractere precedent, il lui fait bientôt reparation d'honneur, en l'imitant dans celui-ci. *L'esprit forme les societez, le cœur les entretient &c...* Voila la copie; voici le modelle; *L'on est plus sociable, & d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.* Quelque simpatie que l'on ait, deux Ecrivains ne rencontrent point aussi juste, sans s'être lûs: Nôtre lecteur ne desavoüera pas qu'il a lû beaucoup, & que son dessein a été de profiter de ses lectures: Par exemple il a trouvé du sel dans cette reflexion, *Les querelles ne dureroient pas long-temps, si le tort n'étoit que d'un côté*, il ne la neglige pas, *Les broüilleries*, dit-il, page 175, *durent quand le tort n'est que d'un côté*: Il est vrai qu'il develope la pensée; la paraphrase est donc de lui, le texte n'en est pas.

Page 166. ligne 20.

Rochef. Reflex. 496.

Monsieur de la Bruyere n'a fait qu'un Chapitre *de la societé & de la*

conversation; son disciple a jugé à propos d'en faire deux; il est temps d'examiner le second.

La conversation de mille gens est de conter.... Il se croyent de l'esprit, & passent pour en avoir. Ce titre de Con-*teur leur ouvre accés dans les compagnies, ils y sont briguez, & y tiennent le rang d'honneur. Un homme de ce caractere me plaît la premiere fois, que je le vois; je le fuis une seconde, tant je crains de trouver le même homme & les mêmes contes.* Il y a trop de prevention dans cette conduite; Un homme qui convient que ces gens *passent pour avoir de l'esprit, qu'ils sont briguez dans les compagnies où ils tiennent le rang d'honneur*, devroit risquer une seconde audiance; à la bonne heure de craindre pour la troisiéme, en cas que le second entretien eût été une repetition du premier. J'avouë, Monsieur, que les *Conteurs* sont déplaisans, & je me souviens de deux petits caracteres qui les regardent, » le métier de Conteur est une puerilité dans les « jeunes gens, & une foiblesse dans « les vieillards. L'une des marques de «

Page 155. ligne 10.

Page 178. ligne 11.

9. Livr. c. 2. p. 103.

Labr. p. 463. la mediocrité de l'esprit est de toûjours conter.

Page 179. ligne 12. *Les anciens étoient excusables de se servir de proverbes; leur experience en justifioit l'usage; la nôtre toute contraire le détruit necessairement.* Si les proverbes sont fondez sur l'experience, la nôtre n'est point contraire à celle des Anciens: La nature n'a point changé, encore moins la conduite des hommes: l'ordre des choses naturelles est toûjours le même; le seul changement qu'il peut y avoir à l'égard des mœurs, est que nous sommes plus corrompus que nos peres.

Page 180. ligne 20. *La bouffonnerie dans celui qui en fait métier, est un talent unique; elle ne suppose aucun talent, & exclut tous les autres.* Je renonce à épouser le parti des bouffons; mais dés que la bouffonnerie sera telle qu'elle puisse être appellée talent, il est impossible qu'elle exclue tous les autres; elle demande de l'esprit, de l'enjoûment, une certaine discretion; ce sont-là des talens, quoi qu'il y en ait de meilleurs; ainsi tous les talens ne sont pas exclus par la bouffonnerie.

Plaisante idée que celle-ci. *Un hom-*

me d'esprit va souvent en compagnie pour se taire. Tout homme qui iroit en compagnie, dans le dessein de n'y point parler, seroit un stupide & un misantrope : l'homme d'esprit n'affectera pas d'y briller, il n'affectera pas aussi de se taire. Il est vrai, Monsieur, que la grande demangeaison qu'ont les sots de parler, fait que l'homme d'esprit, religieux observateur des bienséances, quitte la compagnie sans avoir dit beaucoup de choses ; mais son dessein, lorsqu'il y entre, est d'avoir un rôle comme les autres : Si par prudence il n'interrompt pas les parleurs, il eût été bien aise qu'on l'eût laissé parler à son tour, & qu'on eût eû assez de prudence pour ne le pas interrompre. Page 185. ligne 24.

La grande parleuse me fatigue à un point que je ne puis l'écouter ; Cette délicatesse n'est pas blâmable. Madame Scuderi qui par rapport à son sexe, étoit obligée de prendre le parti des femmes, n'a pû dissimuler qu'une grande parleuse étoit beaucoup plus incommode qu'un grand parleur. Le Theophraste moderne Page 187. ligne 5.

appelle cette demangeaison de parler, *une intemperance de langue*, le mot est bon, si l'on veut; mais il pouvoit trouver une meilleure place.

Ibid. lig. 19. *L'esprit travaille, & paroît dans l'attention qu'il donne &c.* Je ne vois pas que l'esprit fasse de grans efforts, quand il en est quitte pour se rendre attentif pendant quelques momens. Il suffisoit de dire; *L'esprit paroît*; car l'attention aux belles choses est un effet de bon goût; s'appliquer à écouter des gens qui parlent bien, c'est faire voir son discernement, & par consequent montrer qu'on a de l'esprit.

Il y a trop long-temps que l'Auteur n'a eu recours à son modelle; ne lui en faisons point de reproche, il revient à l'imitation. Monsieur de la Bruyere a écrit, *Il me semble que* Labr. p. 273. *l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire*, son disciple, son éleve, son copiste, je ne sçai plus quel nom lui donner; le dernier paroît lui convenir mieux que tout autre; Son Copiste fidelle pense & s'explique de même; *L'entre-* Pag. 238. ligne 27. *tien fournit des choses qu'une longue*

méditation n'eût pas souvent produites... *On ne les eût pas écrites si finement qu'elles ont été dites.* On aperçoit à peine une legere difference de quelques mots.

La conversation d'un homme sçavant plairoit, s'il ne vouloit pas dire en un jour ce qu'il a été plusieurs années à apprendre, &c... L'Auteur declame fort ici contre les *Sçavans.* Ne seroit-il point de ceux, dont Monsieur de la Bruyere parle, qui prevenus contre les doctes, leur ôtent les manieres du monde, le sçavoir vivre, l'esprit de societé, & qui les renvoyent ainsi dépoüillez à leur cabinet & à leurs Livres ? Page 189. ligne 16.

Que Racine *dit une belle chose ! Que* Moliere *a bien peint la precieuse ! Un beau trait de* Boileau *peut être ici appliqué ; je vous ferai part d'une pensée de* La Bruyere.... Ceux qui chargent l'entretien de citations ne sont point épargnez dans ce caractere, ils ne meritent à la verité aucun ménagement ; mais l'Auteur n'a pas pensé que cela lui convenoit mieux qu'à personne ; car il ne se lasse point de s'approprier les pensées Page 190.

de Monsieur de la Bruyere. Voyez, s'il vous plaît, Monsieur, jusqu'où il porte l'imitation & l'exactitude. M. de la Bruyere a fait dans le même chapitre p. 167. le portrait de ces pedans de conversation, gens qui citent à tort & à travers les Anciens & les Modernes. Son imitateur non content de s'être servi du même pinceau, des mêmes couleurs, à representé les mêmes traits presque sur la mê-» me toile, & dans le même atelier.

Page 191. Lig. 22. » *Je me défie de ces discours qui commencent par la loüange, les* Mais *qui* » *suivent, font voir que je n'ai pas eu* » *tort d'en craindre la conclusion.* Cela ne manquera pas de vous faire souvenir d'une belle maxime de M. de la Rochefoucault. » Quelquefois on

Reflex. 198. » loüeroit moins Monsieur le Prince, » & Monsieur de Turenne, si on ne » les vouloit point blâmer tous les deux « ; Je ne vous cite pas cette reflexion, pour ôter à nôtre Auteur la gloire de la sienne, elle pouroit bien pourtant y avoir donné lieu.

Il dit au milieu de la page 191. *Je vous souffre, parce que je sçai vivre; Vous ne m'abandonnez pas, parce que*

vous

vous ne sçavez point vivre. Compensons la chose ; voyez-moi plus rarement, je vous estimerai davantage. Sur ce mot *compensons la chose*, il se presente une reflexion. Je ne veux point, Monsieur, faire le Praticien, encore moins le Jurisconsulte ; mais qui dit *compensation*, dit une chose à laquelle chacun apporte du sien. Or l'Auteur n'a pas envie qu'il lui en coûte autant qu'à celui à qui il reproche de ne sçavoir pas vivre ; il veut que toutes les démarches se fassent de la part de cet homme, & se dispenser lui-même du sçavoir vivre ; car il le fait consister dans sa complaisance à souffrir cet importun ; ainsi du moment qu'il se lasse de cette complaisance, c'est ne plus vouloir compenser les choses. De plus l'Auteur qui dit *je sçai vivre*, est-il bien fondé à tenir ce langage, lui qui a déja reproché aux femmes leur petit esprit, & qui reproche encore à un homme sa grossiereté ? Quiconque sçait vivre, n'accuse jamais une personne en face d'ignorer les regles de la politesse ; ce discours est une im- Cyd. p. 108.

politesse des plus grossieres.

Page 199. ligne 11. *Vanter aux solitaires les joyes du monde, aux roturiers la noblesse, &c.. ce sont-là des indiscretions dont on ne cherche point à se défendre* : Ce caractere, quoi que le détail soit different, est semblable à celui-ci de Monsieur de la Bruyere, page 148. *Il y a parler bien, parler juste, parler à propos : C'est pecher contre ce dernier genre, que d'entretenir de ses richesses un homme qui n'a ni rentes, ni domicile, de parler de son bonheur devant des miserables.... Cette conversation est trop forte pour eux &c....* L'Auteur a raison d'appeller cela une *indiscretion*, il a lû dans un autre endroit de M. de la Bruyere que c'en étoit Labr. p. 367. une ;.... *Vous le prendriez* (il peint Menalque) *pour un inconsideré, il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache, d'execution & d'échaffaut devant un homme dont le pere y a monté, de roture devant des roturiers qui se donnent pour nobles*. Le Theophraste Moderne en imitant si régulierement Monsieur de la Bruyere, a peutêtre voulu parer la censure dont il prévoyoit de

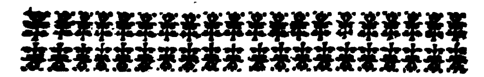
loin les attaques ; car il a choisi tous les endroits qui sont à couvert de la vôtre. Cela n'empêche pas qu'il ne merite d'être traité comme un Plagiaire.

Bien penser, bien parler, bien écrire, voila tout ce que peut souhaiter un homme d'esprit ; je doute que ce souhait ne fût pas temeraire. Il y a moyen de relever ce doute ; Nous avons des gens en qui tous ces talens se trouvent réünis ; je n'en cite aucuns, de peur d'offenser ceux que je ne pourrois pas nommer. Si l'Auteur n'a pas ces trois talens, comme il paroît bien que quelques-uns lui manquent, il ne doit pas croire que la nature n'ait rien produit de plus parfait que lui. Page 201. lig. 12.

Sur ces mots *bien penser, bien parler, bien écrire, voila tout ce que peut souhaiter un homme d'esprit*, je vous ferai part d'une saillie plaisante d'un Sçavant de ma connoissance ; *Un homme d'esprit*, disoit-il, *peut avec tout cela souhaiter une bonne pension, mais il est rare que ce dernier souhait ne soit pas temeraire.*

Cet homme dont je vous parle, tres content de son esprit, l'étoit peu de la fortune. Pour moi, Monsieur, je le serai de toutes manieres, si vous m'aimez toûjours,





LETTRE XII.

VI. REPONSE DU SOLITAIRE.

Ses reflexions sur le Chapitre que Monsieur de la Bruyere *a intitulé* De la societé & de la conversation.

MONSIEUR,

Nos Lettres commencent à devenir publiques. On vous louë de critiquer finement un Auteur qui peut se défendre ; on se déchaine contre moi qui m'ingere de censurer les ouvrages d'un homme, qui mort depuis long-temps, ne peut ni reformer ses pensées, ni rendre compte de son stile. Si l'on continüe de s'emporter contre moi, j'offrirai à mes censeurs de quitter l'entrepri-

se ; ou je leur dirai que le même Ecrivain qui leur a donné les Caracteres posthumes de Monsieur de la Bruyere fera son Apologie. Quand ils m'attaqueront en forme, je leur répondrai de même ; jusque-là j'irai mon train. On ne voit rien dans mes Lettres qui offense la pudeur, la charité, la Religion ; elles ne choquent que ceux qui se préviennent, sur tout elles vous plaisent, Monsieur ; le moyen de ne pas continuer !

J'en suis à l'examen des Caracteres qui regardent la societé & la conversation. Le premier est ainsi conçû, *Un caractere bien fade est celui de n'en avoir aucun.* Il est impossible qu'un homme n'ait point de caractere, puisque, selon Monsieur de la Bruyere, n'en avoir point, c'est en avoir un ; Je sçai bien que je rafine, mais je ne rafine qu'aprés l'Auteur, je l'oppose à lui-même ; *Les hommes*, dit-il, page 431. *n'ont point de caracteres ; ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun.* J'ai donc eu raison de soûtenir que n'avoir point de caractere, c'étoit en avoir un, &

Page 133.

qu'il n'étoit pas possible qu'il y eût des hommes sans caractere.

...*C'est créer que de railler ainsi, & faire quelque chose de rien.* Cela est bien tiré, non pas que le mot de *créer* qui ne se peut dire au vrai que des ouvrages directement sortis de la main de Dieu, ne s'employe metaphoriquement; mais c'est toûjours pour exprimer ce qui émane de la puissance des Rois, image de celle du Créateur; Ainsi l'on dit, *créer des charges, créer des rentes, créer des pensions*; hors de ces cas le mot est impropre, & tout-à-fait inusité dans ceux-ci, *créer une pensée*; *Ergaste crée les modes sur les équipages*; *Il semble créer les pensées d'autrui.* Je m'étonne que Monsieur de la Bruyere affecte ces mots dans la même page où il se plaint de ces gens qui *dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté & par l'improprieté des termes dont ils se servent*, je lui dirois presque ce qu'il ajoûte au feüillet suivant, *Une chose vous manque, Acis, à vous & à vos semblables les diseurs de Phœbus; vous ne vous en défiez point, & je vais vous jetter*

Page 134. ligne 1.

Labr. p. 323.

Discours Académique, page 30.

Ibid. p. 134. lig. 26.

Page 136.

dans l'étonnement; une chose vous manque, c'est l'esprit ; ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres; voila la source de vôtre pompeux Galimathias, de vos phrases embroüillées, & de vos grands mots qui ne signifient rien. Je me retracte néanmoins, ce n'est pas l'esprit qui manque à Monsieur de la Bruyere ; il ne lui manque qu'une modeste opinion de soi-même. les Auteurs de reputation se croyent en droit d'inventer, & sur tout en pouvoir de *créer*, puisque *créer* y a, diroit un Gaulois.

Page 138. Arrias *a tout lû, a tout vû, il le veut persuader ainsi.* Consonance rude & désagréable, *a tout vû, il veut*; on la corrigeoit en mettant *Arrias a tout vû, a tout lû*; l'ordre de la diction est même d'autant plus regulier, que *lire* suppose qu'on a des yeux, & qu'on *voit*.

Page 141. ligne 7. ... *Il ne s'appaise & ne revient de ce grand fracas que pour bredoüiller des vanitez & des sottises.* J'ai crû, Monsieur, jusqu'à present le mot de *vanitez* consacré aux richesses, aux

delices trompeuses, aux honneurs, aux biens de la terre communément appellez les *vanitez* du monde. *Vanitez* pour exprimer des choses pueriles, badines, fades, ne me paroît pas françois; ou s'il l'a été, ce sont, comme a dit l'Auteur à la page 140, *de ces mots avanturiers qui paroissent subitement, durent un temps, & que bientôt on ne revoit plus.* Ligne 9.

Il parle d'un homme qui étant à un repas, prime de telle maniere, qu'on ne sçait si c'est lui qui le donne, ou s'il y est seulement invité; Theodecte *rappelle à soi toute l'Autorité de la table, & il y a un moindre inconvenient à la lui laisser entiere, qu'à la lui disputer.* Oh voici ce que je n'entens point; *Le vin & les viandes n'ajoûtent rien à son caractere:* Il faloit ajoûter là quelque chose, afin d'éclaircir la pensée. Page 141. ligne 24.

Si on le suit, il gagne l'escalier, il franchiroit tous les étages, ou il se lanceroit par une fenêtre, plûtôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui eût un visage, ou un ton de voix qu'il desaprouve. Admirez, je vous prie, la fureur de cette hiperbole. Si un Page 143. ligne 29.

monſtre effroyable paroiſſoit, à peine donneroit-on ces ſentimens à une femme timide, ou à un homme deſeſperé; on les laiſſeroit conſternez en preſence de l'animal, plûtôt que de les expoſer à riſquer leur vie ſans reſſource. De quoi s'agit-il ici? D'éviter une perſonne qui a le viſage & le ton de voix deſagréables. *L'un & l'autre*, continuë l'Auteur, *sont agréables en* Troïle, *& il s'en eſt ſervi heureuſement pour s'inſinuer, ou pour conquerir.* Ce verbe *conquerir* n'eſt pas là en ſa place; laiſſons aux hiſtoriens l'uſage de ce beau mot, quand ils parlent des Heros.

Page 247. lig. 17. *Ils ſont puriſtes &c.* Monſieur de la Bruyere explique par une note ce que c'eſt que *puriſtes*. On lit à la marge, *Gens qui affectent une grande pureté de langage*, comme ſi l'on ignoroit cette définition. Il auroit meilleure grace, & nous lui aurions une obligation plus grande, s'il ſe donnoit le même ſoin dans les endroits que perſonne n'entend; un petit commentaire à côté du texte ſoulageroit beaucoup le lecteur; par exemple, la note eût été fort neceſſaire

à la page 151. ou l'Auteur dit, *Ce qu'on fait pour racommoder deux personnes, dont l'un a raison, & l'autre ne l'a pas, c'est de condamner tous les deux. Leçon importante*, s'écrie-t-il, *motif pressant & indispensable de fuir à l'Orient, quand le fat est à l'Occident, pour éviter de partager avec lui le même ton*; Afin de rendre cette pensée claire, j'aurois mis, *pour éviter de se voir condamné avec le fat*; car on ne sçait ce que veut dire *partager le même ton*, outre que c'est mal parler; un ton ne se partage point, j'excepte la musique qui admet les demi-tons.

Il n'y a que ceux qui ont eû de vieux collateraux, ou qui en ont encore, & dont il s'agit d'heriter, qui puissent dire ce qu'il en coûte. Il y a là quelque chose d'omis, sinon il faut un Commentaire à la marge, ou nous avons tous peu d'intelligence. Page [illegible] ligne [illegible].

L'on peut compter sûrement sur la dot &c.... Le rude son de ces deux mots *sûrement, sur*, étoit adouci par cette petite transposition, *l'on peut sûrement compter sur la dot.* Page 157. ligne 13.

Où est, Monsieur, le bon sens de

Page 157. ligne 24.

ce caractere ? *Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui est au monde, ce sont les enfans de son mari ; plus elle est folle de son mari, plus elle est marâtre.* Si par *marâtre* on entend une femme qui se remarie, il est certain que c'est le contraire, à moins que l'Auteur ne veüille parler des enfans d'un premier lit; Mais que coûtoit-il de l'exprimer ? *Ce qu'une marâtre aime le moins, ce sont les enfans de son premier mari, plus elle est folle du second, plus elle est marâtre.* Cela est net, & ne fait point d'équivoque.

Page 161. ligne 21.

Vous le croyez vôtre dupe, s'il feint de l'être, qui est plus dupe de lui, ou de vous ? Vôtre Auteur n'est pas le seul qui profite des *Reflexions morales*: s'il en a repeté quelques-unes, ce n'est qu'à l'exemple de son modéle qui lui-même a pris pour le sien Monsieur de la Rochefoucault dans cette occasion. Voyez la maxime 117, qui porte; *la plus subtile de toutes les finesses est de sçavoir bien feindre de tomber dans les pieges que l'on nous tend, & on n'est jamais si aisement trompé, que quand on songe à tromper les au-*

tres. Certainement nous ne ſommes point les dupes de telles imitations, ni nous ne voulons feindre de l'être. Si les imitateurs ont crû nous tromper, ils ſont plus dupes que nous.

Le plaiſir de la ſocieté entre les amis ſe cultive par une reſſemblance de goût ſur ce qui regarde les mœurs, & par quelque difference d'opinions ſur les ſciences. Si la reſſemblance des mœurs eſt neceſſaire au lien de la ſocieté, la conformité des opinions l'eſt encore plus; les gens diviſez par les ſentimens, ſe diviſent bientôt d'affections; l'orgüeil, la confuſion de ceder, l'envie, tout cela cauſe le divorce. Je n'avance rien que Monſieur de la Bruyere n'avouë, & je ſuis ſurpris qu'il ait dit que *le plaiſir de la ſocieté ſe cultive par la diference d'opinions ſur les ſciences*; il ſe retracte à la fin de la page ſuivante en ces termes, *Le conſeil ſi neceſſaire pour les affaires eſt nuiſible dans la ſocieté..... Sur les ouvrages vous rayez les endroits qui paroiſſent admirables à leur Auteur, où il ſe complaît davantage; vous perdez ainſi*

Page 160 ligne 24.

Page 162 lig. 20.

la confiance de vos amis, sans les avoir rendus plus habiles: Par là il exclut les disputes, *les diférences d'opinions*; en éfet l'autre maxime étoit dangereuse, la derniere est à suivre. Mais tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait de la contradiction dans les deux.

Page 162. lig. 14. *Ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre; harangues froides, & qui reduisent à l'impossible. Etes-vous raisonnable de vous tant inquieter? N'est-ce pas dire, Etes-vous foû d'être malheureux?* Monsieur de la Bruyere qui ne veut pas qu'on essaïe de consoler les malheureux, aprouve donc leur desespoir? Car puisqu'il ne dépend pas de cet homme disgracié de changer la situation de sa fortune, peut-on mieux faire que de l'exhorter à la constance? D'ailleurs quoi qu'un homme ne soit pas foû pour être malheureux, il ne seroit absolument pas raisonnable, s'il perdoit toute esperance, & qu'il se livrât à la rigueur de ses infortunes.

Vous allez, Monsieur, remarquer une pensée fausse dans l'endroit où l'Auteur parle de ceux qui ont l'es-

prit faux...... *Pour fournir à ces entretiens, il falloit de l'eſprit non pas du meilleur, mais de celui qui eſt faux, & où l'imagination a trop de part.* L'imagination peut-elle avoir trop de part aux choſes? Oüi dans le ſiſtême de Monſieur de la Bruyere qui diſtingue l'eſprit d'avec l'imagination, & qui fait de celle-ci une faculté imparfaite, inſuffiſante, inferieure à l'eſprit. Cette diſtinction eſt peu phiſique; il eſt tres-naturel de ſuppoſer que plus il entre d'imagination dans un ouvrage, plus il y entre d'eſprit, vû que c'eſt l'imagination qui offre à l'eſprit ſes idées, & que l'eſprit ne peut être juſte qu'autant qu'il y a de vivacité dans l'imagination. Page 164. ligne 23.

Entre dire de mauvaiſes choſes, & en dire de bonnes que tout le monde ſçait; & les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choiſir. Pour moi je choiſirois la repetition des bonnes choſes, & je la préfererois à la nouveauté des mauvaiſes. Si l'ignorant m'aſſûre que ce qu'il repete n'a jamais été dit, je plaindrai ſon obſtination; mais je me rejoüirai, par- Page 167. ligne 2.

ce qu'il me rappelle le ſouvenir d'un bon mot ; au lieu que je ne pourrois avoir que du dépit d'entendre ſes fades inventions.

Page 172. ligne 9. *Il ſçait à qui il ajuge la ſeconde place* ; Ce verbe *ajuger* ne ſe dit que des choſes expoſées aux encheres publiques ; cependant je ne veux point trop ſoûtenir qu'il ſoit mal apliqué. Paſſons à une reflexion plus ſolide ; la même page en offre le ſujet.

Ligne 18. *Celui qui ne ſçait rien, croit enſeigner aux autres ce qu'il vient d'aprendre lui-même.* Puiſque cet homme vient d'aprendre, on ne doit pas inſinuer qu'il ne ſçait rien ; il ſe peut faire qu'il ne ſçache pas beaucoup, il ſçait du moins la choſe qu'il a apriſe. *Celui qui ſçait beaucoup*, ajoûte-t il, *penſe à peine que ce qu'il dit puiſſe être ignoré, & parle plus indifferemment.* Monſieur de la Bruyere eſt heureux d'avoir connu de ces ſçavans modeſtes qui croyent les autres auſſi habiles qu'eux. La ſcience a coutume d'enfler, * la verité de ce proverbe ſacré ſe renouvelle tous les jours. Les ſçavans ne ſont point

* Scientia inflat.

assez humbles pour souffrir que l'ignorance entre en parallele avec leur doctrine.

Il parle des maisons qu'il a à la ville, & bientôt d'une maison qu'il a à la campagne. Si une terre pouvoit être ailleurs qu'à la campagne, il seroit necessaire de marquer le lieu de sa situation. L'Auteur a voulu former une espece de contraste ; *Ville* & *campagne* en produisent un. Page 174. lig. 9.

Elise *n'a pas le courage d'être riche en l'épousant* ; je ne vous dirai rien sur cela, car pour parler d'une chose, il faut l'entendre. Page 175. ligne 13.

Ma curiosité vous sollicite, Monsieur, de me faire sçavoir ce qu'on dit à Paris au sujet de mes lettres. Je ne vous prie plus de les tenir secretes ; la précaution que j'y apporte, me défend à moi-même de les cacher. Je n'en veux ni à la personne, ni au merite de Monsieur de la Bruyere ; je vous communique simplement quelques reflexions sur son stile, je ne les donne pas même pour des décisions : Ce sont tout au plus des doutes que chacun détruira à sa maniere. Si les gens trop pré-

venus ne jugent pas à propos de diminuer leurs préventions, puis-je mieux faire, Monsieur, que de leur declarer aujourd'hui que je n'écris point pour eux. C'est à vous, Juge équitable de toutes choses, à qui j'adresse ces observations. Tant qu'elles vous plairont, je m'engage de vous les envoyer: Attendez toûjours une égale déference de vôtre Serviteur &c....



LETTRE XIII.

Examen des VIII *&* IX. *Chapitres du* Theophraste Moderne, *qui ont pour titre* des biens de fortune, *&* de la Province.

MONSIEUR,

Avez-vous raison de vous allarmer du bruit que font vos Lettres? Tous les gens de bon goût les approuvent; les plus zelez Partisans de M. de la Bruyere trouvent vôtre critique judicieuse: Monsieur de la Bruyere lui-même en eût profité; Si elle est venuë trop tard pour lui, elle est venuë assez tôt pour les Lecteurs qui voudront perfectionner leur discernement: Vous rendrez au Public le service que cet Ecrivain a prétendu leur offrir, quand il lui

a donné ses Caracteres. Venons à ceux de son Successeur le Theophraste Moderne.

Le Chapitre des biens de fortune est encore un de ceux qu'il a tirez de Monsieur de la Bruyere ; mais il a pris plus que le titre; quelques pensées l'ont accommodé, il les a transcrites sans façon. M. de la Bruyere a dit page 264. *Que d'amis, que de parens naissent en une nuit au nouveau Ministre &c....* Son imitateur prononce de la même maniere, *les amis se presentent en foule à qui est en place &c...*

Page 209. ligne 26.

Nous lisons dans Monsieur de la Bruyere page 302; *Si un Grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peutêtre de se trouver souvent dans le pouvoir de faire plaisir.* Le Copiste dit, *Que peut-on envier aux Riches? Une seule chose; le pouvoir qu'ils ont de faire des heureux.*

Page 210. ligne 25.

Monsieur de la Bruyere page 289. *envie aux Grans d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur, & par l'esprit, & qui les passent quelquefois*; l'écho repete, *La*

gloire des Puiſſans eſt de voir des gens de merite qui ont beſoin de leur protection. Page 212, ligne 1.

Page 449, Monſieur de la Bruyere dit, *Un homme rouge ou feüille-morte devient Commis, & bientôt plus riche que ſon Maître, il le laiſſe dans la roture, & avec de l'argent il devient noble*; Le Theophraſte Moderne s'en plaint auſſi, & preſque dans les mêmes termes; *Qui pourroit s'aſſûrer de ne pas faire ſon valet plus grand Maître que ſoi, travailleroit à ſa petite fortune; nous voyons trop de gens ſuperieurs à leurs premiers maîtres.* Pag. 214, ligne 28. Tous ces Caracteres, comme vous voyez, Monſieur, ſe rapportent fort.

Si les gens de merite étoient sûrs de réüſſir, ils ne pourroient pas aſſûrer leur probité. Page 218, lig. 2. Cette maxime eſt fauſſe; elle ſuppoſe comme certaine une choſe qui n'arrive pas toûjours. Je ſçai que la vertu a beaucoup de peine à ſe conſerver au milieu des honneurs & des biens; mais il eſt dangereux de conclure que quiconque eſt riche & élevé, ceſſe d'être honnête homme. L'Auteur n'a pas crû

qu'on tireroit cette conſequence de ſa reflexion. Quand il s'eſt ſervi du mot d'*aſſûrer*, il a voulu faire une petite pointe, *Sûrs de rëuſſir, ils ne ne pourroient aſſûrer &c....* Il n'aimeroit pas tant les jeux de mots, s'il avoit lû avec attention ce conſeil d'un homme qui a une grande juſteſſe d'eſprit; » On doit éviter les rencon-
» tres froides, les équivoques, les poin-
S. Evrem » tes, & les jeux de mots comme des
to. 2. p. 69 » ornemens indignes de la veritable
» éloquence. On les pardonne avec pei-
» ne aux honnêtes gens, même en ba-
» dinant dans une converſation libre; Monſieur de ſaint Evremont a raiſon; ces ſortes de brillans forment rarement une penſée juſte.

Page 119. lig. 26. *Foible conſolation qui reſte à un homme déchû de ſa fortune, de dire qu'il a de la naiſſance; c'eſt ce que je voudrois cacher, ſi je n'avois pas de bien.* Pourquoi cacher ſa naiſſance? Quand un homme dans ſa mauvaiſe fortune conſerve des manieres dignes de ſon origine, il n'y a point à la cacher. *Sans argent*, continuë-t-il, *il ſemble qu'on ne ſoit plus noble.* L'Auteur n'a pas raiſon de vouloir dégrader les No-

bles indigens ; contentons-nous, Monsieur, de les plaindre, & permettons-leur de vanter une noblesse que leurs actions ne démentent point, quoi que les richesses ne l'accompagnent plus.

La mediocrité a plus de charmes que l'abondance, ce n'est rien dire de nouveau &c.... L'Auteur se rend justice. Quand il avance une chose qui n'est pas de lui, j'aimerois qu'il l'avoüât de bonne foi. Disons à sa loüange qu'il a renouvellé cette déclaration sincere à la page 545, où il nous a prevenu de cette sorte, *je ne veux rien dire de nouveau &c...* Dans le Caractere suivant il devoit avoir la même sincerité, & ne nous pas donner pour nouvelle cette pensée, *Il fait monter si haut son necessaire, qu'il est impossible d'avoir du superflu* ; La maxime est usée, je ne sçai de qui elle est, ou plûtôt de qui elle n'est point.

Page 260. lig. 4.

ibid. lign. 13.

Ce n'est point encore une reflexion nouvelle que celle-ci, *la moderation n'est souvent qu'une vertu paresseuse.* Monsieur de la Rochefoucault a dit, *La moderation est la langueur*

Ibid. lig. 25.

& la paresse de l'ame; au lieu de *paresse* mettre *paresseuse*, il n'en a coûté que le changement d'un substantif en un adjectif.

Page 222. lig. 11. *On console un malheureux, malheureux je ne puis mieux dire*; Il me semble au contraire que l'Auteur s'expliquoit beaucoup mieux en disant; *On console un malheureux innocent*, cela s'ajustoit à la suite, *on accable de reproches un malheureux coupable de son infortune.*

Dans Monsieur de la Bruyere page 397. vous avez lû, *Il y a une espece de honte d'être heureux à la vûë de certaines miseres.* Cette pensée vous a paru belle sans doute, l'Auteur est de nôtre goût; il l'a même trouvée si belle, qu'il l'a copiée mot pour mot; Page 223. lig. 26. *Il y a des pauvretez si affreuses, qu'elles donnent aux riches une secrette confusion de leur état.* Cela est bien imaginé, mais l'honneur de la pensée est dû à Monsieur de la Bruyere.

Page 226. lig. 25. *Folie de déclamer contre les élevations, c'est un dépit superbe qui fait parler les malheureux.* Pline le jeune dont les lettres me charment, dit

dit que Licinianus qui de Senateur devint Professeur de Rhetorique pour avoir de quoi vivre, se vengeoit de la fortune par les harangues qu'il faisoit contre elle, *Seque de fortunâ præfationibus vindicat.* Montagne disoit aussi, *vengeons-nous des Grans à en médire.* Lib. 4. Ep. 171

Autre titre de l'invention de l'Auteur; il se déchaine terriblement contre les Provinciaux; il paroît dans ce qu'il en écrit un peu de prevention. Je ne veux point, Monsieur, qu'elle ait part à ce que je continuë de vous écrire. CHAPITRE DE LA PROVINCE.

Les climats éloignez de Paris, & de la Cour, ne produisent ni la justesse d'esprit, ny la politesse des mœurs. Page 234. ligne 3. Quoi, le bon sens n'est que dans la Capitale du Royaume, & aux environs de Paris? Tous les Provinciaux sont des gens impolis, ou peu sensez? Les seuls Parisiens ont tout l'esprit du monde en partage? Ce jugement n'est pas équitable; l'Auteur est sans doute Parisien; il veut défendre l'honneur de sa nation, mais il s'y prend mal. La Province auroit droit de reclamer presque

tous les hommes illustres qui ont brillé sous le sçavant regne de LOUIS LE GRAND: Bergerac, Maucroix, Le Païs, Mainard, Voiture, Balzac, Ablancourt, Corneille, sont ceux que je nomme, sans tous les autres qui ne se presentent pas à ma memoire. Aprés des témoignages aussi nobles, des noms aussi connus, soûtiendra-t-on *qu'il n'y a guere de bien*

Ibid. li. 2. *à dire de la Province.* Mauvaise these, ridicule entêtement d'un Auteur *badaut.*

Page 236. ligne 14. *Il ne manque à la Province que des theâtres.* L'Auteur n'est pas excusable d'ignorer que les Théâtres ne manquent point dans les Provinces: Les representations peuvent n'être pas fort exactes, mais il ne s'agit que de sçavoir si en Province on n'a pas le plaisir de la Comédie? La question est bientôt decidée; il n'y a personne qui ne sçache qu'il y a plusieurs troupes de Comediens de campagne, & que nos meilleurs Acteurs ont fait leur apprentissage parmi eux.

Page 240. ligne 5. *Un Normand l'est jusqu'au dernier jour de sa vie; Plaise à Dieu qu'il ne*

le soit pas jusqu'au dernier moment. Plaise à l'Auteur de se rendre moins obscur. Pretend-il faire entendre que le Normand est équivoque dans la declaration de ses dernieres volontez, double même & artificieux dans l'accusation de ses fautes ? Il devoit le dire sans user de finesse ; cependant s'il l'avoit dit, je lui aurois demandé où il avoit appris que les Normands ne declarent pas sincerement leurs pechez ? S'il est Confesseur, c'est une indiscretion de nous reveler le secret de leur conduite ; si ce ne sont là que des préjugez d'Auteur, il est blâmable de les communiquer ; ces jugemens apportent du scandale.

La Cour & la Ville ne sçauroient tant cacher de ridicule, que le Provincial en montre. C'est trop outrer le caractere des Provinciaux. Quelques-uns, Monsieur, je l'avouë, ont des manieres peu polies, mais leur conduite n'est pas telle qu'on doive les croire des *hommes presque differens de ceux qui sortent du sein des grandes villes.* Monsieur de la Bruyere page 435. s'est contenté de dire, » Ce

Page 241. ligne 28.

Page 246. ligne 25.

» lui qui se jette dans la Province, y
» fait bientôt d'étranges découvertes ;
» il avance par des experiences conti-
» nuelles dans la connoissance de l'hu-
» manité, il calcule presque en com-
» bien de manieres differentes l'homme
» peut être insuportable. Monsieur de la Bruyere laisse au Provincial le titre d'homme ; nôtre Auteur n'en fait point à deux fois, il le lui ôte du premier coup, il le traite de *sauvage*, de *feroce*, de *barbare* ; & comme ce seroit une contradiction, aprés avoir ainsi dépoüillé les Provinciaux des avantages de la nature humaine, de leur donner la qualité d'*hommes*, l'Auteur plûtôt que d'y tomber, les appelle *habitans des bois* ; c'est en bon françois les comparer aux bêtes. Qu'il y a d'extravagance dans tous ces caracteres !

Ibid.

Page 242. ligne 3.

Il ne sied point aux gens de Province de venir faire ici les Courtisans, les Magistrats ; avant qu'ils ayent appris la seule maniere de s'habiller à la mode de la Cour, celle de prononcer à la façon du Barreau, il faut plus de temps qu'ils n'en peuvent vivre. Exageration insuportable ! Il y a

donc bien de l'art à s'habiller comme les autres? C'eſt l'affaire du tailleur. Eſt-il ſi difficile de prononcer conformément à l'uſage ? Un peu de memoire applanit toutes les difficultez. Ceci confirme que l'Auteur n'a perſonne en vûë ; car nous ne connoiſſons ni Magiſtrats, ni Courtiſans à qui ce caractere puiſſe être appliqué.

Goût dépravé que celui du Provincial.... On eſt à Paris d'un goût plus difficile. Je me range ici du côté du Theophraſte Moderne, il a raiſon. *Le Provincial* qui a paru ſouhaiter ſes Caractéres, *a le goût dépravé.* Paris au contraire *ennemi des talens mediocres*, n'admire pas les ſiens, & n'applaudit point à ſon ouvrage. Au reſte, Monſieur, je ne blâme point ceux qui l'ont acheté, j'en ay fait la dépenſe comme pluſieurs, moins par une entiere eſtime pour le Livre, qu'afin de donner avec connoiſſance de cauſe la préference à Monſieur de la Bruyere. Ibid. lig. 19

Je me doutois bien que nôtre Auteur n'iroit pas loin, ſans avoir recours à ſon guide. Monſieur de la

Bruyère page 239, a dit, *La Province est l'endroit d'où la Cour comme dans son point de vûë paroît une chose admirable*; La même pensée est dans le Theophraste Moderne page 246. *L'endroit du monde où tout est admirable, c'est la Province..... La Cour paroît belle, je m'imagine, à ceux qui ne l'ont jamais vûë.*

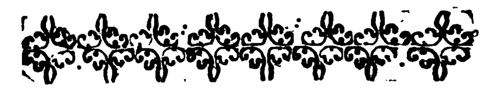
Page 251. il prononce souverainement en faveur des gens de sa nation; *je donne la préférence à celui qui réüssit le mieux à copier l'illustre Citoyen.* L'Auteur appréhendoit que nous n'entendissions pas ce qu'il vouloit exprimer par *l'illustre Citoyen*; une petite note à la marge porte *le Parisien.* Il est de Paris, n'en doutons plus; je ne sçai quelle reconnoissance il attend de ses compatriotes, mais il ne perd aucune occasion d'en parler avantageusement.

* Page 252. lign. 28. Les Provinciaux *sont venus chercher dans nôtre ville une perfection qui leur manquoit; sans elle ils n'étoient ni des hommes admirables, ni des hommes accomplis.* Ce dernier adjectif devoit préceder l'autre; car ce n'est pas l'admiration qui rend les gens par-

faits, elle les suppose tels; en sorte que c'est leur perfection qui les rend admirables. Pour la regularité du discours, il faloit donc en changer l'ordre, & mettre, *sans elle ils n'étoient ni des hommes accomplis, ni des hommes admirables.*

L'Auteur s'avise en finissant ce Chapitre, de dire quelque bien de la Province: Elle n'est point si dépourvûë de merite, qu'on n'en trouve beaucoup à loüer dans elle; je n'ajoûte point cela, Monsieur, parce que j'écris à un Provincial. Quand même on n'épargneroit pas vôtre nation, il faudroit épargner vôtre personne; vous êtes l'honneur de la Province; tant qu'elle aura des Sujets tels que vous, on aura tort de lui en vouloir. Je suis avec une parfaite estime vôtre &c.





LETTRE XIV.

VII. REPONSE DU SOLITAIRE.

Examen de ce que Monsieur de la Bruyere *a dit sur* les biens de fortune.

MONSIEUR,

Quoi qu'on dise, vous voyez que je ne laisse pas de continuer l'entreprise. Jugez de là combien j'estime l'honneur d'être en commerce de lettres avec vous. Je suivrai toûjours le même ordre.

Page 179. ligne 10. *O homme important & chargé d'affaires, qui à vôtre tour avez besoin de mes offices, venez d ns la solitude de mon cabinet, la Philosophie est accessible &c...* Monsieur de la Bruyere

sé peint sous la figure d'ùn Philosophe occupé sur les Livres de Platon; *Vous m'apportez*, continuë-t-il, *quelque chose de plus precieux que l'argent & l'or, si c'est une occasion de vous obliger.* Rien n'est mieux pensé, & ne seroit exprimé plus délicatement, si c'étoit bien parler que de dire *apporter une occasion*; l'usage est pour *offrir* ou *donner*; ce verbe n'affoiblissoit point la pensée, *Vous m'offrez*, ou *vous me donnez quelque chose de plus precieux &c...* Page 180. lig. 9.

Il poursuit, *L'homme de Lettres est trivial comme une borne au coing des places*; cette comparaison l'est beaucoup. *Il est vû de tous, & à toute heure, & en tous états*; il faloit en demeurer là, sans ajoûter, *au lit, nud, habillé &c....* Ce détail est trop ouvert; car ce n'est point faire l'éloge d'un homme de merite, que de le rendre visible *au lit*, & de le produire tout *nud*. L'Auteur nous assûrera néanmoins page 463. que *le merite a de la pudeur*; quel moyen de le croire, si les gens de merite se laissent voir *au lit, nuds &c?...* Il ne faut point, si le merite a de la Page 180. ligne 22.

pudeur, que ceux qui ont du merite, s'exposent aux actions qui la choquent.

Page 181. ligne 22. *Devenu noble par une charge, il ne lui manquoit que d'être homme de bien; une place de Marguillier a fait ce prodige.* Ce n'est point, Monsieur, une telle place qui est capable de faire ces prodiges; tout au plus donne-t-elle la reputation d'homme de bien; & encore est-on quelquefois si prévenu contre le titre de Marguillier, qu'il nuit au nom de probité qu'on s'étoit déja acquis.

Page 182. ligne 4. Il dit d'une femme qui avant que son mari entrât dans le huitiéme denier, *elle cheminoit seule & à pied, entendoit de loin le Sermon... sa vertu étoit obscure, & sa devotion connüe comme sa personne*; La vertu & la devotion sont la même chose; la vertu de cette femme étoit obscure, sa devotion l'étoit par consequent; la personne l'étoit aussi, puisqu'elle ne faisoit pas de bruit dans le monde, & qu'elle n'y avoit aucun rang; ainsi l'Auteur a voulu dire, *Sa vertu étoit obscure, & sa devotion aussi peu connüe que sa personne*; autrement il n'y a pas de sens.

L'on porte Creſus *au Cimetiere... il ne luy eſt pas même demeuré de quoi ſe faire enterrer, il eſt mort inſolvable, ſans biens &c....* Creſus n'a pas de quoi ſe faire enterrer, qu'eſt-il neceſſaire d'ajoûter qu'il eſt *mort inſolvable, ſans biens*? autre inutilité; on n'eſt inſolvable que parce qu'on eſt ſans bien. Si l'on vouloit marquer ces traits, il faloit tranſpoſer l'ordre, & dire, *L'on porte* Creſus *au Cimetiere, il a manqué de bien, eſt mort inſolvable, il ne lui eſt pas même demeuré de quoi ſe faire enterrer;* Cette derniere phraſe encherit alors ſur la precedente : car un homme peut être inſolvable, & néanmoins avoir de quoi payer ſes obſeques; c'eſt une dette privilegiée, une obligation religieuſe & conſacrée, qui s'aquite avant toutes les autres : au lieu que *Creſus* ne laiſſant pas de quoi ſe faire enterrer, on eſt perſuadé qu'il eſt mort inſolvable. Page 181. ligne 17.

Si vous regardez par quelles mains elles paſſent avant de devenir un mets exquis &c.. Le Praticien ſe ſert de cette conjonction *avant de*; l'Ecrivain poli ajoûte un *que*; *Avant que* Page 185. lig. 13.

de devenir un mets exquis, & d'arriver à cette propreté & à cette elegance qui charment nos yeux &c.... Je ne condamne point ſans ſçavoir, mais je doute de ce terme *l'elegance d'un repas* : Juſqu'à ce que l'on m'aſſure qu'elle eſt propre, je ne me ſervirai du mot d'*elegance*, que pour exprimer la beauté d'un diſcours, & je dirai qu'il n'y a pas beaucoup d'*elegance* dans le caractere dont il s'agit.

L'Auteur y fait deux comparaiſons; La premiere eſt tirée des *cuiſines où l'on reduit en art & en methode le ſecret de flatter le goût ; ſi l'on voit le repas ailleurs que ſur une table bien ſervie, quel dégoût !* La ſeconde, *Si vous allez derriere un Théâtre, ſi vous conſiderez combien de gens entrent dans l'execution des mouvemens, vous direz, ſont-ce-là les principes & les reſſorts de ce ſpectacle? De même n'approfondiſſez pas la fortune des Partiſans.* Monſieur de la Bruyere employe ces deux comparaiſons, pour décrier la proſperité des gens d'affaires; je veux que la premiere ſoit juſte, la ſeconde ne l'eſt pas. Tant s'en faut que j'eſtime moins un ſpectacle,

lorsque j'approfondis les ressorts de toutes les machines, ce sont au contraire ces choses qui me le font admirer davantage : il est étonnant que le succés dépendant de tant de moyens soit si égal & si certain, vû qu'il ne faudroit que l'interruption d'un mouvement, un filet rompu, un contretemps pour faire échoüer le spectacle, & mettre tout en déroute.

Il arrive jusqu'à donner à l'une de ses filles pour sa dot &c... Ce n'est pas là du beau françois : *Il arrive jusqu'à une fortune qui lui permet de donner* &c... La phrase est un peu plus longue, & beaucoup plus correcte. Dans le reste du caractere qui contient environ dix lignes, vous remarquerez, Monsieur, cinq fois *pour*, c'est trop de quatre. Page 187 ligne 27.

Je vais prendre le parti des financiers ; leur cœur que je crois tendre & sincere me démentira-t-il ? *Il y a une dureté de complexion & d'état.... l'on tire de celle-cy de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille ; un bon financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfans.* Si par ces mal- Page 190 ligne 15.

heurs de famille l'Auteur entend *la mort* de quelques proches, l'expression n'est pas juste; la mort est à la verité un mal commun à tous les hommes; mais ce mal qui n'est tel qu'à cause qu'il est la punition du peché, ne doit point être appellé malheur par des gens qui esperent une autre vie.

De la reflexion morale je passe à une reflexion politique. Nous devons entendre par ces *malheurs de famille*, une banqueroute, une disgrace, une infidelité. Oh est-il vrai que le financier soit insensible à ces malheurs? Qu'une banqueroute arrive dans sa famille, il perd son credit; qu'un de ses parens soit disgracié, il a un patron de moins; Je veux bien qu'il ne plaigne pas ces maux par rapport à ceux qui les ressentent; mais par raport à luy-même, il doit en être touché: Ainsi c'est une imagination chimerique que cette *dureté de condition & d'état*. Un financier comme un autre *pleure ses amis*, ils le soûtenoient; *sa femme*, elle étoit ou l'Auteur ou la conservatrice de sa fortune; *ses enfans*, il a le regret,

ſi la mort les lui enleve, de voir paſſer ſon bien à des collateraux.

Celui-là eſt pauvre dont la dépenſe excede la recette; voila le ſtile de la Chambre des Comptes. Monſieur de la Bruyere l'a crû propre aux Caracteres; il s'en eſt encore ſervi dans le même chapitre page 236, *Leur dépenſe etoit proportionnée à leur recette*. J'aimerois miéux ſubſtituer au terme de *recette* celui de *revenu*, & dire, *Celui-là eſt pauvre qui dépenſe au delà de ſes revenus.... leur dépenſe étoit plus grande que leurs revenus*: La phraſe eſt plus noble. Page 196. ligne 28.

Il n'y a rien dont on voye mieux la fin que d'une grande fortune. Ce *mieux*-là n'eſt pas bien; *plûtôt* étoit le vrai mot, & faiſoit une juſte oppoſition à ce qui précede; *Il n'y a rien qui ſe ſoûtienne plus long-temps qu'une médiocre fortune; il n'y a rien dont on voye plûtôt la fin que d'une grande fortune*. Ce ſont des veritez que l'experience confirme. Page 197. ligne 6.

L'on ne ſe rend point ſur le deſir de poſſeder & de s'agrandir &c.... ce tour plaît fort à l'Auteur, il l'a déja gliſſé au chapitre des femmes page 79. Page 197. ligne 28.

Une coquette ne se rend point sur la passion de plaire &c... Voila ma preuve ; mais je passe legerement sur ces petites observations.

Page 98. ligne 5. *Il n'y a au monde que deux manieres de s'élever ou par sa propre industrie, ou par l'imbecillité des autres.* La faveur qui nous previent, n'est-elle pas un troisiéme moyen de parvenir ? Souvent ce n'est point l'*industrie* qui la procure ; un homme n'a point brigué : Elle n'est point aussi l'éfet de l'*imbecillité du patron*, il a fait un bon choix : en un mot c'est un homme de merite qui parvient sans intrigues ; sa propre industrie, ni l'imbecillité de personne n'a aidé à son élevation.

Page 100. ligne 23. *Il y a des ames sales, paitries de bouë & d'ordure, éprises du gain & de l'interêt, comme les belles ames le sont de la gloire & de la vertu, capables d'une seule volupté qui est celle d'acquerir* &c... Bien des gens, vous en seriez du nombre, Monsieur, feroient difficulté de parler de la sorte ; *Des ames paitries de bouë & d'ordure*, je permets cette expression à ceux qui croyent l'ame materielle, quoi que

Je n'approuve pas leur sentiment : *Des ames paitries de gloire*, cela est noble si l'on veut, mais ces metaphores passent trop le naturel. *Capables d'une seule volupté* &c.... Ces mots qui sont éloignez de celui auquel ils se rapportent, font prendre le change ; en sorte qu'on les aplique d'abord *aux belles ames*, bien qu'ils s'entendent de *ces ames sales paitries de bouë & d'ordure* ; j'ai beau écrire cette façon de parler, je ne m'y accoutume point.

Dîne bien, Clearque, *soupe le soir* ; *mets du bois au feu, achete un manteau, tapisse ta chambre, tu n'aimes point ton heritier, tu ne le connois point, tu n'en as point* ; Si Monsieur de la Bruyere ne nous avoit défendu de penser qu'il désigne quelqu'un dans ses Caracteres, je croirois pour sauver la justesse de celui-ci, que ce *Clearque* dont il parle, est un homme peu accommodé. Quand même je me representerois ce Clearque pauvre, & reduit à vendre ses fonds pour subsister, seroit-il blâmable, & pourroit-on lui reprocher qu'il n'aime pas ses heritiers, à moins qu'on ne vou-

Page 103 ligne 6.

lût l'obliger de se haïr pour l'amour d'eux ? Je n'avois jamais oüy dire qu'un homme qui soupe, qui se chauffe, qui s'habille, qui se meuble, n'aimoit point ses heritiers. Monsieur de la Bruyere pretend donc que quiconque en a, doit se laisser mourir de faim, de froid, aller tout nud ? Mauvais sistême ; conseil à negliger. S'il eût dit à Clearque, *Dine bien*, *fais grande chere*, *achete des meubles superflus*, *joué*, *dissipe*, *mange ton bien* ; on conçoit que telles profusions ne conviennent à personne ; & bien moins à celui qui a des heritiers.

Encore un mot, non pas à ajoûter, mais à retrancher, *Soupe le soir* ; il est inutile de mettre *le soir*, chacun sçait que *le soir* est le temps où l'on soupe ; je m'étonne que l'Auteur n'ait pas averti Clearque *de diner à midy*, craignoit-il que Clearque ne confondît les repas, & ne se trompât aux heures ? mais cette observation de l'heure du diner qui manque ici, n'a pas été negligée dans le portrait de *Cliton* page 416. Cliton *n'a jamis eu en toute sa vie que deux*

affaires, *qui est de diner le* matin, *&* *de souper* le soir.

Autre pensée fausse sur l'avare: *L'avare dépense plus mort en un seul jour, qu'il ne faisoit vivant en dix années.* Page 203 lig. 15. Ce n'est pas l'avare qui dépense, un mort n'agit point, & ne peut dépenser; mais comme l'Auteur vient de le dire au Caractere precedent, c'est *l'heritier prodigue*, qui *paye de superbes funerailles*. A ce petit défaut prés, sa reflexion est juste.

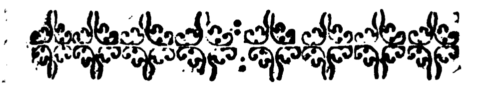
Le plus heureux dans chaque condition est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort, & à laisser à son Successeur. Page 204 lig. 24. Monsieur de la Bruyere change bientôt de sentiment. Dix pages au dessus, en parlant des Riches, *Il n'y a pas*, a-t il dit, *de quoi leur porter envie; ils ont assez à perdre par la mort, pour meriter d'être plaints.* Page 194 lig. 1. Vanter le bonheur des Riches, exagerer leur malheur & toûjours par une même raison, il faut que dans l'un ou l'autre cas la raison soit mauvaise.

... *Les Chambres assemblées pour une affaire tres capitale* &c.... Page 20[illegible] lig. 26. Ces sortes d'adjectifs n'ont pas besoin de l'accompagnement de *tres*; le mot em-

porte avec soi l'excellence du superlatif ; comme on diroit mal, *une affaire tres premiere*, il n'est pas mieux d'écrire *une affaire tres capitale.*

Page 208. ligne 28. *C'est une trop grande puerilité que de s'exposer à une grande perte.* Ce mot *puerilité* est là bien puerile ; il ne signifie rien, ou signifie mal. La *puerilité* est une badinerie d'enfant, nom qui ne convient guere à la fureur du jeu. Heureux ceux à qui l'on ne peut pas reprocher cette passion ruïneuse. Souffrez, Monsieur, que je vous exhorte, vous qui êtes dans le grand monde, à fuir ces occasions de perdre son bien sans honneur, & sans ressource.





LETTRE XV.

Où sont examinez deux Chapitres du Theophraste Moderne, *celui* de la Ville, *& celui* de la Cour.

MONSIEUR,

Je vous sçai bon gré de la déference que vous me marquez ; je ne crois pas pouvoir mieux faire pour la meriter, que de me rendre assidu à répondre à vos lettres. J'examinerai dans celle-ci deux chapitres ; Que le nombre ne vous en effraye point, mes reflexions seront courtes.

La ville étudie les manieres de la Cour, on voit qu'elle s'attache à les copier, son malheur est de s'y attacher en vain. L'Auteur a un sort contrai- Page 255 ligne 4.

re ſans l'avoir plus heureux. On voit qu'il s'attache à copier Monſieur de la Bruyere ; de peur de s'y attacher en vain, il ne change rien dans la penſée, & déguiſe peu l'expreſſion ; Dis-je vrai ? j'en cite un nouvel exemple ; *Paris pour l'ordinaire le ſinge de la Cour, ne ſçait pas toûjours l'imiter* ; cela eſt, comme vous voyez, peu different du caractere que vous venez de lire.

Labr. page 130.

La page 257 nous offre un pareil trait d'imitation... *que ces mêmes amis ſe trouvent à la Cour, ils n'y ſont pour lui que des gens de ſa connoiſſance, & ne redeviendront ſes amis qu'à la Ville.* Le Theopraſte Moderne ne s'eſt pas contenté de prendre cette penſée à Monſieur de la Bruyere page 249, où il écrit, *C'eſt beaucoup tirer de nôtre ami, s'il eſt encore un homme de nôtre connoiſſance* ; il ſe la ſeroit dérobée à lui-même, s'il en eût été l'inventeur ; car il a déja dit page 171, *Leurs amies de l'année paſſée ne ſont celle-ci que des femmes de leur connoiſſance.*

C'eſt preſentement le tour de Monſieur de la Rochefoucault ; il va ſer-

vir de modéle; une de ſes reflexions porte, *L'air bourgeois ſe perd quelquefois à l'armée, mais il ne ſe perd jamais à la Cour*; le Theophraſte Moderne dit auſſi, *L'air bourgeois ſe contracte à la ville, & ſe perd difficilement à la Cour.* Reflex. 293. Page 257. ligne 27.

Il eſt temps qu'il donne du ſien; je voudrois qu'il nous en donnât toûjours, s'il étoit plus heureux dans ſes productions : vous en allez juger; *L'homme de ville court aux fêtes, aux ſpectacles, aux carouſels, aux cérémonies. L'homme de Cour choiſit ces temps, pour ſe renfermer dans ſa famille.* L'Auteur ſe trompe; car la preſence de ceux qui compoſent la Cour, eſt neceſſaire dans ces occaſions: ainſi il n'eſt pas vrai qu'ils choiſiſſent ces temps pour ſe renfermer dans leurs familles. Page 158. ligne 8.

L'homme de robe a de quoi ſe venger des premiers Courtiſans, il s'en venge en éfet par le beſoin qu'ils ont de lui, ſans qu'il ait à ſon tour beſoin d'eux. Je doute, Monſieur, qu'un Magiſtrat, quelque indépendant qu'il ſoit, ne dépende pas de ceux que l'on appelle *les premiers Courtiſans*. Il a Page 259. ligne 8.

besoin de leur estime, de leur protection même, pour être plus assûré de celle du Prince.

Ibid. l. 14. *L'épée & la robe se regardent avec des yeux d'envie ; la Cour & la ville se blâment réciproquement.* J'ai vû cela quelque part, & je ne me trompe pas, c'est justement dans Monsieur de la Bruyere. *Je ne sçai*, dit-il, page 307, *d'où la robe & l'épée ont puisé de quoi se mépriser réciproquement.*

Il n'est pas non plus bien difficile de deviner d'où le Caractere suivant est tiré... Ibid. lig. 29. *Cette envie ne regnoit pas autrefois, l'homme de robe étoit homme d'épée, l'homme d'épée étoit homme de robe,.. Les hommes ne se piquent plus de réunir ces Caracteres ; ils optent, & s'en tiennent à un talent, avec le dessein de mépriser tout ce qu'ils n'ont point resolu d'être.* La reflexion de Monsieur de saint Evremont a été d'une grande ressource au Theophraste Moderne : en voici les termes. Aujourd'huy chaque profession fait une attache particuliere. La plus grande vertu des gens d'Eglise est de se donner tout entiers aux choses Ecclesiastiques, & ceux que leur ambition

Œ. J. p. 178. » Aujourd'huy chaque profession fait une at-
» tache particuliere. La plus grande
» vertu des gens d'Eglise est de se don-
» ner tout entiers aux choses Ecclesias-
» tiques, & ceux que leur ambition

à poussez au maniment des affaires, «
ont essuïé mille reproches d'avoir «
corrompu la sainteté de vie où ils «
s'étoient destinez ; les gens de robe «
sont traitez de ridicules, aussi-tôt «
qu'ils veulent sortir de leur profes- «
sion, & un homme de guerre ordi- «
nairement a de la honte de sçavoir «
quelque chose au de-là de son mé- «
tier. « Nôtre Copiste n'a point de honte de s'approprier ce qu'il y a de meilleur dans les Ouvrages ; & il n'est *Moderne*, qu'en ce qu'il se conforme exactement à cet usage nouvellement introduit par les Plagiaires.

Que les Villes seroient desertes & peu frequentées, si les hommes retirez du monde ne quittoient leurs solitudes, pour venir grossir le nombre des Citoyens, & augmenter celui des bâtimens ! L'Auteur auroit bien pû se passer de ce trait de satire, & ne point ajoûter quelques lignes aprés, *La ville n'offre des plaisirs qu'aux hommes qui ont juré de ne les point prendre* ; Il devoit se dire par avance à lui-même ce qu'il dira page 324. *En verité nous sommes injustes de blâmer les amusemens innocens de quelques hommes retirez du monde.*

Page 261. ligne 25.

Page 262. ligne 14.

„ Que ferions-nous, Monsieur, sans
„ la compagnie de ces hommes qui
„ nous instruisent, qui invoquent pour
„ nous? S'ils bâtissent des maisons, ils
„ élevent en même temps des Autels;
„ nous sommes heureux qu'ils dai-
„ gnent accepter nos charitez, & les
„ consacrer par ce moyen; nous ne som-
„ mes pas même dignes de leur conver-
sation. Malheur à qui leur fait un crime d'une chose qui est dans l'ordre de Dieu.

Page 265. ligne 25. *Là* (aux thuilleries) *malgré moi je censure la maniere, l'habillement, le marcher, le visage de tous ceux qui passent &c...* Je suis tres persuadé que la critique est volontaire, sur tout chez l'Auteur qui ne sçauroit s'empêcher de l'adresser à des hommes saints.

Le caractere qui suit a été fort approuvé, le détail en est beau. Venons au Chapitre de la Cour.

Page 279. ligne 1. *Il se trouve à la Cour de vrais merites, des hommes veritablement sages, mais ce ne sont pas les meilleurs Courtisans.* L'Auteur ne parle pas juste; les plus sages Courtisans sont aujourd'huy les meilleurs, parce que le fin

Courtisan est celui qui sçait se rendre agréable aux yeux du Prince ; or pour en venir là, il faut une probité exacte, une veritable sagesse, un merite accompli.

Les scelerats trouvent à la Cour de l'occupation, ils y sont quelquefois employez. Vous me demanderez comment l'Auteur a appris ce secret: Qu'aurez-vous à répondre, Monsieur, quand je vous dirai qu'il n'invente point cette maxime ; Il la tient de Monsieur de la Bruyere, où elle est presque dans les mêmes termes, *il faut des fripons à la Cour, auprés des Grans.... il y a des occasions où ils ne peuvent être suppléez par d'autres.* Page 280. ligne 6. Labr. p. 261.

Ce n'est pas la seule reflexion que le Theophraste Moderne lui doit dans ce chapitre ; l'Original porte, *l'air de Cour est contagieux.... on l'entrevoit en des fouriers, en de petits Controlleurs &c.... L'air de Cour est vain,* écrit le Copiste, page 285, *il produit dans ceux qui le respirent, un entêtement qui ne semble permis qu'aux premieres charges.* Labr. page 244.

Autre imitation, ou plûtôt autre larcin. *C'est une grande simplicité, le*

sons-nous dans Monsieur de la Bruyere page 247, *que d'apporter à la Cour la moindre roture, & de n'y être pas Gentilhomme.* J'ai lû dans les nouveaux Caracteres, *celui à qui on peut reprocher un vice de roture, fait mal de trancher du Courtisan &c.*

Page 281. ligne 26.

Ne verrons-nous rien dans cet Auteur qui soit de lui? Pardonnez-moi, Monsieur; les deux pages suivantes sont exemptes de repetitions, mais cela ne s'étend pas plus loin; ne souhaitons point trop cependant qu'il suive son genie; il le conduit à l'erreur; témoin ce qui est à la page 286. *Le Courtisan qui prescrit à ses pensées la même reserve qu'à ses discours, n'ose permettre à son esprit de libres & d'équitables jugemens; s'il n'estime pas le tiran, la politique lui défend de le mépriser.* On peut assûrer qu'il n'y a jamais eu d'homme assez esclave pour s'opposer à ses propres sentimens; l'esprit est libre dans les fers, la servitude du corps n'engage point avec elle l'imagination. Tant de politique qu'il plaira à l'Auteur, elle ne va point jusqu'à ôter la liberté de juger; elle empêche seulement que les

jugemens ne se produisent au dehors. Ainsi un Courtisan a beau être politique, il ne s'avise pas d'estimer en lui-même le tiran; il deteste au contraire ses vices, il deteste encore la politique, & les raisons secretes qui l'empêchent de le mépriser ouvertement. C'est donc une nouvelle faute d'ajoûter *Un courtisan flateur dit autant de bien du mauvais Prince, que du Prince accompli. Qui assûreroit qu'il en pense moins du tiran, que du parfait Souverain?* Ce sera moi qui assûrerai à l'Auteur que le Courtisan flateur ne pense pas tant de bien du tiran que du bon Prince. Un *flateur* prodigue des loüanges qu'il sçait bien qu'on n'a pas meritées; or en supposant que ce Courtisan *flate* le mauvais Prince, il est naturel de connoître qu'il pense moins de bien du tiran qu'il flate par politique & par interêt, que du parfait Souverain qu'il louë avec justice & par inclination. Page 286. ligne 26.

Le plaisir de ne point voir à la Cour ces gens enviez, hais, inutiles, ou trop estimez, s'achete par une grace qui va être recüeillie au delà des monts. Je ne Page 287. ligne 28.

yeux pas nier affirmativement que cette pensée soit du Theophraste Moderne, mais il ne veut pas aussi que j'en dérobe l'honneur à Monsieur de S. Evremont, qui dit au sujet de Germanicus, à qui on donna un commandement éloigné. » Il petit ce
Tom. 1. p. 124. » Germanicus si cher aux Romains, dans » une armée où il avoit moins à craindre les ennemis de l'Empire, que » l'Empereur qu'il avoit si bien servi; » Il ne fut pas seul à se ressentir de » cette funeste politique. Les emplois » éloignez étoient des exils misterieux, » les Charges, les Gouvernemens ne » se donnoient qu'à des gens qui de» voient être perdus, ou à des gens » qui devoient perdre les autres. Cette politique a été de tous les regnes; d'elle est venu *l'Ostracisme* des Atheniens, ils envoyoient en exil ceux qui étoient les plus riches, qui avoient le plus de credit & d'amis.

Encore Monsieur de la Bruyere sur les rangs; *Rien ne fait plus d'hon-*
Labr. p. 339. *neur à un Prince que la modestie de son favori*; Son Imitateur a pretendu déguiser ce caractere en disant page 288, *l'insolence d'un favori desho-*

tore en quelque sorte le Prince. Le Theophraste Moderne est bien conseillé d'avoir recours aux bons Auteurs. Quand une chose est de lui, il est presque sûr qu'elle donnera matiere à la critique, en voici la preuve : *Je ne sçache pas de plus grans malheurs, que de perdre la fortune & la vie ; je n'en scache pas de moindres, qu'ait essuïez un Courtisan critique.* Il est bien vrai, Monsieur, qu'un Courtisan qui se donne la liberté de railler merite d'être puni, mais l'Auteur ne devoit pas perdre cette occasion de loüer la bonté du Roi, qui n'a jamais fait perdre la vie aux Censeurs imprudens ; il s'est contenté de leur ôter la funeste liberté de médire, sans toucher à leurs biens, sans menacer leurs jours. L'exemple de Monsieur le Comte de Bussi Rabutin s'offre à ma plume contre l'indiscretion du Theophraste Moderne. M. de Bussi crû l'Auteur d'une piece hardie, est seulement enfermé dans la bastille, il trouve enfin grace auprés du Roi, qui desiroit de le trouver innocent. Mille semblables exemples à produire, si je ne craignois de renouvel-

Page 296. ligne 18.

ler le chagrin de plusieurs familles ; qui ont eû la confusion de s'être veües comblez d'honneurs dans le temps que le Prince offensé étoit en droit de les punir.

Page 297. ligne 17. *Entrez dans la Chapelle, étudiez-y la contenance des Courtisans ; les plus devots prient Dieu, mais tous adorent un homme de qui seul on peut dire que le Seigneur est là veritablement adoré.* J'allois dire que ce caractere imite fort celui de Monsieur de la Bruyere page 276, *Ce peuple paroît adorer le Prince, & le Prince adorer Dieu.* Son Copiste a poussé la chose plus loin, en quoi il se contredit ; Car il admet dans la Chapelle des Courtisans *devots qui prient Dieu* ; il faut donc conclure que tous n'adorent pas le Prince ; la pensée devoit être adoucie en ces termes, *La plûpart adorent un homme de qui seul on pourroit presque dire que le Seigneur est là veritablement adoré.*

Nôtre Auteur a voulu finir ce Chapitre comme son modéle. *Quel parti doit prendre un Courtisan ? Celui de la retraite, il est le meilleur :* Monsieur de la Bruyere conclut aussi son cha-

Page 301.

pitre sur la Cour par ce petit caractere, *Un esprit sain puise à la Cour le goût de la solitude & de la retraite.* Pour vous, Monsieur, esprit encore plus sain que tous les autres, vous puisez le goût de la retraite dans l'étude, source qui jamais n'est troublée ni interrompuë. Quand serai-je assez aimé du monde, pour en être content, ou plûtôt quand me haïra-t-il assez, pour m'obliger de lui dire Adieu. Labr. p. 287.



LETTRE XVI.

VIII. REPONSE DU SOLITAIRE.

Qui contient ses reflexions sur le septiéme & huitiéme Chapitre de Monsieur de la Bruyere, *le premier intitulé* de la ville, *le second traite* de la Cour.

MONSIEUR,

Nous nous suivons de prés ; j'ai à examiner dans cette Lettre les mêmes Chapitres que vous avez examinés dans vôtre derniere. Le malheur est que je n'espere pas y trouver moins de défauts. La preuve n'en sera que trop tôt faite.

C'est là précisément, (Monsieur de la Bruyere parle des femmes qui se

promenent aux thuilleries) *C'est là précisément qu'on se parle sans se rien dire, ou plûtôt qu'on parle pour les passans.* Quand on se sert de cette conjonction *ou plûtôt*, il semble que c'est pour rendre plus intelligible une chose qui ne l'étoit pas assez ; ici tout au contraire ; ce qui précede *ou plûtôt* n'est point obscur, ce qui le suit, l'est beaucoup. Page 217. ligne 17.

Cela va jusqu'au mépris pour ceux qui ne sont pas initiez dans leurs misteres. On connoît bien que c'est une metaphore ; mais on aimeroit mieux que les termes consacrez aux choses saintes, ne fussent point appliquez aux profanes. Page 218. lig. 6.

Les Sannions *& les* Crispins *veulent encore davantage que l'on dise d'eux qu'ils font une grande dépense qu'ils n'aiment à la faire.* On ne dit pas, *je veux davantage que*, *&c....* on dit *j'aime mieux*, *je veux plûtôt &c.* Il n'y a pas dans le reste de la phrase une grande élegance ; le tour est simple & commun. Page 223. ligne 16.

Ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes qui ne l'estiment point qu'il court à l'indigence, & qu'aujourd'hui Page 226. ligne 6.

en carrosse, il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied. Quel moyen faut-il pour aller à pied? Les chemins sont ouverts aux pauvres comme aux riches, aux indigens comme aux autres: il ne faut que des jambes pour marcher; la déroute des affaires ne bouche les ruës à personne; disons que Monsieur de la Bruyere a voulu faire une Antitese, *Aujourd'hui en carrosse, il n'aura pas le moyen d'aller à pied.*

Page 227. ligne 5.

Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui, & ce qu'il fit hier; & il meurt ainsi aprés avoir vêcu. Comme ce mot *ainsi* n'a aucun rapport au verbe *il meurt*, ce peut être une transposition échapée à l'Auteur, qui, s'il y avoit pris garde, n'âuroit pas manqué d'écrire, *il meurt aprés avoir ainsi vêcu.*

Dans le caractere qui suit, il y a de beaux traits; tous ne le sont pas également: celui-ci est un peu embroüillé. *On parle d'un camp & d'une revûë, il est à Oüilles, il est à Acheres, il aime la guerre, il la voit de prés, & jusques au Fort de Bernardi.* CHANLEY *sçait les marches*, JACQ.

Page 228. ligne 7.

QUIER *les vivres*, DUMETZ *l'artillerie; celui-ci voit, il a vieilli sous le harnois &c...* Est-ce là, Monsieur, un jugement que l'Auteur fait porter à celui qu'il dépeint, ou est-ce un jugement que l'Auteur porte lui-même? Un mot eût éclairci cette petite difficulté. *Celui-ci voit &c.* quand on met *celui-ci*; il est d'usage de l'entendre de la derniere personne de qui l'on vient de parler. L'Auteur a parlé en dernier lieu de *Dumetz*, cependant il est impossible que *celui-ci* se rapporte à lui; il n'est pas non plus regulier de le faire rapporter à l'homme dont il s'agit; son nom devoit être repeté.

Voila toutes les femmes en campagne, pour l'avoir pour galant. Rien n'étoit plus facile que de retrancher un de ces *pour. Voila toutes les femmes en campagne, pour en faire leur galant.* Page [illegible] ligne 20.

Monsieur de la Bruyere fait l'éloge des femmes de la Cour, qui honorent le merite.... *Comme elles regorgent de train, de splendeur & de dignitez, elles se délassent volontiers avec la Philosophie ou la vertu.* Ceci Page [illegible] ligne 5.

demande plus d'une reflexion. *Regorger de train* pouvoit se dire d'un certain fou qui croyoit avoir avalé un carrosse. A parler plus serieusement, on ne dit point *regorger de train*, quoi que l'on dise *regorger de bien* ; ici la metaphore vient de ce que l'on suppose que le desir des richesses est une *faim*, *Auri sacra fames. C'est une faim insatiable d'avoir & de posseder*, ai-je lû page 188. *Regorger d'honneurs*, cette expression n'est pas moins élegante, parce que l'usage donne aussi à l'ambition le nom de *soif.* Mais *regorger de train* ne peut être un mot usité, qu'aprés que l'on aura mis en vogue celui-ci, *être affamé de carrosse*, ou cet autre, *la faim & la soif des équipages.* Passons à la seconde reflexion ; *elles se délassent avec la Philosophie ou la vertu.* La conjonction *ou* prépare à une difference ; y en a-t-il entre *la Philosophie* & *la vertu?* J'ai toûjours crû qu'il étoit permis de confondre l'amour de la sagesse avec la sagesse même, & par consequent la vertu avec la Philosophie.

Si je voulois m'arrêter aux mots à

J'en trouve beaucoup dans ce chapitre qui ne sont pas vieux, car Monsieur de la Bruyere en est l'inventeur; ils ne sont pas même nouveaux, car personne aprés lui ne s'en sert. *Une femme qui petille de goût & de complaisance pour un homme qui a carrosse*; plus bas, *cette fatuité de quelques femmes &c...* page 237, *c'est ineptie dans le particulier.* Avoüons, Monsieur, qu'il y a bien de l'affectation dans ces termes. Pag. 231. ligne 11.

DE LA COUR.

Tout ce grand rafinement n'est qu'un vice que l'on appelle fausseté; Monsieur de la Bruyere parle d'un *homme qui sçait la Cour qui agit contre ses sentimens*; le vice qu'il dépeint seroit mieux designé par le nom de *fourberie*, que par celui de *fausseté*; le mot de *fausseté* convient proprement aux veritez deguisées, aux écritures alterées & contrefaites. Page 234. ligne 14.

Ils sont précisément comme on leur fait, vrais singes de la royauté. La phrase retournée eût été plus exacte, *Vrais singes de la royauté ils sont précisément &c....* Finir un caractere par un nominatif qui prépare à un autre verbe, cela n'est pas regulier. Page 235. ligne 20.

Page 241. ligne 9. *L'on peut avec une portée d'esprit fort médiocre y faire de grands progrés, un homme d'un merite solide ne fait pas assez de cas de cette espece de talent, pour faire son capital de l'étudier.* Le verbe *faire* est trop repeté, & cette repetition diminuë l'agrément de la pensée.

Page 246. ligne 2. *Ils sçavent à la Cour tout ce que l'on peut y ignorer.* Cela est étrangement rude ; *tout ce que l'on y peut ignorer* est plus agréable aux oreilles.

Page 248. ligne 25. *Il n'y a rien à la Cour de si méprisable & de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à nôtre fortune, je m'étonne qu'il ose se montrer.* Qui ne prendra ceci pour une ironie, se trompera; je suis presque du sentiment de vôtre Auteur; on doit quelquefois éviter l'ironie dans un discours qui n'est fait que pour être lû ; Car il est si ordinaire de prendre le change, que dans un autre endroit où M. de la Bruyere a fait une ironie, il le déclare, de peur qu'on ne s'y trompe ; *Ironie forte*, s'écriet-il, *ironie forte, mais utile & propre à mettre vos mœurs en sûreté. Continuez*, dit-il ailleurs, *d'employez*

Cy-aprés page 289.

Page 447.

cette ironie *comme les sots sans le moindre discernement.*

Me suis-je trompé, Monsieur, quand j'ai trouvé obscur ce caractere? *Celui qui voit loin derriere soi un homme de son temps & de sa condition, avec qui il est venu à la Cour la premiere fois, s'il croit avoir une raison solide d'être prevenu de son propre merite, & de s'estimer davantage que cet autre qui est demeuré en chemin, ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur, il pensoit de soi même, & de ceux qui l'avoient devancé.* Je doute que l'Auteur se soit entendu lui-même, ou que personne ait compris ce que toutes mes recherches n'ont pû déveloper.

Page 24[illegible] ligne 1.

On demande & on obtient, mais dit-on sans l'avoir demandé, vieux stile, menterie innocente, & qui ne trompe personne. Quoi que cette menterie ne trompe personne, elle ne doit pas être jugée innocente; une fausse modestie, un orgüeil secret portent à ce mensonge; or de tels motifs le rendent criminel; je dis plus, un prétexte legitime ne rendroit pas ce mensonge innocent.

Page 256 ligne 13.

Artifice grossier, finesses usées, &

Page 257 ligne 4.

dont le Courtisan s'est servi tant de fois, que si je voulois donner le change à tout le Public, & lui dérober mon ambition, je me trouverois sous l'œil & sous la main du Prince, pour recevoir de lui la grace que j'aurois recherchée avec le plus d'emportement. Cela est contraire à ce que l'Auteur a resolu de nous faire entendre ; il parle de ces gens qui pour être élevez à des emplois, les fuïent en aparence, & qui s'éloignent de la Cour, afin d'y être bientôt rappellez. M. de la Bruyere declare qu'il veut prendre le contrepied, & que *pour cacher son ambition, il va se mettre sous les yeux du Prince* ; tel moyen luy eût mal réüssi ; car on ne peut pas douter que ceux qui aprochent un Roy, n'ayent le dessein de demander des graces ; il appartient aux ambitieux de l'obseder, & de se trouver sous la main d'un prince qu'ils jugent liberal & magnifique. L'Auteur devoit donc prendre un autre tour, & s'expliquer ainsi : *Le Courtisan ne peut pas déguiser son ambition ; l'on n'en croit pas moins à celuy qui affecte de s'éloigner de la Cour, qu'à celui qui est sous*

les yeux, & sous la main du Prince.
- La page 258. renferme plusieurs Caracteres sur le même sujet.... *L'on postule une place dans l'Academie françoise...... Quelle moindre raison y auroit-il de travailler les premieres années de sa vie à se rendre capable d'un grand emploi, & de demander ensuite sans nul mistere & sans nulle intrigue, mais ouvertement & avec confiance d'y servir sa patrie, son Prince, & la Republique?* Trois observations à faire, deux sur ces mots, *L'on postule une place dans l'Academie françoise.* Vous sçavez, Monsieur, que les places de l'Academie françoise se briguent à present, comme autrefois le Consulat à Rome, & comme on brigue encore aujourd'hui les charges de Ville. Quand M. Arnauld Dandilli fit part au Public des Confessions de saint Augustin, Messieurs de l'Academie françoise à qui cette traduction avoit paru un Ouvrage accompli, offrirent une place dans leur Compagnie à ce digne Ecrivain si propre à l'honorer; il les remercia, & n'en voulut point: Piquez de ce refus, ils établirent cette regle cas

eux, que l'Academie se feroit à l'avenir solliciter, & qu'elle ne solliciteroit personne pour entrer dans son Corps. L'Academie s'est apparemment relâchée de la rigueur de cette loi en faveur de Monsieur de la Bruyere; car dans son remerciment à Messieurs de l'Academie, il leur dit,... *J'ai assez estimé cette distinction pour desirer de la devoir à vôtre seul choix, & j'ai mis vôtre choix à tel prix, que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation.* Ou bien si l'Academie continuë de se faire solliciter, Monsieur de la Bruyere n'a pas dû dissimuler qu'il avoit postulé cette place. Que si en effet il n'a tenté aucune démarche, il ne doit pas dire dans le caractere que j'examine, *L'on postule une place dans l'Academie*, à moins, comme je l'ai remarqué déja, qu'il n'y ait eu une exception pour lui. Il continuë, *Quelle moindre raison y auroit-il de demander ouvertement à servir sa patrie &c....* Je demande à Monsieur de la Bruyere si un homme auroit bonne grace de se presenter à la Cour,

& de tenir ce langage? *Avec bien des travaux je me suis rendu capable de tous les emplois, je veux servir ma patrie, mon Prince, la république.* Ce zele affecté n'excuseroit pas son imprudence; sa brigue ne feroit point aprouver son zéle; on blâmeroit sa témerité; & Monsieur de la Bruyere auroit été le premier à caracteriser un homme aussi orgüeilleux. Une preuve de cela est qu'il a établi une maxime toute contraire dans son chapitre du merite personnel, où il a dit, *Nous devons travailler à nous rendre tres dignes de quelque emploi; le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.* Là il défend les brigues, les sollicitations, il veut que ce soit nôtre merite qui nous fasse connoître, & ne permet pas le moindre empressement d'être connus. Ici il l'autorise, il le conseille; Ne suis-je pas bien fondé à l'accuser de se contredire.

Si vous demandez que font ces gens à la Cour? Ils reçoivent & envient tous ceux à qui l'on donne; On dit, *Porter envie à quelqu'un; être envieux de lui*, & non point *envier quelqu'un*, Page 259 lig. 25.

Le verbe *envier* n'est actif qu'à l'égard des choses, *Envier le merite, le bien d'autrui*, & non à l'égard des personnes; c'est donc mal parler que de dire, *Envier les gens qui reçoivent*. Ce n'étoit pas là le sentiment de l'Auteur, qui page 297 a repeté la même phrase, *on les envie, s'ils reüssissent*, il parle de ceux qui se poussent à la Cour.

Page 263. ligne 7. *Un vieil Auteur, & dont j'ose raporter ici les propres termes, de peur d'en affoiblir le sens par ma traduction &c...* J'ose avancer que le mot de *traduction* ne vaut rien en cet endroit : *Traduire*, c'est mettre une langue en une autre, par exemple, le latin en françois. Or mettre du françois vieux & mauvais en un François bon & nouveau, comme c'est toûjours la même langue; cela ne s'appelle pas traduire.

Page 266. ligne 14. *La même place dont un homme de merite est refusé &c...* Je n'ai pas crû qu'on disoit *être refusé de quelque chose*, & quoi que M. de la Bruyere le dise, je ne crois pas encore que ce soit bien parler.

Autre phrase bien hazardée, *prof.*

Page 269. lig. 13.

sez ces gens enivrez de la faveur, tordez-les, ils dégoûtent l'orgueil, l'arrogance, la présomption. Metaphore outrée.

Page 268. lig. 4.

Il aime la faveur éperdûment, mais sa passion a moins d'éclat, il lui fait des vœux en secret; La passion d'un homme qui aime une chose *éperdûment*, ne peut pas être cachée; ou comment l'Auteur sçait-il que *Theodote* a une si forte passion, puisqu'elle n'éclate pas? Il devine apparemment; c'est donc pour cela, Monsieur, qu'il veut aussi que nous devinions une infinité de choses qu'il ne dévelope qu'à demi dans ce même caractere.

Page 270. ligne 4.

Tiran de la societé, & martir de son ambition &c... Ces mots empoulez sont suivis de comparaisons basses & pueriles.... *Il a des torrens de loüanges, pour ce qu'a dit un homme en faveur, & pour tout autre une sécheresse de pulmonique*; La comparaison n'est pas juste, il n'y a pas de gens qui crachent plus, & par consequent qui soient plus humides que les pulmoniques. La comparaison, fût-elle juste, ne seroit pas

Ligne 13.

magnifique, non plus que cette autre, *il a une ferveur de novice pour toutes les pratiques de Cour.*

Ligne 27.

C'est toûjours du Courtisan dont il parle..... *Il pleure d'un œil, & rit de l'autre*; j'aimerois autant dire qu'un homme pleure de la bouche & des lévres, puisqu'on le fait rire des yeux. Pourquoi ne pas écrire simplement, *il pleure & rit en même temps.*

Page 271. lig. 12.

Si vous voulez, Monsieur, une fine comparaison, je ne dois pas vous citer celle-ci; *Qui est plus esclave qu'un Courtisan assidu, si ce n'est un Courtisan plus assidu.* Telles comparaisons ne coûtent pas beaucoup, où il ne s'agit que d'ajoûter un comparatif au positif.

Page 274. lig. 2.

Les femmes du païs précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croyent servir à les rendre belles; Vous avez eû raison de blâmer cette phrase; je doute qu'il y ait plus de naturel dans l'expression que sur le visage des femmes, qui employent ces artifices.

Page 275. lig. 20.

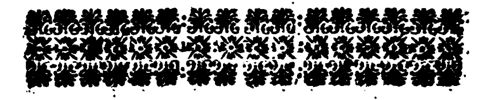
Qui sçait parler aux Rois, c'est peutêtre où se termine toute la prudence & toute la souplesse du Courtisan.

Page 278. lig. 9.

tisan. Ce nominatif, *Qui sçait parler*, demandoit un verbe ; l'infinitif étoit plus régulier, *Sçavoir parler aux Rois, c'est peutêtre où se termine toute la prudence du Courtisan*, ou bien, *qui sçait parler aux Rois a acquis toute la prudence du Courtisan* : On peut donner à cette phrase plusieurs autres tours.

Diseur de bons mots, mauvais caractere, je le dirois, s'il n'avoit été dit &c.... Ce trait est de Monsieur Pascal, & justement à la même page 279. J'admire cependant la bonne foi de M. de la Bruyere, il n'est pas toûjours si exact à avoüer que ce qu'il écrit, d'autres avant lui l'ont pensé. Pour moi, Monsieur, qui me pique de sincerité, je serai trop heureux que vous daigniez toûjours m'honorer de vôtre confiance. Je suis &c....

Page. 272. ligne 8.



LETTRE XVII.

Critique des Caracteres qui regardent les gens d'Eglise.

MONSIEUR,

Voila une chose de laquelle on ne s'est point encore avisé, de faire une satyre publique des Religieux & des Prêtres; Ce dessein est nouveau, & sans doute que l'Auteur ne l'a executé, que pour faire dire qu'il étoit capable d'inventer, mais il vaudroit mieux qu'il eût gardé le silence. Je vais donc prendre contre lui le parti des gens d'Eglise, & défendre leur caractere, si je ne puis tout-à-fait sauver leur conduite.

Page 304. ligne 7. *L'Oratorien est un digne Evêque, il reside & se sauve, que penser de*

de

traire? Il n'étoit pas necessaire d'ajoûter, *le contraire de ce qui vient d'être dit*; Car il n'est pas toûjours à propos de parler sans mistere; il faut quelquefois laisser tirer au Lecteur la conclusion.

On ne se soucie pas de quelques mille livres de rente plus ou moins; Monsieur de la Bruyere ajoûte un *de*, *quelques mille livres de rente de plus ou de moins*. Qui des deux a raison? Le Public opine pour le dernier; il a l'usage de son côté. Ibid. lig. 18.

L'Auteur blâme avec justice la conduite des femmes de qualité qui n'estiment pas assez leurs Aumoniers; mais lui-même est à blâmer de ce qu'il dit, *Les femmes de distinction ne veulent point se persuader du haut caractere de celui qui les sert en cette qualité*. Le mot de *servir* ne devoit pas être employé dans un caractere où l'on reprend une Duchesse de mettre son Aumônier au nombre de ses domestiques; il eût été plus honnête de prendre ce tour, *Elles ne veulent point se persuader du haut caractere de celui qu'elles appellent leur Aumonier*. Ce procedé de quelques Page 308. ligne 27.

femmes merite toute l'indignation du Censeur.

Page 312. lig. 13. *Ma foi augmente à la vûë de ces exemples, je ne m'en sentois presque plus auparavant.* Cette pensée n'est point differente de celle qui est à la page 286. *J'aperçois un Cardinal qui prie Dieu, je crûs qu'il y auroit de la confusion à ne pas l'imiter, sans la pieté de son Eminence je n'en avois aucune.* Je sçai bon gré à l'Auteur d'être si fort touché des bons exemples ; on ne trouvera point à redire qu'il copie entierement ces pieux modeles ; mais il pousse l'imitation plus loin ; il la porte jusqu'à se conformer sans aucune reserve aux Ecrivains originaux. Ce seroit une chose curieuse de sçavoir si la facilité qu'il a d'imiter les bonnes actions, n'est point causée par l'habitude depuis long-temps contractée, de copier les beaux écrits : Car il y a des gens, Monsieur, qui, quand une fois ils ont pris le parti d'imiter, imitent toutes les personnes de réputation : Si tel étoit le genie de tous les hommes, on permettroit aux Auteurs de s'approprier les bons

Ecrivains, pourvû qu'ils conformassent leurs mœurs à celles des hommes édifians. Par cette raison le Theophraste moderne dont la foi & la pieté augmentent à la vûë de quelques Solitaires, & en presence d'un Cardinal, est en droit d'imiter, en écrivant, Monsieur de la Bruyere. Ne trouvons donc point mauvais qu'il use de ce droit dans le caractere qui suit.

Heure penible que celle des Matines, il ne tient pas aux Chanoines que l'usage n'en soit reformé; les Chantres y vont, & les Chanoines gagnent en dormant le gros du Benefice. M. de la Bruyere page 552. a dit, *Les cloches sonnent dans une nuit tranquille, & leur mélodie qui reveille les Chantres & les enfans de chœur, endort les Chanoines, ils se levent tard, & vont à l'Eglise se faire payer d'avoir dormi.* Tout ce que nôtre Auteur a changé dans son caractere, a été de le reduire en moins de paroles; N'y eût-il fait aucun changement, nous sommes convenus de l'excuser, en faveur de ses imitations chrétiennes. Pag. 512. ligne 26.

Trente mille livres de rente aquierent Page 513. ligne 3.

à un homme le droit de ne point loüer Dieu. C'est une ironie, je l'apperçois bien ; mais nous tenons pour maxime qu'afin d'ôter l'équivoque, il est à propos d'user rarement de cette figure ; la pensée étoit plus claire, sans rien perdre de sa force, en mettant, *On diroit que trente mille livres de rente aquierent à un homme le droit de ne point loüer Dieu.*

De l'ironie, l'Auteur passe à l'hiperbole, & insensiblement il substituë toutes les figures les unes aux autres. *On nourriroit vingt Religieux de ce qu'il en coûte chaque année à leur Prieur grand partisan du tabac.* Le tabac n'est point assez rare, pour en exagerer si fort la dépense. A propos de cela, Monsieur, je vous ferai part d'un petit trait d'érudition, tel que je l'ai écrit dans mes recüeils ; peutêtre est-il aussi dans les vôtres. Les Prêtres en Espagne prenoient du tabac jusques sur l'Autel ; il y a dans le grand Bullaire des Seraphins une Bulle d'Urbain VIII. par laquelle il excommunie ceux qui prennent du tabac dans les Eglises : *Le Prieur grand Partisan du tabac* doit exami-

Page 314. ligne 7.

ner s'il n'a point encouru cette excommunication.

Ce qui devroit être la punition du crime, est la recompense funeste d'une mauvaise vocation, le prix fatal d'une vertu hipocrite. Cette pensée est fausse, & tres fausse. Une vertu hipocrite n'est-elle pas un crime? Une mauvaise vocation n'en est-elle pas un autre? On appelle hipocrisie tout ce qui a l'apparence de la vertu, sans en avoir le merite & la pureté; Une mauvaise vocation est celle qui a pour ressort l'ambition, l'interêt, d'autres motifs humains. L'Auteur donnoit une idée plus juste, en disant: *Ce qui devroit être la punition d'une vie scandaleuse, devient le prix d'une vertu hipocrite*; ou, *ce qui devroit être la punition d'une vie mêlée de dereglemens, devient la recompense d'une vie austere & penible.* S'expliquer de la sorte, c'étoit donner à la reflexion un tour regulier. Car il y a de l'opposition entre le scandale & l'hipocrisie, entre des actions publiquement mauvaises, & d'autres qui sont bonnes en apparence, au lieu que cette opposition necessaire à la jus-

Page 315. ligne 16.

tesse de la pensée, ne se trouve point dans les termes dont le Theophraste Moderne s'est servi.

Page 316. ligne 17. *La seule pauvreté glorieuse est celle dont on fait profession.* L'expression donne un air de nouveauté à cette pensée, qui pourtant n'est pas neuve: Elle est, si l'on peut ainsi parler, originaire de l'esprit de Monsieur de saint Evremont. Quand il vante le desinteressement des Romains dans les premiers temps de la Républi-que, il dit, » Je ne sçaurois plain-

To. 2. p. 34 » dre une pauvreté honorée de tout le » monde; elle ne manque jamais que » des choses dont nôtre interêt ou nô-» tre plaisir est de manquer. A dire » vrai, ces sortes de privations sont » délicieuses; c'est donner une joüis-» sance exquise à l'esprit de ce qu'on » dérobe aux sens.« Quelques lignes » aprés il ajoûte, » quand il n'est pas » honteux d'être pauvre, il nous man-» que moins de choses pour vivre dou-» cement dans la pauvreté, que pour » vivre magnifiquement dans les riches-» ses; Pensez-vous que la condition » d'un Religieux soit malheureuse, il » fait vœu d'une pauvreté qui le délivre » de mille soins.

L'Abesse de..... est d'une haute naissance, mais elle n'auroit pas eû le cadenas d'or. Je ne crois pas, Monsieur, qu'il y ait des Abaïes où la vanité ait introduit ce que la magnificence ne rend legitime que chez les Princes. Il me souvient néanmoins d'avoir lû dans Monsieur Patru qui plaidoit pour Madame de Guenegaud Prieure de l'Hôtel-Dieu de Pontoise, un article du libelle injurieux fait contre elle, où l'on disoit, *Elle a de riches tapisseries, des porcelaines, beaucoup de vaisselle d'argent, il ne lui manque qu'un cadenas d'or pour faire en toutes façons la Princesse.* On n'accusoit pas cette Abbesse d'avoir le cadenas d'or, on se contentoit d'écrire qu'il ne lui manquoit que cela. Le Theophraste Moderne a peut-être puisé son caractere en cet endroit; car les Auteurs, & particulierement les Critiques font usage de tout; ils prennent les objections pour des décisions, & les calomnies pour des faits. Ibid. L. 28.

Page 318, en parlant des dignitez qui sont recherchées dans les Cloîtres, il dit, *Sous un habit humble.* Ligne 41

on veut faire le Souverain, & maîtriser avec orgüeil les inferieurs; s'il y a des places à distribuer, on se les fait demander long-temps, on y interesse l'autorité des puissances seculieres. L'Auteur ne s'explique pas bien; comme il ne caracterise pas ceux qui demandent, mais ceux qui doivent accorder, il a dû dire, *On fait entrevoir l'égard qu'on aura à la sollicitation des puissances seculieres*; car il ne prétend pas marquer les brigues & les démarches des aspirans, mais l'ambition & l'esprit intriguant des Superieurs.

Page 319. ligne 12. *L'usage que l'on croyoit devoir à peine s'établir entre les Prelats, subsiste enfin parmi les Generaux: Ils se monseigneurisent, & se font donner de la grandeur par leurs propres Religieux, &c...* Supofé que ce caractere désigne une verité, j'aprouve l'Auteur de s'emporter contre ces usurpateurs de la gloire mondaine. Tout Abbé qui souffre qu'on le traite de *Monseigneur*, retracte publiquement son vœu d'humilité.

Page 320. ligne 21. *Comment ne s'est-on pas avisé d'introduire une paulette dans le Cloître? Ceux qui sont en place, acheteroient*

volontiers le droit de se maintenir & de resigner. Le bon sens manque ici; je demande pardon à l'Auteur de m'expliquer si librement; lui-même s'explique avec trop de liberté : Comment peut-il s'étonner qu'on n'ait pas introduit *la Paulette* dans le Cloître d'où les richesses sont bannies? Un droit qui ne se paye qu'en argent, seroit il bien établi dans un lieu où il n'est pas permis d'avoir, de posseder, de manier de l'argent? De plus il n'est pas excusable d'ignorer que les Benefices n'entrent point dans le commerce; le droit de les *resigner*, ne s'achete point : quoi que l'Auteur restraigne sa pensée aux Offices & aux Charges des Cloîtres, elle n'est pas moins à reformer; le vœu de pauvreté que les Religieux font, les met necessairement dans l'impuissance de rien payer, de rien acheter.

Un General est bien humble, qui n'a point encore dit ma mitre, ma crosse, mon diamant. Comme l'Eglise n'emprunte point le langage de la vanité, ce que les mondains appellent bague ou diamant, on le nom- Page 310, ligne 26.

me *anneau* dans le Sanctuaire. Un diamant est une parure profane; quand il fait partie des ornemens Pontificaux, on lui donne un nom plus modeste, il est la marque de l'alliance contractée avec l'Eglise, Epouse chaste, ennemie du luxe & de l'ambition; c'est pourquoi l'on dit l'*anneau*, & non pas le diamant d'un Évêque.

page 224. lig. 18. *Leurs exemples* (il entend les exemples des Solitaires qui frequentent les villes,) *leurs exemples ne nous touchent plus, ou s'ils nous touchent, c'est qu'il deviennent mauvais*. Il étoit necessaire d'adoucir la pensée, *ou s'ils nous frappent, c'est peutêtre qu'ils deviennent mauvais*. Car il n'est pas toûjours vrai que *nos vices s'emparent des Solitaires qui nous frequentent*. Au contraire il est quelquefois à propos que ces hommes retirez du monde y rentrent, pour venir nous confondre; c'est une grace (permettez que je renouvelle cette reflexion) c'est une grace que Dieu veut bien nous faire, de nous donner la communication de ses serviteurs; Nous ne la meritons pas; s'il nous abandonnoit

à la societé des méchans ; que deviendroient les foibles ? Nous avons besoin de la presence de quelques sages qui nous corrigent & qui nous édifient. Une seconde remarque à faire, est que ce seroit un mauvais présage de nôtre corruption que d'être seulement touchez des mauvais exemples ; les bons n'ont pas toûjours le malheur d'être inutiles ; L'Auteur l'a reconnû à la fin de ce chapitre, en voici la declaration, *Les mœurs des Solitaires m'édifient, leur vie me paroît innocente & admirable* ; ce dernier sentiment fait plus d'honneur à la verité & à la Religion. Page 332

Les Religieux prennent les nouvelles à toutes mains ; ils ont si peur de manquer de sujets de conversation, qu'ils diroient volontiers un conte de LA FONTAINE *pour une histoire assûrée.* Parler de la sorte, c'est bien peu estimer, je ne dis pas seulement le goût & le discernement des Religieux, mais leur vertu. Est-il honnête, charitable, Chretien, de supposer qu'ils lisent *les Contes de la Fontaine* ? Passe pour ses *fables* ; Elles contiennent de solides maximes, uti- Page 325 ligne 2.

les à l'instruction des mœurs ; au lieu que la lecture de ses contes n'est propre qu'à les corrompre. Une chose que j'ai occasion de vous apprendre, est que le Libraire qui s'étoit d'abord chargé d'imprimer ces *contes*, en eut du scrupule ; il brûla par le conseil de son Directeur tous les Exemplaires qui lui en restoient. Ce sacrifice contraire à l'interêt, est très conforme à la pureté du Christianisme ; les Lecteurs doivent le faire, quoi qu'il en coûte à leur curiosité.

Page 326. ligne 6.
Anthime vivoit obscurément dans le monde, vassal d'un Seigneur qui le traittoit avec dureté ; il resolut de le rendre à son tour le vassal. L'Auteur pensoit autrement qu'il n'a écrit, & il est plus mordant qu'il n'a voulu l'être. On ne peut pas s'imaginer qu'un homme entre dans un cloître à dessein de se venger. Si le dépit y jette quelques-uns, à Dieu ne plaise que nous le croyions excité par de tels sentimens ; C'est un dépit qui regarde personnellement celui qui est dégoûté de lui-même, ou rebuté du monde. Il n'y a point d'hom-

me assez déterminé, pour se proposer en entrant dans un cloître, de parvenir aux places où on a le funeste moyen de *rüiner des vassaux*. On ne songe dans ces premieres ardeurs d'une vocation naissante, qu'à obéir, & non point à commander, qu'à se dépoüiller de l'amour des richesses, nullement à obtenir la qualité de Seigneur. Ce qui m'oblige de croire le Theophraste Moderne plus mordant qu'il n'a voulu, est qu'il ajoûte à la fin de ce caractere, *Les Religieux eurent le fief; Anthime rüina innocemment son ancien Seigneur pour des droits de lots & ventes.* Anthime fut aparemment chargé des affaires de la Congregation, son ancien Seigneur devoit des droits pour l'aquisition de quelques terres, Anthime se trouva obligé de le poursuivre, le desordre se mit dans le bien du Seigneur devenu vassal, les frais l'abimerent, ce n'étoit point la faute d'*Anthime*. L'Auteur a jugé à propos de nous laisser deviner toutes ces circonstances; je m'en suis volontiers donné la peine, afin de ne laisser aucun soupçon contre la

conduite d'un Religieux, & que l'on ne crût pas un homme assez scélerat d'entrer dans un cloître pour ruiner son ennemi.

Page 326. ligne 19. Nôtre Auteur adresse aux Religieux qui aquierent des domaines, ces paroles ameres, *Je vois l'engagement de vos vœux, montrez un droit d'exemption, sinon je murmure, & je deteste vôtre infidelité.* Cette indignation n'est pas raisonnable, ces murmures sont injustes. L'engagement des vœux particuliers est la pauvreté; les particuliers la pratiquent aussi; mais dans l'établissement general il a bien fallu, ou que les Fondateurs, ou que les Rois ayent permis cette liberté d'acquerir. Que seroit-ce, si le détachement de tous les hommes retirez du monde, alloit jusqu'à renoncer aux moyens de conserver le fruit des charitez publiques? Les familles se trouveroient surchargées, on seroit obligé de compter de nouveau parmi ceux qu'on doit établir, des solitaires qu'on ne comptoit même plus au nombre de ses enfans. *Il est donc à propos que les Religieux ayent du bien, ce sont des res-*

sources dans les calamitez publiques, & pour l'état qu'ils soulagent par reconnoissance, & pour les malheureux qui se ressentent de leur charité. Cette conclusion est tirée par l'Auteur lui-même à la fin de cette page; ainsi, Monsieur, dans le parti que je prens, j'ai le Theophraste Moderne pour approbateur, il conteste les principes, & se réünit avec moi sur les consequences.

Beaux pretextes qui n'ont pourtant point été admis par les fondateurs &c... Page 325 ligne 19. L'Auteur pretend que le motif de *soulager l'état*, & *d'exercer la charité* envers les pauvres, n'a point été admis par les fondateurs. Sans examiner quels ordres sont déchûs de l'austerité de leur vie, nous devons croire que la necessité des conjonctures a justifié ces changemens; ils n'ont point été tolerez sans la participation de ceux à qui Dieu a donné l'esprit d'intelligence. Les particuliers ne laissent pas toûjours d'être pauvres, quoi que la Communauté soit riche, & nous devons admirer ce dénûment des particuliers dans une abondance commune. L'Or-

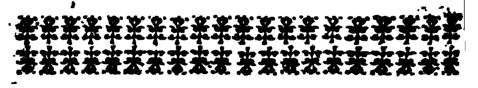
dre joüir de grans biens, mais le Chartreux n'a que sa cellule, & le Benedictin que sa petite chambre.

Page 329. lig. 1. *Si certains hommes morts depuis deux ou trois siecles revenoient au monde, & qu'ils vissent les deserts où ils vécurent, bâtis comme des Palais &c... Qu'elle idée auroient-ils de la Religion?* Ce tour est beau, mais l'Auteur n'en doit pas refuser la gloire à son modéle de peur qu'il ne s'avise de la lui contester; je vais citer l'endroit; c'est à la page 185. *Si certains morts revenoient au monde, & s'ils voyoient leurs maisons antiques possedez par des gens dont les peres étoient peutêtre leurs métayers, quelle opinion pourroient-ils avoir de nôtre siecle?* Au reste, Monsieur, je ne blâme point ces imitations; je ne blâme que la vanité d'un homme qui ose se donner l'honneur de l'invention d'autrui. On ne dispute point à l'Auteur celle de la phrase suivante, *Les Solitudes devenuës des lieux accessibles à la magnificence &c..* Cette expression est assûrément des plus nouvelles, sa nouveauté la rend même suspecte.

Page 332. ligne 4. *Ce chapitre iroit loin, mais la dif-*

tretion convient aux Auteurs &c.....
Le nôtre qui reconnoît avoir poussé la satire trop loin, s'excuse d'une maniere ingenieuse ; il feint de n'avoir pas songé à peindre les Solitaires de ce siecle, & déclare ironiquement que ses *Caracteres ne regardent que les hommes du temps passé, ou que les hommes du temps à venir.* Ce tour est fin, quoi qu'un peu mordant en apparence. Adieu, Monsieur, vous vous souviendrez qu'il y a prés de quinze jours que vous ne m'avez écrit.





LETTRE XVIII.

IX. REPONSE DU SOLITAIRE.

Examen du Chapitre des Grands.

MONSIEUR,

Je ne crois pas que vous imputiez à negligence le retardement de mes Lettres. Quand vous aurez les mêmes raisons qui m'ont empêché de vous écrire, vous serez toûjours excusé. Le chapitre que je vais examiner, est une suite de celui de la Cour. Monsieur de la Bruyere adresse à *Theagene* ces paroles. *Si vous êtes d'une naissance à donner des exemples plûtôt qu'à les prendre d'autrui, & à faire les regles plûtôt qu'à les recevoir, convenez avec cette sorte de*

Page 189.

gens de suivre par complaisance leurs dereglemens, quand ils auront par la déference qu'ils vous doivent, exercé toutes les vertus que vous cherissez; ironie forte, mais utile, tres propre à mettre vos mœurs en sûreté, à renverser tous leurs projets, & à les jetter dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont, & de vous laisser tel que vous êtes. L'Auteur ne doit point appeller une ironie *utile*, celle qui ne reforme point les vicieux dont il parle, celle par laquelle il ne se propose pas même de les reformer. D'ailleurs cette *ironie* que M. de la Bruyere dit *tres propre à laisser ces gens dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont,* ne doit pas à mon avis produire cet effet; Un libertin à qui l'on offre de suivre ses dereglemens, pourvû qu'il imite les bons exemples, voit bien le motif de cette condition, & plûtôt que de se déterminer à demeurer vicieux, il prend le parti de devenir sage.

Je ne sçai, dites-vous avec un air dédaigneux, Philante *a du merite, il a de l'attachement pour son maître, & il en est médiocrement consideré;* Page 191. ligne 9.

expliquez-vous, est-ce Philante, *ou le Grand qu'il sert que vous condamnez?* Cela ne demande point d'explication; il n'y a personne qui ne donne le tort au Grand, & qui ne plaigne le malheur de cet homme de merite.

Page 291. lig. 24. *Les grans sont si heureux &c....* Cela ne s'accorde guere avec ce que l'Auteur a dit auparavant, (page 271,) *Il y a un païs où les joyes sont fausses, & les chagrins réels.* Avec de fausses joyes & des chagrins réels nul ne peut être heureux.

Monsieur de la Bruyere fait parler les Grans, *évitons d'avoir rien de* Page 298. *commun avec la multitude &c....* Je ne lui fais, Monsieur, aucun deshonneur de croire qu'il a lû Tite-live; Pour moi qui le lis quelquefois, j'y ai reconnu la même pensée: Les Grans sont fâchez d'avoir quelque chose de commun avec les autres, même la lumiere & la figure humaine: *Ecquid sentitis in quan-* Lib. 4. *to contemptu vivatis; lucis hujus partem vobis, si liceat, adimant; quod spiratis, quod vocem mittitis, quod formas hominum habeatis, indignantur.*

Le caractere de ces gens qui, pour être distinguez du peuple, se font bâtiser sous des noms profanes, est tres délicatement touché par Monsieur de la Bruyere.

Si je compare ensemble les deux conditions des hommes &c.... Cet *ensemble* ne sert à rien, on entend bien que la comparaison réünit necessairement les choses. Ce n'est pas là la premiere fois que l'Auteur a joint cet adverbe à un verbe qui le supose, Page 289, il a dit, *En comparant ensemble les differentes conditions &c....* La faute n'est pas considerable. Page 309. lig. 7.

Si un Grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peutêtre de se trouver dans le pouvoir & dans l'occasion de faire plaisir. Je devine où Monsieur de la Bruyere a puisé ce beau sentiment. Vous avez accusé le Theophraste Moderne de lui avoir pris cette pensée, je vous ferai remarquer à mon tour que Monsieur de la Bruyere auroit bien pû la prendre à un Ancien * qui a dit fort élegamment, *Nullam majorem credide-* Page 309. lig. 23.

* Pacat.

rum esse Principum felicitatem quam fecisse felicem; Le bonheur des Princes est de faire des heureux. Monsieur de la Bruyere a répandu cette reflexion en plusieurs endroits. Page 180, *Vous m'apportez quelque chose de plus precieux que l'argent & l'or, si c'est une occasion de vous obliger.* Page 289, *L'avantage des Grans est immense par un endroit; je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur & par l'esprit.* A la même page, *Les Grans se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de faire venir dix pouces d'eau, mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joye, leur curiosité ne s'étend point jusque-là.* Page 347, *Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instans l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes.* Ne doutons point, Monsieur, que Pacat n'ait été imité dans tous ces Caracteres.

Page 305, ligne 10. *Sentir le merite, & quand il est une fois connu, le bien traiter, deux grandes démarches à faire tout de suite, & dont la plûpart des Grans sont fort incapables,*

capables. Je ne m'attendois pas que Monsieur de la Bruyere jugeât les Grans capables de maltraiter le merite, lui qui dans le Chapitre de la Cour page 230, a admiré les *dehors agréables & caressans, que quelques Courtisans ont naturellement pour un homme de merite, & qui n'a même que du merite.* Il a encore dit page 250, *qu'on n'attente rien à la Cour de pis contre le vrai merite, que de le laisser sans recompense.* Avoir jugé si favorablement des gens de la Cour, & en parler comme il fait en dernier lieu, c'est être peu sincere ou tres changeant.

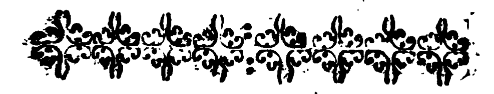
Il se tourne à droit où il y a un grand nombre, & à gauche où il n'y a personne; Ce terme de quantité *un grand nombre* demandoit un genitif, *un grand nombre de gens*, car on ne dit point, il y avoit au théâtre, à la promenade, un grand nombre; il faut specifier quelles choses on entend sous ce terme generique, comme un grand nombre de spectateurs, un grand nombre de carosses. Page 312. ligne 4.

A la Cour tous les dehors du vice sont specieux, mais le fond y est le même, Page 318. ligne 3.

que dans les conditions les plus ravalées ; tout le bas, tout le foible, & tout l'indigne s'y trouvent. Ces hommes si grans méprisent le peuple, & ils sont le peuple. Je reconnois, sans que l'Auteur l'avouë comme il a fait auparavant, qu'il a imité cette pensée de Monsieur Pascal. *On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices des grans hommes. Cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes ; on tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple.* Monsieur Pascal, dira-t-on, n'est pas un mauvais modéle, je suis de ce sentiment ; mais aussi que M. de la Bruyere ne nous vienne plus dire qu'il ne *suit aucune des routes déja pratiquées.* Adieu, Monsieur, je suis avec une parfaite estime &c...

Page 384.





LETTRE XIX.

Reflexions sur le Chapitre des Prédicateurs, *traité par* le Theophraste Moderne.

MONSIEUR,

Il plaît au Theophraste Moderne de donner le titre *des Prédicateurs* au chapitre que M. de la Bruyere a intitulé *de la Chaire*. Nous verrons ce qui est imité, & ce qui est de l'invention du Copiste, s'il est vrai qu'un Copiste en soit capable.

Cet homme tant souhaité... Cet homme venu pour consoler les Auditeurs jusque-là indignez de la profanation du ministere &c... L'Auteur veut peindre le Pere Seraphin à l'exemple de Monsieur de la Bruyere, qui s'est Page 482

écrié, *Cet homme que je souhaittois impatiemment, est enfin venu &c....* La difference de ces deux caracteres est que Monsieur de la Bruyere parle du Pere Seraphin nommé pour prêcher à la Paroisse de Versailles: Le Theophraste Moderne parle de lui, quand il prêcha à la Chapelle, & prétend qu'il n'y a pas eu les mêmes applaudissemens. C'est une question de fait, qui seroit bientôt décidée: Le saint Prédicateur qui n'envisage pas l'estime des hommes, s'embarrasse peu de l'obtenir, ou d'en être privé; l'humilité trouve mieux son compte avec les Critiques; ainsi le vertueux Capucin ne fera pas un procés au Theophraste Moderne, pour venir à la preuve de sa décision.

Page 338. ligne 8.
Un Sermon plaît, mais une Conference instruit, elle remüe le cœur, & l'autre n'a pas même eû l'avantage de le toucher. C'est donc à dire que l'Auteur n'a jamais entendu de Sermons qui l'ayent touché; tant pis, & je le plains. Mais s'il est vrai qu'il ait été à des Conferences, il a dû y apprendre que c'est un grand malheur de ne pas faire usage de la parole

divine par quelque bouche & de quelque maniere qu'elle soit annoncée.

Le goût des Homélies est tout-à-fait passé, elles ne subsistent que dans des Livres qu'on ne lit pas &c.... L'Auteur n'est pas bien informé. Un Abbé a depuis peu donné des Homélies au Public qui les a bien reçûës; Cet Ouvrage étoit digne en éfet de la protection de Madame la Duchesse de Bourgogne à qui il a été dédié. Ce qui a rendu le Theophraste Moderne hardi à conclure que le *goût des Homélies est passé tout-à-fait*, c'est apparemment l'autorité de Monsieur de la Bruyere qui a tranché en termes encore plus décisifs, *Le temps des homélies n'est plus; les Basiles, les Chrisostomes ne le ramenéroient pas; on passeroit en d'autres Dioceses, pour être hors de la portée de leur voix.*

Page 318. ligne 17.

Labr. page 591.

Le même Ecrivain a dit dans son Chapitre de la Chaire, page 589, *L'Orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, & convient avec tous en une chose que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir.* Cette pensée n'a

point été negligée par son imitateur;
il l'a ainsi tournée, *L'esprit admire*
Page 340. fig. 23. *les ouvrages de l'esprit, le cœur qui n'a point de part à ces eloquentes pieces, ne peut ébranler d'autres cœurs pour qui elles ne sont pas faites*; il ne s'agit pas, pour être touché d'un Sermon, que celui qui le debite, ait été lui-même touché; l'intention du Prédicateur n'est pas ce qui donne de l'efficace à ses paroles. De même qu'il peut arriver qu'un homme zelé qui renonce à l'éloquence, ne nous ébranle pas, il se peut faire aussi qu'un Prédicateur ambitieux & éloquent nous persuade. Ajoûtons, Monsieur, qu'une verité entre plus facilement dans l'ame, quand elle y est conduite par l'esprit du Ministre Evangelique; celui de l'Auditeur medite une belle chose, cette reflexion ne se fait guere sans la participation de son cœur; devenu sensible aux attraits d'une Morale délicate, il passera peutêtre de l'amour du bien à sa pratique. Helas quel sujet de crainte pour les peuples, si les prédicateurs ambitieux ne sauvoient personne; leur malheur est de se per-

être en même temps qu'ils travaillent au salût des autres ; c'étoit l'inconvenient que saint Paul trouvoit dans le ministere de la parole, il craignoit qu'en le remplissant avec succés, il ne devînt un reprouvé ; il étoit donc convaincu que les pieces éloquentes pouvoient toucher, même convertir, & qu'on ne recevoit pas toûjours avec indifference des veritez établies pompeusement & avec art. L'Auteur a sans doute reflechi depuis sur ces paroles de l'Apôtre, *Ne fortè cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar;* càr il adresse celles-ci aux Prédicateurs, *Ayez le courage de ne nous pas plaire, gagnez sur vous de renoncer à la gloire d'un grand nom, si vous ne nous sauvez pas, il est sûr que vous vous sauverez: Au contraire si par un beau discours vous nous portez à des desirs de salut,* (par là il convient qu'une piece éloquente peut toucher les cœurs) *il est douteux que vous fassiez le vôtre.* Cela merite le nom de contradiction ; pour peu qu'on desire une nouvelle preuve que la contradiction est dans toutes les formes, je raporterai encore

1. Cor. 9. v. 27.

Page 346. ligne 22.

ces paroles de la page 354, où vous verrez, *L'Orateur sacré doit rougir de sa propre corruption, lui qui en sanctifiant les autres, s'égare malgré toutes ses lumieres:* Ces termes, *en sanctifiant les autres*, achevent de montrer que les pieces éloquentes peuvent ébranler les cœurs: On n'en a jamais douté. Ainsi il ne faut pas songer à bannir de la Chaire l'éloquence, à moins que ce ne soit l'éloquence profane, indigne avec tous ses ornemens de servir à la parole de Dieu.

Ces ouvrages (Le Theophraste Moderne entend *l'éloquence de la Chaire*, Livre dont Monsieur Brettevile est Auteur, & *l'art de prêcher*, Ouvrage de quinze ou dix-huit feuillets environ) *Ces ouvrages ont leur merite, le dernier sur tout fait par un homme qui excelle dans cet art, dont il donne les regles, met à la tête de toutes une science épurée, & se propose de former un Apôtre aussi bien qu'un Orateur.* C'est un tour d'ami que cet éloge, non que Monsieur l'Abbé de Villiers n'en merite beaucoup, il prêche bien, & compose parfaite-

Page 343. ligne 19.

ment ; tout ce qui sort de sa bouche, tout ce qui échape à sa plume, a le suffrage des connoisseurs ; mais il est trop modeste, & n'a pas assez bonne opinion de ce Poëme, pour s'aller imaginer qu'il contienne toutes les regles de *l'art de prêcher* : quoi qu'il en ait le titre, il a seulement prétendu corriger la mauvaise action de quelques Prédicateurs ; de dire qu'il y ait là de quoi *former un Apôtre*, c'est pousser loin l'estime d'une Satire.

Uphene qui declame contre les spectacles, les court avec fureur, il aporte dans la chaire le geste qu'il a étudié au theâtre, &c... Ce caractere est outré ; il est permis de douter, & scandaleux de publier que des Orateurs chrétiens prennent des Comediens pour leurs modéles. Si des Prédicateurs ont des manieres de theâtre, j'entends un air declamateur, des tons vehemens, doucereux, une voix mal ou trop artificieusement conduite, un geste affecté ; ce sont les restes de l'éducation du College, plûtôt que les fruits d'une étude criminelle. Page 344. ligne 8.

Page 346. ligne 17.
Tant que la curiosité exigera des discours fleuris, empoulez, éloquens; le sort des Auditeurs sera d'écouter sans fruit; celui des Ministres de se perdre avec eux. La même chose vient d'être dite à la page précédente, *Art criminel qui perd tout ensemble & l'ambitieux Prédicateur, & l'Auditeur curieux*; elle sera repetée à la page 398 ;... *lui qui s'égare malgré ses lumieres.*

L'Auteur ne paroît pas bien prévenu en faveur de la Sorbonne. Vide p. 350. *Si* les Docteurs n'ont pas le don de la parole, ils trouvent moyen de se rendre utiles à l'Eglise par d'autres talens moins éclatans, mais également necessaires: ils combattent l'erreur, détruisent l'heresie, éclaircissent les difficultez de la Morale, soûtiennent la Religion. Si le Pere Bourdalouë a converti des Pecheurs, Monsieur Arnauld a convaincu des heretiques; comme les Livres nous instruisent autant que les discours, il n'y a pas plus de merite à bien parler, qu'à bien écrire: la verité ne doit pas moins aux sçavantes plumes, qu'aux bouches éloquentes.

La curiosité porte les Prédicateurs aux audiences; Elle m'y a porté comme eux, Monsieur, j'y en ai vû de tres celebres, & quand je vous nommerai le Pere B... & les Peres M... & M... vous n'en douterez point. Je ne sçai pas s'ils méprisoient les Avocats qu'ils venoient entendre; mais je sçai que les Avocats s'honoroient de les avoir eûs pour Auditeurs. Page 352. ligne 6.

Misandre *étoit autrefois un Avocat peu celebre, il crut acquerir plus de reputation dans la chaire: Aujourd'hui Prédicateur aussi peu employé, il dit par tout qu'il a choisi ce dernier état pour se délasser des fatigues du premier.* Ce caractere seroit-il échapé par hazard à l'Auteur? On assûroit il y a quelques jours, qu'un Avocat, (on ne le nommoit point) faisoit imprimer des Sermons; cela est assez extraordinaire; il ne le feroit pas plus, qu'un Prédicateur voulût nous donner des plaidoyers. Je serai fort trompé, si les discours en question vaslent ceux du Pere CHEMINAIS, ou si les plaidoyers que feroit un Prédicateur, meriteroient d'être com- Page 352. ligne 14.

parez à ceux de PATRU. Il faut que chacun étudie ses talens, & se renferme dans les bornes de sa profession.

Monsieur de la Bruyere dans son chapitre de la Chaire, a fait le parallele des Avocats & des Prédicateurs. Le Theophraste Moderne fait le même parallele d'une maniere nouvelle : ainsi pour cette fois nous ne le traitterons pas de plagiaire ; il nomme dans ce paralele Messieurs DAGUESSEAU, DEFLEURI, & RORTALL, Avocats generaux du Parlement. Que ces genies sont sublimes, que ces bouches sont éloquentes ! La Magistrature est honorée d'avoir de tels Sujets, & la Justice tres heureuse d'avoir d'aussi illustres défenseurs.

Page 356. lig. 24. *Un Ordre déja celebre par le nombre de ses Prédicateurs, met en vogue ceux qui aspirent à le devenir. Tel élevé dans un Corps où ces talens ne sont point connus, est foiblement estimé, qui dans un autre eût acquis le titre d'habile.* L'Auteur a raison ; si sa pensée avoit besoin d'autorité, il ne faudroit que rapporter celle de Mon-

sieur de la Bruyere au chapitre du merite personnel, *Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs & sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve.* Revenons au Theophraste Moderne qui en parlant de cet homme élevé dans un corps où l'on ne se pique pas de prêcher, ajoûte, *il lui manque d'être le confrere de* BOURDALOUE, *ou de* MASSILLON. Je ne vous dis rien du Pere Bourdalouë, connu même de ceux qui ne connoissent pas la Religion qu'il prêche; il y auroit beaucoup à vous dire du Pere Massillon Prêtre de l'Oratoire; Quelques éloges qu'on lui donne, il les merite. Labr. p. 5..

On découvre sans peine le larcin des jeunes Retheurs &c.... la même chose peut être dite du Theophraste Moderne; on découvre sans peine ses larcins. *Autant de personnes qui les écoutent, sont*, poursuit il, *autant d'accusateurs qui le chargent.* Il n'est pas vrai que les larcins des Prédicateurs soient aperçûs de tout le monde; de même que les vols de l'Auteur ne se Page 35. ligne 15.

ront pas découverts par tous ceux qui le liront ; il faut, comme je crois l'avoir dit, Monsieur, beaucoup d'étude, & une grande application ; il faut confronter aprés avoir lû, & relire afin de ne s'y point tromper ; L'exercice que demande ce travail impossible à quelques-uns, donnera auprés d'eux à nôtre Auteur l'avantage d'être crû sur sa parole le Theophraste Moderne, & l'inventeur de tous ses caracteres : D'un autre côté que de Lecteurs ne s'y méprendront pas !

Page 358. ligne 2. *Si tous les Orateurs aportoient dans la Chaire des discours de leur invention*, Scribonius *le Copiste ne se fût jamais enrichi à ce métier &c....* Il commençoit à ne plus tant valoir ; de nouveaux Orateurs paroissent qui le releveront infailliblement ; chacun d'eux brigue leurs sermons ; les Copistes & leurs Clercs n'y peuvent suffire ; on veut du *Massillon*, & du Pere *Maure*.

Page 359. lig. 1. *Citer, la mode n'en est plus &c....* ce n'est pas d'aujourd'hui que la mode en est passée, ou du moins que les Maîtres de l'éloquence ont desiré

qu'elle passât. Petrone louë un mauvais Orateur nommé *Agamemnon*, de ce qu'il ne citoit point. On re- « marquoit, dit il, qu'il avoit ramas- « sé dans les Livres tout ce qui « regarde la sainteté & l'infaillibili- « té des Oracles, mais il avoit cela de « bon qu'il ne citoit point des vers « d'Esiode ni d'Homere «. En éfet, Monsieur, si l'on prouve par un discours chargé de citations, que l'on a beaucoup lû, souvent l'on montre qu'on a plus de lecture que de discernement. Nous remarquions autrefois que les autoritez dont on enfloit un Sermon, étoient celles qu'on devoit supprimer. Monsieur de la Bruyere a fait de ce défaut un beau caractere; je ne crains point que moi qui blâme les citations, je sois blâmé de hazarder celle-ci. » *Hérille*, soit qu'il parle, qu'il harangue, ou « Labr. p. 470 qu'il écrive, veut citer; il fait dire « au Prince des Philosophes, que le vin « enivre, & à l'Orateur Romain que « l'eau tempere. S'il se jette dans la « Morale, ce n'est pas lui, c'est le di- « vin Platon, qui assûre que la vertu « est aimable, le vice odieux, & que «

» l'un & l'autre se tournent en habitu-
» de : les choses les plus communes,
» les plus triviales, & qu'il est même
» capable de penser, il veut les devoir
» aux Anciens, aux Latins, aux Grecs;
» ce n'est ni pour donner plus d'au-
» torité à ce qu'il dit, ni peutêtre pour
» se faire honneur de ce qu'il sçait, il
veut citer.« Ce caractére est beau, &
vient bien à ma reflexion.

Page 361. ligne 20. Ariste *descend de Chaire, tres content de sa personne; un premier Carême lui vaut une pension; le second une Abbaye; il se menace de quelque chose de plus, & ne voudroit pas parier qu'à la nomination prochaine on ne le fît Evêque.* Ce trait est rempli de finesse, je le declare d'autant plus volontiers qu'un trait pareil m'a fort réjoüi dans Monsieur de la Bruyere.

Labr. p. 281. *Theonas avoit enfin renoncé à la Prélature, lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il est nommé aux Evêché. Rempli de joye & de confiance sur une nouvelle si peu attenduë, vous verrez, dit-il, que je n'en demeurerai pas là, & qu'ils me feront Archevêque.* Il y a bien du naturel dans cette peinture.

L'Auteur critique les Prédicateurs

qui briguent les Chaires :... *Cette préference* (que donnent les Marguilliers ,) *cette préference, ainsi que tout ce qui a le nom de grace, s'accorde par comperes & par comeres, par amis si l'on veut &c*.... cela est plat, & dégenere dans le bas stile. Page 307, ligne 26.

...*Afin que le Libraire ne se repente point d'avoir acheté le Manuscrit , il reste à souhaiter qu'il debite aussi heureusement les discours imprimez, que le Prédicateur a sçû les debiter en prononçant*. Jeu de mots puerile & badin; cette même page en contient un autre; *Quiconque est jaloux de sa reputation , doit , s'il ne peut plus se faire entendre , être content d'avoir été favorablement entendu*; Celui-ci est plus suportable que le premier; quoi qu'il en soit , il y a trop d'affectation à vouloir ainsi briller par les termes. Page 365, ligne 15.

Au sujet des conferences que les habiles Prédicateurs font aux grilles, quand ils n'ont plus la force de prêcher dans les grans Auditoires, l'Auteur dit assez ingenieusement , *Le beau monde s'y trouve , les Religieuses pour qui elles sont , donnent leurs places à des Dames , qui toûjours les mê-* Page 366, ligne 25.

» l'un & l'autre se tournent en habitu-
» de : les choses les plus communes,
» les plus triviales, & qu'il est même
» capable de penser, il veut les devoir
» aux Anciens, aux Latins, aux Grecs;
» ce n'est ni pour donner plus d'au-
» torité à ce qu'il dit, ni peutêtre pour
» se faire honneur de ce qu'il sçait, il
veut citer. « Ce caractere est beau, &
vient bien à ma reflexion.

Page 361. ligne 10. Ariste *descend de Chaire, tres content de sa personne; un premier Carême lui vaut une pension, le second une Abbaye; il se menace de quelque chose de plus, & ne voudroit pas parier qu'à la nomination prochaine on ne le fît Evêque.* Ce trait est rempli de finesse, je le declare d'autant plus volontiers qu'un trait pareil m'a fort réjoüi dans Monsieur de la Bruyere.

Labr. p. 251. *Theonas avoit enfin renoncé à la Prelature, lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il est nommé aux Evêché. Rempli de joye & de confiance sur une nouvelle si peu attenduë, vous verrez, dit-il, que je n'en demeurerai pas là, & qu'ils me feront Archevêque.* Il y a bien du naturel dans cette peinture.

L'Auteur critique les Prédicateurs

qui b[illegible]guent les Chaires :... Cette pré-
feren[illegible]e (que donnent les Marguil-
liers [illegible] ,) cette préference, ainsi que tout
ce qui a le nom de grace, s'accorde par
comperes & par comeres, par amis si
l'on veut &c.... cela est plat, & dé-
genere dans le bas stile.

Page 3[illegible] ligne 26.

...Afin que le Libraire ne se repen-
te point d'avoir acheté le Manuscrit,
il reste à souhaiter qu'il debite aussi heu-
reusement les discours imprimez, que
le Prédicateur a sçû les debiter en pro-
nonçant. Jeu de mots puerile & ba-
din; cette même page en contient un
autre; Quiconque est jaloux de sa repu-
tation, doit, s'il ne peut plus se faire
entendre, être content d'avoir été fa-
vorablement entendu; Celui-ci est plus
supportable que le premier; quoi qu'il
en soit, il y a trop d'affectation à
vouloir ainsi briller par les termes.

Page 365. ligne 15.

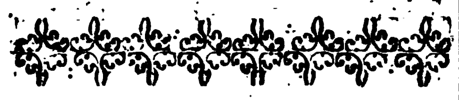
Au sujet des conferences que les
habiles Prédicateurs font aux grilles,
quand ils n'ont plus la force de prê-
cher dans les grans Auditoires, l'Au-
teur dit assez ingenieusement, [illegible]
beau monde s'y trouve, les Relig[illegible]
pour qui elles sont, donnent le[illegible]
ces à des Dames [illegible]

mes aprés mille Sermons entendus, profitent encore moins d'un discours adressé à des vierges solitaires. Il faut à propos de cela que je vous dise ce qui arriva il y a quelques années. Le feu Pere Cheminais Jesuite, de qui nous avons les Sermons (j'ai eû le bonheur de lui en entendre prononcer quelques-uns) fut invité de prêcher à un Couvent de Religieuses; il leur promit une conference, croyant ne devoir parler qu'à elles; il prit pour sujet la ferveur dans le service de Dieu; cette matiere l'engageoit à ne point épargner les Religieuses tiedes qui oublient l'esprit de leur vocation. Le bruit se répandit que le Pere Cheminais prêcheroit; l'Eglise fut bientôt remplie; il n'y avoit rien dans le Discours qui convînt aux gens du monde, on ne les attendoit point; les Reverendes Meres se plaignirent qu'en la presence de tels Auditeurs, une Morale sevére convenoit trop à des Religieuses, & qu'on devoit les ménager. C'étoit leur faute; Pourquoi ont-elles encore tous les jours l'indiscretion d'ouvrir leurs Eglises à la curio-

fixé des mondains ? Que n'entendent-elles seules un Sermon dont elles seules peuvent profiter. Cette avanture a pû donner lieu au caractere que je vous cite.

Ce chapitre finit par le paralele du Pere Maure & du Pere Massillon. Les traits en sont bien touchez,& les loüanges tres délicates, la verité s'y trouve; cette même verité me force d'avoüer que le Theophraste Moderne réüssit à peindre ces deux Orateurs ; c'est ce qu'il y a de meilleur dans son Ouvrage. Croyez-moi tout à vous &c.





LETTRE XX.

X. REPONSE DU SOLITAIRE.

Ses sentimens sur le Chapitre que Monsieur de la Bruyere *a intitulé* du Souverain.

MONSIEUR,

Le Chapitre que je vais examiner, a pour titre *Du Souverain, ou de la République.* Arrêtons-nous, Monsieur, au second caractere. *Il ne faut ni art ni science pour exercer la tirannie.* La politique, même celle qui ne consiste qu'à *répandre le sang,* n'est-elle pas un art & une science? A le bien prendre, il entre plus d'art dans l'exercice de la tirannie, que dans une douce & paisible adminis-

Page 310.

tration. Les Rois debonnaires n'ont qu'à proposer des loix, elles sont suivies, leur autorité n'est point odieuse, le cœur des peuples se porte volontairement à l'obéïssance; il faut, quoi que le tyran ne s'embarrasse pas de punir les infracteurs de ses ordres, il faut néanmoins qu'il établisse son pouvoir barbare, qu'il tienne dans le devoir ses sujets mécontens, qu'il écarte les éfets de la haine publique, qu'il prévienne les revoltes; tout cela demande un grand *art*, une *science* bien raffinée.

Page 322, l'Auteur fait le détail des maux qui se trouvent dans la République: Il auroit dû aporter un exemple de chacun, afin de ne point permettre à la curiosité des Lecteurs ignorans ou prevenus de fausses explications, ou des applications dangereuses.

Le caractere du *Ministre*, & du *Plenipotentiaire*, est un portrait en grand, & même plus grand que nature, il contient huit pages. On pouvoit faire entendre autant de choses en moins de mots; Il y en a plusieurs qui ne sont pas reguliers, par exemple, Page 324.

Page 333. ligne 7. *Il s'ouvre & parle le premier, pour en découvrant les opositions &c........ prendre ses mesures.* Cette transposition n'est pas élegante ; elle est d'usage au Palais, où l'on conclut quelquefois, *pour en y ayant égard être ordonné ce que de raison*; Dans le beau stile on parle autrement, *il s'ouvre*, diroit un Ecrivain correct, qui voudroit user d'une transposition permise, *il s'ouvre afin qu'en découvrant les opositions, il puisse prendre ses mesures,* Cette page & la précedente renferment seules je ne dis pas un nombre infini de *Pour*; sans exageration, il y en a vingt bien comptez, je n'assûre pas bien repetez ; car vous jugez sans peine que tous ne peuvent être placez à propos.

Page 334. ligne 15. ....*Aussi soigneux d'exagerer l'énormité de la demande.* C'est dans ce terme qu'il y a bien de l'exageration. *Enormité* ne convient qu'aux crimes; je doute même, quoi qu'une demande fût injuste, & par consequent criminelle, si l'on pourroit dire *énormité de la demande*, l'usage n'en est pas établi. *Richesses énormes*, *demandes énormes*, je sçai que l'on parle de la

sorte, pour marquer l'excés; mais il ne faut pas conclure de ce que l'adjectif est propre, que le substantif le soit également; car de même qu'un homme seroit ridicule de hazarder ce mot *l'énormité de leurs richesses*, il n'y a pas moins d'affectation dans celui-ci, *énormité de demandes*. Passons à un autre trait.

...*Appliqué à faire sonner haut le peu qu'il offre &c*.... Cette expression n'est bonne que dans le stile familier. Monsieur de la Bruyere devoit penser qu'il faisoit le portrait d'un homme grave, & non pas qu'il peignoit un grotesque. Autre semblable trait; *Si quelquefois il est lezé, il crie haut, si c'est le contraire, il crie encore plus haut*; ces hauts tons, ces tons criards ne conviennent point, ce me semble, à un politique rusé que l'Auteur supose *froid* & *taciturne*, & en qui il demande du *flegme*.
Page 334. ligne 21.
Page 336. ligne 20.
Page 332. lig. 29.
Page 337. lig. 14.

De ce caractere du *Ministre* ou du *Plenipotentiaire*, j'eusse, comme je vous l'ai dit, Monsieur, retranché plusieurs traits, sur tout le dernier. *Les rafinemens de sa politique tendent à une seule fin qui est de n'être point trom-*
Page 338. ligne 17.

pé, ou de tromper les autres. C'est nous donner une idée mauvaise d'un homme préposé pour la conservation des interêts du Prince, c'est à dire pour maintenir la justice qu'on supose lui être chere, que d'assûrer qu'il vise à *tromper les autres*. A la bonne heure, qu'il évite d'être trompé; mais la tromperie ne doit pas être exercée de sa part; ou du moins puisque l'Auteur page 236, avoit appellé *innocente* la *menterie*, il ne lui coûtoit pas plus de donner à *politique* la même épitete, ou d'ajoûter à *tromper* l'adverbe *innocemment*. Cette précaution auroit adouci le terme, quoi que s'il l'eût prise, il ne se fût pas tout-à-fait mis à couvert de la critique.

Pag. 319. ligne 4. *Le plaisir d'un Roi qui merite de l'être, est de l'être moins quelquefois, de sortir du théâtre, de quitter le bas de saye & les brodequins, & de joüer avec une personne de confiance un rôle plus familier*. L'Auteur peut-il proposer à un Roy cette maxime, lui qui dix lignes au dessus vient d'établir celle-ci, *Le caractere du François demande du serieux dans le Souverain*; premier défaut: Le second, remontrer à un

Prince qu'il doit *joüer un rôle*, le conseil n'est pas grave, l'execution n'en seroit pas noble, elle conviendroit peu à la majesté Royale. Troisiéme défaut, l'Auteur veut que le Prince *sorte du théâtre*, & ensuite il lui propose de *joüer un rôle*; les rôles se joüent sur le théâtre; avertir un homme de le quitter, c'est une contradiction de vouloir ensuite qu'il jouë son rôle. Enfin, repetons-le, ce n'est point faire honneur à un Roi, que de dire qu'il est sur un théatre; il semble que sa grandeur soit comique & artificielle. L'allegorie qui domine dans ce caractere, n'est pas bien placée. Monsieur Pascal l'a traitée finement, quand il a dit » Les Princes & les Rois se joüent quelquefois, » ils ne sont pas toûjours sur leurs trô- » nes, ils s'y ennuïeroient, la gran- « deur a besoin d'être quitée pour être « sentie. « *Se jouënt quelquefois*, remarquez ce mot, il ne parle point qu'ils *joüent des rôles*, ny qu'ils *sortent du théatre*, M. de Saint Evremont ne s'est pas expliqué avec moins de délicatesse. » Il y a des temps où le dégoût de la magnificence oblige les

Page 324. To. 2. p. 300.

» Princes à chercher des plaisirs parti-
» culiers; ils veulent revenir à la liber-
» té naturelle que leur condition leur
» ôte; ils veulent trouver un ami sin-
» cere, auquel ils puissent découvrir
» leurs inquietudes,... c'est là que se
» font ces chers confidens qu'on appel-
le favoris. « Monsieur de la Bruyere auroit tort de disconvenir qu'il a prétendu imiter ces deux Auteurs; qu'il convienne en même temps qu'il a voulu s'imiter lui-même dans le caractere suivant.

Page 339. ligne 12. *Le favori n'a point de suite, il est sans engagement & sans liaison; il peut être entouré de parens, mais il n'y tient pas; il est détaché de tout, & comme isolé.* Cette pensée est la même que celle qui a été remarquée page 190, au sujet du financier, *Il y a une dureté de condition & d'état; un bon financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfans.* L'Auteur ne les confond pas absolument, il peint le financier tout-à-fait dur & insensible, il peint le favori plus tendre, mais tres-indiferent.

Page 341. ligne 12. *Les plus grans Politiques souffrent de lui être comparez, &c....* Cette phra-

se ailleurs que dans le Panegirique du Roi, feroit de l'équivoque. Dire qu'un Prince souffre d'être comparé à un autre, c'est insinuer que celui-ci ne merite pas d'entrer en parallele avec celui-là.

Le panneau le plus delié qui ait été tendu aux Rois par leurs Ministres, est la leçon qu'ils leur font de s'aquiter & de s'enrichir. On n'appelle *panneau* que ce qui aide à tromper celui qui ne le prévoit pas; or ce n'est pas tromper les Rois, que de leur proposer de s'aquiter; car bien que le Ministre s'enrichisse lui-même de son côté, il est pourtant vrai qu'il a enrichi son Maître. De plus les Rois sont persuadez que ces premieres places sont *une mine d'or, un Perou.* Ainsi n'étant point trompez d'une maniere ny d'une autre, ils s'enrichissent, & enrichissent les autres, ce n'est point un panneau qui leur soit tendu. Une seconde observation est qu'on ne peut pas dire que les Ministres *font des leçons aux Rois.* Ils donnent des avis, des conseils; pour les leçons, néant. Elles ne se donnent point aux Souverains; cet air d'au-

Page 341. ligne 24.

Page 342. ligne 3.

torité ne passe point jusqu'à leurs sujets.

Page 343. ligne 9.
Cherchons, Monsieur, le vrai de cette pensée, „ *Une santé qui donnera au Monarque le plaisir de voir les Princes ses petits fils soûtenir ou accroître ses destinées*; Je ne crois pas que M. de la Bruyere admît, non plus que moi, le destin, le hazard, & tout ce qui a un nom semblable; Dans le sens ordinaire le mot de *destinées* signifie des choses resoluës, des choses arrêtées, dont on ne peut avancer ni retarder l'évenement; or il est impossible d'*accroître* ces choses, impossible encore de ne les pas *soûtenir*; l'augmentation y apporteroit du changement, ce ne seroit plus une *destinée*. En second lieu ce terme est poëtique, & ne peut s'admettre que dans les ouvrages où l'on admet le sistême des divinitez fabuleuses. L'on dit en prose, *voir ses petits fils marcher sur ses traces, soûtenir ou accroître sa gloire*; je retrancherois même le verbe *accroître*; nous devons suposer que le Roy qui sera le modéle de ses descendans n'aura tout au plus que des Egaux; & que les sie-

cles à venir ne produiront point de Heros qui le surpassent. Heureux ceux qui auront l'avantage de lui ressembler ! En cherchant le vrai de la pensée de Monsieur de la Bruyere, nous l'avons trouvé bien fausse.

...*Ajoûter que le Prince est Maître absolu de tous les biens de ses sujets, sans égards, sans compte ni discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori qui se dedira à l'agonie :* quelle maniere de parler *Sans compte ni discussion* ? Le stile de Monsieur de la Bruyere est rempli de pareilles negligences. *Flaterie, favori, agonie*, rimes desagréables. L'Auteur ne devoit pas tellement se fier à son genie qu'il ne relût ses écrits, & ne les retouchât. Page 344. lig. 1.

Au même endroit il compare les Rois aux Bergers, les peuples aux troupeaux ; comme je ne suis pas grand amateur de comparaisons, ce caractere ne m'a pas charmé ; il est juste néanmoins, & les proportions en sont bien gardées.

....*Ne faire jamais ni menaces, ni reproches, & être toûjours obéi &c....* Page 349. ligne 22.

Que d'occasions où les menaces sont necessaires? Huit lignes au dessus il a recommandé au Prince *un air d'empire & d'autorité*, & il lui défend *les menaces*: comment sans elles soûtenir son autorité, comment être obéï?

Page 349. ligne 24. .... *Le cœur ouvert, sincere, & dont on croit voir le fond.... être secret toutefois & impenetrable &c....* Ce sont là des talens incompatibles; rien n'est plus contraire à la sincerité que la dissimulation, & à *l'ouverture de cœur* que d'être *impenetrable*.

Au reste, Monsieur, ce portrait qui est celui du Roi, est orné de beaux traits; j'estime ce qui le represente, mais je voudrois que tout le representât parfaitement, & que les Auteurs eussent autant de genie pour le loüer, qu'il offre de sujets à leur admiration.

LETTRE XXI.

Où l'Auteur examine ce que le Theophraste Moderne *a dit au sujet* des Peres & des enfans.

MONSIEUR,

Ce Chapitre est nouveau; il y a même plusieurs choses que l'Auteur doit à lui seul, & où nous pouvons dire qu'il se montre LE THEOPHRASTE MODERNE. On ne m'accusera pas de critiquer par un esprit malin; je juge seulement avec cette innocente liberté accordée à un chacun d'écrire sur les ouvrages devenus publics : je blâme ce qui me paroît foible, & je loüe volontiers ce qui me semble bon.

Il y a beaucoup de choses à dire

ſur le chapitre *des Peres*, ſoit pour ſatisfaire le chagrin des enfans maltraitez, ſoit pour animer la reconnoiſſance des enfans heureux, ſoit même pour inſtruire & les peres & les enfans de leurs obligations reciproques. L'Auteur a touché tous ces Caracteres.

Page 375. ligne 1. *Le grand nombre des enfans ne doit pas épouvanter un pere qui leur donne une ſage éducation &c....* Ce Caractere me fait ſouvenir de Cornelie cette Romaine illuſtre, mere encore plus tendre, qui diſoit en montrant les Gracches, *voila mes tréſors.* Il eſt rare que la nature donne aujourd'hui ces ſentimens aux peres; l'ambition les feroit autrement parler; ils montreroient leurs enfans, comme les obſtacles de leur fortune, & les triſtescauſes de leur indigence. Un homme d'eſprit * a fort bien dit à l'occaſion d'un pere avare,
» Ses enfans, loin d'être ſon eſperan-
» ce, ſont le ſujet de ſa terreur; il en
» fait ſes plus dangereux ennemis.

* Dans Telemaq. liv. 1.

Page 376. lig. 21. Famule *eſt obligé de chercher un heritier dans une maiſon étrangere, & de s'aſſûrer par la voye de la ſubſti-*

tution, qu'aprés sa mort on n'oublira ni son nom, ni sa fortune. J'ai quelquefois soupçonné l'Auteur d'être Jurisconsulte; il m'oblige ici de me retracter; car il semble croire que la substitution est un moyen de conserver éternellement le souvenir de son nom & de sa fortune. Il acheve de nous persuader qu'il est dans ce sentiment, page 383, où il repete, *La substitution, le droit d'aînesse, d'autres précautions de l'orgüeil des hommes pour se rendre immortels &c...* Je n'entreprens pas de traiter à fond dans une lettre ce point des Substitutions; je cede aux exemples de plusieurs familles anéanties malgré ces loix solemnellement écrites dans les donations ou dans les testamens: Les degrez ont manqué, ou avant qu'ils manquassent, les biens ont peri; cela arrive encore tous les jours, ensorte qu'on ne peut pas assûrer que la substitution soit une voïe de rendre éternel le souvenir de son nom. L'Auteur parloit correctement, en disant: *Famule est obligé de chercher un heritier dans une maison étrangere; il se flate qu'en prononçant une substitution, l'on*

n'oublira ni son nom, ni sa fortune. La pensée rentre par ces termes dans le vrai.

Page 377. ligne 27. Æmile *fut le commencement & la fin de sa famille, l'ancêtre & le descendant, l'ayeul & le successeur*; Cela n'auroit pas l'aprobation du Pere Bouhours; Dans sa *maniere de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, il appelle *sublime, outré & frivole*, la pensée que renferme ce vers,

Maniere de bien penser page 382.

Tout seul il est sa race, & sa posterité.

Je ne sçai si j'en juge mal; ce qui est dit d'*Æmile*, est assez bien imaginé; en tout cas si l'Auteur a manqué, il a pour lui un bon garand; C'est Monsieur de la Bruyere qui a dit dans le même sens page 62. *Ils n'ont ni ayeuls, ni descendans, ils composent seuls toute leur race*; je puis loüer ce trait qui ne vous a pas paru digne de critique.

Page 377. ligne 25. *Le desir d'enrichir des enfans coûte aux peres bien des travaux dont ils ne seront jamais recompensez; il leur coûte bien des crimes dont la punition est redoutable.* Cela exprimoit assez, &

il est tres hors de propos que l'Auteur employe au même endroit un second caractere de quinze lignes, pour ne rien apprendre de nouveau; je ne vous le citerai point, Monsieur, de peur de tomber moi-même dans la redite.

Précaution des peres souvent tres indiscrete ! ils marient des enfans pour les retirer de la débauche; ils en attachent d'autres au soin d'une charge, afin de les dégoûter de l'occupation du jeu. Qu'arrive-t-il? Chose qu'on ne sçauroit dire qu'à la confusion des peres en cela imprudens; le fils se jette à la faveur de son établissement dans une licence plus grande &c.... Il est injuste de taxer d'imprudence & d'indiscretion la conduite de ces peres qui précipitent l'établissement de leurs enfans, dans la vûë de les tirer de la débauche, & de les dégoûter de l'occupation du jeu. Malheur aux enfans qui prennent le change ! L'*imprudence* est de leur côté, & non du côté des peres qui ont fait prudemment de chercher tous les moyens d'ôter à leurs enfans des occasions de libertinage.

Page 378. ligne 16.

Page 380. ligne 9. *Peres étranges, étranges peres, vous ne voulez ni que vos enfans vous aiment vivans, ni qu'ils vous regrettent morts. En leur ôtant des sujets de tendresse, vous leur offrez des raisons de se consoler de vôtre perte &c.....* Il suffira, pour montrer la ressemblance de ce caractere avec celuy de Monsieur de la Bruyere, page 375. de le raporter. *Il y a d'étranges peres, & dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.* On appelle cela voler effrontement, & sur les grans chemins du Parnasse.

Ibid. li. 21. *Nos mœurs sont étrangement differentes de celles des Romains; Ils s'honoroient du titre de Peres; le peuple, la République le donnoient aux Empereurs &c....* Ce caractere m'en rappelle un de l'Auteur que je viens de vous citer. » Nommer un Roi *Pere du peuple*, est moins faire son élo-
» ge, que l'appeller par son nom, ou
» faire sa définition.

Labr. p. 345

Page 381. ligne 10. *Instruire soi-même ses enfans, autre devoir que l'usage a proscrit. Ils sont de bonne heure éloignez de la maison*

paternelle &c.... Le Theophraste Moderne touche assez bien ce trait de satire contre les peres qui ne veulent pas se donner la peine de travailler à l'éducation de leurs enfans; permettez-moi de citer encore une fois Monsieur de la Bruyere ; j'ai l'idée si remplie de ses beaux endroits, que c'est pour moi une double satisfaction, en écrivant contre l'imitateur, de faire valoir le modéle. Il me reste même un autre avantage ; vôtre critique, Monsieur, n'a point trouvé de défauts dans ces traits qui m'en paroissent exemts ; » Les beaux noms de gouverneurs & de gouvernantes n'étoient pas inconnus à nos peres, ils sçavoient à qui l'on confioit les enfans des Rois, & des plus grans Princes ; mais ils partageoient le service de leurs domestiques avec leurs enfans, contens de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation. « Labr. p. 239

Revenons au Theophraste Moderne. *Si les peres corrigeoient le desir de faire leurs enfans plus riches & plus puissans qu'eux-mêmes, leur famille seroit dans une égale situation* : Ce nest Page 384 lig. 2.

pas là ce que j'ai à reprendre, c'est la suite; *Il n'y auroit point d'un côté beaucoup de grandeur, de l'autre beaucoup de mediocrité.* Ces derniers mots produisent une pensée fausse. La *mediocrité* n'emporte point avec soi de quantité; elle n'admet ni le beaucoup ni le peu, ni le moindre, ni l'excessif; c'est une chose qu'on supose être renfermée dans des bornes égales; c'est le milieu entre la grandeur & la bassesse, entre les richesses & l'indigence; L'Auteur parloit juste en disant, *Il n'y auroit point d'un côté beaucoup de grandeur, de l'autre peu de fortune,* Ce changement corrige le vice de la premiere pensée.

Page 385. lig. 26.
Que feroient de leur bien les peres avares, s'ils n'avoient des enfans qui leur aprissent à quel usage il est destiné? De deux choses l'une; ou l'Auteur a voulu dire que les peres ne sont avares que pour l'amour de leurs enfans, ou que les besoins des enfans sont capables de détruire l'avarice dans les peres? Si tel est son sentiment, ce n'est pas celui de Monsieur de la Bruyere; Il nous dit pa-

ge 411, » Ce n'est point l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans, qui rend les peres avares, car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soi-même; outre qu'il se trouve des avares qui n'ont point d'heritiers : Ce vice est plûtôt l'éfet de l'âge & de la complexion des vieillards qui s'y abandonnent aussi naturellement qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou l'ambition dans l'âge viril. « Ce caractere est une preuve que l'avarice des peres n'envisage pas l'interêt des enfans.

Il y a autant de peres qui comptent sur la succession de leurs enfans, que d'enfans qui comptent sur la succession de leurs peres : l'amour du bien gagne les cœurs, c'est peutêtre le seul qui remonte. Cela m'a d'abord ébloüi ; mais quand j'ai voulu aprofondir le sujet d'une admiration si subite, je n'ai point trouvé la pensée vraye ; ou si elle est vraïe, elle n'est pas claire. Page 386. ligne 4.

Ils doivent avoir appris que la nature déteste ces rancunes, & que la Religion les punit, quand elles durent trop. L'Au- Page 389 lig. 12.

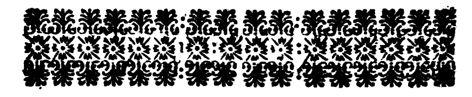
teur parle des peres qui ſont long-temps irritez contre leurs enfans ; il s'agit de ſçavoir ſi l'on peut donner à leur colere le nom de *rancune ?* La rancune eſt proprement un ſentiment d'averſion qui ſe nourrit contre les égaux : Il appartient aux Superieurs de s'irriter, de faire ſentir leur juſte colere, même de ſe vanger ; mais ils laiſſent la rancune aux cœurs lâches, & aux ames inferieures.

Page 390. ligne 13.

Il eſt rare que la perte d'un homme à qui l'on doit ſucceder, excite de veritables regrets, ou ne faſſe former de coupables vœux : Cela pourroit bien avoir encore été imité de Monſieur de la Bruyere page 303. *Les enfans peutêtre ſeroient plus chers à leurs peres ; & reciproquement les peres à leurs enfans ſans le titre d'heritiers.* L'Auteur ne ſeroit-il point du nombre de ceux qui ſont tourmentez par la ſecrette impatience de ſucceder à un riche parent ? S'il eſt dans le cas, il avouë de bonne foi que ſes vœux ſont criminels, & que ſes regrets ne ſeront pas veritables.

Adieu, Monsieur, tous mes desirs tendent à conserver vôtre amitié, & rien au monde ne pourra m'affliger, tant que j'aurai le bonheur de la posseder.





LETTRE XXII.

XI. REPONSE DU SOLITAIRE.

Examen des Caracteres de Monsieur de la Bruyere *sur le Chapitre* De l'homme.

MONSIEUR,

J'entreprens l'examen d'un long Chapitre, & d'un sujet bien vaste; J'ai assez de choses à vous écrire, sans chercher un beau debut qui ne feroit qu'allonger ma lettre; c'est pourquoi j'entre tout d'un coup en matiere.

Monsieur de la Bruyere y entre ainsi lui-même. *Ne nous emportons point contre les hommes, en voyant leur dureté, leur ingratitude* &c... *Ils*

Page 354.

sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir suporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve. Je fais un raisonnement; s'il est aussi essentiel à l'homme d'avoir ces défauts, qu'à la pierre de tomber, Monsieur de la Bruyere a tort d'entreprendre sa réforme, puisque c'est vouloir détruire sa nature. Si au contraire ces vices qu'il suppose être nez avec les hommes, peuvent être détruits à force de remontrances; il doit alors s'emporter contre eux, & ces vices détruits ne leur auront pas été si naturels, qu'il est naturel au feu de s'élever, & à la pierre de tomber. En un mot si l'homme ne peut pas se corriger, les reproches sont inutiles; si l'homme peut se corriger, on dit mal à propos que c'est sa nature d'être vicieux: Comme je ne sçaurois empêcher la pente d'une pierre vers son élement, ni l'élevation du feu dans l'air, à cause que c'est la nature de l'un & de l'autre, de même je ne pourrois pas ôter à l'homme des penchans nez avec lui, & qui ne mourront qu'avec lui.

Les Stoïques ont feint &c.... Plu- Page 354. ligne 20.

sieurs personnes qui croyent bien parler, écrivent *les Stoïciens*, & je pense, Monsieur, que c'est leur nom; *Stoïques* ou *Stoïciens*, c'est une bagatelle; passons leur titre, pour examiner les sentimens qu'on leur attribuë.

Page 355. ligne 11. *Ils ont*, dit-on, *laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvez, & n'ont presque relevé aucun de ses foibles.* Il n'est pas vrai, sauf le respect qu'on doit à M. de la Bruyere, que les Stoïciens ayent laissé à l'homme tous ses défauts; l'Auteur luimême supose *qu'ils n'ont relevé presque aucun de ses foibles*; or c'est là convenir qu'ils en ont relevé quelques-uns; ils n'ont donc pas laissé à l'homme tous les défauts qu'ils luy ont trouvez? Car puisque les hommes ont été si attentifs à une Philosophie qui les exhortoit *à être insensibles aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, à regarder froidement la mort*, il est à croire qu'ils n'ont pas negligé une Morale dont la pratique leur devoit coûter moins d'efforts; & la conclusion est juste de dire que les Stoïciens qui par leurs maximes détruisoient l'esprit de ven-

Page 355. ligne 1.

geance, l'amour des richesses, l'impatience dans la douleur, n'ont pas prétendu laisser à l'homme tous ses défauts.

Inquietude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite, tous vices de l'ame, mais differens, qui avec tout le raport qui paroît entr'eux, ne se suposent pas toûjours l'un l'autre dans un même sujet. Dés que Monsieur de la Bruyere attribuë ces vices à l'ame, il est impossible qu'ils ne se trouvent pas dans un même sujet. Cet esprit inquiet doit necessairement rendre l'homme inégal, inconstant dans ses affections, incertain dans ses démarches: L'inquietude d'esprit est tout ensemble cette inégalité, cette inconstance, cette incertitude; chacune de ces choses les comprend toutes; elles se produisent tour à tour, & s'accompagnent mutuellement. En second lieu il est inutile de distinguer ici *l'esprit*, *l'ame*, & *le cœur*. La Religion condamne indistinctement les vices de l'un ou de l'autre. Qu'on péche par le cœur, l'ame, l'esprit, c'est toûjours le même homme qui

Page 356. lig. 6.

péche : ces sources d'iniquité ne sont point differentes, elles se communiquent de maniere que le peché de l'une est celui de toutes, & que le peché de toutes est le crime de chaque faculté, parce que toutes ont contribüé à sa consommation : l'esprit a connu le mal, le cœur l'a voulu, l'ame, disons l'homme, l'a commis. De-là vient que ces vices ne sont pas differens, & que malheureusement *ils se suposent toûjours l'un l'autre dans un même sujet.* On ne sçauroit pécher, que toutes les puissances du pécheur ne soient les instrumens & les complices de son peché; toutes sont donc coupables.

Page 356. ligne 14. *Il est difficile de decider, si l'irresolution rend l'homme plus malheureux que méprisable*; Je tombe d'accord, Monsieur, de la difficulté de la décision; mais je ne conviens pas de la justesse de ceci; *De même s'il y a toûjours plus d'inconvenient à prendre un mauvais parti qu'à n'en prendre aucun.* Outre que ce *de même* n'a aucun raport à ce qui précede, il ne faut point douter qu'il n'y ait plus d'inconvenient à prendre un mauvais

parti, qu'à n'en prendre aucun. Eviter de prendre un mauvais parti, c'eſt un bien; de même (vous trouverez ce *de même* plus juſte) de même en prendre un mauvais, de peur d'éviter l'irreſolution, c'eſt un mal. Telle déciſion ne devoit pas ſembler difficile à Monſieur de la Bruyere.

La page 257 commence le caractere de *Menalque*; à peine finit-il à la page 370. Ce portrait à force d'être chargé, a beaucoup perdu de la grace qu'il avoit. L'Auteur a bien ſenti ce défaut, puiſqu'il s'eſt crû obligé de prévenir les Lecteurs par cette longue note, *Ceci eſt moins un caractere particulier, qu'un recüeil de faits de diſtractions: ils ne ſçauroient être en trop grand nombre, s'ils ſont agréables*; Mais s'ils ne le ſont pas, repliquerai-je à Monſieur de la Bruyere, quel remede à cela? Il répond, *Les goûts étant differens, on a à choiſir*; Il eſt vrai que les goûts ſont tres differens; ils ſont néanmoins tres uniformes dans cette occaſion; tous ſe réüniſſent pour condamner l'Auteur, qui charge Menalque de tout ce qu'on peut imaginer de plus extrava-

gant & de moins croyable. Remarquez, s'il vous plaît, Monsieur, que Monsieur de la Bruyere ne nous promet que *des faits de distractions*; Nous en allons bien voir qui sont des traits d'une folie si excessive, qu'il y a de l'imprudence à ne pas enfermer un homme qui en est capable.

Page 357. Menalque *descend son escalier, il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit, & venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabatus sur ses talons, & que sa chemise est par dessus ses chausses.* L'Auteur supose *Menalque* homme de qualité, nous suposerons à nôtre tour, qu'il a des valets de chambre pour lui aider à s'habiller; Le laisseront-ils sortir en bonnet de nuit, à demi rasé, & dans le burlesque équipage où on le peint? Cela passe les bornes de la vrai-semblance, & cela les passe d'autant plus loin, que Menalque n'a jamais eû de distraction, quand il s'est trouvé sur le passage du Prince; *Il lui est arrivé plusieurs fois*, dit Monsieur de la Bruyere à la page suivante, *de se trouver tête pour*

tête



tête à la rencontre d'un Prince & sur son passage, se reconnoître à peine, & n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. J'en fais juge, Monsieur, qui l'on voudra; un homme qui toutes les fois qu'il rencontre un Prince, se retire à propos, & lui laisse le passage libre, est-il capable des folies qu'on lui impute? Il n'a eu aucune distraction dans ces conjonctures pénibles où le visage des plus assûrez courtisans est si prompt à se démonter, où le respect jette dans l'embaras de ce qu'on doit faire, & même dans l'incertitude de ce qu'on a fait, s'imaginera-t-on que ce Menalque tombe dans les extravagances répanduës en un caractere de onze pages.

Il descend du Palais, & trouvant au bas du grand degré un carosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans, le cocher touche, & croit remener son maître dans sa maison. Menalque, à ce que je vois, n'est pas le seul homme distrait; on fait le cocher aussi distrait que lui, cela sort du vrai. La coûtume est de donner l'ordre au cocher; c'est même un laquais qui Page 359. ligne 1.



le lui annonce ; ce cocher n'a point reçû d'ordre ; il ne voit point là de laquais : il n'a pas reconnu son maître, cependant il touche, & conduit Menalque homme d'épée, croyant remener son maître qui est homme de robe ; il y a là du mal entendu. De plus ce Menalque qui croit être chez soi, *est à peine détrompé à la nuit*. On doit au contraire suposer que le Maître de la maison qui survint peu aprés, ne manqua pas de reprimander son cocher, de demander à Menalque le sujet de sa visite, & de lui donner par là occasion de se détromper ; ainsi nul moyen de croire que cette scéne extravagante durât jusques au soir.

page 360. n. 5. *Lui-même se marie le matin, l'oublie le soir ; & découche la nuit de ses noces*. C'étoit donc un plaisant mariage! On n'abandonne point un homme de qualité, sur tout le jour de ses noces. Les deux familles assemblées lui tiennent exactement compagnie; on l'arrête, il ne peut disparoître, ni s'éclipser un moment. Voila le mariage & les noces ; voici incontinent le veuvage & l'enterrement,

Quelques années aprés, il perd sa femme, il assiste à ses obseques, & le lendemain quand on lui vient dire qu'on a servi, il demande si sa femme est prête. Quelques-uns ont prétendu que ce trait n'étoit pas si hors du vraisemblable que le premier. Je n'ai pû être de leur sentiment.

Il s'avance dans la Nef, il croit voir un prie-Dieu, & il se jette lourdement dessus &c.... Menalque à genoux sur les jambes d'un fort petit homme, a-t-il pû se persuader qu'il étoit sur un prie-Dieu? Ce sont-là de ces imaginations qui ne tombent pas même dans l'esprit des insensez. Page 360. ligne 20.

Autre trait de folie; l'Auteur ne les apelle cependant que *des faits de distractions*. Menalque *tire un Livre pour faire sa priere, & c'est sa pantouffle qu'il a prise pour ses heures.* Puisque Menalque *tire une pantouffle*, il est mal de dire *qu'il tire un Livre*: il falloit mettre, *il veut tirer un Livre &c....* Outre cela comment feindre que Menalque a pris sa pantouffle pour ses heures? Des heures se prennent sur un bureau, sur une table, à moins que les valets encore plus distraits Page 361. ligne 2.

que le maître, n'étalaſſent les pantouffles ſur des tablettes deſtinées à placer des Livres. Monſieur de la Bruyere non content de cette pantouffle priſe pour des heures, parle d'une autre pantouffle priſe pour un gand; voila donc la paire de pantouffles complete; voyons ſi la ſeconde eſt mieux que la premiere. *Menalque rend viſite à l'Evêque de *** qu'il trouve malade auprés de ſon feu, & dont, avant de prendre congé de lui, il a ramaſſé ſa pantouffle comme l'un de ſes gands qui étoit à terre.* Deux choſes détruiſent ici le vrai-ſemblable; l'une, que cet Evêque malade eſt ſupoſé avoir ſes pantouffles aux pieds, ou devoir ſentir qu'on les lui ôte. La ſeconde, comme c'étoit apparemment dans l'hiver, Menalque a dû s'apercevoir, en voulant mettre ſes gands, qu'il s'étoit trompé; & il n'étoit pas neceſſaire d'introduire le perſonnage d'un valet goguenard qui lui demande *s'il n'a point la pantouffle de Monſeigneur*; tant il eſt peu naturel de ſoupçonner un homme de qualité de dérober une pantouffle, ou un valet aſſez hardi pour entre-

Page 361. lig. 14.

prendre de le tourner en ridicule.

Il jouë au trictrac ; il demande à boire, on lui en apporte, c'est à lui à jouer, il tient le cornet d'une main, & un verre de l'autre, & comme il a une grande soif, il avale les dez & presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, & inonde celui contre qui il jouë. Page 362. lig. 2. Cette distraction, si on peut ainsi nommer la fureur, devoit être funeste à Menalque. Un homme qui avale deux gros dez, a le gozier bien large, s'il n'est pas suffoqué sur le champ. Ce malheur n'est jamais arrivé à personne; ainsi nouvelle exageration qu'il eût été bon de retrancher.

Dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, & jette son chapeau à terre, croyant faire tout le contraire. Page 362. lig. 10. L'Auteur n'a pas pris garde à ce qu'il écrivoit : pour faire valoir cette distraction, il devoit dire, *dans une chambre où il n'étoit pas familier &c....* car le moyen de rendre croyable tout ce qu'il attribuë à cet homme qui discerne fort bien les endroits où il peut, & où il ne doit pas être familier !

Les trois pages suivantes contiennent des faits qui ne surpassent point la portée d'un esprit distrait ; il y en a un au commencement de la page 366, qui n'est pas tel... *Menalque qui pendant la narration est hors du cloître, & bien loin au de-là, y revient enfin, & demande au Pere, si c'est le Chanoine ou saint Bruno qui est damné.* Ce que M. de la Bruyere avance est tout-à-fait outré. Menalque a eû le temps de reflechir à ce qu'il avoit entendu, ou à ce qu'il vouloit apprendre ; & ce n'est qu'aprés une longue reflexion qu'on lui fait faire cette demande impertinente.

Page 369. ligne 17. *Il revient de la campagne, ses laquais en livrées entreprennent de le voler, & y réüssissent ; arrivé chez soi, il raconte son avanture à ses amis qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, & il leur dit, demandez à mes gens, ils y étoient.* Il y a plus que de la distraction dans l'esprit d'un homme de ce caractere ; c'est une folie dangereuse, une veritable alienation ; au moins étoit-il à propos de déguiser les laquais, afin de sauver le vrai.

Du reste, Monsieur, ce portrait de Menalque est réjoüissant. On est persuadé que dans l'ébauche il representoit quelqu'un. L'Auteur qui craignoit qu'on ne reconnût l'Original, a grossi les traits, chargé les couleurs, & a si fort défiguré la copie, qu'elle ne ressemble à personne.

L'incivilité n'est pas un vice de l'ame, elle est l'éfet de plusieurs vices, de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la jalousie &c.... Dés que ces vices sont des vices de l'ame, il faut que l'incivilité qu'ils produisent, en soit un. Il ne s'agit donc que de sçavoir si *la sotte vanité, l'ignorance de ses devoirs, la jalousie*, vices dont l'incivilité est l'éfet, sont des vices de l'ame, je le crois ainsi, & pourquoi ne le croirois-je pas? Monsieur de la Bruyere l'a assûré page 356, *Inquietude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur tous vices de l'ame &c.....* L'incivilité est particulierement causée par le méptis des autres; or rien n'est plus incontestable que la sotte vanité est un vice de l'ame; par consequent l'incivilité qu'elle produit, est aussi un vice de l'ame. Page 369 ligne 27.

Page 371. ligne 6. De cette fausse maxime l'Auteur passe à une reflexion obscure. *Le commun des hommes va de la colere à l'injure; quelques uns en usent autrement; ils offensent, & puis ils se fâchent; la surprise où l'on est toûjours de ce procedé, ne laisse pas de place au ressentiment.* Ces dernieres paroles dérobent l'intelligence des premieres. Si Monsieur de la Bruyere veut dire qu'on ne daigne pas se vanger de ceux qui offensent d'abord, & puis se fâchent, il semble au contraire que bien loin qu'un tel procedé ne laisse pas de place au ressentiment, il le doit rendre plus vif. Un homme qui commence par nous offenser, & qui continuë par se fâcher, comme s'il avoit reçû l'outrage, nous porte à la vengeance; En faisant succeder la colere à l'injure; il nous anime contre lui, & nous force de le traiter sans pitié.

Page 371. ligne 25. *Si la pauvreté est la mere des crimes, le défaut d'esprit en est le pere.* Je n'aime point ces sortes de genealogies, ou de generations, comme il vous plaira. Elles ne conviennent que dans les occasions où il est per-

mis de parler proverbe. D'ailleurs il est si peu vrai que le défaut d'esprit soit le pere des crimes, qu'une chose trop ordinaire est de voir l'innocence refugiée parmi les ames mediocres, & les gens d'esprit tomber dans les plus lourdes fautes. Tous les coupables ont du genie; il en faut pour conduire le crime; c'est dans ce sens que Monsieur de saint Evremont a dit, *Il s'est trouvé d'illustres scelerats.* Monsieur de la Rochefoucault a dit aussi: *Il y a des heros en mal comme en bien.* Vôtre Auteur pense assez bien sur cette matiere; Je citerai deux de ses reflexions, la premiere est à la page 549. » Les libertins ne manquent point d'esprit; « ils manquent seulement de cet esprit « droit & regulier, qui est necessaire « pour goûter le plaisir d'être honnêtes « gens «. La seconde est au milieu « de la page 550. » Un scelerat qui a « de l'esprit, rafine sur le mal: il étu- « die l'art de pecher délicatement. «

To. 5. p. 206.

Reflex. 185.

Il seroit desirable pour le plaisir des honnêtes gens &c.... Ce tour est nouveau; un Auteur qui voudra se conformer à l'usage, continuëra d'écrire,

Page 371. ligne 10.

Il seroit à desirer que &c.....

Page 376. lig. 6. *Je me racheterai toûjours fort volontiers d'être fourbe par être stupide, & passer pour tel.* Que cela est recherché, & j'ose le dire, mal trouvé ! Il faut deviner, Monsieur, que l'Auteur a voulu nous faire entendre qu'il *aimoit mieux passer pour stupide, que d'être fourbe.* Cette narration simple n'en étoit que plus claire.

Page 377. ligne 24. *Comme un esprit raisonnable connoît la portée des hommes, il n'exige point d'eux qu'ils penetrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité &c....* Voila ce qui est dit au commencement de ce chapitre, *Ne nous emportons point contre les hommes, en voyant leur injustice, ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne* Page 354. *pouvoir suporter que le feu s'éleve.* Puisque l'Auteur tombe dans une redite, je suis moi-même obligé de l'y suivre. S'il croit le vice tellement attaché à la condition des hommes, qu'il ne leur soit pas possible de s'en défendre, en vain a-t-il pretendu les rendre sages. S'il les juge aussi impuissans à exercer le bien, qu'incapables de penetrer les corps, & de

voler dans l'air, que de morale perduë, que d'inutilitez dans ses caracteres!

Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre; & je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses. La pensée est belle, mais tres mal renduë; *faire, feroient, affaire, font*, tout cela n'est pas poli. J'ai vû quelque part la même reflexion plus noblement exprimée, en voici les termes autant que je puis m'en souvenir: » Combien avons-nous de temps à être sur la terre? Mille années de « vie nous sont-elles promises? Quand « nous serions immortels, nous ne « nous y prendrions pas autrement, « pour remplir les besoins de plusieurs « siecles. «

Page 378. ligne 25.

...*Elle se plaint qu'elle est lasse, & recrüe de fatigue &c.....* Ces termes ne sont pas propres au stile noble & fleuri.

Page 379. ligne 15.

Monsieur de la Bruyere s'y prend extraordinairement pour nous consoler sur la mort. *Ce qu'il y a devant*

Page 381. lig. 1. *tain dans la mort, est un peu adonné par ce qui est incertain.* Est-ce là, Monsieur, la foi d'un Chretien, ou le sistéme d'un Philosophe? L'un & l'autre en jugent differemment. Le Philosophe doute des suites de la mort, & se console; le Chretien croit une vie future, & tremble toûjours. Quand je demande à l'Auteur ce qu'il entend par cette incertitude, qu'il réponde si c'est l'incertitude de l'heure, ou l'incertitude de l'éternité. Il dit pour nous déveloper son opinion, *C'est un indefini dans le temps qui tient quelque chose de l'infini, & de ce qu'on apelle éternité.* Je pourrois encore demander le sens de ces dernieres paroles, que ceux qui les entendent, se substituënt les Interpretes d'un Auteur qui ne vit plus. Nous leur aurons obligation d'un éclaircissement qui contribuëra à nous faire croire qu'il est mort en bon chretien . . . . . .

Page 381. ligne 20. *C'est plûtôt fait de ceder à la nature, ou de craindre la mort que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons & de reflexions, & être continuellement aux prises avec soi-même,*

pour ne la pas craindre. Le contraire pourroit être vrai ; au fond la question est problematique ; chacun la peut décider au gré de sa force ou de sa foiblesse ; les forts s'armeront de reflexions, les foibles cederont à la nature, mais tous mourront.

L'homme ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie à vivre ; L'ordre de la phrase seroit plus regulier en écrivant, *L'homme ne se sent pas naître, il oublie à vivre, & il souffre à mourir*, car en suposant que cet homme souffre à mourir, & qu'il meure en effet, il n'est plus à propos de dire qu'il oublie à vivre. Page 385. ligne 5.

Il n'y a nuls vices exterieurs, & nuls défauts du corps qui ne soient aperçûs par les enfans ; ils les saisissent d'une premiere vûë, & ils sçavent les exprimer par des mots convenables ; on ne nomme point plus heureusement. Monsieur de la Bruyere qui veut faire de cela un merite aux enfans, pretend donc qu'ils connoissent & nomment ces défauts, sans les avoir jamais oüis nommer ? En ce cas la nature seroit favorable & prodigue ; elle leur communiqueroit misterieusement ce Page [illegible] ligne 22.

que personne ne leur auroit appris; ils auroient l'avantage accordé seulement au premier homme qui sçut donner à chaque chose un nom convenable.

Mais il n'arrive point qu'un enfant s'avise d'appeler bossus, borgnes ou aveugles des gens qui le sont, à moins qu'on ne lui ait appris qu'une certaine conformation de corps faisoit un bossu, la privation d'un oeil un borgne, & la perte des deux yeux un aveugle. Cela est si incontestable que Monsieur de la Bruyere avoüe, page 387, que les enfans n'apprennent à parler que dans le commerce qu'ils ont avec leurs parens ou avec des maîtres; *Qui doute*, ce sont ses paroles, *que les enfans raisonnent consequemment? Si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parens, ou de leurs maîtres.* Il y a de la contrarieté dans l'un ou dans l'autre caractere; là on les loüe de *nommer heureusement*, & on admire leur beau naturel; ici on les accuse de *s'expliquer en mauvais termes*, & on s'en prend à ceux qui ont soin de leur éducation. *Devenus hommes*,

continuë Monsieur de la Bruyere, *ils sont chargez à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont moquez* : cela peut être vrai quant aux foiblesses malheureusement attachées à nôtre nature; car il n'est point d'hommes privilegiez, tous sont sujets aux mêmes foiblesses; le plus parfait est celui qui en a le moins. Mais comme l'Auteur a parlé *des vices exterieurs, & des défauts du corps*, il n'arrive pas toûjours que *les enfans devenus hommes soient chargez des mêmes imperfections dont ils se sont moquez*. Plusieurs, presque tous, conservent la force, la vûë, la santé jusqu'à la mort.

Page 387. ligne 27.

A examiner la premiere reflexion de la page 388, elle n'est pas plus juste. *On ne vit point assez, pour profiter de ses fautes; on en commet pendant tout le cours de sa vie, & tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé....* Si l'on meurt corrigé, on a donc assez vêcu pour profiter de ses fautes, & on n'a pas eu le malheur d'en commettre pendant toute sa vie, puisque les dernieres années, au moins les der-

Ligne 7.

niers jours en ont été innocens.

Page 383. ligne 15. *Le recit de ses fautes est penible, on veut les couvrir, & en charger quelque autre; c'est ce qui donne le pas au Directeur sur le Confesseur.* Il semble par là, Monsieur, que le directeur soit l'homme de confiance, celui à qui le cœur s'ouvre sans mistere, & qu'une devote charge du soin d'aller s'acuser pour elle au Confesseur.

Page 396. ligne 15. *L'on se plaint de sa memoire content d'ailleurs de son grand sens & de son bon jugement.* Les reflexions morales en contiennent une semblable.

Reflex. 89. *Tout le monde se plaint de sa memoire, & personne ne se plaint de son jugement.* Nous allons bientôt voir que Monsieur de la Rochefoucault n'a pas été pour cette seule fois le modéle de Monsieur de la Bruyere.

Page 391. ligne 17. *Un ferme genie qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande experience &c...* il entre beaucoup d'affectation dans cette maniere de parler, outre que *genie* & *esprit* sont la même chose. *Un esprit déja ferme qui s'est encore fortifié par une grande experience &c...* Vous conviendrez que cela est plus naturel.

Nous cherchons nôtre bonheur hors de nous-mêmes, & dans l'opinion des hommes. Monsieur de la Bruyere parle ainsi ; L'Auteur des reflexions Morales a-t-il parlé autrement ? Il a dit ; *Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux, que pour faire croire que nous le sommes.* Je ne veux pas tout-à-fait dire que Monsieur de la Bruyere a été son copiste ; mais il s'est pourtant servi des mêmes termes dans la maxime qu'il vient d'établir. Page 395. ligne 1. Reflex. 41

Il semble qu'aux ames bien nées les fêtes, les spectacles, la simphonie rapprochent & font mieux sentir l'infortune de nos proches, ou de nos amis; il auroit fallu continuer de parler en troisiéme personne, *l'infortune de leurs proches &c...* c'est là une faute de langage. Page 396. ligne 24.

Personne ne dit de soi qu'il est genereux, qu'il est sublime : on a mis ces qualitez à trop haut prix, on se contente de le penser. Rien n'est pourtant plus commun que d'entendre publier à un homme les actions qu'il a faites, souvent celles qu'il n'a pas eû le courage de faire ; tant l'on est Page 398. ligne 14.

porté à parler avantageusement de soi-même. L'Auteur en est convenu à la page 391, où il s'est fort étendu sur les rafinemens de l'orgüeil; voici, Monsieur, le trait qui renferme la preuve, *Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement, ou par curiosité qu'il se trouva un certain jour à la tranchée &c....* J'accorderai néanmoins à M. de la Bruyere qu'on est plus reservé à loüer son esprit, mais on ne traite pas son cœur avec la même reserve; *Chacun*, c'est encore une pensée de Monsieur de la Rochefoucault, *dit du bien de son cœur, personne n'en ose dire de son esprit.*

Reflex. 98.

A propos d'esprit, Monsieur de la Bruyere croit tous ceux qui en ont, gens inutiles au monde. *Tout l'esprit qui est au monde, est inutile à celui qui n'en a point, il n'a nulles vûës, & il est incapable de profiter de celles d'autrui.* Sur ce pied-là, Monsieur, les gens d'esprit, & ceux qui n'en ont point, j'entens ceux qui l'ont borné, seroient tres malheureux; les uns de ne pouvoir instruire efficacement, les autres de ne pouvoir

Page 401. ligne 29.

être corrigez. Quoi qu'on manque d'esprit, on n'est pas si dépourvû de raison, à moins que d'en manquer tout-à-fait, qu'on ne profite des lumieres des autres. Un villageois obéït aux remontrances de son Curé; un Payen grossier se rend aux exhortations d'un Missionnaire, un stupide défere à certains conseils; Ce sont-là autant de preuves que tout l'esprit qui est au monde, n'est pas absolument inutile à celui qui n'en a point. Si Monsieur de la Bruyere entend par celui qui n'en a point, un fou, un citoyen des petites maisons, je tomberai d'accord du principe; mais il ne nous aprendroit rien de plus nouveau, que s'il disoit, tout ce qui est dans le monde, ne peut servir à un homme qui en est separé par la mort.

Le premier degré dans l'homme aprés la raison, ce seroit de sentir qu'il l'a perduë &c.... Que veut dire cela? On feint un homme raisonnable, & pour le conduire à la perfection souveraine, on veut l'obliger de croire qu'il a perdu sa raison. L'on supose un homme d'esprit, & on lui annoit Page 402 lig. 4.

ce que *ce qu'il y auroit en lui de meilleur aprés l'esprit, ce seroit de connoître qu'il lui manque.* Il n'y a pas desormais plus de risque de vouloir persuader aux Riches qu'ils sont pauvres, aux aveugles qu'ils voyent, aux malades qu'ils ont de la santé. M. de la Bruyere a si bien reconnu le vice de cette proposition qu'il n'a pû s'empêcher d'ajoûter, *par là on feroit l'impossible* &c.... Nous sommes heureux, Monsieur, de ce qu'on daigne nous proposer des choses *impossibles*, mais au vrai tres malheureux de ce que nos efforts sont impuissans.

Page 405. ligne 14. ....*Ceux au contraire que la fortune aveugle sans choix & sans discernement, a comme accablez de ses bienfaits &c....* Cet adjectif *aveugle* m'a trompé; je l'ai d'abord pris pour un verbe, à cause que l'on dit ordinairement, *la fortune aveugle*, on doit éviter ces équivoques, en mettant l'adjectif devant le substantif, par exemple, *Ceux qu'une aveugle fortune &c.*

Le commencement de la page 406 merite une reflexion serieuse. On

ne demande point à ces hommes qu'ils ſoient plus éclairez & plus incorruptibles, qu'ils ſoient plus amis de l'ordre & de la diſcipline, plus fidéles à leurs devoirs, plus graves, on veut ſeulement qu'ils ne ſoient point amoureux. J'adreſſe la parole à Monſieur de la Bruyere, & je lui dirai, Dés que vous ne demandez point à ces Juges toutes ces qualitez, vous exigez à tort qu'ils ne ſoient pas *amoureux*; car ces hommes que vous nommez *incorruptibles, amis de l'ordre, fidéles à leurs devoirs, graves*, vous m'obligez de conclure qu'ils ne ſont point *amoureux*; ou s'ils ſont amoureux, vos éloges ne leur conviennent point. Rien n'eſt plus opposé à l'amour que la regularité, & rien n'eſt plus éloigné de l'amour de la diſcipline, que celui des femmes. Allons juſqu'au bout; vous dites ces hommes amoureux, ſans doute vous les avez connu tels, ou par des graces accordées à la ſolicitation des femmes, alors ils ceſſeroient d'être *incorruptibles*, ou par des aſſiduitez trop frequentes dans les cercles, alors ils ne ſont plus *graves*. Convenez donc en-

fin, ou que ces Juges ne doivent point être apellez *amoureux*, ou qu'ils ne doivent pas être loüez comme des hommes *fidéles à leurs devoirs*.

Page 409. ligne 16. ...*Il ne lui laisse point assez de bien, pour pouvoir se passer pour vivre d'un autre vieillard &c*...La satire est délicate, l'expression ne l'est pas, ces deux *pour* empêchent qu'elle ne le soit.

Page 414. ligne 11. *Les jeunes gens à cause des passions qui les amusent, s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards.* Au contraire la force des passions rend la solitude desagréable aux jeunes gens; comment se plairoient-ils dans des lieux où les objets, les moyens, les occasions leur manquent, & où ils n'ont que de violens desirs? Il est plus naturel de s'imaginer que les vieillards s'accommodent mieux de la solitude; leurs passions sont tranquilles & presque éteintes; le monde ne veut plus d'eux, & ils trouvent dans la retraite de quoi se vanger du monde qui les méprise.

Page 417. ligne 29. Cliton *donnoit à manger le jour qu'il est mort, quelque part où il soit, il mange, & s'il revient au monde, c'est*

pour manger. On auroit pardonné à Martial une telle pointe dans ses Epigrammes; Les Poëtes n'admettroient point l'éternité que nous croyons; ou s'ils l'admettoient, ils joignoient à cette idée des imaginations grossieres & des plaisirs sensuels. Mais un Auteur moral qui se propose de corriger le libertinage, ne doit pas offrir aux libertins de quoi rire mal à propos; De bonne foi, Monsieur, comment interpreter cela, *Quelque part où soit* Cliton, *il mange*, passe pour dire, *Si* Cliton *revenoit au monde, ce seroit pour manger.* Ce trait nous auroit portez à croire que *Cliton* n'avoit de passion que pour la bonne chere, & que si les desirs qu'on a eûs en ce monde, pouvoient se renouveller dans l'ame de ceux qui n'y sont plus, ou si les morts avoient la liberté d'y rentrer, Cliton n'y seroit venu que dans ce dessein; & encore quelle froide raillerie dans un sujet de cette importance!

Antagoras *a un visage trivial & populaire &c...* On n'accusera pas l'Auteur d'user d'expressions *triviales & populaires*; celle-ci est des plus ra- Page 419. lig. 27.

res, mais non pas des plus nobles. Pourquoi ne pas dire, *Antagoras a un visage familier à tout le monde, connu de tout le monde.* Voyons le reste; *Un suisse de Paroisse ou le Saint de pierre qui orne le grand Autel, n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude.* Je n'aurois point parlé du *Saint*, ou je n'aurois pas voulu le mettre avec *un Suisse*; En un mot ce n'étoit pas là l'endroit de placer un Saint: Nous admettons le culte de leurs images, ne les faisons point entrer par mépris dans des paralléles de cette nature; il n'apartient pas à des Chretiens de se servir de telles comparaisons, pour montrer le ridicule des hommes.

Page 410. ligne 27. ...*Vieil meuble de ruelles où il parle procez, & dit des nouvelles &c....* Un meuble ne parle point, on se contente de faire *rire les coffres*, mais on ne fait point parler les autres meubles; encore est-ce un Proverbe que je ne hazarde même qu'avec peine dans cette lettre; pour parler plus sérieusement, j'aurois dit, *Vieux galant, ancien coureur de ruelles &c....*

Le dernier trait du caractere d'*Antagoras*

tagoras est ainsi exprimé, *Si vous allez chez l'un de vos Juges pour le solliciter, le Juge attend pour vous donner audience, qu'Antagoras soit expedié.* Cet Antagoras est, selon l'idée de l'Auteur, un homme qui *plaide depuis quarante ans, plus proche de sortir de la vie, que de sortir d'affaires*: Est-il un Juge assez patient pour ne se pas rebuter des importunitez d'un tel chicaneur ? Le Juge qui le voit tous les jours, sçait tout ce qu'*Antagoras* veut lui apprendre, ou plûtôt qu'il ne lui apprendra rien de nouveau ; c'est pourquoi il n'est pas vrai-semblable de penser que le Juge préfere ce Client incommode à ceux qui viennent une premiere fois le solliciter: Un Magistrat seroit bien déraisonnable, qui attendroit pour donner audience, qu'un solliciteur de profession, un plaideur en titre d'office, un *Antagoras* fût expedié. Page 421.

Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur qui est de se trouver en faute; cela est tres Chretien. Monsieur de la Bruyere, il faut le declarer, & cet aveu ne me coute aucune peine, Monsieur de la Bruyere avoit Page 424. lig. 26.

un fond & des ſentimens d'honnête homme ; s'il lui eſt échapé quelques petites indiſcretions, ſon eſprit l'a trompé, il a crû parler ſans conſequence ; ſon cœur n'y a point eû de part ; il a écrit ſans malice.

Pag. 427. ligne 3. Thelephe *a de l'eſprit, mais dix fois moins de compte fait, qu'il ne préſume d'en avoir, il eſt donc dans ce qu'il dit dans ce qu'il fait, dix fois au de-là de ce qu'il a d'eſprit ; Il n'eſt donc jamais dans ce qu'il a de force & d'étenduë, ce raiſonnement eſt juſte :* Monſieur de la Bruyere s'aplaudit de ce raiſonnement ; je ſuis fâché de traverſer la bonne opinion qu'il a de lui-même. Sans nous jetter dans l'embarras des ſuputations qu'il nous propoſe, *dix fois moins, dix fois au de-là*, il ne lui coûtoit pas plus de dire, *Thelephe entreprend au de-là de ce qu'il peut executer*. Le reſte de ce caractere eſt embaraſſé de pluſieurs traits, qui tous abouriſſent à la même penſée retournée en toutes les façons imaginables.

Page 428. ligne 11. *Le ſot eſt Automate, il eſt machine, il eſt reſſort &c.... qui l'a vû une fois, l'a vû dans toutes les periodes de*

sa vie. C'est tout au plus le bœuf qui meugle, ou le merle qui siffle, il est fixé & déterminé par sa nature, & j'ose dire par son espece. A quel propos faire entrer le bœuf & le merle dans le caractere du sot ? *Il est fixé &c....* soit que cela se raporte à l'animal, ou au sot en question, l'on ne comprend pas mieux ce qui est ajoûté, *il est déterminé par sa nature, & j'ose dire par son espece.* Un correctif ne s'employe que pour moderer la hardiesse d'une proposition ; Si *la nature a fixé le sot,* il n'y a point de ménagement à prendre pour conclure que *le sot est determiné par son espece*, & il n'est pas besoin d'un *j'ose dire*; mais passons ce que nous n'entendons point.

La fausse délicatesse dans les actions libres n'est pas ainsi nommée, parce qu'elle est feinte, mais parce qu'elle s'exerce sur des choses, & en des occasions qui n'en meritent point. Ce paradoxe est étrange : Quelle *délicatesse* peut-on avoir dans des *actions libres?* La licence détruit la délicatesse, elle ne lui laisse pas même le dernier avantage d'être *feinte*, ni *fausse*. Page 121. ligne 24.

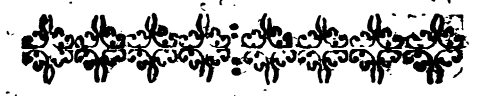
Page 430. ligne 25. *Les hommes s'ennuient enfin des mêmes choses qui les ont charmez dans leurs commencemens ; ils deserteroient la table des Dieux, & le nectar avec le temps leur devient insipide.* Il faloit un imparfait ; *Le nectar leur deviendroit insipide* ; il faloit même commencer la phrase par ce membre ; *Le nectar leur deviendroit insipide, ils deserteroient la table des Dieux* ; car la coûtume est que le dégoût fasse abandonner les choses, au lieu qu'il n'y a rien d'extraordinaire, quand un homme dégoûté de la table des Dieux, trouve le nectar insipide.

Page 434. lig. 5. Timon *ou le Misantrope peut avoir l'ame austere & farouche, mais exterieurement il est civil & cérémonieux.* Moliere auroit donc bien mal peint le Misantrope, lui qui en fait un incivil ? La premiere idée qui s'offre à la vûë d'un homme brusque, incivil, peu sociable, est de l'appeller *Misantrope*. Quiconque est *cérémonieux* & *civil*, ne merite pas ce reproche. Monsieur de la Bruyere dit que ce *Timon ne veut pas se faire des amis.* Un homme de ce caractere, qui n'a point de mesures à prendre, negli-

gé les cerêmonies, & viole les bienséances. Comment des choses aussi contraires que *la civilité* & *la fuite des amitiez* peuvent-elles se concilier dans une même personne ?

J'ai commencé ma lettre sans complimens, je la finirai de même, aussi bien ai-je déja assez de peine à me pardonner sa longueur; le sujet l'a voulu, ne m'en accusez pas, ou plûtôt excusez-moi, puisque moi-même je m'accuse. Adieu, Monsieur, je suis &c....





LETTRE XXIII.

Critique du Chapitre que le Theophraste Moderne *a intitulé* du Barreau.

MONSIEUR,

Vous avez dû remarquer dans ce Chapitre plusieurs traits nouveaux ; mais la nouveauté ne les affranchit pas de la censure. Le Theophraste Moderne fait le portrait d'un jeune homme qui va aux Parties casuelles, dans le dessein d'avoir une charge ; *On lui donne*, ajoûte-t-il, *le catalogue &c.* Je ne m'étonne pas que le Theophraste Moderne ignore que cela s'apelle *un Registre*. Comme les Auteurs sont ordinairement des gens peu pecunieux, fort maltraitez de la fortu-

Page 343.

ne, & éloignez de ces sortes d'établissemens, il leur est pardonnable de ne sçavoir pas les termes de cet art qui n'est connu que des gens riches. Un catalogue est une feüille volante, tout au plus une brochure de quelques feüilles; au lieu que l'état des charges vacantes compose de gros Livres qu'on appelle Regîtres. L'Auteur m'aura peutêtre obligation de lui avoir appris la difference de ces termes: Si quelqu'un s'offroit à l'instruire plus efficacement par le present d'une de ces Charges, il lui seroit plus obligé qu'à moi.

Ismon *a tort de se plaindre que son emploi lui coûte beaucoup; il l'a payé du fond d'autrui, & il n'aquite ni rentes, ni paulette.* C'est ici la même faute; ce qui s'achete ne s'appelle pas *emploi*, il a le titre de *charge.* On nomme *emploi* le travail, les fonctions de la charge: on nomme encore *emplois* certaines commissions qui se donnent par les Ministres ou par les gens d'affaires; *Un tel a eû de l'emploi, il a toûjours été dans les emplois &c....* L'Auteur a donc fait une nouvelle faute, quand il a dit, Page 394. lig. 7.

page 398, *On ne regarde pas la jeunesse des Magistrats, on considere leur emploi*, au lieu de dire, *on considere leur rang, leur dignité.*

Page 400. ligne 3. *On vend au Palais de toutes sortes de choses; la justice comme le reste entre dans ce commerce.* Pensée badine, pointe fade & ridicule; L'Auteur n'est-il point du nombre de ces Negocians?

ibid. ligne 11. *Les têtes coupables échapent à la séverité des loix, tandis que des hommes nullement criminels sont conduits aux pieds des Tribunaux.* Est-ce un malheur que les innocens soient conduits aux Tribunaux? N'y a-t-il pas des cas où l'innocence est équivoque? Elle a quelquefois les apparences du crime; alors c'est pour elle un grand avantage de parvenir à se faire entendre; si elle n'étoit pas écoutée, le soupçon demeureroit contre elle, & pour être écoutée, il faut qu'elle ait recours aux lumieres des Juges, & qu'elle paroisse aux tribunaux de la justice.

Ibid, lig. 26. *L'Innocent foible & timide perit à la torture, il se suppose des crimes, afin de s'épargner un long suplice. La ques-*

tion a ſauvé pluſieurs coupables robuſtes ; on les a crûs innocens ſur le témoignage de leur intrepidité. Je reconnois dans ce caractere le ſtile & la penſée de Monſieur de la Bruyere, *La queſtion eſt une invention merveilleuſe, & tout-à-fait innocente, pour perdre un innocent qui a la complexion foible, & ſauver un coupable qui eſt né robuſte.* La Br p. 561.

Le Theophraſte Moderne ne l'eſt pas encore dans le caractere qui ſuit. *La lenteur à faire juſtice, peut devenir une injuſtice criante.* Monſieur de la Bruyere s'eſt expliqué de la même maniere, *Une circonſtance eſſentielle à la juſtice, eſt de la faire promptement ; la faire attendre, c'eſt injuſtice.* Page 401. ligne 4.

Une troiſiéme imitation ſuccede à celles là. *Il n'y a point de difference entre preſenter un Placet, & demander au Magiſtrat qu'il faſſe une injuſtice.* Et moi, Monſieur, je ne trouve point de difference entre ce caractere & la penſée de Monſieur de la Bruyere, page 559, *Celui qui ſollicite ſon Juge, ne lui fait pas honneur ; car ou il ſe défie de ſes lumieres, & même de ſa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injuſtice.* On a beau dé- Page 405. ligne 4.

crier ces uſages, ils ſubſiſteront à la honte de la juſtice; ſes Miniſtres veulent être ſollicitez, il leur faut des placets & des recommandations; Sans une foule de cliens qui, tous les matins, remplit l'Antichambre, & donne de l'exercice à un portier, que ſeroit le titre de Magiſtrat?

Page 405. Page 129. *La ville ſe regle par une coutume, & les Fauxbourgs par une autre; Ici l'uſage prévaut; au-delà du fleuve les habitans ont pour loi le droit écrit. A dire vrai, un même peuple, une même Province devroit ſuivre les mêmes maximes, afin que ce qui eſt juſtice dans un endroit, ne fût pas une injuſtice dans le lieu voiſin.* Ce caractere a tout l'agrément d'une des penſées de Monſieur Paſcal. Je ne crois pas que l'Auteur ait voulu le donner comme une production de ſon genie, car Monſieur Paſcal a dit en termes formels; Penſées de M. Paſcal pa. [illegible]. *On ne voit preſque rien de juſte ou d'injuſte qui ne change de qualité en changeant de climat: trois dégrez d'élevation du Pole renverſent toute la juriſprudence; le droit a ſes époques. Plaiſante juſtice qu'une riviere ou une montagne borne! Verité au deçà des*

Pirenées : erreur au de-là.

Il est temps, Monsieur, que l'Auteur nous donne quelque chose du sien, il va l'entreprendre, mais à sa confusion. *La fureur du procés passe d'une generation à l'autre ; il y a là de quoi faire des reflexions, dans lesquelles je ne daigne pas m'engager. Une folie si grande, fortifiée par tant d'années, doit être incorrigible ; & on ne peut trouver de folie plus grande que l'envie de la corriger.* L'Auteur en parlant de la fureur du procés, fait témerairement le procez à tous ceux qui ont tenté la reforme des mœurs. THEOPHRASTE, JUVENAL, HORACE, DESPREAUX, LABRUYERE sont déclarez fous & insensez, parce qu'ils ont voulu corriger des hommes qui se sont montrez durs & insensibles aux traits de la critique. Le Theophraste Moderne s'envelope lui-même dans la condamnation qu'il prononce ; car tous ses caracteres tendent à éloigner les hommes de la fureur du procez, & il ne peut pas s'élever contre les censeurs d'une telle folie, qu'il ne soit du nombre des Censeurs appellez fous. Disons que le

Page 406 lig. 18.

jeu de mots a produit ce qu'il ne manque jamais de produire, une pensée fausse. Quelque incorrigibles que semblent les hommes, ce n'est point une *folie* de vouloir les corriger; nul d'eux n'est condamné à demeurer vicieux pour toûjours; nous changeons d'un moment à l'autre. De même que l'heure qui nous voit reguliers, pourra bientôt nous trouver corrompus, celle qui nous surprend en faute, nous verra peutêtre corrigez. Il n'y a donc point à se déconcerter, ni à déconcerter les coupables: c'est être sage que de desirer, que de tenter la reforme des mauvaises mœurs.

Page 44. ligne 4. *L'éloquence fastueuse est enfin bannie du Barreau, elle est rentrée dans la chaire où elle ne devoit jamais se produire.* Quand même cette pensée viendroit de l'Auteur, elle ne seroit pas nouvelle en cet endroit: Il a dit page 52, *L'éloquence n'est plus au barreau, elle ne doit pas être dans la Chaire. &c....* par cette repetition n'auroit-il point songé à imiter Monsieur de la Bruyere qui s'est servi de la même pensée jusqu'à trois fois; La

premiere, page 558,... *Cette pratique sevére qui bannit l'éloquence du seul endroit où elle est en sa place*: la seconde, page 588, *L'éloquence profane est transposée du barreau où elle n'est plus d'usage, à la chaire où elle ne doit pas être.* La troisiéme, page 19 de la Préface de son discours academique, *Puisque l'éloquence profane ne paroît plus regner au barreau dont elle a été bannie par la necessité de l'expedition, & qu'elle ne doit plus être admise dans la Chaire, où elle n'a été que trop soufferte, le seul azile qui peut lui rester, est l'Academie.* J'empiéte sur vos droits, Monsieur, de critiquer ainsi Monsieur de la Bruyere dans une triple repetition; cela s'est trouvé necessaire à mon sujet; faites-en autant du Theophraste Moderne, vous y aurez assez d'occasions de prendre vôtre revanche:

Je suis trompé, si ce jugement trompe &c.... Encore du jeu de mots; Nôtre Auteur auroit eû la vogue, il y a quelques années; mais à ce commencement du siecle nouveau, ou comme on le voudra à la fin d'un siecle qui a rejetté les pointes, elle n'at- Page 484 ligne 29.

tire à celui qui les employe que le titre d'esprit frivole & badin.

Page 419. Confrontez le caractere de *Pamphile* avec celui de *Menalipe* dans Monsieur de la Bruyere page 224, vous y verrez tant de ressemblance, que ces deux Magistrats sont des jumeaux à qui la nature a donné mêmes traits, mêmes inclinations; ou bien l'Auteur est un Copiste tres fidele; ce dernier est le plus vrai.

DES PETITS MAITRES.

A ces reflexions joignons-en quelques-unes sur les *petits Maîtres*; l'Auteur en a fait un Chapitre tres court.

Page 422. ligne 4. ....*Et qui parmi leurs égaux vouloient trancher du petit Roi &c....* Je doute que ce singulier convienne au plurier qui précede. Il étoit plus sûr de dire, *Et qui parmi leurs égaux vouloient faire les petits Rois.* Des mots passons aux choses.

Page 423. ligne 24. *La robe auroit-elle envié à la ville ce que la ville envia à la Cour &c....* L'Auteur distingue deux sortes de *petits Maîtres* dans la ville; petits Maîtres d'épée, ce sont les fils de partisans & de riches bourgeois; & les petits maîtres de robe; il pré-

tend que ceux-ci ont pour modéles les petits Maîtres d'épée. Au contraire Monsieur de la Bruyere soûtient que les petits Maîtres de robe se reglent sur ceux de la Cour. *Il y a*, dit-il page 221, *un certain nombre de jeunes Magistrats que les grans biens & les plaisirs ont associez à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la Cour de petits Maîtres; ils les imitent &c....* Chacun donne aux *petits Maîtres* telle origine qu'il lui plaît: J'ai lû dans un Livre assez curieux, que leur origine vient des braves qui accompagnoient les Rois dans les occasions perilleuses: tels étoient anciennement les *Forts d'Israël*, & ceux que David entretenoit à sa Cour ou dans ses armées: Les Grecs ont eu de ces braves; Alexandre le Grand en avoit plusieurs qui partageoient avec lui ses fatigues & ses plaisirs; Les Romains en eurent à leur tour, mais l'usage s'en corrompit étrangement sous Neron. En France on n'a vû des petits Maîtres que depuis François I. & sous le regne de ses enfans; Henri III. donna beaucoup de credit aux petits Maîtres. Depuis on n'en a point

Mélange d'hist. p. 32[illegible]

entendu parler que sous le Cardinal de Richelieu, qui entretenoit à son service certain nombre de gens déterminez. Monsieur de Rochefort qui en étoit, nous le marque dans ses mémoires. Feu Monsieur le Prince de Condé avoit de ces petits Maîtres fort distinguez par leur bravoûre. » Ceux d'aujourd'hui braves ou
» non, continuë l'Auteur, sont diseurs
» de bons mots, étourdis & emportez
» qui jugent tout à la volée, font
» changer les modes; & pretendent
» donner le merite aux choses, & un
» nouveau goût aux plaisirs qu'ils corrompent.
» Ces Messieurs meriteroient
» quelques-uns de ces Sermons que les
» grans Prédicateurs de nôtre siecle,
» Moliere & Despreaux ont faits à des
» gens qu'ils vouloient redresser. Le Theophraste Moderne ne les épargne point; sa satire est vive & mêlée de beaux traits, au nombre desquels je ne mets pas celui qui suit.

Pag. 427. *Tels personnages sont ordinaires dans les petites villes, moins on y est connu, plus on travaille par une dépense énorme à se faire avantageusement connoître. Il arrive qu'afin d'être toûjours*

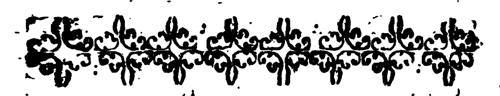
ignoré, ou de parvenir à se donner un beau titre dans le monde, on se ruïne en peu d'années à force de le voir. Ces dernieres paroles renferment une contradiction : Si l'on veut *être ignoré*, on ne travaille donc point *à se faire connoître* ; ou si l'on cherche à se faire connoître, on ne veut donc pas être ignoré. Oh mais dira-t-on, par *être ignoré*, l'Auteur entend, qu'*afin de n'être pas crû un homme de néant, ou de basse fortune, on fait de grandes dépenses* ; Je suis ravi de l'interpretation, mais je souhaiterois qu'un Ecrivain se donnât plûtôt le soin d'ôter les contrarietez, que de donner à ses Lecteurs la peine de les éclaircir.

Cette reflexion, *afin de parvenir à se donner un beau titre dans le monde, on se ruïne &c....* me fait souvenir d'une maxime de Monsieur de la Rochefoucault. » Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut, pour y paroître établi. « Reflex. 56.

Je vous laisserai, Monsieur, sur cette reflexion. Vous avez fait tres-sagement de quitter le monde, où l'on ne demeure qu'avec le risque de per-

dre sa fortune & son repos; la solitude est plus favorable; en même temps qu'elle ôte la gêne des grans établissemens, elle assûre les médiocres, & conserve au cœur sa tranquillité. Je suis &c.





LETTRE XXIV.

XII. REPONSE DU SOLITAIRE.

Où il s'attache à examiner le Chapitre des Jugemens, *traité par* Monsieur de la Bruyere.

MONSIEUR,

Je ne me contenterai pas en examinant le Chapitre *des Jugemens*, de me défaire de toute prévention, je tâcherai de rendre les miens équitables.

Il n'y a rien de plus bas, & qui convienne mieux au peuple, que de parler en termes magnifiques, de ceux même dont l'on pensoit tres modestement avant leur élevation. L'action peut convenir au peuple, sans être une Page 437. ligne 15.

action basse; & même il y a lieu de soûtenir qu'il n'y a aucune bassesse dans ce procédé. Je pensois tres modestement de cét homme, parce qu'il n'étoit pas dans l'occasion de signaler son merite; à present qu'elle est venuë, je parle de lui en termes magnifiques. Il est d'ailleurs impossible qu'un homme dont l'on pensoit modestement avant son élevation, n'eût quelques bonnes qualitez; autrement on en eût parlé avec froideur; usant même de la liberté qui regne entre les particuliers, on eût parlé de lui avec mépris. Les gens qui dans un état obscur ne font point juger desavantageusement de leurs personnes, meritent sans doute des eloges, quand ils parviennent à un rang où leur sçavoir-faire peut éclater. En effet le merite veut des occasions; tant qu'on est hors des emplois, on ne semble propre à aucuns; les a-t-on obtenus, on les remplit avec honneur, & on fait dire de soi qu'on est digne de ceux-là, & de ceux même que l'on n'a pas encore.

Page 437. ligne 29. *L'orgüeil dont nous sommes enflez &c....* L'orgüeil *enfle*, rien n'est plus

naturel; l'orgüeil *gonfle*, terme nouveau & extraordinaire: quoique l'enflûre & la gonflûre expriment ici la même chose, l'usage détermine à écrire, *enflé* d'orgüeil, & non *gonflé* d'orgüeil.

La vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent; nous loüons ce qui est loüé bien plus que ce qui est loüable. Je n'aurois point parlé de *la faveur du Prince*; il semble que l'Auteur voudroit conclure que le Prince ne fait jamais de bons choix, & que sa faveur n'est pas plus judicieuse que celle du peuple. Tout ce qui peut faire croire que Monsieur de la Bruyere pense lui-même plus judicieusement, est que huit lignes au dessus il a dit, *La faveur des Princes n'exclut pas le merite.* Page 438. ligne 5.

Voici, Monsieur, un caractere qui demande une reflexion serieuse; *Il faut faire comme les autres, maxime suspecte; qui signifie presque toûjours il faut mal faire, dès qu'on l'étend au de-là de ces choses purement exterieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode, ou des bienséances.* L'Auteur insinuë dans Page 439. ligne 21.

ce caractere une maxime, je ne dirai pas suspecte, elle est ouvertement mauvaise; il pretend qu'en faisant comme les autres. on ne fera mal que quand on suivra d'autres usages que ceux introduits par la mode ou par les bienséances; Par là il justifie la mode & les usages; Pourquoi en a-t-il fait deux chapitres, où il tourne en ridicule ceux qui s'y assujettissent, où même il leur fait un crime de s'y assujettir? Si la mode & les usages ne sont point des choses qui ayent de la suite, il devoit épargner les Bourgeois qui se moulent sur les Princes, les femmes attachées au luxe, les curieux qui se ruïnent, les devots qui trompent le monde, les Prelats qui ne résident point &c.. Qu'il convienne donc, Monsieur, que la pratique des usages du monde, bien loin d'être innocente, est la cause de tous les déreglemens: Qu'il convienne aussi que faire comme les autres, signifie mal faire, lors même qu'on renferme la maxime dans les choses purement exterieures, qui dépendent de l'usage, de la mode, ou des bienséances: el-

les ne sont point sans de fâcheuses suites ; elles sont l'effet d'une ancienne corruption, & elles deviennent la source d'une corruption nouvelle, pire que la premiere.

Ce Juge même si infaillible & si ferme dans ses jugemens, le Public a varié sur son sujet ; ou il se trompe, ou il s'est trompé.... Cette qualité de Juge *infaillible & ferme dans ses jugemens*, ne convient point au Public, dés que Monsieur de la Bruyere expose qu'il *a varié, qu'il se trompe, ou qu'il s'est trompé* ; il faloit mettre, *Ce Juge qu'on dit être infaillible &c..*, ce correctif ménageoit la pensée, & lui ôtoit un air de faux qu'elle avoit auparavant. Page 441. ligne 26.

L'avantage des Riches ignorans seroit bien grand, s'il leur étoit permis de faire taire les gens doctes. Monsieur de la Bruyere n'hésite pas pourtant à leur accorder cet avantage. *Souvent où le riche parle & parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à aplaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.* Le silence d'un homme d'esprit peut-il contribuer à le faire passer pour Page 443. ligne 29.

docte en presence d'un Riche qui attend pour en juger, que le docte l'entretienne ? Et Monsieur de la Bruyere peut-il engager le docte à *se taire*, lui qui l'exhorte à *applaudir* au Riche ? Le silence & les applaudissemens ne s'accordent pas. Un inconvenient que l'Auteur n'a pas prévû, en donnant ce conseil, est que si le docte se taît ; on le prendra pour un stupide ; s'il parle, on le traitera d'ignorant ; le plus court est de ne point frequenter les Riches, & de s'en passer ; La fortune veut avoir l'honneur de dédaigner les Muses ; c'est aux Muses à braver la fortune.

Page 448. ligne 9. *Vous écrivez si bien*, Antisthene, *Continuez d'écrire &c.*... Monsieur de la Bruyere qui s'est déja peint en plusieurs rencontres, fait encore son portrait, & toûjours en beau.. Il murmure contre le Public qui ne lui a donné que des loüanges ; il se flatte de meriter quelque chose de plus qu'un *grand nom* ; celui de riche lui manque, il croit avoir assez fait pour l'obtenir ; Je ne pretens pas, Monsieur, le détromper ; au contraire je

me

me joins à lui pour invectiver contre le siecle peu favorable aux Sçavans ; mais si une fois l'art d'écrire devient un métier à s'enrichir, j'y consens, quel aprentissage, quel chef d'œuvre fera-t-on, avant que d'y passer Maître ? Si on le decidoit, mille Auteurs croupiroient dans leur indigence ; & la République continuëroit d'être dispensée de donner pension à des demi-Sçavans qui lui font peu d'honneur.

Si les Ambassadeurs des Princes étrangers étoient des singes instruits à marcher sur leurs pieds de derriere, & à se faire entendre par interprete, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses. Ne diroit-on pas que nous n'admirons les réponses des Ambassadeurs que parce que nous nous croyons seuls en possession du bon sens ? Lorsque nos Ambassadeurs vont dans les Cours étrangeres, les peuples ont la même curiosité, le même étonnement ; ce n'est point qu'ils croyent avoir seuls l'esprit en partage ; on sçait que les affaires sont épineuses, & on ad-

Page 400. ligne 10.

mire la prudence des Negociateurs. *Nous n'aimerions pas*, ajoûte Monsieur de la Bruyere, *à être traitez ainsi de ceux que nous appellons barbares*. Nos Ambassadeurs ne sont pas fâchez néanmoins de cet empressement general qu'on a de les voir & de les entendre ; ils seroient eux-mêmes étonnez qu'on ne l'eût pas : Nous qui admirons peu, nous admirons les Ambassadeurs que les Barbares envoyent dans ce Royaume ; Si les barbares, qu'on dit être grans admirateurs de toutes choses, ne l'étoient pas de nos Ambassadeurs, gens choisis & pleins de merite, quelle mortification plus sensible à nôtre nation fiere & présomptueuse !

...*Toûjours dans son Evêché où il fait une résidence continuelle &c*.... Il est inutile de vanter la *résidence continuelle* d'un Prelat qui est *toûjours* dans son Evêché : Dire qu'un Evêque est toûjours dans son Diocése, c'est assez donner à entendre qu'il y fait une continuelle résidence. Je marquerai en passant que cet éloge convient à peu de personnes.

page 455. lig. 8.

La fin de la page 455, est le com-

mencement d'un fragment, & une ébauche du Portrait d'*Artenice*.... *L'eſprit dans cette belle perſonne eſt comme une nuance de raiſon & d'agrément, qui occupe les yeux & le cœur de ceux qui lui parlent :* Cette comparaiſon eſt trop affectée ; une *nuance* ne ſe peut dire que des objets exterieurs & ſenſibles ; tout ce qui n'a point de couleur, n'eſt point ſuſceptible de nuance.

... *Elle a encore ces ſaillies heureuſes, qui entre autres plaiſirs qu'elles font, diſpenſent toûjours de la replique.* Ce n'eſt pas pourtant nous faire plaiſir que de nous ôter celui de la replique ; Nous n'admirons point l'eſprit qui empêche que le nôtre ne ſoit admiré, & nous ne nous plaiſons jamais avec ces perſonnes qui attirent tous les ſuffrages d'une converſation ; le nôtre ceſſe de leur appartenir, ſi-tôt qu'ils ont un merite qui nous efface. Page 454. ligne 15.

Elle eſt toûjours au deſſus de la vanité ; ſoit qu'elle parle, ſoit qu'elle écrive, elle oublie les traits où il faut des raiſons. Il ſembleroit, Monſieur, que tout ce qui eſt *trait*, ne peut Page 455. ligne 5.

être raiſon. Quelque choſe que l'on employe dans les diſcours, traits, figures, portraits, détails, ce n'eſt que pour faire valoir les raiſons: ainſi ces mêmes *traits* ſont des raiſons ſubalternes qui ne ſe diſtinguent pas des premieres qu'elles appuyent ſolidement.

Page 456. *Un air reformé, une modeſtie outrée, la ſingularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoûtent rien à la probité, ne relevent pas le merite, ils le fardent & font peutêtre qu'il eſt moins pur & moins ingenu.* Là il ne doit point y avoir de *peutêtre*; il n'eſt que trop vrai que les affectations diminuënt le merite, l'alterent & le corrompent: toute affectation naît d'une vanité ſecrete; il n'en faut pas davantage, pour rendre le merite moins pur & moins ingenu.

Page 457. ligne 2. *Celui qui ſonge à devenir grave ne le ſera jamais &c.* Ce ſentiment de Monſieur de la Bruyere eſt outré; Quoi un homme pourra acquerir les vertus les plus opoſées aux inclinations naturelles; d'emporté il deviendra doux; d'ambitieux modeſte; d'avare liberal, de voluptueux

chaste ; & il ne pourra pas devenir grave ! Cela n'est pas croyable. La gravité n'est qu'une composition du maintien qui dépend d'une simple attention à soi-même ; on avertit un jeune Magistrat, ou un jeune Abbé de se montrer grave, il le devient, rien n'est plus ordinaire : Malgré cette experience l'Auteur assûre que *la gravité n'est point, ou qu'elle est naturelle* ; il se contredit par les paroles qui suivent, *Il est moins difficile d'en descendre que d'y monter*, cela ne suppose donc qu'une difficulté, & non pas une impossibilité. Si Monsieur de la Bruyere eût été veritablement persuadé de cette premiere opinion, *la gravité n'est point, ou elle est naturelle*, il auroit ajoûté, *il est facile d'en descendre & impossible d'y monter.* De plus s'il prétend que la gravité est naturelle, il ne doit point avancer qu'il soit *facile d'en descendre* ; car il n'est pas aisé d'effacer les impressions de la nature. Enfin, *descendre de la gravité, monter à la gravité*, ce sont là des expressions peu en usage : *perdre la gravité, acquerir la gravité*, sont les termes propres.

Page 457. ligne 24. *L'air spirituel est dans les hommes ce que la regularité des traits est dans les femmes ; c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.* Cette comparaison cloche, pour me servir des termes ordinaires; la régularité des traits forme la beauté, mais l'air spirituel ne fait pas l'esprit; une femme qui a des traits difformes, est laide; un homme qui n'a pas l'air spirituel, peut avoir beaucoup d'esprit. Nous avons vû des personnes d'un genie transcendant, n'en avoir pas la phisionomie. Elle est quelquefois donnée aux esprits médiocres, & refusée aux genies superieurs. L'Auteur en est convenu à la page 466, où il a dit au sujet de Monsieur de la Fontaine, *Un homme paroît grossier, lourd, stupide, il ne sçait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir, il se met à écrire, c'est le modéle des bons contes.* Il parle ensuite de Monsieur Corneille, *Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation &c.....* Si Monsieur de la Bruyere ne comprend pas l'esprit sous l'air spirituel, il a tort d'assûrer que *l'air spirituel est le genre de beauté où les*

plus vains puissent aspirer. Il n'y a personne, ou ce seroit avoir le goût mauvais, qui ne préferât un air stupide avec beaucoup d'esprit, à une belle phisionomie dénuée de tout autre talent.

La prevention est un mal desesperé, incurable, qui infecte tous ceux qui s'aprochent du malade, qui fait deserter les égaux, les inferieurs, les parens, les amis, jusqu'aux Medecins : Ils sont bien éloignez de le guerir, s'ils ne peuvent le faire convenir de sa maladie, ni des remedes qui seroient d'écouter, de douter, de s'informer & de s'éclaircir. Il est facile en lisant ce caractere, de prendre le change ; comme il est parlé des Medecins, on croit d'abord que c'est à eux à qui se raporte, *Ils sont bien éloignez de le guerir* : on n'est détrompé que quand l'Auteur propose les remedes de la prévention, *écouter, applaudir, s'informer, s'éclaircir*, car ces derniers remedes ne sont pas des specifiques de la Medecine ; ce sont des conseils de Morale que chacun est capable de se donner à soi-même. Page 466. ligne 16.

Du même fond dont on neglige un Page 461. ligne 18.

homme de merite, l'on sçait encore admirer un sot : cela n'est pas étonnant; l'on ne neglige les personnes de merite qu'à cause de son mauvais goût, & par l'inclination que l'on a d'admirer les sots.

Les trois ou quatre pages suivantes contiennent de petits caracteres, dont la définition dépend du caprice des Auteurs ; je supose, Monsieur, qu'on demande à dix personnes ce que c'est qu'*un fat*, *un sot*, *un impertinent*, *un ridicule*, *un grossier*, *un stupide*, chacun en jugera diversement, sans en juger mal. Ce sont des differences dans la langue, & d'entieres ressemblances dans la Morale: des titres differens expriment des défauts semblables ; de même que des noms uniformes peuvent exprimer de differens vices. Ainsi je ne blâme point les idées qu'a eües Monsieur de la Bruyere dans des occasions où il est permis d'en former à son gré.

Page 463, ligne 26. *L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien, quoi que dans une distance inegale de ces deux extrêmes*: Je défie qu'on m'explique le sens de ce caractere ; à le

diviser par la moitié, le commencement est intelligible ; à le prendre dans toutes ses parties, il est tout-à-fait inexplicable. Monsieur de la Bruyere pretend qu'un peu d'habileté & de probité forme l'honnête homme, ou que l'honnête homme n'est ni habile, ni vertueux ; Et moi je ne distingue point l'honnête homme d'avec l'homme de bien, même dans nos mœurs & dans nos façons de parler. Qu'on examine toutes les qualitez qui composent un homme de bien, l'on verra qu'elles conviennent à l'honnête homme ; ou l'on donne ce nom à qui il n'est pas dû. Je tombe d'accord que sans la science on peut avoir de la probité, mais on ne peut avoir en recommandation cette candeur qui fait l'honnête homme, que l'on n'ait en même temps cette probité qui forme l'homme de bien. N'est-ce pas, Monsieur, ce que l'Auteur cherche à insinuer, quand il ajoûte, *Quoi que dans une distance inégale de ces deux extrêmes?* Veut-il dire, que l'honnête homme approche plus de l'homme de bien, que de l'habile hom-

me, ou de celui-ci que de l'autre? Comme il ne le décide pas, cela rend la pensée obscure.

J'ai tort de me plaindre que l'Auteur ne decide pas, il decide hardiment, & mal à propos. Donnez-vous la peine de lire la page 464, vous examinerez s'il définit réguliérement, *l'habile homme, l'honnête homme, l'homme de bien.* J'entendois d'abord par habile homme un homme de lettres, un bel esprit, un sçavant: Monsieur de la Bruyere l'entend autrement, *Le premier*, dit-il, *cache ses passions, le second est celui qui ne vole pas sur les grans chemins &c....* il poursuit, *On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.* Voici la derniere définition, *L'homme de bien est celui qui n'est ni un saint, ni un faux devot, & qui s'est borné à n'avoir que de la vertu.* Cette idée qu'on nous donne de l'homme de bien, lui est injurieuse; *C'est un homme qui n'a que de la vertu*, l'Auteur supose que c'est la veritable, puisqu'il le louë de n'être pas un *faux devot*; Servons-nous

à present du tour de Monsieur de la Bruyere; *Il est plaisant d'imaginer* que tout homme qui a une vertu sincere, n'est pas saint. Que deviennent par là tous les moyens d'arriver à la Sainteté ? La vraye dévotion qui est un culte sincere du Dieu que les Chretiens adorent, la probité qui est une recherche exacte de toutes nos actions, la vertu qui est une pratique austere de toutes les choses saintes, ne merite pas à un homme le nom de Saint ? Où en sommes-nous, si l'on peut être vertueux, sans devenir Saint, ou si l'on devient Saint, sans être vertueux ?

Un autre est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation..... il peint les Romains, ils sont plus grans & plus Romains dans ses vers, que dans leur histoire. Ce Portrait de Monsieur Corneille avoit déja été fait par Monsieur de saint Evremont en ces termes, *Ce grand Maître du theâtre à qui les Romains sont plus redevables de la beauté de leurs sentimens, qu'à leur esprit & à leur vertu*, CORNEILLE *qui se faisoit assez entendre, sans le nommer, devient un homme commun, lorsq-*

Page 468. ligne 14.

S. Evr. t. 3. p. 31.

qu'il s'exprime pour lui-même. On ne peut pas douter que Monsieur de la Bruyere n'ait ici copié M. de saint Evremont ; mais on doit estimer la copie, elle est du nombre de celles qui valent les Originaux.

Page 468. ligne 16. *Aprés l'esprit de discernement ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles* ; non seulement il y a quelque chose de plus rare que l'esprit de discernement, mais les perles & les diamans ne doivent plus être mis au nombre des choses rares. Quoi de plus commun à la Cour, à la Ville, sur les Princesses, sur toutes les Bourgeoises ? Les diamans brillent même sur les femmes de ma Province, je les vois reluire de ma solitude. Il seroit à desirer, Monsieur, pour l'interêt de quelques maris, que les diamans fussent rares, ou qu'étant devenus communs, ils fussent moins chers ; de riches & superbes agraffes ne seroient pas la recompense d'une dot legere & modique.

Page 468. ligne 28. *Il s'aplaudit d'un merite rare & singulier qui lui est accordé par sa famille dont il est l'idole, mais qu'il laisse*

ſe chez ſoi, toutes les fois qu'il ſort & qu'il ne porte nulle part; ce dernier *qu'il* produit de l'équivoque; car bien qu'on reconnoiſſe par une ſeconde lecture qu'il ſe raporte à *merite*, on s'y méprend d'abord, & on le croit la liaiſon de *toutes les fois*.

Monſieur de la Bruyere qui tantôt s'eſt peint ſous le nom d'*Antiſthene*, ſe peint de nouveau ſous celui d'*Antiſthius*. Que nous dit-il? *L'on peut envier ou refuſer à mes écrits leur recompenſe, on ne ſçauroit en diminuer la reputation, & ſi on le fait, qui m'empêchera de le mépriſer?* Quand même je devrois encourir le mépris de M. de la Bruyere, & la haine de tous ſes partiſans les faiſeurs de Caracteres, je me hazarderai de dire que les ſiens par cet eſprit de hauteur & d'indépendance qui y regne, perdent beaucoup de leur reputation. Le Public n'eſt pas content d'un Ecrivain qui affecte de braver ſes jugemens, Monſieur de la Bruyere eſt dans l'habitude de ces tons imperieux: N'a-t-il pas encore écrit, *Si les beaux eſprits n'approu-*

Page 473. ligne 12.

vent pas mon ouvrage, il me suffit qu'il soit aprouvé par les bons esprits & les gens de bon sens. Je prens ce fier Auteur par lui-même; il n'y a qu'un moment qu'il se recrioit sur ce que *l'esprit de discernement* étoit une chose *rare*, & des plus rares; Ou il faut qu'il retracte ce sentiment, ou il faut qu'il tombe d'accord que l'approbation donnée à ses Ouvrages, n'est pas une marque de leur bonté, ou enfin qu'il se reduise à avoüer qu'il a été aprouvé de peu de personnes. S'il pretend avoir eû beaucoup d'Approbateurs, & que peu soient de *bons esprits*, il a tort de s'honorer de leur suffrage; S'il pretend au contraire que tous ayent l'esprit de discernement, donc cet esprit de discernement n'est pas rare; s'il continuë de soûtenir qu'il est rare, donc il ne doit pas croire sa reputation bien grande, ni s'enfler de l'approbation du Public composé selon lui de sots admirateurs, juges peu éclairez, privez d'un bon discernement. J'embarasse l'Auteur; quel parti prendra-t-il? Sans doute celui de se retracter; il aimera mieux avoüer que

l'esprit de discernement est commun, que de diminuer sa reputation, lui qui est disposé à mépriser quiconque y veut donner atteinte : mais s'il se retracte, chose qu'il ne peut éviter, aura-t-il raison de me mépriser, moi qui aurai justement censuré ses contradictions?

Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire, ils viennent d'ailleurs que de nôtre esprit, c'est assez pour être rejetez d'abord par présomption, & par humeur, & suivis seulement par necessité ou par reflexion. Je mentirois, Monsieur, si je disois que j'ai entendu ce caractere, même aprés l'avoir lû deux fois; Je mentirois encore, si je vous écrivois que je ne l'entens pas à present : voici l'interpretation; *Les conseils qu'on nous donne déplaisent à nôtre orgüeil, il n'aime point à nous faire sentir que l'esprit des autres a trouvé ce que le nôtre n'imaginoit pas.* M. de la Bruyere n'avoit qu'à s'expliquer aussi clairement, j'étois dispensé de la fonction d'Interprete. Page 474. ligne 24.

Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent, qui font ce qu'ils doivent. Il y a là une repetition qui ne va pas Page 478. lig. 21.

bien ; c'eſt comme ſi l'on diſoit ; *Ceux-là ſont ſages, ou ont de la ſageſſe qui ſont ſages*, On ne ſçait quel eſt le fin d'une telle propoſition ; quoi que vraye, elle ne méne à aucun but.

Page 490. §. 19.
Le monde n'eſt que pour ceux qui ſuivent les Cours, ou qui peuplent les villes, la nature n'eſt que pour ceux qui habitent la campagne, eux ſeuls vivent, eux ſeuls du moins connoiſſent qu'ils vivent. Monſieur de la Bruyere fait bien de l'honneur à *ceux qui habitent la campagne* ; il donne une ame plus raiſonnable aux villageois qu'aux gens de Cour, aux païſans qu'aux habitans des villes. S'il eût dit, *La nature n'eſt que pour ceux qui habitent les ſolitudes, un ſolitaire éloigné du bruit du monde, eſt plus occupé de ſoi-même & de la nature, que ceux qui ſont dans les intrigues de la Cour*, chacun aprouveroit ce raiſonnement ; mais il n'eſt pas juſte, lorſqu'on le borne aux ſimples *habitans de la campagne*. Un homme qui frequente le monde & la Cour, eſt auſſi prompt, & plus habile qu'un autre à connoître qu'il vit ;

il le connoît si bien, que toutes ses démarches tendent à lui rendre la vie agréable; soit qu'il s'en repente, quand elles sont inutiles, soit qu'il les poursuive, quand elles sont favorables, *il vit*, & on peut assûrer qu'il *le connoît*, puisqu'il convient de cette inutilité, ou de ce succez.

Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand homme; loüez ses vûës & ses projets, admirez sa conduite, exagerez son habileté à se servir des moyens les plus propres pour parvenir à ses fins, si ses fins sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part, & où manque la prudence, trouvez la grandeur, si vous le pouvez. Plusieurs choses à observer sur ce caractere. Dans un méchant homme il ne laisse pas d'y avoir de quoi faire un grand homme. Dés qu'on supose un homme étendu dans ses vûës, fecond dans ses projets, habile dans sa conduite, heureux dans ses desseins, le voilà préconisé *grand homme* par toutes ces qualitez, qui pourtant n'excluënt pas le titre de scelerat. D'ailleurs c'est principale-

Page 491. ligne 25.

ment parmi les grans hommes que les grans crimes se manifestent ; *Il est d'illustres scelerats*, vous ai-je déja écrit dans une de mes lettres : Sur quoi donc Monsieur de la Bruyere se retranche-t-il ? *Si les fins* de cet homme *sont mauvaises, la prudence n'y a aucune part*; qu'il dise *la probité, la sagesse, la vertu n'y a aucune part*; car la prudence ne conduit pas seulement les loüables entreprises ; elle se mêle de conduire habilement les crimes ; & il ne s'agit pas, pour être prudent, d'avoir de bonnes intentions, il ne faut qu'avoir recours à de bons moyens : De plus, quand même j'accorderois à l'Auteur que *si les fins sont mauvaises, la prudence n'a aucune part aux actions du grand homme*, cela n'empêchera pas que *la grandeur ne se trouve où manque la prudence* : Lisons les histoires, on y voit en mille endroits, que la temerité a produit les grandes entreprises, & que l'imprudence a donné lieu aux actions éclatantes ; elles ont été heureuses, & ont merité aux Braves indiscrets le nom de

Grand. Si pour l'obtenir, il eût fallu être prudent dans toutes occasions, la renommée se retracteroit & desavoüeroit enfin les éloges qu'elle a prodiguez aux courages téméraires. Y a-t-il un de ces hommes qu'on appelle HEROS, qui n'ait à s'imputer des fautes ? On auroit tort de les leur reprocher, puisqu'ils doivent à ces fautes leur succez, leur gloire, & le nom de Grans ; Ainsi l'on trouve de la grandeur où la prudence ne s'est quelquefois jamais trouvée ; je dirai encore qu'on ne cherche pas la prudence où la grandeur se trouve.

Le sujet des dernieres guerres offre le dénouëment de ce qui est misterieusement écrit depuis la page 493, jusqu'à la fin du Chapitre. Les deux Caracteres qui le terminent, contiennent une belle allegorie ; tous les Lecteurs sont capables d'en faire l'aplication. Il est temps de finir ma lettre, & de vous assûrer que je suis &c....

» en parlant de ces gens qui pressez par » les besoins de la vie, cultivent des » talens profanes, ou s'engagent dans » des professions équivoques dont ils » se cachent long-temps à eux-mêmes » les consequences, il ajoûte, qu'ils » les quittent par une *devotion discrete*, » qui ne leur vient jamais qu'aprés qu'» ils ont fait leur recolte, & qu'ils » joüissent d'une fortune bien établie. Ces gens que Monsieur de la Bruyere caracterise, quittent l'occasion du crime, si-tôt que le crime même les a enrichis. Ils doivent à la fortune leur conversion, la fortune les rend donc vrayement devots; quand je dis la fortune, j'en raporte tout l'honneur à la grace, qui employe souvent les moyens humains, & nos propres passions, pour nous sanctifier.

Page 414. lig. 3. J'ai bien goûté ce petit caractere, *Un amour mécontent rend autant de femmes hipocrites, qu'une ambition malheureuse produit chez les hommes de faux devots.* Si tout étoit de cette force, la critique feroit place dans mes Lettres à l'admiration.

Page 436. ligne 10. « *La pieté de ces devots est telle, que si*

pitre des femmes, page 92, a dit, *La devotion vient à quelques-uns, & sur tout aux femmes, comme une passion, ou comme le foible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut suivre.* Même pensée, comme vous voyez.

Vôtre fortune commence, soyez hipocrite; On se tromperoit de prendre serieusement ce conseil, il est ironique : *Vôtre fortune est faite, ah pour le coup tâchez de devenir devot*; ce dernier avis doit être executé à la rigueur : Quand, pour faire sa fortune, on a eu le malheur d'être hipocrite, il est juste de devenir devot, & de finir par la sincerité, aprés avoir commencé par la dissimulation. Page 432. ligne 1.

L'hipocrite est un ouvrage ordinaire de la fortune, cela s'entend bien ; *Un vrai devot seroit pour elle un chef d'œuvre, elle ne s'avise point d'en faire.* L'Auteur veut dire que les gens riches ou élevez, qui embrassent la vertu, ne sont jamais veritablement devots ; Il devoit excepter quelques-uns ; Monsieur de la Bruyere n'étoit pas de son sentiment, quand, page 195, Ibid. lig. 4

cune apparence d'équivoque, & où il n'y auroit pas de bon sens d'en former. C'est pour cela que Monsieur de la Bruyere ne s'est pas donné la peine dans un cas semblable de mettre un Commentaire à la marge. *On remarque sur elle*, a-t-il dit, page 105, *une riche attache qu'elle dérobe avec soin aux yeux de son mari*. En effet qui va s'imaginer autre chose par *attaches* que des pierreries? Un Auteur prend bien le change d'éclaircir des endroits que personne ne juge obscurs, tandis qu'il répand de l'obscurité dans d'autres qui ne sont déja que trop intelligibles.

Page 443. ligne 25. *La devotion doit à la médisance un tribut dont elle s'aquite exactement.* Le Theophraste Moderne qui a eû la bonté de nous marquer par des notes étoilées les cas où il entendoit parler de la *fausse devotion*, n'a pas dû, s'il a crû ces remarques necessaires, les omettre en aucune occasion. C'étoit donc ici le lieu, non seulement de nous apprendre de quelle devotion, vraye ou fausse, il entendoit parler, mais ce qu'il vouloit en dire.

Page 444. ligne 25. *Les Saints pardonnent, les devots*

se

se vengent ; la sainteté & la devotion different en sentimens : Un Saint est devot, un devot n'est pas saint, il ne le deviendra jamais. L'Auteur desespere bientôt de la conversion des hommes ; mais il en desespere contre son propre sentiment, il n'en faut pas chercher la preuve plus loin que dans le caractere qui suit, où il fait cette exclamation, *Une femme qui de devote se rendroit pieuse, la belle & rare conversion!* Dés que ces conversions ne sont que rares, il est à suposer qu'il s'en voit quelques-unes: Si quelques-unes arrivent, il a grand tort d'assûrer qu'un faux devot ne deviendra jamais saint. L'hipocrisie n'est pas excluse du nombre des crimes ausquels la misericorde divine offre le pardon ; on se lasse de tromper Dieu, comme on se lasse de scandaliser le prochain.

La toilette ne perd aucun de ses droits chez les devotes qui se croyent de la beauté &c.... Je lisois avant-hier les œuvres de M. de saint Evremont, où je trouvai des choses admirables sur l'attachement des devotes à leur beauté ; j'aurai aussi-tôt fait, Mon- Page 449 lig. 25.

sieur, de les écrire, que de vous renvoyer au Livre. » Il y en a (il
To. 3. p. 162. » parle des Religieuses) qui ont renoncé à tous les plaisirs, qui ne cherchent à plaire à personne, & à qui personne ne plaît : mais dans une indifference de toutes choses, elles se flatent secretement de se trouver agreables. Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes sortes d'austeritez ; elles font avec la derniere ferveur ce qui défigure leur visage, & ne peuvent souffrir la vûë de leur visage défiguré.... En quelque lieu qu'une belle personne soit retirée, en quelque état qu'elle soit, ses appas lui seront chers, ils lui seront chers dans la maladie, & si la maladie va jusques à la mort, le dernier soupir est moins pour la perte de la vie, que pour celle de la beauté«. Je plains les femmes qui poussent si loin l'amour de leurs charmes.

Page 449. ligne 19. *Il se trouve des devots, gens illustres par leurs aumônes, celebres par leurs fondations, qui ne payent point leurs dettes &c...* Ce Caractere a si peu échapé à la critique de Monsieur de la Bruyere, qu'il s'est élevé

en deux endroits contre ces devots peu sensez. Le premier page 409, *Toute une ville voit ses aumônes, & les publie; Qui pourroit douter qu'il est honnête homme, si ce n'est peutêtre ses créanciers?* Le second est à la page 478, *tel soulage les miserables, qui neglige sa famille, & laisse son fils dans l'indigence, un autre fait des presens & des largesses, & rüine ses créanciers &c....* Il est vrai que le Theophraste Moderne tourne son caractere differemment; si la pensée n'est pas de lui, les termes en sont.

Nôtre Auteur en parlant des devotes qui entretiennent leur Directeur, dit fort ingenieusement, *J'estime ces petits soins tres innocens, tout le monde n'en juge pas de même; s'ils durent encore long-temps, je me trouverai, comme les autres, forcé de croire coupables, & la penitente qui les a, & le Directeur pour qui elle les prend.* Il ajoûte au commencement de la page suivante, *Une devote est la derniere à s'apercevoir de l'attachement qu'elle a à la personne du Directeur, le Directeur le dernier à l'en reprendre: tous deux se nuiroient, l'un en se privant des* Page 438. lig. 10.

douceurs de la confidence, l'autre en dérobant à son cœur le plaisir d'une estime qu'elle croit innocente. Cela est heureusement rencontré, & paroît venir du genie de l'Auteur, quoi que Monsieur de la Bruyere ait traité les mêmes sujets à la page 90, qui commence par ce petit caractere, *Si une femme pouvoit dire à son Confesseur avec ses autres foiblesses, celles qu'elle a pour son Directeur, & le temps qu'elle perd dans son entretien, peutêtre lui seroit-il donné pour penitence d'y renoncer.* Pour moi, Monsieur, je ne fais point de doute qu'on ne le lui ordonnât. M. de saint Evremont, que je vous ai cité il n'y a qu'un moment, n'est pas de ceux qui jugent mal de l'inclination que les devots ont les uns pour les autres; il pretend que » sans la con-
To. 2. p. 304. » fiance d'un ami la devotion perdroit » bientôt ce qu'elle a de tendre & de » sensible; J'ai observé, continuë-t-il, » que les devots les plus détachez du » monde, les plus attachez à Dieu, » trouvent le secret d'aimer en Dieu les » devots, pour fournir des objets visibles à leur amour«. Ce secret est beau, mais n'en seroit-il point de celui-là,

comme de la pierre philosophale, où l'or domine le moins, & est substitué par un faux métal ? Qu'il est à craindre que la charité n'ait la moindre part à ces attachemens, & qu'elle ne soit remplacée par l'amour propre.

Entreprendre de longs voyages pour demander à un Saint la guerison d'une migraine, tandis qu'on hésite à faire une démarche pour sa conversion, pieté mal entenduë, devotion lâche & mercenaire. Monsieur de la Bruyere s'en est plaint page 548, en ces termes. *L'on ne voit point faire de vœux pour obtenir d'un Saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame plus reconnoissante &c....* Je continuërai pourtant de dire à l'avantage de l'Auteur, qu'il habille à la moderne ces anciennes pensées. *Dieu*, poursuit-il, *Dieu ni ses Saints n'ont jamais été veritablement honorez par des gens qui font brûler l'encens dans les Temples, aprés les avoir ornez de tableaux, si le cœur sanctifié n'accompagne les dons.* Il est inutile de parler des *Saints*, voici la raison : Dés que Dieu n'est pas veritablement adoré, les Saints ne sont honorez en aucune maniere. La gloi-

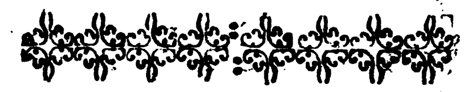
Page 457. lig. 15.

re de Dieu fait la leur ; la leur contribuë à celle de Dieu. Il se trouve un tel rapport, une telle communication de gloire entre le Dieu Remunerateur, & les Saints recompensez, que si Dieu, source de toutes graces, n'en fait point à ces ames mercenaires, les Saints ne sont point honorez par un culte interessé, qui deshonore le Seigneur en même temps qu'il orne ses temples.

Page 459. ligne 17. *Il y a des défauts que la pieté, même la vraye pieté, ne corrige point ; tels sont les défauts de l'éducation, & d'autres petites foiblesses attachées à la condition de l'homme.* Les défauts de l'éducation partent de la vanité, du mépris des autres, du peu d'égard aux remontrances. Il n'est pas possible de s'imaginer qu'une veritable pieté ne corrige point ces vices ; elle s'applique sans relâche à nous rendre propres à la societé civile par un motif de charité : si elle ne détruit pas absolument toutes les foiblesses qui sont le triste apanage de nôtre état, elle les combat toûjours, elle en surmonte quelques-unes, & ce seroit une chose étrange que plus on aproche-

roit de l'homme chretien, plus on s'éloigneroit de l'homme sociable. Le caractere misantrope ne peut pas subsister avec celui du vrai devot; par conséquent les défauts de l'éducation, je n'entens pas cette éducation puerile qui consiste à faire des cérémonies incommodes, ou à remplir de sotes bienséances, mais les défauts d'une sage & necessaire éducation, sont incompatibles avec la pieté. Ainsi il n'est point vrai que la pieté ne corrige pas les défauts de l'éducation. Ce n'est pas que Monsieur de la Bruyere a dit page 152, avec de la vertu & une bonne conduite on peut être insuportable. Le Theophraste Moderne doit me sçavoir bon gré de le justifier en même temps que je le blâme: Un Juge desinteressé en use ainsi; Adieu, Monsieur, je suis &c....





LETTRE XXVI.

XIII. REPONSE DU SOLITAIRE.

Il critique le Chapitre de la Mode.

MONSIEUR,

Je n'ai pû refuser à mes amis la lecture de vôtre derniere Lettre ; ils conviennent qu'on ne peut pas critiquer avec plus d'art & de justesse. Vous ambitionnez de rendre des jugemens équitables ; Vous faites plus, car vous les prononcez en oracle. Pour moi qui ne puis prétendre à cette gloire, il est plus sûr que je m'en tienne à la simple exposition des endroits que Monsieur de la Bruyere auroit dû traiter avec plus d'exactitude.

Page 511. Page 13. *Quelques-uns par une intemperance de sçavoir, & par ne pouvoir se re-*

soudre à renoncer à aucune sorte de connoissance, les embrassent toutes, & n'en possedent aucune. La Préposition *Par* devant un infinitif ne se met qu'aprés le verbe commencer. *Ils commencerent par faire toutes sortes d'injustices &c....* Dans le cas present il faloit au lieu du verbe un substantif, ou un participe, *Dans l'impuissance de se resoudre*, ou *ne pouvant se resoudre &c.....*

Voulez-vous des rimes ? Cela ne sied pas trop bien en prose; il n'y a pourtant guere de pages dans ce chapitre où il n'y en ait. Page 614, *Il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les chiens ayent aboyé.* Page 516, *Tel a été à la mode, ou pour l'éloquence de la* chaire, *ou pour les* vers. Page 517, *la vertu sçait se passer d'*admirateurs, *de partisans & de* protecteurs. Page 518, *une fleur qui croît dans les* sillons, *étouffe les épics, diminuë la* moisson. Quelques lignes aprés, *une* fleur *qu'on ne désigne pas par sa* couleur, *mais que l'on cultive par son* odeur. Page 519, *une de ces choses qui est d'une vogue* populaire, *que nous estimons aprés nos* pe-

res ; au même endroit, ... *faire quelques* efforts, *on espere qu'il pourra venir* à bord. Page 520, *les femmes sont ou* joüeuses, *ou* ambitieuses. Un Dictionnaire de rimes n'en contiendroit pas de plus justes. Ce sont là autant de fautes contre la pureté du stile, il y en a une infinité de cette sorte. Revenons, Monsieur, sur nos pas, & remarquons celles qui sont contre la justesse du raisonnement.

Page 516. [illegible] 29. *Tel a été à la mode ou pour le commandement des armées, & la negociation, ou pour l'éloquence de la chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dégenerent de ce qu'ils furent autrefois ? Est-ce leur merite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux ?* Nous nous appercevons tous les jours que les hommes dégenerent; le temps qui détruit tout, détruit aussi le merite ; quoi qu'il semble que la vertu ne soit pas en son pouvoir ; au lieu d'accroître par le temps, le temps l'affoiblit : On est fervent les premiers jours, ensuite on devient tiede. La jeunesse est vive, laborieuse, docte, pénetrante ; les vieillards sont paresseux, ils ne

voyent qu'à demi, conçoivent à peine, tombent en enfance : Exemples trop fréquens, preuves funestes que les hommes dégenerent. A nous renfermer dans l'idée précise du caractere que nous examinons, ces hommes autrefois à la mode n'y sont plus; Est-ce leur merite qui est usé ? Est-ce nôtre goût ? Que ce soit l'un ou l'autre, il ne sera pas moins vrai que les hommes dégenerent : Car suposé qu'alors nous eussions le bon goût, & que nous l'ayons perdu, le merite (c'en est un que de juger sans prévention) est usé de nôtre part : Suposé que nous ayons eû raison de nous détromper, le merite est donc usé de la part de ces hommes qui ne sont plus à la mode. Ainsi de maniere ou d'autre, soit que le merite s'use, soit que le goût change, les uns ou les autres, c'est à dire les heros ou leurs admirateurs, *dégenerent.*

N.... est riche, elle mange bien, elle dort bien, mais les coëffures changent, & lorsqu'elle y pense le moins, & qu'elle se croit heureuse, la sienne est hors de mode. Cette femme auroit été, à ce qu'on dit, bien plus dérai- Page 512. lig. 2.

gée dans ces derniers temps où les coëffûres ont essüié tant de contradiction de la part de la mode. Comme vous êtes dans le sejour des modes & des coëffures, vous aurez vû sans doute une petite centurie faite sur le changement qui en arriva au dernier voyage de Fontainebleau.

En 1679.

Au fond des claires eaux Sol vû en défaillance,
Cheveux de Berenice en exaltation;
Ses rayons éclipsez, promt changement en France,
Toute la gente lunaire en grande émotion.

Ces quatre vers, imitez de Nostradamus, ont percé l'obscurité de ma retraite; j'ai vû l'éclipse qui y a donné lieu; Un Solitaire attentif aux productions de la nature, & à ses revolutions, a dû le premier s'en apercevoir; mais un Solitaire éloigné du commerce des femmes, doit ignorer l'air de leurs parures; à peine lui est-il permis de déclamer contre la mode, parce qu'il pourroit ar-

river que peu instruit de ses regles, il en blâmeroit d'innocentes. Je vous laisse donc à vous, Monsieur, qui êtes dans le monde, le soin de rompre ou de garder le silence sur une matiere qui n'est point du ressort de ma Morale ; tout au plus serois-je excusable de parler de nos coëffures. Ce mot ne vous plaira peutêtre pas, Monsieur de la Bruyere s'en est pourtant servi, page 524, *Nos peres nous ont transmis la connoissance de leurs personnes, celle de leurs habits, de leurs coëffures &c.*... Je vous avouë que le terme m'a paru ne convenir qu'aux femmes, & je ne l'ai hazardé qu'avec peine, mais il est difficile d'en trouver un autre.

Page 525. & suiv. Monsieur de la Bruyere dit de bonnes choses sur la devotion de la Cour. Dans le Tite-live reduit en maximes, j'en ai lû une qui paroît n'avoir que trop-tôt son execution. » Il y a des temps de prosperité & d'adversité où la devo- « Page 2.. tion devient à la mode parmi les « peuples, jusque-là que la Religion « dégenere quelquefois en superstition. «

Tanta Religio civitatem incessit, ut aut Li 5..

homines, aut Dii repente alii viderentur facti.

Page 527. ligne 14.

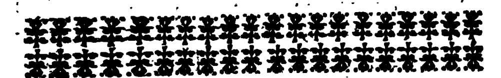
Voici un caractere sur la devotion à la mode, qui m'arrête. *Un devot*, l'Auteur parle du faux devot, *est celui qui sous un Roy Athée seroit devot*. Par ce devot on entend un Courtisan qui, pour plaire à son Prince sage & veritablement pieux, affecte les dehors de la sagesse & de la pieté, croit un Dieu, ou feint de le croire. Est-il naturel de penser qu'un Courtisan dont la Religion consiste d'ordinaire à former ses mœurs sur celles du Prince, affectât de servir Dieu dans le temps que son Roi n'en croiroit point? Non, ou bien toutes les maximes de la Politique sont fausses; l'experience elle-même est trompeuse, & il n'est plus permis d'admettre l'hipocrisie dans les Cours, ni de soupçonner aucuns Courtisans d'être hipocrites. Comme il arrive plus souvent que les Grans encherissent sur les mauvais exemples des Rois, il eût été mieux, au moins à mon sens, de dire, *Un devot est celui qui sous un Roi impie seroit athée*. Si l'Auteur parloit d'un

vrai devot, d'un homme qui consulte peu les interêts du monde, & qui ne se laisse point entraîner au torrent du scandale, je croirois avec lui que le devot seroit même devot sous un Roi Athée. Mais toutes les maximes, l'experience, l'usage resistent à la pensée, quand elle est étenduë au Courtisan d'un Athée : Cet homme ne se donnera jamais la peine de sauver les dehors d'une Religion que son Maître n'aura point ; il sera ouvertement libertin sous un Roi scelerat, & publiquement Athée sous un Roi impie.

La devotion & la geometrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'art &c..... Les gens qui n'approfondissent pas les choses, & qui ne sont pas vrais connoisseurs, prétendent décider par ce caractere que Monsieur de la Bruyere est l'Auteur des *Dialogues sur le Quietisme.* On a voulu lui attribuer cet Ouvrage, afin d'en infatuer le Public, mais nous pouvons assûrer que ces Dialogues qui ont paru aprés sa mort, ont aussi été faits Page [illegible]

depuis. Ce n'est pas là le seul ouvrage qu'on lui attribuëra, témoin les caracteres posthumes, dont je vous parlerai quelque jour. Adieu, mon cher Monsieur, aimez-moi toûjours.





LETTRE XXVII.

Examen du Chapitre traité par le Theophraste Moderne, *sous le titre du Mariage.*

MONSIEUR,

Chapitre important que celui du *Mariage*. Monsieur de la Bruyere n'en a pas fait un titre singulier, mais il en a parlé en plusieurs occasions. Nôtre Auteur a eu soin de les mettre à profit.

Damon *arrive ce matin d'une Province éloignée ; a-t-il à Paris quelque affaire ? Il ne le sçait pas encore : son pere lui a parlé d'un établissement, ce soir on l'accorde ; avec qui ? La personne m'est inconnuë, à lui de même ; n'importe, demain au plûtard ils seront mariez* ; cela n'est pas dans le Page 464. ligne 17.

vrai-semblable. Un Pere n'engage point son fils, sans lui communiquer ses vûës: tout au plus il fait agir l'autorité, si le fils ne les agrée pas. Ainsi feindre qu'un homme vient à Paris sans être instruit d'un Mariage qu'il doit contracter; donner à peine à ce voyageur fatigué le temps de se déboter, le faire accorder aussitôt, & marier le lendemain, il y a beaucoup de précipitation dans un tel mariage: L'Auteur passe trop vîte sur les formalitez de la bienséance, & sur les céremonies de l'Eglise: Je ne vois là ni demandes, ni complimens, ni entrevûës, ni accords, nulle publication de bancs; Disons que cette figure est outrée, & qu'elle ne devoit pas entrer dans un ouvrage fait par un prétendu Jurisconsulte à qui il n'est pas permis d'ignorer qu'un tel mariage donneroit *lieu* à un apel comme d'abus.

Page 465. ligne 4.
Heureux celui qui ne se repent ni de son choix, ni de sa servitude! Quoi que le mariage ne soit plus cet état de liberté, il n'est pas tellement un état d'esclavage qu'on doive l'appeller une servitude; le mot *d'engage*

ment est plus honnête : L'Auteur s'en est depuis servi, aussi bien que de la pensée de Monsieur de la Bruyere dans le caractere qui suit ; *Une femme seroit bien parfaite qui empêcheroit un mari de se repentir de son engagement.* Voila le terme d'*engagement*, placé comme il faut ; venons à la preuve de l'imitation : *Il y a peu de femmes si parfaites*, dit M. de la Bruyere, page 108, *qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.* Il est vrai que le Theophraste Moderne, pour déguiser la chose, a voulu encherir par une alternative : aprés avoir dit qu'*une femme seroit bien parfaite, qui empêcheroit un mari de se repentir de son engagement*, il ajoûte ce trait, *Un mari le seroit beaucoup, qui empêcheroit sa femme de trouver heureuses celles qui ont perdu le leur.*

Page 473, il parle des engagemens que l'on contracte par interêt, *Les mariages que la fortune concerte, visent à une fin solide, ils ne conduisent point au bonheur.* Ces mariages ne peuvent viser à une fin solide, qu'ils ne con- Ligne 18.

duisent au bonheur ; ou s'ils ne conduisent point au bonheur, la fin n'en est pas solide. Il n'y a de solide au monde que ce qui ouvre le chemin de la tranquillité ; il falloit changer l'épitete, & au lieu de *solide*, mettre *interessée, ils visent à une fin interessée.*

Il dit encore sur le même sujet,
Page 474. lig. 4. *L'amour a perdu le droit de conclure les mariages ; l'interêt seul a voix déliberative dans ces importantes occasions ; il ajuste les cœurs, prescrit les clauses, accorde les familles, unit des gens qui ne se sont jamais vûs, réunit ceux qui avoient juré de ne se point voir ; de sorte qu'il est probable de croire que l'interêt a le secret de la poudre de simpathie.* Il s'en faut beaucoup que ceci ait la finesse qui accompagne ce que Monsieur de la Bruyere a écrit dans une autre occasion, en parlant de certaines famil-
» les qui par les loix du monde, ou ce
» qu'on appelle de la bienséance, doi-
» vent être irreconciliables : Les voila
» réünies, ajoûte-t-il, & où la Re-
» ligion a échoüé, quand elle a vou-
» lu l'entreprendre, l'interêt s'en joüe,
& le fait sans peine «. Il n'est pas

mis à personne d'imiter cette délicatesse de tour.

N'y eût-il qu'une année de nourritures promise, elle ne se passe point sans divorce. Avoüons à la confusion de l'Auteur, qu'il est trop libre à prendre les pensées d'autrui; mais aussi disons à sa gloire qu'il n'a pû extraire en moins de paroles cette reflexion de Monsieur de la Bruyere, *L'on peut compter sûrement sur la dot, le doüaire, les conventions, mais foiblement sur les nourritures; elles dépendent d'une union fragile de la belle mere & de la bru, & qui perit souvent dans l'année du mariage.* Ibid. ligne 21. La br. p. 157.

Nous n'irons pas bien loin pour découvrir un nouveau larcin. La page 388, en convainc l'Auteur. *L'experience confirme qu'il y a de bons mariages, elle ne prouve pas qu'il y en ait beaucoup, ni quelques-uns sans traverse.* La même experience confirme que le Theophraste Moderne pense bien; mais elle ne prouve pas que toutes les pensées dont son ouvrage est renflé, soient de son invention, témoin cette maxime que chacun a pû lire dans Monsieur le Duc de la Rochefoucault,

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.

Paroissez de nouveau, Monsieur de la Bruyere, vôtre imitateur a besoin de vous, pour peindre ces gens qui ne veulent pas qu'on les voye avec leurs femmes. Vous avez dit ingenieusement, *qu'on evite d'être vû seul avec*
Abr. p. 554.
une femme qui n'est point la sienne, voila une pudeur bien placée ; mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, & l'empêche de paroître dans le Public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inseparable? Que ne commence-t-il par rougir de son mariage! Je connois la force de la coûtume, je sens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au cours, & d'y passer en revûë avec une personne qui seroit ma femme. Le Theophraste Moderne a eu plus de pudeur dans cette occasion que dans les précedentes; il a choisi de nouveaux termes que voici : *Le contrat change les mœurs, avant*
Page 479.
ce jour, fatal peutêtre, jour au moins d'un bonheur équivoque, on noüoit les parties de jeu, celles de la promenade: Le lendemain des nôces la societé n'est

plus si reguliere ; l'Epouse craindroit de paroître bourgeoise, & le mari ne veut pas qu'on le soupçonne de trop aimer sa femme..... cela seroit beau que le mari & la femme parussent dans un même fond &c.... Je ne raporte pas le caractere tout au long ; ce que j'en ai écrit, sufit, Monsieur, pour montrer que la pensée est tirée de Monsieur de la Bruyere.

Ne pourroit-on point découvrir le secret, je ne dis pas de se faire aimer de sa femme ; celui-là n'a point encore été trouvé &c.... L'Auteur parle de Monsieur de la Bruyere, qui dans son chapitre des femmes, page 108, à fait cette question, *Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ?* Encore si le Theophraste Moderne étoit sincere, & qu'il déclarât de bonne foi, *Cela est de Monsieur de la Bruyère, j'ai eu dessein de le copier*, on diroit, il a bien copié, il a imité avec succez ; mais vouloir se donner une gloire dûë seulement à l'inventeur, cette usurpation n'est pas juste. Reprenons la suite du caractere ; *Ne pourroit-on point découvrir le secret de n'aimer que sa* Page 40. lig. 29.

femme ? S'appliquer à cette recherche, vaudroit mieux que de trouver la pierre Philosophale. Un de vos amis & des miens a eû sur cela une saillie tout-à-fait plaisante : il prétendoit que *la* discorde ayant pour cause l'avarice des maris peu disposez à contenter l'ambition des femmes, le secret de la pierre philosophale détruiroit les obstacles de leur union. Si on avoit, ajoûta-t-il, ce beau & magnifique secret, tout iroit mieux dans la societé ; les charges ne seroient pas remplies par des riches ignorans, car les Sçavans auroient de quoi se faire Magistrats ; l'homme de merite joüiroit de cette abondance qui est le partage commun du fat & du stupide ; Les Auteurs qui font des Livres pour de l'argent, contens d'une autre & meilleure ressource, épargneroient à la République des Lettres la honte de tant d'Ouvrage mauvais; Toutes choses enfin rentreroient dans l'ordre où le siecle d'or les a vûës. A propos de la pierre Philosophale, un homme d'esprit * en donne une belle définition, *Alchymia est casta meretrix, omnes invitat, neminem admittit ;*

* M. Bailly.

mittit ; est ars sine arte cujus principium est scire, medium mentiri, finis mendicare ; c'est une coquette qui attire tout le monde & ne favorise personne ; c'est un art sans regles qui dans son commencement inspire l'envie de sçavoir, qui apprend ensuite à mentir, & qui conduit enfin à la pauvreté.

Il faut être complaisant pour agréer les complaisances du sexe ; les minauderies d'une femme ne plaisent point à un mari bizare. A qui peuvent plaire les *minauderies* ? Je le demande à l'Auteur qui par *minauderies* entend des complaisances hors de saison, des affectations ridicules, des caresses extravagantes ; il ne faut que remonter à la page 122. où il a eu cette idée que j'exprime.... *Elle appelle*, a-t'il dit au sujet d'une vieille femme amoureuse, *elle appelle les* minauderies *au secours de sa passion.* Les *minauderies* ne sont donc que de fausses complaisances, des douceurs fades que personne ne peut recevoir agréablement, & qu'on doit encore moins obliger un mari bizare de souffrir. Page 453 ligne 6.

L'Auteur des Reflexions Morales a dit, *il est quelquefois agréable à un mari d'avoir une femme jalouse, il entend toûjours parler de ce qu'il aime*. Le Théophraste moderne a trouvé cette maxime à sa bienseance, & l'a jugée digne d'entrer dans son recüeil, où il lui donne ce tour, *il n'est agréable d'avoir une femme jalouse qu'au mari qui s'honore publiquement du choix d'une maîtresse; la femme lui reproche sans cesse qu'il aime ailleurs; il a donc le plaisir d'entendre toûjours parler de ce qu'il aime*.

Page 485. ligne 29.

Avançons jusqu'à la page 492. *Des femmes ne se piquent pas de convaincre leurs maris qu'elles ont de l'esprit; elles sont aussi les dernieres à s'appercevoir que leurs maris en ayent, de sorte qu'il vaudroit autant qu'ils en manquassent*. A cause que la femme n'a pas l'esprit de connoître celui de son mari, il vaudroit autant qu'il n'en eût point, la consequence est ridicule; C'est comme si l'Auteur disoit, *on trouve mauvais que je profite des Caracteres de la Bruyere, il vaudroit autant que la Bruyere n'eût jamais été*; On répondra au Theophraste

ligne 15.

moderne, lisez la Bruyere, mais ne le copiez pas ; profitez de ses Caracteres, mais ne les volez pas ; faites des Livres, mais qu'ils ne contiennent pas des repetitions infinies ; de même l'on dira à ce mari spirituel, ayez de l'esprit, marquez-en, vôtre femme dût-elle ne s'en point appercevoir.

Ce n'est pas peu que d'avoir à souffrir l'arrogance d'une femme qui se pique d'être chaste &c.... Ce caractere est fort étendu, & c'est en quoi l'imitateur a voulu distinguer la copie de l'Original qui est en petit ; il est exprimé en ces mots dans Monsieur de la Bruyere page 108. *Telle autre femme à qui le desordre manque pour mortifier son mari y revient par les charmes de sa beauté, par son merite, par ce que quelques-uns appellent vertu.* Ce qui est ici en quatre lignes en compose plus de trente dans le Theophraste moderne : tantôt il abrege, tantôt il alonge ses Caracteres pour depaïser le Lecteur. Graces au discernement qu'il a plû au Ciel de nous donner, nous ne sommes pas de ces gens que l'on trom-

Page 494. lig. 11.

pe par des artifices aussi grossiers.

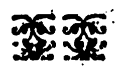
Page 499. ligne 26. *Le titre de mari ne donne que le droit d'une administration legitime*: Je veux croire le Theophraste moderne Auteur de cette pensée, mais je veux en même-temps lui apprendre que Tite-Live donnoit cet avis aux Romains; Lib. 34. *Vos in manu & tutela, non in servitio debetis habere eas, & malle patres aut viros quam Dominos dici.* Il est glorieux à l'Auteur, s'il n'a pas lû Tite-Live, de se rencontrer avec cet Historien. S'il l'a lû, comme on n'en peut pas douter, il est à croire qu'il a voulu s'approprier cette pensée.

Page 501. ligne 4. *Societé bien étrange que celle d'une femme regente & d'un mari qui n'ose pas se soustraire à son autorité, &c....* Ce caractere n'est pas mal déguisé de celui qui dans Monsieur de la Bruyere p. 107. commence de la sorte, *il y a telle femme qui anéantit ou qui enterre son mari au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention, &c....* L'adresse de nôtre Auteur, car tout se découvre, est d'avoir mis au chapitre du mariage ce que Monsieur de la Bruyere a mis au chapitre des femmes.

Hazard pur hazard quand une femme ne se repent pas d'un second choix ; un troisiéme, un quatriéme marquent chez elle, sinon un défaut de vertu, sans doute un excés de legereté qui n'est pas innocent. Il y a là de la contradiction : Un excés de legereté qui n'est pas innocent est sans doute un défaut de vertu. Mais l'Auteur a mieux aimé se contredire de la sorte, que de declarer ouvertement qu'il étoit de l'avis de Martial. Page 503. ligne 25.

> *Quæ nubit toties, non nubit, adultera lege est.*

Les secondes nouces, au jugement de ce Poëte, sont une espece d'adultere : Ce sentiment de la Morale payenne n'est point adopté par la nôtre, quoique plus pure : Je pourrois sur cela faire quelques reflexions ; comme j'écris à un homme engagé dans le celibat, je les reserve pour d'autres.



LETTRE XXVIII.

XIV. REPONSE DU SOLITAIRE.

Où il reprend plusieurs caracteres du chapitre que M. de la Bruyere *a intulé* de quelques usages.

MONSIEUR,

Vous vous êtes plaint quelquefois du retardement de mes Lettres ; les vôtres viennent plus lentement que jamais. Je n'ose pas m'en plaindre, car je suis persuadé de vôtre exactitude. La mienne doit vous paroître grande ; cette Lettre est la troisiéme que je vous aurai écrite en un mois ; le chapitre *de quelques usages* en sera la matiere.

Rehabilitations; mot en usage dans les Tribunaux, qui a fait vieillir & rendre gothique celui de Lettres de noblesse, autrefois si françois & si usité. Se faire rehabiliter suppose qu'un homme devenu riche originairement est noble.... que les Lettres de noblesse ne lui conviennent plus, qu'elles n'honorent que le roturier, &c.... L'explication de ce caractere n'est pas facile. Mes reflexions n'auront pas été inutiles, si j'ai penetré l'intention de l'Auteur: Je crois qu'il a voulu dire, *On a plus volontiers recours aux Lettres de rehabilitation, parce qu'elles supposent la noblesse, qu'aux Lettres qui la donnent. Celles-ci ne sont qu'à l'usage des roturiers déja opulens, qui veulent un secret pour devenir encore plus riches.* Il s'en faut beaucoup que Monsieur de la Bruyere s'explique avec la même netteté. Page 540.

.... *Ils croyent que venir de bon lieu c'est venir de loin.* La phrase retournée avoit quelque chose de plus naturel & de plus energique, *Ils croyent que venir de loin c'est venir de bon lieu*; cela remplit mieux l'idée qu'on veut donner de ces gens qui Page 544. ligne 16.

affectent d'être originaires d'un païs éloigné, quoique nez à l'ombre des clochers de Paris.

Page 544. ligne 26. *Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grans Princes par une extrémité, & par l'autre au simple peuple.* L'auteur ne hazardoit rien de n'excepter aucunes familles. En disant, *il n'y a point de familles dans le monde qui ne touchent, &c.....* il confirmoit ce que nous avons lû à la page 311. *les Grans ne doivent point aimer les premiers temps, ils ne leur sont point favorables; il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frere & de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille; il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.* Dés que les hommes composent une même famille, on doit assurer, Monsieur, qu'il n'y en a point dans le monde qui ne touchent aux Princes par une extrémité, & par l'autre au simple peuple.

Page 545. ligne 2. *Il n'y a rien à perdre à être noble; franchises, immunitez, exemptions, privileges: Que manque-t'il à ceux qui ont un titre?* Cela devoit être établi par une proposition affirmative, *il y*

a beaucoup à gagner à être noble, &c. Ce n'est pas là où je m'arrête. *Croyez-vous*, poursuit l'Auteur, *que ce soit pour la noblesse que des solitaires se sont faits nobles.* Sur ce mot *nobles* est une étoile qui renvoye à la marge où on lit, *Maison Religieuse, Secretaire du Roy.* Il faudroit, pour dire que des Religieux se sont faits nobles, qu'ils eussent acheté la charge de Secretaire du Roy : or on ne prouvera point cela ; on ne prouvera pas même qu'il y en ait à qui ce titre soit accordé ; donc Monsieur de la Bruyere n'a pas dû dire que des solitaires se sont faits nobles.

Les belles choses le sont moins hors de leur place. Ainsi l'on n'entend point une gigue à la chapelle, ni dans un Sermon des tons de Teâtre ; l'on ne voit point d'images profanes dans les temples &c.... Qui ne prendra ce caractere pour une ironie se trompera bien fort ; elle est supportable en cet endroit, parce qu'il faudroit être des plus grossiers pour ne pas sentir le trait de la critique. Page 547, ligne 1.

Monsieur de la Bruyere blâme avec raison la negligence de quelques Cu-

rez, mais il condamne mal-à-propos le zele de quelques Religieux. *Un Pasteur frais & en parfaite santé, en linge fin & en point de Venise a sa place dans l'Oeuvre auprés les pourpres & les fourrures ; il acheve sa digestion pendant que le Feuillant ou le Recolet quitte sa cellule & son desert, où il est lié par ses vœux, & par la bienseance, pour venir le prêcher lui & ses oüailles.* L'Auteur veut insinuer que ces Religieux qui quittent leurs cellules pour venir annoncer la parole de Dieu agissent contre leurs devoirs & contre les bienseances. Pour refuter cette prevention il suffira, Monsieur, de dire, que si les Religieux ne sont pas les premiers Ministres de l'Eglise, ils en sont les secours: Tous les peuples attendent de leur bouche la science & l'instruction : A moins que leur état ne s'oppose à cet éclat exterieur de leur zele, nous ne devons point en murmurer. J'ai fait plus, Monsieur ; car j'ai recherché les constitutions des Feuillans & des Recolets ; ils peuvent prêcher ; les Fondateurs les y exhortent, les Evêques les autorisent. Si un Pere de saint Lazare, ou un moi-

Page 549. ligne 20.

ne de la Trape s'ingeroient dans le ministere de la parole, on diroit à l'un, retranchez-vous dans la campagne, instruisez le vilageois : On diroit à l'autre, demeurez dans vôtre solitude & ne prêchez point : On avertiroit tous les deux qu'ils sont liez par des vœux solemnels, & par des bienseances indispensables.

Les cloches sonnent dans une nuit tranquille, & leur melodie qui reveille les Chantres, & les Enfans de Chœur endort les Chanoines. On doute que ce terme, *la melodie des cloches*, soit régulier. Examinons la pensée ; est-il possible que les cloches ayent la double & contraire vertu d'endormir les uns & de réveiller les autres ? Ces cloches auroient un grand discernement & d'extrêmes égards, de procurer de beaux songes aux Chanoines, de les plonger dans un sommeil doux & facile, aprés avoir interrompu celui des Chantres. Page 551. ligne 9.

Les Chanoines se levent tard, & vont à l'Eglise se faire payer d'avoir dormi. Les Chanoines auroient trop d'avantage, si avec celui de ne point aller à Matines, ils étoient encore Page 552. ligne 15.

payez d'avoir dormi ; On sçait qu'il y a deux choses dans les fruits d'un Benefice, le gros & les distributions manuelles ; le gros est une certaine somme accordée au titulaire indépendamment de ses assistances ; les distributions manuelles sont, pour ainsi parler, le droit de presence à l'Eglise ; Or un Chanoine qui ne va pas à Matines n'a pas l'honoraire dû à ceux qui y assistent ; il n'est donc pas payé d'avoir dormi : Au contraire son sommeil lui coûte, & il achete la liberté de son repos pendant la nuit.

Page 559, ligne 21. *Il se trouve des Juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié & de l'alliance nuisent à une bonne cause, & qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles expose à être injustes.* Monsieur Paschal a fait ce caractere dans les mêmes termes, ou plûtôt Monsieur de la Bruyere n'a été que l'écho de Monsieur Paschal. *L'affectation change la justice.... J'en sçai qui ont été les plus injustes du monde à contre-biais : Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste, étoit de la leur faire recommander.*

Pensées de M. Paschal, page 191.

der par leurs proches parens; Toutes ces imitations ôtent à Monsieur de la Bruyere le nom d'Auteur original.

.... *Decider souverainement des vies & des fortunes des hommes &c*.... Le singulier est plus en usage, *decider de la vie & de la fortune* des hommes. Page 501. ligne 12.

La principale partie de l'Orateur c'est la probité; sans elle il degenere en declamateur, il déguise ou il exagere les faits &c.... Il seroit à souhaiter, Monsieur, que cela fût vrai; & que les hommes ne pussent meriter le titre d'éloquens sans avoir obtenu celui de gens de bien. L'idée qu'on se forme communément de l'Orateur ne fait pas croire que la probité soit sa principale partie; tous les gens qu'on nous propose comme des modeles à suivre; CICERON le pere de l'éloquence, connu sous le beau nom d'Orateur Romain avoit-il cette probité? N'a-t'il pas déguisé ou exageré des faits? N'a-t'il pas épousé la passion & les haines de ceux pour qui il parloit? Je sçai qu'on a dit, *Oratorem virum bonum esse oportet*; Il Page 501. ligne 14.

faut de la probité dans un Orateur ; s'il n'en a point, facile à persuader, il insinuëra le vice, & le rendra aimable, il donnera des armes au crime, & attaquera l'innocence. A consulter presentement les regles de l'art oratoire, n'est-ce pas un secret de l'éloquence que de *déguiser certains faits*, d'en *exagerer* d'autres, de pousser une passion & de faire valoir un sentiment de haine ? Il est à desirer que la probité de l'Orateur modere ces figures ; mais l'experience, en cela funeste, je l'avouë, ne prouve pas que cette probité soit la principale partie de l'Orateur. Un homme a beau avoir de la vertu, il lui faut de l'esprit & de l'éloquence pour être crû bon Orateur.

Contre les gens qui testent frequemment & par une habitude de mauvaise volonté, Monsieur de la Bruyere dit page 564. *Un dépit pendant qu'ils vivent, les fait tester ; ils s'appaisent & déchirent leur minute ; la voilà en cendre ; ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette que d'Almanachs sur leur table ; ils les comptent par les années.* Deux testes

xions ; la premiere sur ces mots inutiles, *pendant qu'ils vivent* ; on sçait bien qu'un mort ne fait point de Testament, & que tout testament est fait pendant la vie. La seconde reflexion ; comment ces gens irresolus peuvent-ils avoir autant de testamens que d'Almanachs, puisque l'Auteur assure qu'*ils s'appaisent, déchirent leur minute, & la brûlent* ? C'est-là une contrarieté formelle.

Que penser de la Magie & du sortilege ? .... J'ose dire qu'en cela comme dans toutes les choses extraordinaires, il y a un parti à trouver entre les ames credules & les esprits forts. Monsieur de la Bruyere devoit nous apprendre quel est ce parti. Peutêtre auroit-il ébranlé l'esprit de ceux qui n'en croyent rien, & rassuré les autres qui en croyent trop. Page 576. ligne 3.

Il me paroît que cette phrase, *Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots & de la proscription de quelques autres* ; il me paroît, dis-je, que cette phrase qui finit le caractere de la page 580. devoit commencer le caractere de la page suivante ; car il n'y a aucun rapport

entre des Heros celebrez dans l'histoire & la proscription de quelques mots françois ; c'est une faute qui a échappé au Corrécteur.

Page 581. ligne 1. *Ains a peri, la voyelle qui le commence & si propre pour l'élision, n'a pû le sauver, il a cédé à un autre monosyllabe * , & qui n'est au plus que son anagramme.* M. de la Bruyere se trompe; *Mais* n'est point l'anagramme de *Ains*. Dans *Ains* il y a une N ; s'il est permis pour faire une anagramme de changer une lettre, ce n'est pas dans un monosyllabe ; *Ains* ne fera donc que *Nais* & non pas *Mais*, ou plûtôt il ne fera rien. Je dirai au sujet de cette belle anagramme de Monsieur de la Bruyere ce que disoit Colleter :

* Mais.

Et sur le Parnasse nous tenons
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

Il en est autrement quand les Anagrammes sont justes. A propos de celles-là ; un bel esprit de nôtre Province en a fait une tres-heureuse, dans *Ave Maria gratia plena , Dominus tecum*, vous trouverez, *Deipara inventa*

sum ergo immaculata; Cette Anagramme est belle, mais elle n'approche pas de celle-ci : Dans ces paroles adressées à Jesus-Christ par Pilate, *Quid est veritas*, l'on trouve la Réponse juste, *est vir qui adest* : vous jugez bien, Monsieur, que la premiere Anagramme n'a pas pour Auteur un homme opposé au sentiment de la Conception Immaculée, encore moins attriburez-vous la seconde à un Athée.

Certes est beau dans sa vieillesse & a encore de la force sur son declin : La Poësie le reclame, & nôtre langue doit beaucoup aux Ecrivains qui le disent en Prose, & qui se commettent pour lui dans leurs Ouvrages. Page 582. ligne 5. Monsieur de la Bruyere qui a hazardé le mot de *Certes* en plusieurs occasions, veut qu'on l'en remercie, & qu'on le declare protecteur des franchises de nôtre langue : soit; on dira de lui qu'il aimoit la langue françoise, mais on ne pourra pas dire qu'il la parlât exactement. Nous n'en avons déja fourni que trop de preuves, sans celles que je vous donnerai dans mes Lettres suivantes.

LETTRE XXIX.

Où deux Chapitres traitez par le Theophraste Moderne *sous le titre*, de l'entêtement, *&* de l'homme, *sont examinez.*

MONSIEUR,

J'ai tâché jusqu'à present de me défaire de toute prevention ; je vais redoubler mes éforts, de peur qu'on ne m'accuse de marquer de l'entêtement contre le Theophraste Moderne qui le combat dans son dix-neuviéme Chapitre.

Page 507. ligne 2. *Plus de* Cinna, *plus de* Rodogune, *plus de* Britannicus ; *nôtre bon goût est enfin venu à se laisser conduire au gré de l'entêtement, & cet entêtement*

a le malheur d'être public. Où l'Auteur a-t'il vû qu'on n'a plus de goût pour ces chefs-d'œuvres du theatre ? Souvent on represente ces pieces, & même on ne les represente pas aussi souvent qu'on les demande : Elles sont cause du peu de plaisir qu'on goûte à la representation des petites Comedies qui les accompagnent : Le spectateur qui a donné toute son attention au Poëme serieux devient tiede & indifferent ; il regrette CORNEILLE & RACINE, sans que toutes les plaisanteries du meilleur bouffon puissent détourner ses suffrages.

Qui oseroit soûtenir qu'on admirât aujourd'hui MOLIERE ? Et moi je dirai, qui oseroit soûtenir que MOLIERE n'est pas admiré, & qu'il cessera de l'être ? Nous ne pouvons nous passer de ses Comedies ; on revient tous les jours à son *Avare*, à son *Malade imaginaire*, à son *Tartuffe*, à son *Misantrope* ; à toutes ses autres Pieces : Elles ont, il est vrai, elles ont un défaut ; je l'ai apperçû en même-temps que l'Auteur, *elles ont*, comme il a dit, *le défaut de* Ibid. lig. [illegible]

nous dégoûter des nôtres: Lui qui dans le chapitre des Ouvrages d'esprit a fait si justement cet éloge de Moliere se désavouë bien mal-à-propos : Son désaveu est par bonheur dans le chapitre *de l'entêtement*, où l'on ne s'étonne pas de lui voir faire par une ridicule prevention cette demande hardie, *Qui oseroit soûtenir qu'on admirât aujourd'hui* MOLIERE ? il en veut de même à CORNEILLE, *qui soûtiendroit que l'illustre* Corneille *joüira dans le siecle prochain des mêmes acclamations* ? Le Public le soûtiendra, & se rendra partie contre le Theophraste Moderne. Un celebre Academicien a dit autrefois : » Le » même siecle qui se glorifie d'avoir » produit Auguste, ne se glorifie guere » moins d'avoir produit Horace & » Virgile. Ainsi lorsque dans les âges » suivans on parlera de toutes les grandes » des choses qui rendront nôtre siecle » l'admiration de tous les siecles à venir, CORNEILLE, n'en doutons » point, Corneille tiendra sa place » parmi toutes ces merveilles : La » France se souviendra avec plaisir que » sous le Regne du plus grand de ses

M. Racine, Disc. Academ.

Rois a fleuri le plus celebre de ses Poëtes «.

Fagnani *par sa Lotterie a dû détromper bien des entêtez.* Vous étiez, ce me semble, à Paris, Monsieur, dans le temps que cet adroit Italien fit sa Lotterie, où sans avoir de bons billets, il ne laissa pas d'avoir les meilleurs Lots : Cela a donné lieu à une petite Comedie que M. Dancourt, sous le nom de qui paroissent plusieurs Pieces nouvelles dont il n'est point certainement l'Auteur, avoit intitulée *La Lotterie* ; Cette Lotterie m'a couté plusieurs Loüis d'or qui ne m'ont valu, comme aux autres, que des mouchoirs. Page 509. ligne 9.

.... *L'heritier qui expose le tout aux encheres publiques vendit mal des coquilles achettées au poids de l'or ; il eut à peine de quoi se dédommager des obseques, & ne trouva pas dans les Cabinets du deffunt, un marbre propre à cette courte Epitaphe :* Page 512. ligne 15.

Cy gît Rolet *le Curieux,*
Il fut riche mais mourut gueux,

Si l'Auteur s'est entendu lui-même,

il n'a pas voulu se faire entendre à ses Lecteurs : *Rolet* mourut-il si gueux qu'il ne laissât pas dequoi payer un morceau de marbre de deux pieds? Où bien ses curiositez étoient-elles si peu de chose que parmi elles il ne se trouvât pas un marbre assez grand pour écrire deux petits vers? Voilà l'éclaircissement que nous demandions; l'on n'a pas jugé à propos de nous le donner.

Page 514. ligne 19. *La fille d'un Curieux est une rareté dont l'envie ne prend point de se charger; le pere ne peut se resoudre à convertir ses Medailles, & son cuivre en or pour la doter; personne ne veut de la fille sans dot; elle vieillit à côté du Cabinet, & meriteroit enfin d'y avoir place au rang des antiques.* Ce caractere a son merite, & quoique Monsieur de la Bruyere page 517. ait fait le portrait de ces gens qui ne marient point leurs filles, le tour dont s'est servi l'Auteur est nouveau & fort agréable.

Page 516. fig. 20. *Pourquoi se faire un sujet de mauvaise humeur des défauts de l'Art? La nature a les siens, nous nous y accoûtumons, accoûtumons-nous de même*

aux imperfections des Arts. Le Theophraste Moderne donne-là un tres-mauvais conseil ; il ne dépend pas de nous de corriger les défauts de la nature, c'est ce qui nous force de nous y accoûtumer. Autre chose est des Arts ; nous en sommes les inventeurs, nous devons rafiner sans cesse, & plutôt que de regler nôtre goût d'une maniere qu'il n'en conteste pas les perfections, il est de nôtre honneur de les pousser si loin que le goût le plus difficile puisse en être satisfait.

Il se trouve à Paris de quoi favoriser & l'admiration & la critique ; je veux dire une entiere perfection dans les Arts, un ridicule outré dans les mœurs. Je conviendrai de cela, mais l'Auteur n'en convient pas, ou s'il le pense serieusement, il ne devoit pas exciter le Public à *s'accoûtumer aux imperfections des Arts.* A quoi se determine-t'il, Monsieur ? Tantôt il y a beaucoup *d'imperfection* dans les Arts, tantôt la *perfection* y est entiere : Pour moi je crois qu'il y a un parti à prendre entre les deux, qui seroit de dire que la perfection des Arts n'est pas

Page 517. ligne 21.

entiere, & que leur imperfection n'eſt pas conſiderable.

Page 511. ligne 29. Chaudrai *eſt le ſejour de la ſanté &c....* Ce caractere eſt nouveau: Je ne vous écris rien du Medecin de *Chaudrai* qui ne fait pas à preſent beaucoup parler de lui; ce n'eſt point ſon ſçavoir qui diminuë, c'eſt la prevention.

Page 512. ligne 27. *Le Medecin raillé par celui qui ſe portoit bien devient une perſonne venerable aux yeux du malade inquiet; ſes viſites ſont cherement payées; il ſe moque à ſon tour des railleurs qui oſent enſuite lui demander ſa fille en mariage, ou ſa recommandation auprés d'un fils nommé Evêque.* J'ai dit du caractere precedent qu'il étoit nouveau, je dirai le contraire de celui-ci. M. de la Bruyere à l'exemple de Moliere ennemi declaré des Medecins les a auſſi caracteriſez page 72. *Il y a déja long-temps que l'on improuve les Medecins, & que l'on s'en ſert; le teatre & la Satyre ne touchent point à leurs penſions; ils dotent leurs filles, placent leurs fils au Parlement, & dans la prelature, & les railleurs eux-mêmes fourniſſent l'argent.* Monſieur de

de saint Evremont n'a pas pû s'empêcher de lancer à son tour un petit trait de satire contre les Medecins, » leurs soins mercenaires n'aboutissent souvent qu'à un quart-d'heure de presence inutile, ou d'operation hasardeuse, de conseil aveugle, ou d'entretien frivole «. On attribuë à Monsieur de Furetiere le petit caractere qui suit. » Un Medecin est un homme que l'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade; jusqu'à ce que la nature l'ait gueri, ou que les remedes l'ayent tué «. Qui voudroit ramasser tout ce qui a été écrit contre les Medecins, feroit bien des Volumes. To. 4. p. 183.

Où est-il parlé des mouches de Ciceron, de la Toilette de Pompée &c.. Page 527. ligne 12.
Ce tour est pris de Monsieur de la Bruyere page 569, *Où est-il parlé de la table de Scipion, ou de celle de Marius &c*.... Il seroit trop rigoureux de défendre aux Auteurs d'imiter les bons Ecrivains; on exhorte à lire leurs Livres, c'est pour en tirer du fruit: Le Theophraste Moderne fait plus qu'imiter; il s'attache servilement

aux mêmes termes, aux mêmes pensées, aux mêmes tours; par là il compromet son esprit, & perd sa reputation.

Page 528. ligne 10. *L'entêtement est l'arbitre, le maître, & le distributeur des reputations &c.* Cette décision n'est pas sans autorité & sans une bonne autorité, Monsieur Pascal la fournit; il apelle *opinion* ce que nôtre Auteur nomme *entêtement*: » Qui dispense la reputa-
Page 87. » tion, dit M. Pascal, qui donne le » respect & la veneration aux personnes, aux ouvrages, aux Grans, si- » non l'opinion?.... L'opinion dispo- » se de tout, elle fait la beauté, la jus- » tice, & le bonheur qui est le tout du » monde. Je voudrois de bon cœur voir » le Livre Italien dont je ne connois » que le titre, qui vaut lui seul bien » des Livres, *Della opinione regina* » *del mundo*, j'y souscris sans le con- » noître, sauf le mal, s'il y en a.

DE L'HOMME. Nous voila, Monsieur, à ce chapitre celebre traité par tous les Auteurs qui ont écrit de la Morale. Il reste encore beaucoup de choses à dire sur *l'homme*, la matiere est inépuisable: Nôtre Auteur n'a pas laissé

de nous donner dans ce chapitre quelques traits nouveaux, le premier n'est pas de ce nombre. *L'homme en general se peut définir, l'homme en particulier ne se peut connoître.* Allez-vous, dira-t-on, blâmer cette maxime? Non. Mais je puis répondre que je l'ai lûë dans Monsieur de la Rochefoucault, *Il est plus aisé de connoître l'homme en general, que de connoître l'homme en particulier.* Cette reflexion est tres fine.

Page 531.

Réflex. 436.

S'il est indigne aux yeux d'un Heros de verser des pleurs, son ame qui est le centre de la force, s'avilit davantage par les transports ausquels elle s'abandonne &c.... Je cite ce caractere, pour avoir occasion de vous raporter deux actions celebres, l'une vantée par Monsieur de S. Evremont, l'autre publiée par Monsieur de Voiture. Celui-ci fait l'éloge de la constance du Duc Dolivarés en ces termes: » Le jour que la fortune, en lui ôtant sa fille, lui ravit ses plus « cheres esperances, il eut la force de « donner audience, & de vaquer aux « affaires. Les sentimens de pere cede- « rent au devoir du Ministre; il crut «

Page 538. Ligne 16.

» qu'il ne lui étoit pas permis d'aban-
» donner aux larmes les yeux qui veil-
» loient pour le bien de l'état, & qu'-
» un esprit qui avoit à sa charge la
» moitié du monde, ne devoit pas
» être troublé du malheur d'une fil-
le «. Monsieur de saint Evremont ne
loüe pas moins noblement Sopho-
S. Evrem. to. 1. page 267. » nisbe, dont le caractére eût pû être
» envié des Romains mêmes; il faut
» la voir sacrifier le jeune Massinisse
» au vieux Siphax pour le bien de sa
» patrie: Il faut la voir qui soûmet
» toutes sortes d'attachemens, ce qui
» nous lie, ce qui nous unit, les plus
» fortes chaines, les plus douces pas-
» sions, à son amour pour Carthage,
» & à sa haine pour Rome. Il faut la
» voir enfin, quand tout l'abandonne,
» ne se pas manquer à elle-même, &
» dans l'inutilité des cœurs qu'elle avoit
» gagnez pour sauver son païs, tirer
» du sien un dernier secours pour
sauver sa gloire & sa liberté «. Beaux
exemples, Monsieur, de la force he-
roïque de quelques ames: Non seu-
lement leurs yeux ne pleuroient pas,
mais leur cœur genereux se préparoit
aux plus rudes évenemens,

Une longue vie eſt quelquefois une punition du Ciel, une vie courte eſt ſouvent une recompenſe. La penſée de Mainard ſur la mort d'un enfant, eſt ſemblable à celle-là. Page 541. ligne 19.

On doit regretter ſa mort ;
Mais ſans accuſer le ſort
De cruauté ni d'envie ;
Le ſiécle eſt ſi vicieux ;
Paſſant, qu'une courte vie
Eſt une faveur des Cieux.

La page 542, contient quelques reflexions ſur la vieilleſſe. *Il eſt beau de parvenir à une vieilleſſe ſage, prudente, corrigée &c....* ce trait m'en rappelle un beau d'un homme d'eſprit ; Dans une lettre de conſolation qu'il écrivit au Cardinal Mazarin ſur la mort de ſon pere qui étoit extrémement vieux, mais qui avoit une belle vieilleſſe, il dit que » Cet illuſtre vieillard étoit d'un âge que l'on peut dire de l'autre vie, & « comme l'enfance de l'immortelle. «

Tiburce a vêcu un ſiecle, ou peu s'en faut, ſous le regne de quatre Rois &c.... On auroit de la peine à appliquer ce caractere à quelques-uns de Ibid. li. 17.

nos Contemporains. Les quatre derniers regnes composent plus d'années qu'un homme n'en peut vivre ; on seroit trop heureux de voir un regne pareil à celui-ci, & pour la durée qui est de prés de soixante ans, & pour les choses admirables qui sont infinies. Je suis même tres assûré que les peuples qui joüissent de ces belles années, n'envient point aux âges superieurs la longueur d'une vie qui n'étoit pas si glorieuse. Pour revenir à nôtre sujet, il faut pourtant que le Theophraste Moderne ait lû quelque part, je serois curieux d'aprendre en quel endroit, & qu'il ait connu un homme, je voudrois sçavoir qui, dont la vie ait été assez longue, pour voir quatre regnes differens : Si cela n'a point d'exemple, il a tort de mêler des fictions dans ses Caracteres ; s'il y en a des exemples, il ne lui coûtoit pas beaucoup de les citer. Ce nombre de *quatre* lui est extrémement familier. Dans son Chapitre du *Heros*, il nous a déja dit, *Quatre Rois & même plus regnerent dans un siecle &c.....* encore une fois ces nombres auroient dû être verifiez.

L'enfance du premier âge est une courte éclipse de la raison, qui avec le secours des années doit luire & éclairer l'esprit. Cette pensée n'est pas juste si on n'appelle *Eclipse* que la soustraction, l'absence d'une chose qui éxiste. Or la raison ne subsiste pas dans les enfans; il y a un temps, dit Monsieur de la Bruyere, où la raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct à la maniere des animaux«. Il est bien vrai que les enfans ont les semences du raisonnement, & les principes secrets de la raison, mais comme elle n'a point encore paru, on ne peut pas dire qu'elle se soit éclipsée. Page 544. lig. 13. « Labr p. 383. « «

Entre l'homme & l'animal le vieillard prend une nature, s'il faut ainsi dire, mitoyenne. Cette nature *mitoyenne* avoit grand besoin de ce correctif; il n'empêche pas pourtant que l'expression ne soit ridicule. C'est dommage, Monsieur, que l'Auteur n'ait pas cherché un autre tour; le reste de son caractere est de bon sens, & agréablement imaginé, *Est-ce là cet homme*, il parle d'un vieillard tombé en enfance, *Est-ce là cet homme qui* Page 544. lig. 20.

quelques jours auparavant, éblouïssoit encore par ses discours, charmoit par ses oracles, qui homme plus parfait que les autres n'a pas même le triste & dernier avantage de posseder l'adresse des animaux à prévenir les besoins du corps. Monsieur de la Bruyere a eû raison de dire que » la mort qui prévient la ca-

Labr. p. 382. » ducité, arrive plus à propos que » celle qui la termine.

Page 510. ligne 8. *L'esprit, la memoire, grans talens! L'homme de bien est heureux de les posseder, il s'ocupe de l'agréable souvenir de ses actions passées.* L'Auteur qui entreprend de mettre l'homme dans la bonne voye, a tort d'excuser cet amour propre : Nos actions passées ne doivent point devenir presentes à nôtre esprit, pour fomenter son orgüeil ; si on en rappelle le souvenir, il faut que ce soit pour exciter en soi une secrette confusion d'avoir fait le bien trop imparfaitement.

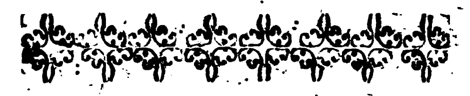
Le Theophraste Moderne s'est souvenu qu'il avoit lû autrefois dans M.

Pensées de M Pasc. page 200. Pascal, *L'homme qui n'aime que soi, ne hait rien tant que d'être seul avec soi, il ne recherche rien que pour soi, & ne fuit*

rien tant que soi, parce que quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se desire. Pouvoit-on mieux imiter cette reflexion que par celle-ci, *Les hommes auroient assez d'eux-mêmes, s'ils vouloient vivre seuls; ils fuïent de se connoître, & cherchent tout ce qui les éloigne de leur propre vûë; la solitude leur est désagréable.* Ce n'est point vous, Monsieur, que ce caractere regarde; vous aimez la retraite, vous l'avez choisie volontairement, & elle n'a que des douceurs pour un homme dont l'esprit est aussi plein de ressources que le vôtre.

Page 551. ligne 24.





LETTRE XXX.

XV. REPONSE DU SOLITAIRE.

Examen du Chapitre de la Chaire.

MONSIEUR,

Nous allons examiner ce que Monsieur de la Bruyere a dit sur les Prédicateurs, autrement sur la Chaire.

Pag. 518. *Le discours chretien est devenu un spectacle. cette tristesse Evangelique qui en est l'ame, ne s'y remarque plus &c....* Si la tristesse étoit l'ame du discours chretien, il s'ensuivroit qu'un discours ne pourroit jamais être chretien, à moins que celui qui le prononce, n'eût l'air triste, & les yeux affligez. Or combien de Sujets, où l'Orateur sacré est obligé de renoncer

à ces dehors lugubres? S'il faut annoncer tristement des veritez terribles, comme la rigueur d'un jugement dernier, la colere d'un Dieu vengeur, les peines reservées aux impies, il faut une certaine joye, quand on prêche celle des Anges sur la conversion d'un pecheur, & qu'on annonce les misericordes d'un Dieu magnifique en ses dons.

En second lieu, Monsieur de la Bruyere qui se plaint hautement que les Prédicateurs employent *les inflexions de la voix, la regularité du geste, le choix des mots*, voudroit donc qu'on ôtat à un discours la force que l'action lui peut donner? C'est elle qui le rend patetique, & souvent utile: faudra-t-il débiter un discours sur le même ton qu'on fait un recit, ou qu'on lit une histoire? Ce seroit épargner bien de la peine aux Ministres de la parole; mais en même temps ce seroit priver quelques Auditeurs du fruit qu'ils tirent de la maniere dont elle est annoncée; Car les mouvemens, le geste, la véhemence, tous effets d'un grand zéle, produisent la persuasion.

Monsieur de la Bruyere qui invective ici contre l'action préparée de quelques Orateurs, déclame dans la suite contre les Prédicateurs qui n'ont pas cette même action qu'il condamne. Page 597, il se plaint que *Theodat a été payé de ses mauvaises phrases & de son ennuyeuse monotonie.* Page 598, il dit qu'*au dénombrement des qualitez d'un certain Panegyriste, il manque celle de mauvais Prédicateur*; à la même page il reproche aux femmes de *courir les froids Orateurs.* A la page 601, il fait l'éloge de L'EVESQUE DE MEAUX, & du Pere BOURDALOUE, l'un est comparé à DEMOSTENE, l'autre à CICERON. Enfin page 608, il recommande l'éloquence, il en prescrit des regles, il détourne l'Orateur de ces *prodigieux efforts qui corrompent le geste, & défigurent le visage.* Dans cette contrarieté de sentimens, auquel nous en tiendrons-nous? Faut-il prêcher éloquemment, ou renoncer pour prêcher à l'éloquence?

Page 588. ligne 13. *L'on fait assaut d'éloquence jusqu'aux pieds des Autels, & en presence des misteres.* Il suffisoit de dire au

pied des Autels, sans ajoûter *en presence des misteres*; chacun sçait que le tabernacle les contient, & qu'ils sont toûjours presens à l'Autel.

Cet homme que je souhaittois impatiemment, & que je ne daignois pas esperer de nôtre siecle, est enfin venu &c.... Monsieur de la Bruyere avoit une idée bien desavantageuse du siecle où il a écrit; il sçavoit pourtant, ou il a dû sçavoir, pour peu qu'il fût homme de Sermon, que le Pere Seraphin n'est pas le premier ni le seul qui ait prêché apostoliquement: Quand il n'y auroit que ses confreres, tous en cela sont de bons modéles; mais sans nous abandonner à une prévention scandaleuse, il n'y a point d'ordre dans l'Eglise qui ne produise de ces Ministres zelez de la parole divine; ils la prêchent dans sa simplicité, ils ne sont ni *Rheteurs*, ni *Declamateurs*, ni *Enumerateurs*, *ils ne peignent ni en grand*, *ni en mignature*; c'est le Dieu de verité qui les inspire; ils prononcent ses oracles tels qu'ils sortent de sa bouche. Monsieur de la Bruyere l'a reconnu lui-même, page 601; *Il y a*

Page 589. ligne 28.

Pag. 590. ligne 22.

des hommes saints, & dont le seul caractere est efficace pour la persuasion. Ils paroissent, & tout un peuple qui doit les écouter, est déja ému, & comme persuadé par leur presence: le discours qu'ils vont prononcer fera le reste. Un Auteur qui porte ce jugement n'a pas dû desesperer, Monsieur, que le siecle produisît un homme Apostolique; il en avoit déja plusieurs devant ses yeux. Il cite même l'Evêque de Meaux, & le Pere Bourdaloue. *Ils me rapellent*, dit-il au même endroit, page 601, Demosthene *&* Ciceron; *tous deux Maîtres dans l'éloquence de la Chaire, ont eû le destin des grans modéles &c....* Ce caractere est-il une satire fine, ou une loüange serieuse? M. de la Bruyere a voulu, n'en doutons point, faire l'éloge de ces grans hommes, Prédicateurs éloquens, Orateurs chretiens: Si cela est, a-t-il dû attendre impatiemment la venuë d'un homme à qui ils ne sont point inferieurs du côté de la simplicité Evangelique, & de qui ils ne different que par la plus noble maniere de prononcer.

Monsieur de la Bruyere continuë le caractere des Prédicateurs à la mode ; *Il n'y a pas long-temps qu'ils avoient des chutes ou des transitions ingenieuses, quelque-fois même si vives & si aigües, qu'elles pouvoient passer pour Epigrammes ; ils les ont adoucies, je l'avouë ; ce ne sont plus que des madrigaux.* Je ne sçai pas quelle difference Monsieur de la Bruyere prétend établir entre l'Epigramme & le Madrigal ; celle qui vient de l'usage, n'entre point dans son dessein ; le madrigal roule sur un sujet galant, & l'Epigramme convient aux autres sujets. Dans la Préface qui est en tête du Discours Academique prononcé par l'Auteur, il convient lui-même de cette difference,.... *Ces beaux esprits qui tournent un Sonnet sur une absence, ou sur un retour qui font une Epigramme sur une belle gorge, & un madrigal sur une jouïssance*, il ne paroît pas par ces paroles que le Madrigal soit une pointe adoucie, elle est au contraire plus hardie & plus licentieuse ; C'est donc à dire que les Prédicateurs qui faisoient des pointes à tout propos, n'en

Page 509. ligne 25.

Page 121.

font plus que de galantes ? Or ce ne seroit pas là un *adoucissement* ; ce seroit un défaut pire que le premier.

Page 592. ligne 18. *Le temps des Homélies n'est plus, les Baziles, les Chrisostomes ne le rameneroient pas.* Ce qui a été facile au Pere Seraphin ne seroit pas impossible aux Baziles & aux Chrisostomes ; Il les a pris pour modéles, & on l'a goûté ; à plus forte raison les modéles seroient-ils sûrs d'être applaudis. Contradiction inexcusable ! L'Auteur vient de faire l'éloge du Pere Seraphin, qui est tres celebre par ses Homélies, & il crie aussi-tôt, *le temps des Homélies n'est plus.* Je veux que tout le monde n'aime pas ce genre d'instruction ; mais c'est assez que quelques-uns s'en accommodent pour ne pas dire, *Le temps des Homélies n'est plus* : la reflexion que vous avez faite à ce sujet, est tres bonne.

Page 594. ligne 26. *Un beau Sermon est un discours Oratoire qui est dans toutes ses regles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence humaine, & paré de tous les ornemens de la Rhetorique.* Deux choses à remarquer ; la premiere, que les ornemens de la

Rhetorique ne sont point differens des préceptes de l'éloquence, puisque c'est l'éloquence qui prépare & qui distribuë ces ornemens. *Un Discours Oratoire dans toutes ses regles, purgé de tous défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence, paré de tous les ornemens de la Rhetorique &c...* J'appelle cela quatre sinonimes; car si le discours est dans toutes les regles, il est purgé de tous défauts; s'il est purgé de tous défauts, il est conforme aux préceptes de l'éloquence; s'il est conforme aux préceptes de l'éloquence, il est paré des ornemens de la Rhetorique, & par consequent tissu inutile de sinonimes. Deux, même trois de ces sinonimes pouvoient être retranchez. La seconde reflexion est qu'on ne doit pas défendre aux Orateurs chrétiens de suivre les preceptes de l'éloquence, & de parer leurs Sermons des ornemens de la Rhétorique. Au contraire plus le discours sera conforme à ces préceptes, plus il sera propre à persuader: & qu'importe de quelle maniere un Orateur s'y prenne, j'excluë toutefois le profane, qu'importe qu'il employe figures, narra-

tions; portraits, enumerations, pourvû qu'il convainque ses auditeurs.

Page 595. ligne 3. ....*Ils suivent sans peine l'Orateur dans toutes les énumerations où il se promene, comme dans toutes les evaluations où il se jette* : J'entens le mot d'*énumerations*, je n'entens celui d'*évaluations* que quand il exprime la fixation d'une somme, l'estimation d'une chose, un prix arrêté.

Page 595. ligne 18. ....*Ils sont touchez au point de refondre dans leur cœur sur ce Sermon de* Theodore, *qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché*. Cette pensée est la même que celle qui termine la page 592, *Le commun des hommes admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre le dernier Sermon & le penultiéme*; Et celle-ci est encore tres semblable à celle qui est au commencement de ce Chapitre, *Celui qui écoute, s'établit Juge de celui qui prêche pour condamner ou pour applaudir, & n'est pas plus converti par le discours qu'il favorise, que par celui auquel il est contraire.*

Voici un caractere qui demande plus de raisonnement. *L'on peut faire ce*

reproche à l'heroïque vertu des grans hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence, ou du moins amoli le stile de la plûpart des Prédicateurs.... Ils ont changé la parole sainte en un tissu de loüanges justes à la verité, mais que personne n'exige d'eux, & qui ne conviennent point à leur caractere. Monsieur de la Bruyere qui conclut bien, ne commence pas de même. Pretend-il, Monsieur, que les grans hommes sont causes qu'un Sermon est plûtôt un élogé de leurs personnes, qu'une explication des veritez saintes? Il n'y a pas lieu de leur en attribuer la faute; l'Auteur assûre qu'ils *n'exigent* point ces loüanges. S'en prendra-t-on à l'esprit adulateur des Ministres de l'Evangile? Deux choses à répondre; la premiere, on n'est point coupable de flaterie, lorsqu'on loüe des *vertus heroïques*; rien ne merite plus nos aplaudissemens; telles vertus, tels éloges ne sont donc pas capables de *corrompre l'éloquence*. Ma seconde réponse; il n'est pas criminel d'exalter, même dans le lieu saint, des Princes revêtus de l'autorité de Dieu, & à qui Dieu même

Page 596, ligne 8.

Ps. 81. v. 6. a donné son nom, *Ego dixi, Dii estis.* Il faut montrer aux peuples les grandes qualitez de leur Souverain, afin de les animer à suivre ces dignes exemples. En troisiéme lieu je demande à l'Auteur s'il a bonne grace de dire qu'il *ne convient point au caractere* d'un Prédicateur de loüer les Rois qui ont un caractere comme lui, & dont les personnes ne sont pas moins sacrées. A Dieu ne plaise pourtant que j'approuve le changement de la parole sainte en un tissu de loüanges ; mais ces loüanges, si elles sont dûës au merite d'un Prince religieux, peuvent être bien placées dans un Sermon, quand elles n'en occupent que la moindre partie.

Page 606. lig. 2. *On se passionne moins pour un Auteur &c....* Comme Monsieur de la Bruyere a déja cherché quelques occasions de se peindre à l'avantage, on pourroit croire qu'il a eû dessein de parler de son Livre. Je vous laisse le temps d'examiner la chose de plus prés. Tout à vous.



LETTRE XXXI.

Reflexions ſur quelques Caracteres du Theophraſte Moderne *dans ſon Chapitre* du bonheur, *& dans celui* de l'avarice.

MONSIEUR,

Le premier des deux Chapitres que je dois examiner, a pour titre *du bonheur*; Le Theophraſte Moderne dit, *Si les hommes ne ſouhaitoient que ce qui eſt ſur la terre & dans le monde &c....* La terre & le monde ne ſont pas des choſes differentes; c'eſt pourquoi il ſuffiſoit de nommer l'un ou l'autre. Le détail de ce caractere eſt beau, mais il devoit être pouſſé plus loin, ou être terminé par quelque choſe de vif; la concluſion en eſt languiſſante. Page 558. lig. 28.

Page 560. ligne 2. *Les bonheurs passez laissent dans l'esprit une idée cruelle. Les afflictions qu'on a surmontées réjoüissent. Avoir été content, & ne pouvoir l'oublier, c'est le comble du malheur; s'être vû en assaut avec la mauvaise fortune, en avoir triomphé, ce souvenir est agréable, il suffiroit pour me rendre heureux.*

Je me souviens, & sans doute que le Theophraste Moderne s'en est souvenu aussi bien que moi, d'avoir lû cette pensée dans Euripide & dans Homere, s'il est vrai qu'il ait jamais eû commerce avec ces Auteurs; Euripide a dit,

D'un peril evité, le souvenir est doux.

Homere a un peu plus étendu la même pensée.

Quiconque a vû ses jours autrefois traversez,
Prend plaisir de songer à ses malheurs passez,
Sur tout quand son adresse, & son propre courage
Après beaucoup d'efforts ont surmonté l'orage.

Page 560, ligne 16. *Les hommes ambitionnent de faire croire qu'ils sont heureux, &c....* Que

l'Auteur ait pris cette reflexion à Monſieur de la Rochefoucault, ou à Monſieur de la Bruyere, que vous avez convaincu de l'avoir tirée des *penſées morales*, il eſt toûjours vrai que cette maxime eſt uſée. Le premier a dit, *Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux, que pour faire croire que nous le ſommes*; L'autre a repeté, *Nous cherchons nôtre bonheur hors de nous-mêmes, & dans l'opinion des hommes*; De bonne foi, Monſieur, les Auteurs ſe pillent d'une étrange maniere. Max. 6. Labr. p. 395.

Il ne manque à la fortune de bien des Riches que la moderation; Cette penſée eſt Seneque tout pur: il adreſſe à Neron ces belles paroles connûës de tout le monde, & tant ſoit peu changées par nôtre Auteur, *Vous m'avez comblé de tant de biens, qu'il ne manque à mon bonheur que d'être borné*. L'humeur inſatiable des Riches eſt la cauſe de leurs inquietudes au milieu de l'abondance. Page 561. ligne 24. Annal. lib. 14.

Avec un peu de ſoûmiſſion aux ordres de vôtre deſtin, vous vous vengez de l'infortune. Je voudrois, & en cela je ſuis de vôtre ſentiment, que Page 562. ligne 18.

le mot de *destin* fût retranché de tous les Livres, & même de nôtre langue : Si par *Destin* on entend la providence, que ne l'exprime-t-on ? N'est-ce pas un beau mot? Est-il moins françois ? Non, il est plus chretien, seule cause de son rare usage : Si par *Destin* on entend autre chose que cette providence qui préside à tout, c'est un sentiment coupable contre lequel je me revolte.

Ce seroit être trop cruel, que de con-
Ibid. l. 23. *damner les malheureux au silence ; le détail de leurs miseres les consôle &c...* Monsieur de saint Evremont a dit,
To. 1. p. 238. *Permettons aux miserables de s'expliquer à nous dans leurs besoins, puisque nous ne songeons pas à eux dans*
To. 5. p. 193. *nôtre abondance. Rien ne soulage tant la douleur que la liberté de se plaindre;* Je ne raporte pas ces pensées pour ôter au Theophraste Moderne la gloire de la sienne ; au contraire je le regarde comme un homme qui a le bonheur de se rencontrer souvent avec les beaux esprits.

Page 563. ligne 28. *Il faut vivre pour soi &c....* Ce conseil est bon, mais telles maximes conviendroient mieux dans un dis-

cours

cours moral, que dans un Livre de caractères où il faut une ſatire conciſe & ingenieuſe.

A ces reflexions ajoûtons-en quelques-unes ſur *l'avarice*. L'Auteur n'a pas mal réüſſi dans ce chapitre ; le premier caractere eſt bon, tous ne ſont pas d'égale force. DE L'AVARICE.

Il faut avoir acquis d'immenſes richeſſes, & n'être plus jeune pour devenir avare. Cela n'eſt pas toûjours vrai ; nous voyons des gens qui ſans être riches, ni trop âgez, ſont ſordidement avares. Page 569. ligne 24.

L'avare eſt ſcrupuleux ſur les autres paſſions &c.... ce *ſcrupuleux* me fait naître un ſcrupule : Je n'ai vû cette phraſe dans aucun ouvrage de reputation; je craindrois de m'en ſervir ſans autorité. Page 570. lig. 21.

Tout homme qui a de grans beſoins ſans le moyen de les ſatisfaire, eſt moins à plaindre que celui qui ſe plonge volontairement dans des neceſſitez effroyables. C'eſt tout le contraire; il eſt plus difficile à un homme de ſuporter une pauvreté involontaire, qu'une indigence qu'il s'eſt choiſie, & dans laquelle il ſe plaît. Page 573. ligne 7.

Page 574. L'Auteur fait dès caracteres particuliers du *mesquin*, du *chiche*, de *l'homme sordide*, du *vilain homme*, à peu prés comme M. de la Bruyere en a fait du *sot*, du *stupide*, du *fat &c...* Ce sont des termes dans la langue, & nullement des differences dans la Morale.

Page 575. ligne 17. *Un usage qu'il faudroit temperer est celui-ci, forcer les prodigues d'être avares, & les avares d'être liberaux &c...* Ce temperament n'est ni à admettre, ni à proposer; car si la prodigalité est vicieuse, l'avarice l'est également; il ne faut point guerir les hommes d'un excez par un autre, ni les tirer d'un abîme pour les précipiter dans un nouveau. Ce que l'Auteur avoit à dire, étoit, *forcer les prodigues d'être œconomes*, parce que l'œconomie est la vertu oposée à la prodigalité.

Page 576. ligne 3. *On peut passer de la prodigalité à l'avarice, mais on ne revient point de l'avarice à la prodigalité.* Je n'accuserai pas le Theophraste Moderne d'avoir pris cette pensée à Monsieur de la Rochefoucault; il établit une maxime diferente; *les passions en en-*

gendrent souvent qui leur sont contraires ; l'avarice produit quelquefois la prodigalité, & la prodigalité l'avarice. Chaque reflexion peut être vraïe dans un sens. Reflex. 11.

Le comble de la fortune d'un avare est celui de son malheur ; il va cesser de vivre, parce qu'il craint de mourir dans l'indigence qu'il n'a plus aucun sujet de craindre. Cette pensée est bonne, du moins l'Auteur l'a jugée telle, puisqu'il n'a pas craint de la repeter quatre fois. Page 570 il a dit. .. *Tant ils craignent de se livrer à une indigence dont ils ne redoutent les menaces, qu'aprés s'être mis hors d'état de la craindre* ; & d'une. Page 572.... *La vie même dont la joüissance lui est incommode &c....* & de deux. Page 573, *Un peu moins de bien feroit que mille autres vivroient &c....* & de trois. Page 576, *L'avare demeure tel toute sa vie, c'est beaucoup qu'il fasse la dépense necessaire à ne la point perdre*, & de quatre. Je trouve une cinquiéme repetition à la même page, *Ses heritiers s'aperçoivent qu'il étoit opulent, toute sa vie il en douta, le malheu-* Page 571 ligne 24.

reux , & il ne voulut pas hasarder de se prouver à lui même qu'il pouvoit vivre; Une même pensée six fois écrite en autant de pages , il n'y a point d'exemple d'une telle repetition. On peut justement appliquer au Theophraste Moderne ce qu'il a dit dans le chapitre des Ouvrages de l'esprit page 37 , *Certains Ecrivains non contens de copier les autres, se copient eux-mêmes &c....* A ce caractere connoissez son Auteur.

Page 579. lig. 15. *L'homme liberal est plus prêt d'être œconome que l'avare.* Je n'aurois rien à reprendre , si au lieu de *liberal* on avoit mis *prodigue.* Ce qui eût été vrai du prodigue , ne convient point à un homme liberal ; car la liberalité qui est une vertu morale , supose qu'on ne donne que ce que l'on doit donner ; ainsi par ces dons bien entendus , l'on ne cesse point d'être œconome : la liberalité & l'œconomie se confondent ; la liberalité est elle-même l'œconomie ; si-tôt qu'elle n'est plus plus dans ces justes bornes , on la nomme dissipation & prodigalité.

Page 585, ligne 15. *La liberalité n'est pas une vertu com-*

mune ; *ceux qui donnent, s'y prennent de maniere que chez eux le don est une attente ou un échange de bienfaits.* Comme il y a beaucoup de gens qui donnent par l'envie de recevoir, ou pour s'aquiter de ce qu'ils ont reçû, c'est ce qui rend *la liberalité une vertu commune.* L'Auteur ne s'est pas bien exprimé ; il a voulu dire que *la liberalité est une vertu plus rare qu'on ne pense, & qu'elle n'est dans la plûpart ni genereuse, ni desinteressée.* Cette interpretation ne nuit point à l'intelligence du caractere.

Etre liberal par interêt, c'est être genereusement avare. J'aurois crû le contraire, & j'eusse dit, *C'est être sordidement genereux*, parce qu'on ne peut pas être liberal & avare en même temps ; mais comme souvent l'on est genereux par interêt, il faut que le reproche d'*avare* tombe sur l'adverbe qui accompagne le mot de *genereux*, c'est ce que j'ai marqué, *Sordidement genereux*, pour désigner le motif indigne de cette generosité apparente. Page 585. ligne 23.

L'avare commence par desirer les richesses, il continuë par les aquerir in- Page 586. ligne 17.

justement &c.... cela n'eſt pas vrai de tous les avares, à moins que de conclure avec Monſieur de ſaint Evremont, » qu'étant injuſte d'attirer à
To.1.p.236 » ſoi ce qui fait le commerce & la commodité du genre humain, pour ne » l'employer à aucun uſage, c'eſt *dérober* au Public par un vol continuel ce qu'on a tiré une fois des particuliers.

Ibid. lig. 25. *Si le ſort des Riches eſt de n'avoir que la liberté d'enviſager leurs richeſſes, j'eſtime heureux ceux qui privez du plaiſir de la contemplation, ont celui de la joüiſſance.* L'Auteur ne devoit pas dire en general, *Si le ſort des Riches &c....* parce qu'il eſt impoſſible d'avoir cette *joüiſſance* dont il parle, qu'on ne ſoit riche. L'équivoque diſparoiſſoit en mettant, *Si le ſort de quelques* riches &c....

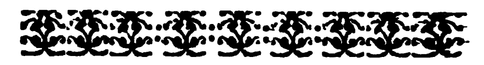
Page 587. ligne 25. *L'avare eſt naturellement brutal; tout lui coûte juſqu'à l'honnêteté*: Pointe fade & badine; Celle d'une Epigramme de M. de Coulanges ſur les avares, eſt pleine de ſel :

Que vôtre ſort eſt malheureux
Avec cent mille écus de rente;
Eh quoi pour en amaßer deux,

A peine en dépensez-vous trente :
Mais vous aurez de quoi vivre après
vôtre mort,
J'en demeure d'accord.

Je finis par ce trait d'esprit, & suis de tout mon cœur &c....





LETTRE XXXII.

XVI. REPONSE DU SOLITAIRE.

Examen du dernier Chapitre de Monsieur de la Bruyere, *qui a pour titre* des Esprits forts.

MONSIEUR,

Ce dernier Chapitre offre de solides reflexions à la Critique.

Page 610. ligne 7. *Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiere comme la pierre & le reptile &c...* Je n'ai pas cru jusqu'ici que les reptiles fussent une matiere grossiere exemte de tous sentimens : J'admettois dans eux, comme dans tous les animaux une ame sensitive ; car je ne suposois pas qu'il y eût une matiere agis-

sante, mobile, animée sans un principe de vie : Quelque soit ce principe, quelque nom qu'on lui donne, certainement il détruit cette idée de pure matiere que l'Auteur attache au reptile. Le sentiment de Monsieur de la Bruyere se trouve combattu dans la suite par lui-même ; Page 635 il doute d'une chose qu'il établit ici comme vraie & incontestable, *Je ne sçai point*, dit-il, *si le chien choisit, s'il se ressouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense. Quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en lui, ni passions, ni sentimens, mais l'effet naturel & necessaire de la disposition de sa machine preparée par le divers arrangement des parties de la matiere, je puis au moins acquiescer à cette doctrine &c...* Ces dernieres paroles marquent un doute au lieu que le premier caractere n'en renferme aucun ; L'Auteur y fait une proposition affirmative. Allons jusqu'à la page 651 ; nous y verrons qu'il ne croit pas que les animaux soient une simple matiere ; il parle du Ciron, & de plusieurs autres animaux plus petits mille fois que le Ciron,

Chacun de ces Animaux a un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux arteres, & un cerveau pour distribuer les esprits animaux. Je vous prie, Monsieur, de me dire, s'il est rien de plus opposé à la matiere que ces *esprits animaux*, & s'il ne faut pas tomber d'accord qu'il y a dans le corps qu'ils animent un principe de vie, une ame propre aux bêtes que les corps purement materiels n'ont pas. On ne dira pas que la *pierre* ait des esprits animaux; le *reptile* qui en a n'est donc pas une matiere semblable à la pierre; La Philosophie raisonne sur cela comme elle veut; ses raisonnemens trop subtils ne prouvent rien pour trop prouver.

Page 619. ligne 1.

Il y a des hommes qui attendent à être devots & religieux, que tout le monde se declare impie & libertin. Ce tour n'est pas élegant. *Pour* étoit la préposition qui convenoit à cette phrase, *il y a des gens qui attendent pour être devots &c....*

L'Auteur fait à la page 619. 620. & 621. un argument tres-long, com-

me vous pouvez vous l'imaginer, puis qu'il contient pluſieurs pages. Ce vaſte raiſonnement aboutit à conclure, les hommes croyent vrai tout ce qui leur eſt tranſmis par l'Hiſtoire profane ; il ſuffit qu'un Livre ait le caractere de Saint pour exciter leurs doutes. Je vais en extraire quelques paroles qui me conduiront à une reflexion.... *Ceſar a-t'il été maſſacré au milieu du Senat ? Y a-t'il eu un Ceſar ? Quelle conſequence me dites-vous ? Quels doutes! Quelles demandes ! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponſe, & je crois même que vous avez raiſon : je ſuppoſe neanmoins que le Livre qui fait mention de Ceſar ne ſoit pas un Livre profane, qu'il y ait un engagement religieux d'avoir de la foy pour tous les faits contenus dans ce Volume où il eſt parlé de Ceſar & de ſa dictature : Avoüez-le*, Eucille, *vous douterez alors qu'il y ait eu un Ceſar :* Je ne nie pas, Monſieur, qu'il ne ſe trouve de ces eſprits opiniâtres à refuter tout ce que les Livres ſaints contiennent, plus diſpoſez à recevoir le témoignage d'un Ecrivain profane, qui leur atteſte l'exiſ-

Page 620, ligne 24.

Page 621, lig. 17.

tence d'un Cesar, que si elle leur étoit annoncée par des bouches sacrées ; mais aussi combien de personnes conçoivent du grand Alexandre une plus haute idée sur l'éloge que lui a donné l'Ecriture en ces deux mots, *Siluit terra in conspectu ejus*, que par tout ce qu'en ont écrit les Historiens, & ce qu'en publient tous les jours ses Panegyristes ?

1. Mach. c. 1, v. 3.

Page 514. ligne 5.

... *Ils veulent gouverner la fortune, la posseder seuls, & en exclure tout autre. Dignitez, Charges, Pensions, Benefices, tout leur convient & ne convient qu'à eux ; le reste des hommes en est indigne, ils ne comprennent point que sans leur attache on ait l'impudence de les esperer. Une troupe de Masques entre dans un Bal &c.* ..... Aucun de ceux qui ont lû exactement cet endroit ne le comprend ; On entend encore moins où va la comparaison de cette troupe de Masques qui entre dans un Bal : Il seroit trop long de vous rapporter ce caractere : Donnez-vous la peine de le lire, j'ai raison de dire la peine, car je ne crois pas qu'il vous soit plus facile de l'entendre, ni que vous

ayez beaucoup de plaisir à le lire.

Il y a deux especes de libertins, les libertins, ceux du moins qui croyent l'être, & les hipocrites ou faux devots: Les derniers dans ce genre-là sont les meilleurs. Ce comparatif supose qu'on entend parler de gens qui sont *bons*. Or comme cette epitete ne convient point aux hipocrites, encore moins aux libertins declarez, il étoit plus juste de dire, en parlant des hipocrites, *Les derniers dans ce genre sont les moins coupables*, ou *les moins dangereux*. Page 624 ligne 18.

Arrêtons-nous, Monsieur, à la fin de la même page : *Si toute Religion est une crainte respectueuse de la Divinité, que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image qui est le Prince?* Monsieur de la Bruyere semble faire consister principalement la Religion dans la crainte. Sans être du sentiment des Mistiques de nos jours, qui renferment l'esprit de la Religion dans un amour abstrait, & tel que les hommes cessent d'en être capables, j'aurois dit, *Si toute Religion est un culte respectueux de la Divinité &c....* parce qu'en effet

toute Religion consiste dans un culte, *Deum colere* : C'est ainsi que les Anciens, & tous ceux qui parlent de la Religion, se sont expliquez, & non pas *Deum timere*. Le culte entraîne necessairement la crainte & l'amour; on aime le Dieu qu'on adore, & on ne l'adore point, qu'en même temps on ne redoute son pouvoir suprême; au lieu que le mot de crainte ni ne définit la Religion, ni n'en donne une idée assez belle, parce qu'enfin la crainte n'exprime pas l'amour ni la sincerité d'une parfaite adoration; C'est un hommage servile qu'on rend à un Dieu dont on appréhende les châtimens. Si ce Dieu n'avoit que le titre de bon, on ne l'aimeroit pas; c'est un Dieu vengeur, on le craint : ainsi culte imparfait, religion défectueuse.

Page 619. lig. 11. *S'il faut perir, c'est par là que je veux perir; il m'est plus doux de nier un Dieu, que de l'accorder avec une tromperie si specieuse & si entiere.* La pensée est belle, mais il y a tant soit peu d'obscurité; il n'y en avoit aucune en disant, *Je croirai plûtôt qu'il n'y a point de Dieu, que de croire*

qu'un Dieu m'ait voulu tromper de la ſorte.

L'Auteur parle des maux que l'homme vicieux ſe prépare : *La penſée eſt trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer.* Ce n'eſt point là le mot propre; au lieu de *vaines* on dit *foibles*; *Les paroles ſont trop foibles &c....* Ou ſi on ne vouloit pas repeter cet adjectif, on pouvoit en ſubſtituer un autre, *Les paroles ne ſont pas aſſez energiques, ſont trop ſimples &c....* Car il eſt impoſſible que les paroles ſoient *vaines*, puiſqu'au moins elles marquent la foibleſſe de l'eſprit humain, & fixent par là ſa curioſité ; mais elles ſont ſimples & foibles, en ce qu'elles ne lui donnent pas une juſte idée de l'immortalité de l'âme, & de l'éternité de Dieu. Page 629. lig. 29.

Monſieur de la Bruyere nous promet à la page 630, *des principes clairs, & des raiſonnemens ſuivis.* Comme je ne ſuis ni Aſtrologue, ni Geometre, ni grand Philoſophe, c'eſt ma faute ſans doute de ne pas comprendre toutes les preuves demonſtratives qu'il veut donner de la Di-

vinité. Monsieur Pascal lui a beaucoup servi dans l'execution de ce dessein ; il ne manque à Monsieur de la Bruyere que de se rendre aussi intelligible en tout.

Page 651. lig. 6. *L'on voit dans une goute d'eau que le poivre qu'on y a mis tremper, a alterée, un nombre presqu'innombrable de petits animaux,.... Chacun est plus petit mille fois qu'un ciron.* Vous m'avoüerez que pour un homme qui entreprend de démontrer une chose, ce langage est un peu outré, *Un nombre presque innombrable de petits animaux ; plus petits mille fois qu'un ciron.* Je ne crois pas que l'experience prouve cela, & si l'on ne trouve pas cette preuve dans l'experience, comment vouloir faire servir une experience chimerique de preuve à la certitude de nôtre Religion, & à l'existence d'un Dieu.

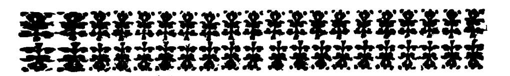
Page 653. lig. 10. *Si l'on dit que l'homme auroit pû se passer à moins pour sa conservation, je répon: que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté & sa magnificence, puisque quelque chose que nous voyions qu'il ait fait, il pourroit faire infiniment davantage.* Labruyere

n'a pas pris garde à ce qu'il avançoit, quand il a établi indistinctement cette proposition : soit, que Dieu ne pût moins faire pour la conservation de l'homme, mais il est impossible que Dieu fasse davantage pour la reparation du genre humain. Le Verbe incarné, un Sauveur qui nous annonce des Misteres secrets, un Dieu qui souffre & qui meurt, ce sont là les chefs-d'œuvres de la Puissance divine ; Toute inépuisable qu'elle est, elle s'est épuisée dans ces Ouvrages : Dieu qui a pû faire *infiniment davantage* pour les hommes qui ont précedé sa venuë du Messie, ne peut pas faire au de-la pour ceux qui l'ont reçû. Son pouvoir, sa bonté, sa magnificence ont paru dans leur éclat, *Apparuit gratia Dei salvatoris.* Saint Paul est mon garand, & nous sommes tous les preuves de cette verité. Tit. 2.v.11

Que parlez-vous, Lucile, *de la lune, & à quel propos &c...* ce, *que*, est hors du bel usage ; Pour le rendre élegant, il faudroit que le verbe *parler* pût regir un accusatif dans cette occasion ; *Que dites-vous*, Lucile Page 654. ligne 4.

&c..... ainsi devoit-on s'exprimer.

Nous voici enfin, Monsieur, à ce dernier caractere auquel on donne tant d'interpretations malignes ; Page 662 *Si on ne goûte pas ces caracteres, je m'en étonne, & si on les goûte, je m'en étonne de même.* A dire vrai, il paroît que Monsieur de la Bruyere a voulu s'accorder publiquement l'eloge dont il croit son Ouvrage digne. Pour moi qui suis sincere, j'avouë qu'il y a un bon tour à donner à ce caractere présomptueux en apparence. Je le declarerai avec joye, afin qu'on ne m'accuse pas de malignité dans tout ce que j'ai écrit : *Si les hommes ne goûtent point ces Caracteres où la verité entreprend de les instruire, je m'en étonne ; Si les hommes goûtent ces Caracteres où la satyre les reprend, je m'en étonne de même.* On ne peut pas interpreter plus favorablement ce caractere : mais comme un Auteur ne doit rien proposer d'équivoque, sur tout quand il parle de soi-même, Monsieur de la Bruyere devoit donner à son Livre une meilleure conclusion ; celle de ma lettre sera de vous assûrer de mon amitié.



LETTRE XXXIII.

Où le Censeur examine les Chapitres que le Theophraste Moderne *a intitulés* du cœur, du Sage, & du jeu.

MONSIEUR,

Cette Lettre aura pour sujet trois Chapitres du Theophraste Moderne, les titres en sont magnifiques; *Du cœur, du sage, du jeu.*

Le Chapitre *du Cœur* est un de ceux que l'Auteur a imitez de Monsieur de la Bruyere. Je trouve déja dans la premiere pensée quelque chose qui m'arrête. *Il est rare de trouver une personne qui aime, & qui sçache le dire.* Cela n'est pourtant point si rare, puisque l'Auteur en Page 581 lig. 5.

parlant d'un ami, dit incontinent, *L'art lui prête les expressions dont j'ai besoin, pour être persuadé que son cœur est à moi*; Quand le Theophraste Moderne parle de la sorte, il semble vouloir rentrer dans l'idée commune, *Il suffit d'aimer pour avoir l'esprit de le declarer, l'amitié est ingenieuse autant que l'amour est habile.*

Ibid. lig. 15. *Deux momens dans l'amitié sont embarrassans &c.....* Cela seroit plus vrai dans l'amour; car l'amitié ne gêne pas jusqu'au point de contraindre si fort les amis qui commencent à se voir, ou qui sont prêts de se quitter.

* Page 592. lig. 3. *L'ami qui parle n'est point sans le corps qui voile le cœur; on n'aperçoit que le cœur de l'ami qui écrit; tout ce qui n'est point cœur, disparoît aux yeux de celui qui lit; son cœur parle à un autre cœur.* Tout cela est bien guindé pour faire valoir les lettres d'un ami, & les rendre plus precieuses que sa conversation: L'on a beau dire, quelque délicate que soit la maniere d'écrire d'un ami, son entretien, si peu poli qu'il soit, vaut mieux; la vûë de ce que l'on aime est le souverain des plaisirs.

La solitude est pleine de charmes & d'agrémens, mais il faut trouver à qui le dire, sur tout un ami qui nous l'apprenne. Le Theophraste Moderne a lû cette pensée dans Balzac, & à force de la trouver belle, il a crû qu'elle étoit de son propre genie. Rendons à Balzac ce qui est à Balzac; *La solitude*, a-t-il dit dans ses entretiens, *est certainement une belle chose, mais il y a plaisir d'avoir quelqu'un qui sçache répondre, & à qui on puisse dire de temps en temps que c'est une belle chose.* Ibid. ligne 9.

Puisque nous sommes en humeur de restituer, rendons à M. de la Rochefoucault, & à M. de la Bruyere ce qui leur a été pris. L'un a dit, *Il n'y a guere de gens qui ne soient honteux de s'être aimez, quand ils ne s'aiment plus :* Reflex. 71. Le Copiste a repeté, *Un amour usé inspire de la honte, on vouloit justifier sa passion dans son ardeur; dans sa fin on la nomme ouvertement folie :* Page 592. lig. 23. Cette pensée est la même que la premiere; celle qui suit, doit être également reclamée; *Les femmes dégoûtées de l'amour, ne s'imaginent pas l'amitié si charmante qu'elle* Page 593. lig. 1.

eſt. Il faut reconnoître pour Auteur original de ce caractere Monſieur de la Bruyere qui a dit au chapitre *du cœur*, page 115, *Celui qui a eû l'experience d'un grand amour neglige l'amitié*.

Que le Theophraſte Moderne n'aille pas s'imaginer qu'on lui envie l'honneur de tous ſes caracteres, nous declarons qu'en voici un de ſon invention, *Dans les cœurs bienfaits*
Page 592. ligne 18. *l'amour commence, & finit par l'eſtime; dans les ames baſſes l'amour dégenere en mépris, & ſe termine par la haine*. L'aveu que je viens de faire ne doit point enfler l'Auteur, car ſa propoſition n'eſt pas juſte: Bien loin que ce ſoit une baſſeſſe de mépriſer les perſonnes qu'on a aimées, on ne les mépriſe que par grandeur d'ame; on reconnoît leurs défauts & ſa propre foibleſſe; on arrête le cours d'un mauvais penchant, & d'une folie dangereuſe; on hait ce qu'on étoit coupable de cherir, & ce n'eſt que pour ceſſer d'être coupable, qu'on ceſſe d'être fidelle.

Page 594. li. 13. *Les premieres amours ſe font par inclination, les ſecondes & les ſuivantes*

par habitude. L'Auteur se retranchera tant qu'il lui plaira sur la negative, on ne le croira pas sincere, s'il desavoüe que ce caractere est une imitation de celui-ci; *L'on n'aime bien qu'une seule fois, c'est la premiere; les amours qui suivent sont moins involontaires.* Labr. p. 115.

Monsieur de la Rochefoucault a pensé tres ingenieusement, quand il a dit, *On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient guere de l'ambition à l'amour.* Nôtre Auteur a pretendu encherir sur cette pensée en l'étendant ainsi, *Un amour qui se quitte pour les autres passions, ne revient point sur ses pas; c'est à dire que si de l'amour on passe à la gloire, on ne quitte point les desseins ambitieux pour reprendre les tendres commerces.* Le Theophraste Moderne ne pouvoit rien imaginer de plus propre à le mettre à couvert de la censure, que d'imiter Monsieur de la Rochefoucault: Cependant, Monsieur, je ne puis taire que l'experience est oposée à leurs reflexions. L'exemple d'Annibal, sans en chercher d'autres que toutes les histoires fourniroient,

Reflex. 490. Page 594. lig. 16.

prouve qu'il *est ordinaire de quitter les desseins ambitieux pour reprendre les tendres commerces*. Monsieur de saint Evremont en fait le reproche aux Carthaginois en ces termes, » on songeoit aux maîtresses, lorsqu'il faloit aller aux ennemis : on languissoit des tendresses de l'amour, quand il falloit de l'action & de la fierté pour les combats &c.....

S Evr. t. 1. p. 72.

On aime par honneur, quand il y a long-temps qu'on n'aime plus par inclination. J'ai vû quelque chose de semblable dans Monsieur de la Bruyere, *L'on est encore long-temps à se voir par habitude, & à se dire de bouche que l'on s'aime, aprés que les manieres disent qu'on ne s'aime plus.* Vous m'avez fait remarquer si souvent, que Monsieur de la Bruyere avoit lui-même profité des pensées d'autrui, qu'ici je le croirois imitateur de Monsieur de saint Evremont. Cet Auteur a dit, *Moitié par habitude, moitié par un honneur qu'on se fait d'être constant, on entretient plusieurs années le miserable reste d'une passion.* M. de saint Evremont ne seroit-il pas lui-même redevable de cette pensée à Monsieur de

Page 595. lig. 21.

Labr. p. 120

To. 1. p. 272

de la Rochefoucault ? Nous lisons dans ses reflexions morales, *Il y a deux sortes de constances en amour; l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'amour, & l'autre vient de ce que l'on se fait un honneur d'être constant.* S'il est douteux qui de ces Auteurs a le premier trouvé cette pensée, il est tres certain que le nôtre n'en est pas l'inventeur. Reflex. 176.

L'esprit ni le cœur d'un jeune homme n'est propre à l'amitié, il faut être sincere, la nature ne donne pas cela &c.... De qui l'Auteur veut-il qu'on tienne la sincerité ? de l'art? C'est un mauvais Maître en fait de sincerité, & je me souviens qu'il n'a pû s'empêcher de le dire page 141, *Une sincerité contrainte ne vaut guere mieux qu'une fourberie ouverte.* La sincerité & certaines autres qualitez de ce caractere doivent être nées avec nous; c'est pour cela qu'on ne les exprime point, sans ajoûter *naturellement*: un homme *naturellement bon, naturellement sincere.* En second lieu, les jeunes gens en qui la candeur n'a eû Page 131. li. 22.

encore aucunes atteintes du côté de la dissimulation, sont plus disposez que les autres à cette ouverture de cœur, & à cette sincerité qui font les bons amis ; de là vient que les amitiez de jeunesse durent long-temps; les amis de college s'abandonnent rarement dans les autres états de la vie.

Les jeunes gens ont eû leur fait ; les vieillards paroissent à leur tour sur les rangs. *Toutes sortes d'amis ne conviennent pas au vieillard, il ne pourroit souffrir ceux qu'il verroit dans le besoin ; les services qui font le nœud des amitiez, romproient leur union.* Ce caractere est mal exprimé, ou mal entendu ; les services ne rompent point l'amitié, si ce n'est quand l'un des deux ou n'en veut point rendre, ou manque de reconnoissance. En ce cas j'aurois dit, *Le vieillard peu disposé à rendre service aux amis qu'il verroit dans le besoin, les perdroit*; ou bien, *Les services qui font les amitiez, n'étant pas reciproques, leur union seroit bientôt detruite*. Cette reflexion de l'Auteur m'en suggere une seconde, & me fait apercevoir qu'il tombe dans

Page 597. li. 7.

une contradiction. Il pretend ici que *les services sont le nœud des amitiez*, & trois pages au dessus il a pretendu le contraire, *Toute amitié*, a-t-il dit page 593, *qui s'aquiert par des services rendus, est une amitié foible & chancelante*; je défie qu'on accorde cela; une amitié peut-elle être *chancelante*, quand elle est fortifiée par tant de *nœuds*? Ou si les services rendus sont une amitié chancelante, comment pourront-ils ensuite la rendre stable? L'Auteur devoit suprimer ces caracteres, & s'en tenir à celui-ci de la page 599, *Les services prodiguez ont une destinée mauvaise, ils acoquinent l'ami, & débauchent l'amitié; celui qui les reçoit, s'accoûtume à manquer de reconnoissance.*

Avancons, la route n'est pas longue, car l'auteur ne met pas une grande distance entre ses fautes; avançons jusqu'à la page 599. *On ne risqueroit pas plus de desobliger que d'obliger certains hommes; ils ne sont ni plus atachez, ni plus refroidis, l'indolence les tient dans cette situation.* Il faloit se servir du temps present, *on ne risque pas plus &c.....* car l'imparfait, *on*

ne risqueroit, ſupoſe que la choſe n'eſt pas arrivée; ainſi comme on n'a point encore obligé ou deſobligé ces perſonnes, on ne peut pas aſſûrer de quelle maniere ils recevroient un bienfait ou un outrage. Un homme peut être inſenſible à une grace qui ne le ſeroit pas à une offenſe, & l'indolence à recevoir des plaiſirs ne s'étend pas toûjours aux affronts. L'Auteur des reflexions morales en fait une qui aura pû donner lieu à celle de l'imitateur bannal, *Il n'eſt pas ſi*
Reflex. 278. *dangereux de faire du mal à la plûpart des hommes, que de leur faire trop de bien.* Le Theophraſte Moderne n'a voulu dire que la même choſe.

Page 603. ligne 15. *Tout le monde ne peut pas faire ſucceder aux ſervices les preſens, chacun peut y joindre un reſſentiment qui l'aquite.* Le mot de *reſſentiment* eſt hors de ſa place, il ne ſe dit qu'à l'égard des injures; il faut parler autrement, pour marquer la reconnoiſſance, *Chacun y peut joindre un deſir qui l'aquite &c.....*

Le chapitre du ſage eſt rempli de belles reflexions, mais toutes ne ſont

pas justes. Voici la premiere. *Le sage & la sagesse se confondent, le sage represente la sagesse, la sagesse est le caractere du sage, celle-là est la vertu, celui-ci le vertueux en qui elle reside.* Où est la finesse de cette maxime, & que l'Auteur établit-il ici qu'il ne puisse appliquer à tous les vices comme à toutes les vertus ? On n'aura qu'à dire, *Le vicieux & le vice se confondent, le vicieux represente le vice, le vice est le caractere du vicieux; celui-là est le crime, celui-ci le coupable en qui il reside*; Ce sont là des jeux de mots qui ne signifient rien. Page 607.

Fuïons dans le bienfaire ce que nous cherchons ailleurs..... un homme qui parle bien, veut qu'on parle de lui; un autre qui sçait, tâche de n'être point ignoré; cet amour propre s'excuse, il est pardonnable; dans la profession de la vertu il est generalement blâmé. L'Auteur qui s'aime beaucoup décide promptement en faveur de l'amour propre; sa décision n'est pas dans les regles; tout ce qui est amour propre ne s'excuse point; il ne faut que lire M. de la Rochefoucault qui Page 610. ligne 31

le combat par tout ſous quelque figure qu'il ſe traveſtiſſe. Nôtre Auteur qui a lû & compilé preſque toutes ſes reflexions, ne devoit pas ſe montrer ſi indulgent envers l'amour propre, ſur tout dans un chapitre où il ſe propoſe d'étaler les conſeils de la ſageſſe. Il devoit donc ainſi raiſonner, *Un homme qui ſçait, tâche de n'être point ignoré; cet amour propre n'eſt pas innocent. Dans la perfection de la vertu, il eſt encore plus blâmable.*

Page 60. ligne 13.

Autre défaut pareil; *La vertu ſe ſert à elle-même de recompenſe, le ſouvenir d'un bien qu'on a fait, vaut tout celui qu'on pourroit nous faire*: C'eſt à dire, Monſieur, que l'Auteur permet au ſage de rapeller le ſouvenir de ſes actions vertueuſes, & de ſe complaire dans ſes belles & flateuſes idées. Je ne ſçai pas comment le Theophraſte Moderne l'entend; il eſt auſtere dans des occaſions où il pourroit ſe relâcher, & dans celles où il s'agit de prendre des ſentimens auſteres, les ſiens ſont relâchez. Ce même défaut que je reprens, je l'ai déja cenſuré au chapitre *de l'homme*, où

l'Auteur trouve bon que *l'homme de bien s'occupe de l'agréable souvenir de ses actions passées*, nous n'avons pas été de cet avis.

Le sage peut être tenté de ne l'être plus ; s'il cesse de l'être, il ne l'a jamais été veritablement ; la vraye sagesse est constante. Quoi qu'on cesse d'être vertueux, cela n'empêche pas qu'on ne l'ait été veritablement. L'homme est si foible, que ses vertus les plus pures sont à tous momens sujetes aux caprices de sa volonté : Sa nature l'entraîne au mal ; quand la grace les soûtient, c'est un nouveau renfort pour sa sagesse, mais il n'y a point de sages qui soient constans, du moins qu'on puisse assûrer tels. Les Saints étoient veritablement sages ; cependant ils se défioient continuellement d'eux-mêmes ; quelquefois la cupidité prenoit le dessus ; cela empêchoit-il que leur premiere vertu n'eût été sincere. Page 617. ligne 9.

Ce Chapitre *du Sage* est suivi d'un autre moins serieux, & plus critique. Il traite *du jeu.* L'Auteur triomphe par tout où il a occasion de draper les femmes. Il les accuse grossie-

rement de *filoûter* au jeu ; *Elles sont peu fidelles*, ajoûte-t-il, *parce qu'elles sont trop interessées*. Je veux qu'il y ait des femmes tres interessées ; mais quoi qu'on soit coupable d'interêt, il ne s'ensuit pas qu'on voulût faire des friponneries. On peut aimer l'argent, & detester en même temps les moyens de le mal gagner.

Page 610. ligne 29.

Le plus fidele joüeur a toûjours quelque-chose à se reprocher sur son gain. Si cet homme a quelque chose à se reprocher sur son gain, il n'est ni des plus fideles joüeurs, ni simplement un joueur fidele ; la conclusion est bonne. Voyons la suite, *Il se croit affranchi de la loi de restituer, parce qu'il compense adroitement ses subtilitez avec les faveurs du hazard.* Ce trait est d'une obscurité si grande, que je n'entreprens pas de le déveloper. Ce n'est pas là neanmoins le seul endroit où l'Auteur ambitieux de parler à la maniere des Oracles, ait pris plaisir à ne pas se faire entendre. *Il convient mal à des gens qui ne s'aiment point, de lier des parties de jeu ; la passion l'emporte ;*

Page 624. ligne 12.

Page 625.

elle détruit tous les caracteres qui pourroient eux-mêmes la détrüire, & met au niveau tous les hommes. On ne peut donner à ce caractere d'autre nom que celui de Galimathias.

Il y a une regularité ſi grande à payer l'argent du jeu, que cela feroit ſouhaiter à bien des créanciers que leurs dettes euſſent le même privilege &c. Ce Caractere eſt nouveau & bien tourné. Page 6[illegible] lig. 3.

L'argent qu'elle gagna à une celebre réjoüiſſance, fut employé à payer une amende. Au Chapitre des femmes page 128, il y a un caractere ſemblable qui commence par ces mots, *La paſſion du jeu domine terriblement les femmes*, & finit par ceux-ci; *La baſſette, le lanſquenet avoient enrichi* Torine, *depuis qu'ils ont ceſſé d'être permis, elle a eu la fureur de ſe rüiner en amendes.* Ces repetitions frequentes groſſiſſent un Livre, mais c'eſt tout, elles deshonorent un Auteur jaloux de produire un gros Volume. Page 6[illegible] lig. 4.

Je finirai mes reflexions ſur le chapitre du jeu par un Madrigal fort ſpirituel d'un joüeur *

* M. de Maſ[illegible]

Pour voir l'astre nouveau que le Ciel fait paroître,
Afin d'alarmer l'Univers,
Je veille, je joüe, & je pers,
Et je m'enrhume à la fenêtre;
Qu'un autre soit inquieté
De ce que ce feu nous présage,
C'est bien assez pour moi de ce qu'il m'a coûté:
Qui perd son bien & sa santé,
Peut-il rien perdre davantage.

Tel est le sort de tous les joüeurs; Si ma morale pouvoit leur être utile, je ne la ménagerois point: le peu de fruit qu'ils en retireront, m'avertit de finir.





LETTRE XXXIV.

XVII. REP. DU SOLITAIRE.

Examen de la Préface que Monsieur de la Bruyere *a mise à la tête de son Discours Academique.*

MONSIEUR,

Dans la premiere de mes Lettres j'ai examiné le *Discours sur Theophraste*, dans les autres je me suis arrêté aux Caracteres ; il me reste d'examiner la derniere partie de l'Ouvrage ; elle est composée d'une *Préface* qui lui sert d'Apologie en même temps que de justification à l'Auteur, & d'un remerciment fait à Messieurs de l'Academie, lorsqu'il y fut reçû.

Commençons par la Préface. *Ceux qui interrogez sur le discours que je fis à l'Academie Françoise, le jour que j'eus l'honneur d'y être reçû, ont dit séchement que j'avois fait des Caracteres, croyant le blâmer en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi même desirer.* M. de la Bruyere n'est pas heureux dans ses debuts; celui-ci n'est pas plus regulier que le commencement de son discours sur Theophraste : un *qui* & un *que* à chaque ligne produisent un mauvais son, aussi bien que ces *je*, *j'eus*, *jour*, *j'avois*, & ces deux participes *interrogez*, *croyant*. On pouvoit retrancher ces mots, *le jour que j'eus l'honneur d'y être reçû*, on sçait bien qu'il s'agit de ce discours-là ; le titre le porte; on sçait encore que Monsieur de la Bruyere n'en a point prononcé d'autres.

Le Public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années; Cet *où* ne me paroît pas bien françois ; il faloit un datif, *auquel je me suis apliqué*; mais il devoit reformer le mot d'*apliqué*, à cause de la terminaison d'*aprouvé*,

aplique, *années*, & dire, *Ce genre d'écrire que j'ai suivi depuis quelques années :* Ce sont là de ces choses qu'il ne faut plus relever, tant elles sont frequentes chez Monsieur de la Bruyere. Ignoroit il que nôtre langue n'admet point de rimes dans la prose ? Il ne faut selon la remarque de Vaugelas, que deux ou trois mots qui ont le même son pour rendre une periode vicieuse : Quand nous n'aurions pas la décision des Auteurs, nôtre oreille que pareilles terminaisons offensent, est en cette matiere un Juge qu'on ne doit pas recuser.

Je demande à mes Censeurs qu'ils me posent si bien la difference qu'il y a des éloges personnels aux caracteres qui loüent &c.... Monsieur de la Bruyere choisi pour remplir sa place du celebre Monsieur de la Chambre ne devoit employer desormais que de belles expressions : *Poser une difference*, est un terme de l'Ecole ; *Etablir une difference* est celui de la dissertation, sur tout d'une dissertation qui se fait entre des gens de lettres. De plus, Monsieur, si l'on dit *poser la difference d'une chose à une autre*, cet- Pa. 4. Ligne

te maniere de parler n'est que de la conversation. On écrit regulierement, *La difference qu'il y a entre des éloges personnels, & les caracteres &c....*

Pa. 4 lig. 8. Autre défaut d'exactitude. *Si chargé de faire quelque autre harangue, je retombe encore dans des peintures &c....* Cet *encore* est inutile, le mot de retomber l'exclut: Il pouvoit dire, *Si je tombe encore*, & simplement, *si je retombe*.

La même page fournit le sujet d'une reflexion plus solide. *Les Caracteres, ou du moins les images des choses & des personnes, sont inevitables dans l'Oraison*, Ce correctif, *ou du moins*, supose qu'il y a bien à dire entre *caracteres* & *images*. Pourquoi Monsieur de la Bruyere veut-il dans cette Préface les distinguer, lui qui dans son discours sur Theophraste confond l'un avec l'autre, & donne à *images* & *caracteres* une même signification. Voici l'endroit..... *Ces Livres qui corrigent les hommes les uns par les autres par ces* images *de choses qui leur sont si familieres*; & ensuite, *Tel est le traité des* Caracteres *des mœurs &c.....* L'Auteur les a confondus

Ligne 12.

Discours sur Theophraste, p. 5. li. 5.

une seconde fois dans le chapitre des Ouvrages de l'esprit page 29, *Quels Caracteres, quelles images &c....* C'est donc une contrarieté d'en donner ici une idée differente : Examinons le langage; *Les images des choses sont inévitables dans l'Oraison*; l'on nous trompe, si on nous donne cela pour du beau françois; *l'Orateur ne peut se dispenser de faire des Caracteres* : ainsi devoit s'expliquer l'Auteur.

J'avoüe que j'ai ajoûté à ces tableaux qui étoient de commande, les loüanges de chacun des hommes illustres &c.... ces mots, *j'avoüe*, *j'ai*, *ajoûté*, *loüanges*, sont trop prés l'un de l'autre. *Chacun des hommes illustres*, il ne coûtoit pas plus de mettre *tous les hommes illustres*; *Chacun* ne peut entrer dans le stile oratoire, le mot de *tous* convenoit d'autant mieux qu'à la fin de la même page il dit, *J'ai loüé des Academiciens encore vivans, il est vrai, mais je les ai loüez tous*, il le repete à la page 6, *J'ai loüé les Academiciens, je les ai loüez tous*. Cette repetition n'étoit pas bien necessaire. Pa. 4. li. 26.

Parce donc que j'ai crû que, quoi Pa. 6. li.

que l'envie & l'injustice publient de l'Academie Françoise, quoi qu'elles veüillent dire de son âge d'or & de sa décadence, elle n'a jamais depuis son établissement rassemblé un si grand nombre de personnages illustres pour toutes sortes de talens, & en tout genre d'érudition, qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer, & que dans cette prévention où je suis, je n'ai pas esperé que cette compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ni prise dans un jour plus favorable, & que je me suis servi de l'occasion, ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches? Est-ce un Academicien qui parle de la sorte? Est-ce un Monsieur de la Bruyere né dans le siecle de Bouhours, & de Rabutin? *Parce que*, est une conjonction qui ne doit pas être divisée; il ne faloit que consulter le Pere Bouhours dont il vante la belle maniere d'écrire. » Il n'y a rien (auroit-il vû dans le second entretien

Page 90. » d'Ariste & d'Eugene,) de plus opo-
» sé au langage d'aujourd'hui, que les
» phrases embarrassées, le mauvais ar-
» rangement des mots, lorsqu'on ne
» garde pas bien l'ordre, & qu'on met

quelques termes entre ceux qui se «
suivent naturellement «. Continuons.

Parçe que j'ai crû que quoi que, consonance desagréable. *Age d'or*, & *decadence*, ces metaphores devoient être semblables ; ce qui est oposé à l'âge d'or est le siecle de fer, à la décadence, c'est l'élevation ; or comme il auroit été trop dur de parler du siecle de fer, la derniere metaphore valoit mieux. *Personnages illustres pour toutes sortes de talens* ; on ne dit point *illustre pour sa doctrine* ; *Par* est la preposition usitée ; M. de la Bruyere s'en étoit servi, page *66*, *Illustre par les seules actions qu'il avoit achevées dés sa jeunesse*, il a voulu apparemment hazarder un tour nouveau en mettant *pour*. *Dans cette prévention je n'ai pas esperé que cette compagnie &c....* Deux *cette* si voisins s'acommodent mal ; *& que dans cette prévention où je suis... & que je me suis servi &c....* cette repetition *& que*,... *& que...* ne s'acommodent pas mieux.

Une Phrase de cette longueur devoit être coupée, si vous me demandez comment, je vais tâcher, Monsieur, de vous satisfaire ; *Parceque*

j'ai crû que l'Academie Françoise, quoi que l'envie & l'injustice affectent de dire de son élevation & de sa decadence, n'a jamais rassemblé un si grand nombre de personnes illustres par toutes sortes de talens, & en tout genre d'erudition qu'elle en possede aujourd'hui, parce que je n'ai pas esperé que cette compagnie pût être, & le reste.

Pa, 6. li. 19 *Ciceron a pû loüer impunément Brutus, César, Pompée &c....* Outre que ce parallele que Monsieur de la Bruyere fait de lui & de Ciceron, du Senat & de l'Academie Françoise, ne vient point au sujet, il n'y est amené, ce semble, que pour affoiblir le merite de l'Academie; on diroit que l'Auteur peu accoûtumé au stile du Panegirique, se repentiroit d'avoir fait celui des Academiciens. En quels termes s'explique-t-il? *Ciceron les a loüez dans le Senat, souvent en presence de leurs ennemis, toûjours devant une compagnie jalouse de leur merite, & qui avoit bien d'autres délicatesses de Politique sur la vertu des grans hommes, que n'en sçauroit avoir l'Academie Françoise*: Il est vrai, Monsieur, qu'à force de reflexions ceci peut être

pris en bonne part ; mais aussi il peut d'abord être mal interpreté ; il n'y avoit plus d'équivoque en ajoûtant, *que n'en sçauroit avoir l'Academie Françoise, pure dans ses interêts, & équitable dans ses jugemens.*

La page 7 va nous arrêter quelque temps. *Voila ce qu'il a fait lui, & peu d'autres qui ont crû devoir entrer dans les mêmes interêts ;* Il n'est pas dans les regles de mettre un pluriel aprés un singulier ; *Voila ce qu'il a fait, & ce qu'ont fait à son exemple ceux qui &c...* cette repetition du verbe étoit necessaire. Ligne 7.]

..... *Ils partirent pour la Cour, ils allerent de maisons en maisons &c....* on nomme ainsi la demeure des particuliers ; quand on veut parler des grans Seigneurs dont l'on doit supofer que la Cour est composée, on dit *Hotels ; ils allerent d'Hôtels en Hôtels.* Pa. 7. li. 12.

Poursuivons ; *Ils dirent que je leur avois balbutié la veille un discours où il n'y avoit ni stile, ni sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraye satire.* La maniere d'écrire quelle quelle soit, est toûjours un Pa. 7. li.

stile; à la bonne heure, si l'on eût ajoûté une épitete, & qu'on eût dit, *où il n'y avoit ni beau stile, ni sens commun*: car une chose peut être bien écrite, sans être pensée regulierement; la délicatesse de l'expression ne decide pas de la justesse de l'esprit; & c'est un double défaut que d'exprimer mal ce qui n'est pas déja trop heureusement imaginé. *Qui étoit rempli d'extravagances*, ce, *qui* demandoit une liaison, afin qu'on ne l'attribuât pas *à sens commun*: *Et une vraye satire*, la repetition du verbe produisoit un bon effet, *& qui étoit une vraye satire*: mais comme ces *Et* eussent trop alongé la phrase, il y avoit moyen de la reduire, même de la rendre plus claire; il ne faloit que mettre, *Ils dirent que je leur avois balbutié un discours rempli d'extravagances & de traits satyriques, où il n'y avoit ni beau stile, ni sens commun.* Vous direz, Monsieur, que cet *où* fera de l'équivoque: On doutera s'il se raporte au *discours*, ou s'il regarde les *traits satiriques*: Permettez-moi de vous répondre qu'il n'y a point d'inconvenient de l'apliquer soit à l'un,

soit à l'autre, soit à tous les deux, puisqu'on supose que ce discours est rempli de traits satiriques : On ne peut les dire privez de beau stile & de bon sens, que ce défaut ne tombe sur le discours qui est plein d'extravagances.

Ils s'acharnerent si fort à diffamer cette harangue, & en dirent tant de mal &c.... Il étoit mieux de changer l'ordre des termes; *Ils dirent tant de mal de ma harangue, & s'acharnerent si fort à la diffamer &c....* car la diffamation encherit sur l'autre maniere de parler, autant que la calomnie sur la médisance. Aprés tout, *dire du mal d'un Ouvrage*, n'est pas à mon gré: on ne dit du mal que des gens, on ne diffame que les personnes; mais on décrie les Ouvrages, on les méprise; *Ils s'acharnerent si fort à décrier cette harangue &c....* Pa. 7. li. 26.

C'est assez nous arrêter à cette page, passons à la suivante.... *Ils prononcérent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre Préface.* Monsieur de la Bruyere se plaint que ses ennemis ont tenu ce langage. Pour moi qui ne suis Pa. 8. li. 31

point homme de cabale, & qui me range du côté de ceux qui estiment les ouvrages de cet Auteur, je n'ai pû m'empécher de hazarder dans ma premiere Lettre qu'il n'étoit pas né pour les grans sujets : Vous m'avoüerez qu'il ne brille pas en effet dans les discours où il faut de l'ordre & de la suite,

Pa. 8. li. 5. .... *Tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser, & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées, & de faire des transitions*; Tout dévoüé que vous étes à M. de la Bruyere, je vous demande, Monsieur, si vous trouvez qu'il possede autant qu'il le croit *l'art de lier des pensées, & de faire des transitions?* Ses pensées n'ont à la verité que trop de liaison; de-là une longueur énorme qui fatigue l'attention du Lecteur. A l'égard des transitions; des *mais*, & des *car*, tels que vous en verrez dans cette Préface, page 11, *mais qui sont ceux &c*....... page 15, *mais d'ailleurs &c*..... page 20, *car voudroient-ils &c*.... Sont-ce là de fines transitions?

Pa. 8. li. 25. *Je ne doute point que le Public ne soit*

enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre, & d'une plume legere se sont élevez à quelque gloire par leurs écrits. J'appelle cela faire son eloge, en sorte que rien n'y manque. Monsieur de la Bruyere se loüe trop ouvertement, & trop ouvertement il méprise ses Censeurs. Voyons la phrase qui suit, *Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le decri universel où tombe tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression: Cris continuels, decri universel*, voila de ces jeux de mots que l'usage a bannis. Monsieur de la Bruyere ne laisse pas quelquefois de les affecter.

On ne sçait plus quelle morale leur fournir, qui leur agrée; il faudroit leur rendre celle de la Serre ou de Desmarets, & s'ils en sont crûs revenir au Pedagogue chretien, & à la Cour sainte. Je ne passe point ce trait à l'Auteur, & je m'étonne qu'il lui soit échapé, car il avoit, on peut l'assûrer, beaucoup de religion, & une veneration singuliere pour tous les Page 9. H. 22

Livres de pieté : il regarde ceux qu'il nomme comme le pis aller d'un homme du monde par le reproche qu'il fait à certains de ne pas admirer ses Caracteres : Monsieur de la Bruyere a tort de faire le procés aux Ecrivains dont il parle ; il n'a d'avantage sur eux que d'avoir écrit plus finement ; ils en ont un plus grand au dessus de lui ; Si toutes leurs pensées ne sont pas délicates, tous leurs sentimens sont chretiens. Monsieur de la Bruyere pousse loin la satire ; les autres ont enseigné la Morale ; Il est permis aux Lecteurs de s'instruire dans ces derniers Ouvrages, ils se rendent souvent coupables par la lecture des écrits satiriques.

Page 9. li 26. *Il paroît une nouvelle satire qui d'un vers fort, & d'un stile d'airain &c....* cela sent le poëme, *qui d'un vers fort & d'un stile d'airain &c.* Comme la prose sied mal dans une Piece de vers, un vers entier est mal placé dans un ouvrage de prose.

Pa. 12. li. 5. *Ils ne sont que des préparations au seiziéme & dernier Chapitre.* Huit lignes au dessus il a dit que son Livre n'étoit composé que de seize Chapitres,

tres, ainfi il étoit inutile de joindre *dernier* à *feiziéme*; cette addition approche trop du ftile des comptes.

...*Où les preuves de Dieu une partie du moins de celles que les foibles hommes font capables de recevoir dans leur esprit font apportées*, & une ligne aprés, *Qui font donc ceux*? Voila trois fois, *font*, en quatre lignes. On pardonneroit ces défauts d'exactitude à un Auteur mediocre : C'eft faire honneur à Monfieur de la Bruyere de le croire affez parfait Ecrivain pour ne lui rien pardonner. Pa. 12. li. 5.

Ils font encore allez plus loin &c.. Cette Phrafe a dix-fept lignes complettes. Telle longueur n'eft pas nouvelle à l'Auteur : ce qui vous fera nouveau, fi vous avez le même fort que moi, c'eft que vous aurez beau lire & relire, vous ne débroüillerez point l'obfcurité de cet endroit. Pa. 13. li. 1.

...*Gens pecunieux que l'excez d'argent mene à une froide infolence &c*.... *Excez d'argent* me paroît exceffivement affecté; L'expreffion naturelle s'offre d'abord, *Immenfes richeffes*, *richeffes énormes*. Ligne 24.

J'ai penfé vous dire, Monfieur;

en vous parlant de cette phrase de dix-sept lignes, que je n'en avois jamais vû de plus longue: celle qui suit m'obligeroit de me retracter, elle contient une page entiere: C'est la phrase que vous avez citée dans vôtre premiere Lettre contre *les faiseurs de clefs*. Si elle ne vous est point échapée de la memoire, je conclus que vous l'avez bonne.

Pa. 14. li. 18. *J'avois pris la precaution de protester dans une Préface contre toutes ces interpretations que quelque connoissance des hommes m'avoit fait prévoir, jusqu'à hesiter quelque temps, si je devois rendre mon Livre public.* L'Auteur devoit prendre en même temps la précaution de polir sa phrase; *Pris, précaution, protester, Préface, interpretation, prévoir, que, quelque connoissance, quelque temps*, arrangement défectueux, stile nullement châtié.

Page 14. ligne 27. *Puisque j'ai eû la foiblesse de publier ces caracteres &c....* Dés que Monsieur de la Bruyere a crû que son Livre pouvoit *fournir à quelques-uns de quoy exercer leur malignité*; c'est une veritable & inexcusable *foiblesse* de

l'avoir mis au jour. La reforme des mœurs qu'il entreprenoit, étoit incertaine, il en desesperoit même, *c'est un évenement*, a-t-il dit, page 473, *c'est un évenement qu'on ne voit point* : Mais d'une autre part il n'étoit que trop assûré que le sort de ses écrits seroit de donner lieu à de mauvaises interpretations. Qui eût crû un Philosophe, un Socrate, il s'apelle ainsi lui-même, Qui l'eût crû capable d'une telle foiblesse ? Je sçai, Monsieur, que tres peu de personnes ont la force de resister à la tentation d'écrire, quand la voix publique se declare pour eux : mais il semble qu'un *Socrate* devoit surmonter cette tentation, lui qui étoit persuadé que la voix publique ne se declareroit pour lui, qu'aprés s'être déchainée contre ceux qu'elle jugeoit être représentez dans ses portraits : Les applaudissemens ont été donnez à l'Auteur, comme à un homme habile à faire des Caracteres ; il se les promit sous le titre de *Censeur rigide*, & c'en étoit assez pour renoncer à une gloire qu'il ne pouvoit acquerir sans danger.

Page [illegible] ligne 9.

Page [illegible] li. 6.

Pref. p. 17. ligne 7. *J'ose même attendre d'eux cette justice que sans s'arrêter à un Auteur moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interpretes dont la noirceur est inexcusable.* Je n'ai pas compris d'abord ce que vouloit dire, *Ils passeront jusqu'aux Interpretes* ; je lui donnois une signification contraire à celle que je m'aperçois enfin qu'il doit avoir. L'Auteur veut qu'on ne s'arrête pas même aux Interpretes dont la noirceur est inexcusable ; *Noirceur* se dit proprement des choses, la *noirceur d'un crime*; je ne me souviens pas d'avoir lû en aucun endroit *la noirceur d'un coupable*; *la noirceur d'un Critique*; *méchanceté*, *malice*, sont les termes propres.

Page 18 ligne 14. *Je pouvois suivre l'exemple de ceux qui postulant une place dans cette compagnie, sans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils sçachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur reception qu'ils n'ont que deux mots à dire &c...* Il est impossible que l'on sçache si un homme écrit bien, à moins qu'il n'ait écrit. La perfection supose l'habitude, & l'habitude naît de l'action; on

dit qu'une personne est capable d'écrire, quand le Public a vû de ses ouvrages, & les a admirez; jusques-là l'éloge n'a pas la verité pour fondement. Ainsi quel moyen d'assûrer que des gens, sans avoir jamais rien écrit, sçachent écrire? *Annonçent dédaigneusement* &c.... Monsieur de la Bruyere est lui-même fort dédaigneux en cette occasion: il cherche à piquer ceux qui plongez dans les grandes affaires n'ont pas le temps de préparer un long discours; je ne les crois pas capables de s'en dispenser en termes dédaigneux: Quelque merite qu'on ait, quelque rang que l'on occupe, on se trouve honoré d'être placé avec des gens de Lettres, avec les premiers esprits du Royaume.

....*S'il a sçû franchir Chantilli écüeil des mauvais ouvrages &c*.... L'expression est rude, quoique correcte. Page 206 ligne 4.

Car voudroient-ils presentement qu'ils ont reconnu &c... encore ce *Car*, majestueusement placé a une ligne nouvelle; *presentement qu'ils ont reconnu*; on dit *à present que*, *maintenant que*, & non *presentement que*, c'est une décision de l'usage. Page 209 ligne 22.

Page 20. ligne 25. *...Ils sçavent que deux Libraires ont plaidé à qui imprimeroit ma harangue.* Un tel procés est glorieux à un Auteur. Je n'avois point encore vû de differens de cette nature ; j'avois bien vû des Libraires plaider pour se défendre de l'execution d'un traité ; mais il n'est pas étrange qu'un ouvrage sorti de la main d'un Ecrivain celebre donne lieu à ces contestations : on n'a jamais fait mieux que de la joindre aux Caracteres ; leur reputation a fait valoir la harangue ; ou plûtôt le debit des Caracteres lui a donné un cours qu'elle n'auroit pas eû sans eux. Le reste de la Préface est employé à la löüer ; *Paris*, dit-on, *l'a trouvée bonne, Marli a eû la curiosité de l'entendre, elle a franchi Chantilli, l'Academie Françoise Juge souverain de ces sortes de pieces l'a mise dans ses archives:* Si tout cela est vrai, puis-je aprés tant d'aplaudissemens avoir la temerité de proposer quelques doutes? Je ne veux point, Monsieur, détromper les admirateurs, je ne veux que vous demander si je ne me trompe point moi-même. Une preuve que tout le tort ne sera pas de mon cô-

Page 19. Jusqu'à la fin

ré, est que cette harangue de M. de la Bruyere a donné lieu à un nouveau statut de l'Academie Françoise; Ce statut porte que l'on ne pourra prononcer aucun discours, qu'il n'ait été vû & examiné par deux Academiciens nommez : Je puis ne pas rapporter les termes au juste, mais je suis sûr de la disposition, & les gens, de qui je tiens qu'elle a été faite à l'occasion du discours de Monsieur de la Bruyere, en étoient particulierement instruits : C'est donc le jugement même de l'Academie, qui autorise le mien; Puisqu'elle est selon l'Auteur *Juge souverain de ces sortes de pieces*, il ne faut point appeller de ce qu'elle a prononcé. Sa décision n'a pas été tout-à-fait favorable à celui qui s'en prévaut. Je vous montrerai dans ma premiere Lettre sur quoi elle a pû être fondée. Je suis &c.



LETTRE XXXV.

Examen du dernier Chapitre du Theophraste Moderne, *intitulé* de quelques usages.

MONSIEUR,

Vous avez dû connoître que ce titre a été employé par Monsieur de la Bruyere, vous connoîtrez bientôt que le Theophraste Moderne en a tiré plusieurs idées qui jointes aux siennes ont considerablement grossi ce Chapitre.

Ou justifions la Comedie &c.... Les reflexions que l'Auteur fait sur la Comedie, sont assez bonnes, il ne les doit pas toutes à son genie; l'on pourroit douter par exemple que celle-ci fût de son invention, *Ou justifions*

la Comedie par l'estime que nous faisons des Comediens, ou laissons les Comediens par l'opinion scrupuleuse que nous avons de la Comedie. Cependant à parler sans prévention, il y a de la difference entre ce caractere & celui de Monsieur de la Bruyere, page 442. *La condition des Comediens étoit infâme chez les Romains, & honorable chez les Grecs: Qu'est-elle chez-nous? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.* Cela a quelque chose de délicat qui ne se trouve point dans le caractere du Theophraste Moderne. Page 639. ligne 17.

Ces gens qui font métier de nous divertir sont, dit on, excommuniez? On revoque donc le soir l'Arrêt terrible qui a été prononcé le matin? Ces mêmes hommes remplissent les Jubez où ils donnent un spectacle peu different de ceux que l'on condamne; ils concertent à la même Messe qu'on interrompt pour les excommunier. Que ne les reconcilie-t-on ouvertement aux autres Chretiens, ou que ne les bannit-on tout-à fait du Sanctuaire, avant que de decider qu'ils devroient être exclus de la societé. Monsieur de la Bruyere n'a guere mieux Ibid. lig. 24.

rencontré, quand il a dit page 548, *Il me semble qu'il faudroit ou fermer les teâtres, ou prononcer moins sévere-ment sur l'état des Comediens*; A bien approfondir ces deux pensées, nôtre Auteur paroît devoir la sienne à son modéle ordinaire; mais sans nous obstiner à le chicanner, nous pouvons dire que cette imitation est pardonnable, il a renouvellé les expressions, changé le tour, mis un peu du sien; la chose peut donc passer.

Page 441. Tome 1. *Il pourra venir un temps où l'on ne dira point de mal à la Comedie.... Ce temps est venu,* Polieucte & Gabinie, Judith & Jonathas *l'ont rapellé &c.* L'Auteur parle des tragedies saintes d'une maniere que s'il loue l'intention du Poëte, il blâme toûjours & avec raison le motif de la plûpart des spectateurs; ils ne cherchent pas dans la representation d'une piece chretienne de quoi s'édifier; ou si elle les touche, ces sentimens sont bientôt détruits par la petite Comedie qui se joüe ensuite. Il faut entendre Monsieur de saint Evremont sur cette matiere. » Le teâtre perd tout son agrément dans la representation des

choses saintes, & les choses saintes » *To. 3. p. 71.*
perdent beaucoup de la religieuse o- «
pinion qu'on leur doit, quand on «
les represente sur le teâtre.... le pas- «
sage de la mer rouge si miraculeux, «
le Soleil arrêté dans sa course à la «
priere de Josüé, les armées défaites «
par Samson avec une machoire d'â- «
ne, toutes ces merveilles ne seroient «
pas crûës à la Comedie, parce qu'on y «
ajoûte foi dans la bible : Mais on en «
douteroit bientôt dans la Bible, par- «
ce qu'on n'en croiroit rien à la Co- «
médie «. En effet, Monsieur, quoi que la bienseance de nos mœurs ait banni la licence du teâtre, le teâtre banniroit à son tour la veneration des choses saintes. C'est beaucoup que les Acteurs choisissent des sujets decens & honnêtes, sans les obliger de s'attacher aux matieres sacrées.

J'ignore ce que c'est que le bal; un *Page 643. ligne 23.*
Bussi *corrigé le blâme &c....* Monsieur le Comte de Bussi Rabutin qui nous a laissé de beaux memoires & d'autres ouvrages pleins d'esprit, & sur tout de Religion, depuis que la grace l'avoit touché, déclame fort contre le bal dans un discours qu'il a

adresse à ses enfans. Quoique cette morale ne vous regarde pas, Monsieur, c'est assez que je sçache qu'on voit mes lettres, pour m'engager à écrire au sujet des bals ce qu'en a dit ce Courtisan si digne d'être crû.
» J'ai toûjours crû les bals dangereux; » ce n'a pas été seulement ma raison » qui me l'a fait croire, ç'a encore » été mon experience, & quoi que le » témoignage des Peres de l'Eglise soit » bien fort, je tiens que sur ce chapi- » tre celui d'un Courtisan doit être de » plus grand poids. Je sçai bien qu'il » y a des gens qui courent moins de » hazard en ces lieux-là que d'autres; » cependant les temperamens les plus » froids s'y échauffent: Ce ne sont » d'ordinaire que de jeunes gens qui » composent ces sortes d'assemblées, » lesquels ont assez de peine à resister » aux tentations dans la solitude; à plus » forte raison dans ces lieux-là où les » beaux objets, les flambeaux, les vio- » lons & l'agitation de la danse échauf- » feroient des Anachoretes. Les vieil- » les gens qui pourroient aller au bal » sans interesser leur conscience, se- » roient ridicules d'y aller; & les jeu-

nes gens à qui la bienséance le per « mettroit, ne le pourroient, sans s'ex- « poser à de trop grans perils : Ainsi « je tiens qu'il ne faut point aller au « bal quand on est Chretien ; & je « crois que les Directeurs feroient leur « devoir, s'ils exigeoient de ceux dont « ils gouvernent les consciences qu'ils « n'y allassent jamais «. Sans hésiter, je « souscris à ce sentiment.

Les devins, les tireurs d'horoscope ont leurs fonctions dans un état ; on pourroit dire qu'ils y sont necessaires à calmer l'esprit d'une femme que la jalousie tourmente, l'impatience d'un fils qui s'ennuye des longues années de son pere.. si c'est une curiosité qui puisse être satisfaite sans scrupule, il y a au moins de la foiblesse à la satisfaire. Otez ce dernier trait, il n'y a aucune difference entre ce caractere, & celui que je vais citer ; il est de Monsieur de la Bruyere, page 575. *L'on souffre dans la République les Chiromanciens & les devins.... Ces gens sont en état de quelque usage, ils prédisent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles épouseront leurs amans, consolent les enfans dont les peres ne meurent point,* Page 645 lig. 3.

& charment l'inquietude des jeunes femmes qui ont de vieux maris, & trompent enfin à tres vil prix ceux qui cherchent à être trompez. Corneille Tacite remarque de l'Empereur Othon » qu'il étoit fort touché des prédic- » tions des Astrologues, & que leur » science trompeuse & infidelle seroit » toûjours soufferte, & condamnée dans Rome «: S'il est permis de raporter le sentiment de Don Quichotte, il dit » fort plaisamment ; » Je ne donnerai » jamais rien pour sçavoir ce qui m'est » arrivé, car qui le peut mieux sçavoir » que moi-même ?

Liv. 10. Ancal.

Page 657. ligne 25.

Les fortunes énormes des Publicains commencent & finissent par le tour du bâton: *Pour devenir riche, il a fallu bien des friponneries, & ces friponneries découvertes ont conduit* Triton *de la banque au pilori.* L'Auteur pointille encore ici mal à propos. Appeller le *Pilori* le tour du bâton, c'est tirer une pensée de bien loin ; elle vient originairement d'Arlequin qui dans une Comédie se vantoit d'avoir eû beaucoup de profit sans le tour du bâton ; par *ce tour du bâton* il entendoit les coups de canne qu'il avoit

reçûs. Une équivoque de cette nature est bonne dans le discours d'un Acteur burlesque; un Auteur grave est mal conseillé d'en glisser de semblables dans ses Caracteres.

Monsieur de la Bruyere a dit page 232, *La subtile invention de faire de magnifiques presens de nôces qui ne coûtent rien, & qui doivent être rendus en espece!* Son imitateur opine de la même maniere, page 662. *Les presens de noces sont jugez beaux, le galant est appellé magnifique, il le seroit en effet, s'il avoit eu le cœur de ne point offrir de bijoux, qu'il ne fût en état de payer; quelques jours aprés son mariage, il les rend en espece au Joüaillier &c.....* Il est vrai que l'Auteur, afin de déguiser ce caractere, le termine par un trait nouveau, semblable à ces gens qui craignans la découverte de leur vol, changent & alterent les choses dérobées.

Autre imitation à laquelle on peut encore donner le nom de larcin. *Quelques mariages semblent se raprocher du Celibat; le mari cesse, quand il veut, d'être celui de sa femme &c.* Page 664. ligne 6.

Monsieur de la Bruyere a fait sur le

même sujet un caractere qui finit par ces mots que l'Auteur a répandus dans le sien ; *L'on n'en étoit point quitte* Labr. p. 554 *pour une pension : avec des enfans & un ménage complet, l'on n'avoit pas les aparences & les delices du Celibat.*

Page 671, il parle du Genealogiste ; *Chez lui il y a de la noblesse à tout prix, il vend un peu plus cher la derniere antiquité* : Par cette derniere antiquité l'Auteur entend celle qui est la plus reculée ; mais la question est de sçavoir si telle antiquité ne doit pas être plûtôt nommée la premiere, comme ayant precedé les derniers siecles ? Ce seroit mon sentiment.

Page 672. Ligne 23. *Les fastes sacrez n'ont point de nom assez beau pour l'enfant qu'on baptise. Pierre n'étoit qu'un pescheur, Jean qu'un Disciple, André qu'un Apôtre &c....* Ce caractere est tres beau ; Je l'admirerois dans le Theophraste moderne, si Monsieur de la Bruyere n'avoit prévenu mon admiration ; c'est vous dire que la pensée est de lui ; il fait parler ainsi les Grans : *C'est* Labr. p. 298. *déja trop d'avoir avec le peuple une même Religion & un même Dieu. Quel*

moyen encore de s'appeller Pierre, Jean, Jacques, comme le marchand, ou le laboureur &c.... Donnez-vous la peine de confronter ces deux Caracteres, vous aurez le plaisir d'en connoître la ressemblance.

Les Religieuses n'attirent plus la foule &c.... L'Auteur est contraire à lui-même ; dans le Caractere precedent il a dit, *Le temple dédommage de la Comedie ; le mondain qui ne peut alors voir une representation d'*Amadis, *court les belles Tenebres, une Religieuse le console de la Desmatins, il trouve l'Opera dans une tendre lamentation, & tout l'orchestre dans un Jubé.* Le Theophraste Moderne a tort d'une maniere ou d'une autre ; Si les belles Tenebres continuënt d'être en usage, les Religieuses atirent donc toûjours la foule ; Ou si elles ne l'attirent plus, c'est une preuve qu'elles ont renoncé à l'usage des musiques profanes. Il y avoit un temperament à garder ; au lieu du present l'Auteur devoit employer un futur ; *Les Religieuses n'attireront plus la foule, les belles musiques seront excluses du lieu saint*, & encore cette epitete *belles* ne convient

Page 675. ligne 2.

pas à ces *musiques*. Car l'intention de Monsieur l'Archevêque n'a jamais été d'empêcher que Dieu ne fût loüé en la maniere que le Prophete Royal excite tous les peuples à le faire, mais seulement de retrancher les musiques profanes qui sont plus propres à exciter avec la curiosité les autres passions, qu'à porter les cœurs à Dieu.

Pag. 675. ligne 21. *Resider, il y a plus de trente ans que ce n'est point l'usage, on doute même que jamais l'usage ait été de resider.* Voici un petit rondeau; Je ne sçavois pas, Monsieur, que la prose admît ces sortes de tours reservez au caprice de la poësie. L'Auteur semble douter que la residence ait été en usage; Nous avons de quoi dissiper ses doutes par l'exemple d'une infinité de Prélats qui demeurent assidûment dans leur Diocése. Les Evêques qui n'y sont pas, ont des raisons que la charité peut autoriser; En tout cas ce n'est point à nous à prendre garde à leur conduite.

Nôtre Auteur parle fort délicatement des enfans que l'avarice des peres jette dans les cloîtres. Page 677. ligne 27. *Le sacrifice est agréé des hommes, mais peu*

agreable à Dieu ; on le force de prendre ce que le monde a de trop ; afin qu'un tel pere se sauve, il faut que l'enfant soit recompensé de sa mauvaise vocation ; J'ai loüé le Theophraste Moderne, & je me suis trompé, l'éloge est dû à M. de la Bruyere, de qui est la pensée : *Une mere*, dit-il, page 553, *qui fait sa fille religieuse, se charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu-même, en est la caution. Afin qu'une telle mere ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve.* L'Imitateur a crû bien déguiser la chose, en appliquant au pere, ce que l'Original attribuë à la mere. Je n'ai point encore vû de Chapitres où le Copiste l'ait été plus que dans celui-ci. Preuve nouvelle de ce fait.

Les Poëtes se sont déchainez contre les vices de N... dans leurs satires, & ils ont eu raison; les Orateurs aprés sa mort les déguisent dans une Oraison funebre, & c'est l'usage. Monsieur de la Bruyere ne s'est pas tout-à-fait exprimé de la même maniere; Mais que s'en faut-il ? *L'on se porte aux extremitez oposées à l'égard de certains personnages : la satire aprés leur mort* Page 685. ligne 20.

Lebr. p. 319. *court parmi le peuple, pendant que les voûtes des temples retentissent de leurs éloges &c....* Je vous ferai part, au sujet de la mort des Grans, de deux petites reflexions ; elles sont de M. De Corbinelli. » Une tristesse publique est » le plus noble appareil des pompes » funebres. Les éloges funebres sont une » des causes de la fausseté de l'histoire. On pourroit dire aussi que la verité de l'histoire prouve la fausseté des éloges funebres. A propos d'Oraison funebre, Corneille Tacite fait en deux mots celle de Germanicus. » » Ainsi mourut Germanicus, Heros » également venerable à le voir, & à » l'entendre ; sa fortune étoit sans en- » vie, sa reputation sans tache, sa ma- » jesté sans arrogance, sa pompe fu- » nebre sans image & sans appareil fut » illustre par la seule memoire de ses » vertus, & par la celebration de sa gloire «. Ce dernier ornement manque à presque toutes les pompes funebres.

Page 683. ligne 4. *....Ils osent presque soupçonner dans les lotteries charitables autant de mauvaise foi que dans celles que le besoin d'argent fait ouvrir tous les jours* L'Au-

teur parle de ces lotteries qui ont été ouvertes pour le profit des Pauvres; le motif a été le même que celui qui fait ouvrir toutes les lotteries, c'est à dire le besoin d'argent : ainsi il ne faut point distinguer les lotteries charitables d'avec les autres par une chose qui les confond toutes. On s'est avisé à Paris du même expedient pour le soulagement des pauvres de l'Hopital general: J'y ai mis, & quoi que je n'aye point eu de lot, je ne suis point, graces à Dieu, de ceux de qui l'Auteur accuse le procedé défiant.

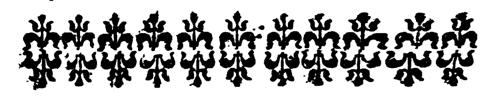
Le Theophraste Moderne finit heureusement son Livre par des Caracteres nouveaux qui sont assez bien touchez. Le dernier demande une reflexion ; *Si on a lû tous ces Caracteres, je m'applaudis de les avoir faits; si on ne profite d'aucuns, puis-je me loüer d'un ouvrage inutile?* Quoi qu'on ait lû tout un Livre, ce n'est pas toûjours pour son Auteur un sujet de gloire ; Par exemple j'ai lû tous les Caracteres du Theophraste Moderne, il ne doit point tirer vanité d'une lecture qui m'a fait découvrir

tant de défauts dans son Ouvrage. La fin en est plus modeste que celle de Monsieur de la Bruyere qui s'étonne si on ne goûte pas ses Caracteres; Vous m'avez établi là-dessus une décision tres juste: Quoi que j'aye dit de son Imitateur, je ne prétens pas lui ôter la gloire d'avoir bien réussi en plusieurs rencontres; s'il n'a pas copié M. de la Bruyere dans toutes celles que je vous ai marquées, il est malheureux de n'être pas venu avant l'Original, au moins eût-on accusé Monsieur de la Bruyere d'avoir été le Copiste du Theophraste Moderne.

Ce seroit à vous, Monsieur, à me parler de *la suite des Caracteres de Theophraste* nouvellement imprimée. On pretend que ce sont des Caracteres posthumes de Monsieur de la Bruyere; je vous dirai en peu de mots ce que j'en pense; le Livre n'a rien de nouveau que le portrait de cet Auteur. Les chapitres sont des matieres rebatuës & usées; les Caracteres sont froids, communs, languissans, & ne partent point de main de Maître: Je les attribuë à une

personne que je ne vous nomme point, autant pour ménager sa reputation, car il a fait de meilleurs Ouvrages, que pour ne pas m'exposer à me tromper dans mon jugement. Adieu.





LETTRE XXXVI.

XVIII. REP. DU SOLITAIRE.

Où il examine la harangue *prononcée par* Monsieur de la Bruyere, *le jour qu'il fut reçû à l'Academie Françoise.*

MONSIEUR,

Je ne sçai pas jusqu'où m'entraînera le sujet que j'entame; ma Lettre pourra être longue, mais il n'y a pas moyen de l'abreger, à moins que vous ne m'ordonniez de couper le discours de Monsieur de la Bruyere, & d'en faire la matiere de deux lettres; Comme vous n'y consentirez pas, vous aurez la bonté d'excuser la longueur de celle-ci. Monsieur

ſieur de la Bruyere a commencé ainſi ſon diſcours.

Il ſeroit difficile d'avoir l'honneur de ſe trouver au milieu de vous, d'avoir devant ſes yeux l'Academie Françoiſe, d'avoir lû l'hiſtoire de ſon établiſſement, ſans penſer d'abord à celui à qui elle en eſt redevable, & ſans ſe perſuader qu'il n'y a rien de plus naturel & qui doive moins vous déplaire que d'entamer ce tiſſu de loüanges qu'exigent le devoir & la coutume par quelques traits où ce grand Cardinal ſoit reconnoiſſable, & qui en renouvellent la memoire. Monſieur de la Bruyere entre d'abord en matiere, je ne blâme pas cela; j'aime bien mieux qu'un Orateur entame bruſquement ſon ſujet, que de ſacrifier de longs exordes au chagrin de m'ennuyer. Ce goût des Auditeurs ne le diſpenſe pas neanmoins de dire proprement ce qu'il dit ſans art, & de joindre l'exactitude au naturel; Un homme ſur tout qui porte la parole devant des Academiciens, y étoit obligé. *Avoir l'honneur, avoir devant ſes yeux, avoir lû l'hiſtoire*, cette repetition eſt une des plus communes figures. Ce-

lui à qui,.... qu'il n'y a rien.... qui doive.... que d'entamer... loüanges qu'exigent... quelques traits...., & qui en renouvellent.... Surabondance de *que* & de *qui*. Toûjours les mêmes reflexions, direz-vous, toûjours les mêmes défauts, répondrai-je. En voici pourtant un nouveau, & que je n'attendois pas d'un Panegiriste; *Ce tissu de loüanges qu'exigent le devoir & la coûtume &c....* Je ne trouve pas que cet éloge soit fort à l'avantage d'un grand Cardinal qui ne sçauroit trop être loüé: C'est dire que déferant à l'autorité, & entraîné par la coutume, on donne des loüanges; C'est dire qu'on ne les donneroit pas, si l'on n'y étoit obligé indispensablement par une loi de reconnoissance, & par la force de l'usage: l'équivoque cessoit en ajoûtant *ce tissu de loüanges qu'exigent le devoir & la coutume, sur tout le merite & la verité.*

Page 14. ligne 13. L'Auteur entame l'éloge du Cardinal de Richelieu; *Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles*: On ne dit pas en termes de peinture, *Ce tableau ne rend pas bien*, pour

marquer qu'il ne represente pas comme il faut ; *Exprimer* est le vrai mot, & celui dont s'est servi le Pere Bouhours dans les entretiens d'Ariste & d'Eugene, » il y a des Peintres qui excellent en portraits, & qui ex- « priment jusqu'aux mœurs & aux sen- « timens des personnes qu'ils peignent, « là il n'est point dit, *& qui rendent* : L'usage de ce verbe est déterminé aux traductions. Tacite est bien *rendu* par d'Ablancourt ; Segrais a bien *rendu* les pensées de Virgile : on dira au contraire, de Troyes & Rigault font bien ressembler ; les tableaux de Largiliere expriment, representent bien. Page 751

L'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement, & si juste,... on n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait. Je me plains de la nouveauté de ce terme, & de l'obscurité de cette phrase, *on n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait* ; cela peut être attribué aux plus mauvais comme aux meilleurs Ecrivains. Page 153 lig. 6.

Une vie laborieuse & languissante souvent exposée a été le prix d'une si haute vertu; On ne s'y prendroit pas autrement pour loüer le merite d'un Page 154 ligne 20.

l'homme qui auroit été persecuté. Ne diroit-on pas que la vertu de Monsieur de Richelieu fût une vertu sans honneurs & sans recompense ? Que manquoit-il à sa gloire ? Rien selon le propre aveu du Panegiriste : *Dépositaire des tresors de son Maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses finances, on ne sçauroit dire qu'il est mort riche.* S'il n'est pas mort riche, il n'a pas vêcu malheureux ; au contraire une vie delicieuse, honorable, magnifique étoit son partage : Qu'on ne dise donc plus que les peines & les langueurs ont été le prix unique de sa vertu.

Ibid. l. 22.

Le croiroit-on, Messieurs, cette ame serieuse & austere, formidable aux ennemis de l'état, inexorable aux factieux, plongée dans la negociation,.. a trouvé le loisir d'être sçavante. Je ne m'engage pas, Monsieur, à examiner quelles sont les operations de nos facultez, ni s'il faut distinguer l'ame, l'esprit, & le cœur. Nous avons un Livre qui a pour titre *le démêlé du cœur & de l'esprit*; Il n'y est point parlé de l'ame dans le sens que Monsieur de la Bruyere lui donne ;

Page 25. li. 27.

je m'en tiens à l'usage qui fait resider la science dans l'esprit ; *Ces Lettres-là partoient de mon esprit*, dit agréablement Voiture, *celles-ci partent de mon cœur* : je sçai que l'on a écrit, *cette ame genereuse a couru les hazards*, mais c'est le stile de la poësie : prendre *l'ame* pour la personne ; *cette ame est sçavante*, au lieu de dire ; c'est un homme sçavant, un genie profond, un bel esprit, je ne le risquerois pas. *Ame* ne se prend pour homme qu'au pluriel, *Il y avoit mille ames* : & encore cette expression n'est que du stile familier : tout au plus elle entre dans la narration ; L'Auteur s'en est servi fort à propos dans ses Caractéres ; *Ce n'est pas assez pour remplir son temps & son ambition, que le soin de dix mille* ames *dont il répond à Dieu comme de la sienne propre.* Page 234.

La page 26 contient une figure tres commune. *Hommes dévoüez à la fortune, qui vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques &c...* ce tour est peu élegant ; *Qui vous croyez dignes de manier les affaires publiques*, cela a quelque chose de plus

doux & d'aussi naturel ; *Apprenez que le Cardinal de Richelieu a sçû, qu'il a lû*: Cette figure est amenée de bien loin ; Un jeune Rheteur n'eût pas poussé plus avant l'apostrophe ; mais un Orateur qui doit ingenieusement déguiser l'usage qu'il fait des regles, n'auroit pas affecté de repeter, *Oüi hommes riches & ambitieux,*
Page 26. ligne 29. *contempteurs de la vertu, & de toute association qui ne roule pas sur l'interêt &c....* termes de nouvelle invention, *Contempteurs de toute aßociation &c....* Si Monsieur de la Bruyere n'avoit remarqué dans un endroit de sa Préface, qu'*ainsi que nul artisan n'est*
Page 18. ligne 23. *agregé à aucune societé, ni n'a ses lettres de maîtrise, sans faire un chef-d'œuvre, de même un homme associé à un corps qui ne s'est soûtenu que par l'éloquence, se trouve engagé à faire en y entrant un effort* ; je craindrois d'avancer que *pour paroître digne du choix dont on venoit de l'honorer*, il a crû devoir hazarder de nouvelles phrases, & par là montrer qu'il étoit en état de contribuer à la perfection de nôtre langue. Je doute pourtant, Monsieur, qu'elle s'accommode de pareilles expressions.

....*De la France à qui il avoit consacré ses meditations & ses veilles*..... Page 270 lig. 13.
veilles disoit assez ; *meditations* est un terme consacré qui semble ne devoir point être étendu au de-là de ces reflexions importantes d'un Chretien sur l'Eternité. Nulle autre chose ne merite ses meditations, ou si elle les merite, c'est mal faire l'éloge d'un homme, sur tout d'un Prélat, que de le publier. Ainsi, ou action qui ne doit point être relevée, ou expression dont le Panegiriste n'a pas dû se servir : Elle étoit en sa place, quand il a dit, page 189, *Brontin fait des retraites, & s'enferme huit jours avec les Saints, ils ont leurs* meditations, *& il a les siennes* ; le mot de *meditations* est bon en cet endroit, parce que la retraite est le lieu où elles se font.

....*L'éloquence qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les compagnies entieres* ; prose rimée, *populaires*, *devoirs*, *entieres*, & par consequent phrase vicieuse. Page 271 lig. 22.

Il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'histoire & de la poësie, jusques-là tout va bien, tout est noble, poursuivons ; *Quelle est la necessité de la* Page 271 lig. 25.

Grammaire, ceci tombe ; il y a tant de choses à dire en faveur de l'Academie, que je ne pardonne pas à un Orateur de placer la Grammaire dans un discours où il pouvoit s'étendre sur les avantages de l'histoire, la noblesse de la poësie, la perfection de nôtre langue &c.....

Page 28. Ligne 35. ....*Il faloit dresser le plan d'une compagnie &c*.... c'est tout ce qu'on pourroit dire, si le Cardinal de Richelieu avoit simplement formé ce dessein, & qu'il ne l'eût point executé. Monsieur de la Bruyere qui à l'entrée de son discours avoit dit que l'*Academie Françoise étoit redevable de son établissement à ce grand Cardinal*, pouvoit bien le repeter, nous ne lui eussions pas fait un procez de la redite. Elle devenoit même agréable à nôtre reconnoissance.

Page 28. lig. 7. *Voila, Messieurs, vos principes & vôtre regle dont je ne suis qu'une exception*. Pointe fade, pensée commune tirée d'un proverbe usé par le peuple. Au fond si M. de la Bruyere a de lui ces sentimens, pourquoi traite t-il d'*ennemis*, de *vieux corbeaux*, d'*oiseaux lugubres*, ceux qui n'ont pas ad-

miré sa harangue ? Il détruit dans sa Préface ce qu'il établit dans son discours : Ici homme tres modeste qui ne se croit ni *merite*, ni *esprit*, ni *sçavoir* ; là Auteur *qui d'une plume legere s'est*, dit-il, *élevé à quelque gloire par ses écrits qui ont paru avec les signes d'une approbation publique* : Dans son discours Academique il est *l'exception de la regle*, mais dans sa Préface il est à l'entendre la regle même : vous ferez sur cela telles reflexions que vous jugerez à propos : Je suis sûr qu'elles vous conduiront à dire qu'il y a bien de la vanité chez les Auteurs ; ils se méprisent en apparence, chagrins si l'on embrasse serieusement cette opinion qu'ils feignent d'avoir ; ils exagerent les applaudissemens qu'ils croyent avoir meritez, perdent toute modestie, & publient hautement que *la Cour, la Ville, Marli, Chantilly, l'Academie* ont fait acüeil à leurs ouvrages.

Rapellez en vôtre memoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse, rapellez ce grand & premier Concile où les Peres qui le composoient, étoient remarquables chacun par quelques mem- Page 18. ligne 10.

bres mutilez, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persecution ; ils sembloient tenir de leurs playes le droit de s'asseoir dans cette assemblée generale de toute l'Eglise. Il n'y avoit aucun de vos illustres Prédecesseurs qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom, & qui lui donnoit rang dans cette Academie naissante qu'ils avoient comme fondée. Il est vrai que la comparaison n'est pas injurieuse, mais elle n'est pas juste. Quelle convenance y a-t-il entre une assemblée de l'Eglise & l'Academie, entre les Peres d'un Concile, & des gens de lettres, entre des cicatrices & des ouvrages ? En second lieu on ne peut pas dire que ces premiers Maîtres de l'Eloquence françoise eussent fondé l'Academie ; son établissement, ainsi que l'a déja remarqué le Panegiriste, est dû au Cardinal de Richelieu ; il en est le fondateur, personne ne lui dispute cette gloire.

Page 29. *L'un aussi correct dans sa langue &c....* Voici, Monsieur, des portraits

& même de beaux portraits ; je reconnois ici l'Auteur des Caracteres, il rentre lui-même dans le sien, quand il touche certains traits de satires, vous ne perdrez pas ceux-ci, *L'autre fait des Romans qui ont une fin &c.* Page 31. li. 9
on y remarque, (parlant de Boileau) *une critique sûre, judicieuse & innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais qu'il est mauvais... Ils atendent la fin de quelques vieillards, qui touchez indifferemment de tout ce qui rapelle leurs premieres années, n'aiment peutêtre dans Oedipe que le souvenir de leur jeunesse*; Ce dernier trait n'est pas absolument nouveau : aprés avoir songé quelque temps où j'avois pû le lire, je me suis souvenu que c'étoit dans Monsieur de saint Evremont, » lorsqu'un doux souvenir détourne nôtre pensée de » To. 1. p. 314
» ce que nous sommes sur ce que nous
» avons été, nous attribuons des agré-
» mens à beaucoup de choses qui n'en
» avoient point, parce qu'elles rapel-
» lent dans nôtre esprit l'idée de nô-
» tre jeunesse, où tout nous plaisoit par
» la disposition de nos sentimens. »

Quelle grande aquisition avez-vous Pa. 32. li. 17

faite en cet homme illustre ? Il parle de Monsieur l'Abbé de la Chambre à qui il succeda. Cette expression sort du naturel & du beau ; on ne fait aquisition que des choses qui sont dans le commerce ; & si l'on peut dire *faire aquisition d'un homme*, c'est un terme de guerre où les soldats s'achetent ; encore ne sçai-je s'il seroit bon de dire, *j'ai fait l'aquisition d'une compagnie ; j'ai fait l'aquisition d'un Cavalier.* Ce qui ne se diroit que figurément d'un Cavalier, se dira bien moins d'un homme de lettres, d'un Academicien, dans un discours grave.

Page 33. ligne 10. *Admire-t-on une vaste & profonde litterature qui aille foüiller dans les archives de l'antiquité. Cette doctrine admirable vous la possedez*, la bienséance vouloit que l'Orateur en demeurât là, sans ajouter, Lig. 20. *Elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette sçavante assemblée* ; ce correctif ne fait pas honneur aux Academiciens ; bien que tous n'ayent pas les talens dont il fait le détail ; le stile du Panegirique exclût ces sortes de restrictions. En parlant des Prédicateurs fameux, il avoit dit,

Veut-on de diserts Predicateurs qui &c.... Ils sont parmi vous. Il pouvoit continuer sa figure, *admire-t-on &c.. cette doctrine admirable vous la possedez.* Un homme qui loüeroit finement, ne feroit aucune reserve, de peur d'exciter l'envie des Auditeurs que cet éloge ne regarde pas.

Si l'on est curieux du don des langues..... des qualitez si rares ne vous manquent pas. Le *don des langues* est un terme consacré ; l'avantage n'en a été accordé qu'aux Apôtres : comme ils parloient toutes les langues aprés la descente du saint Esprit, ou que n'en parlant qu'une, ils étoient entendus de plusieurs nations differentes, nous disons qu'ils avoient *le don des langues*. Or ce n'est point ici la même chose. M. de la Bruyere ne parle pas d'un don, il vante un talent obtenu, une science aquise & non infuse, qui doit se nommer l'étude, la connoissance des langues ; difference qui est tres bien remarquée par le Pere Bouhours dans l'entretien sur la langue françoise. « Si j'avois, dit Ariste, quelque chose à deman- « der à Dieu pour la commodité de la «

Page 332 ligne 24.

Page [illegible]

» vie, je crois que je lui demanderois
» *le don des langues*, ou du moins un
» peu de genie de ce Postel si renom-
» mé au siecle passé par *la connoissance*
» *des langues*, & qui se vanta un jour
» en presence de Charles IX. de pou-
» voir aller sans truchement jusqu'au
bout du monde«. Quand même Monsieur de la Bruyere auroit pû dire *le don des langues*, je ne crois pas qu'il fût permis d'écrire, *Curieux du don des langues. Etre curieux d'un don*, cette phrase n'est point élegante.

Page 54. lig. 2. *Si l'on cherche des hommes habiles qui fassent parler le Prince avec dignité & avec justesse &c...*. L'Auteur devoit s'expliquer; on ne sçait s'il parle des Gouverneurs du Prince, ou de ses Ministres: ce qu'il dit ne peut pas même être appliqué aux uns ni aux autres: Il paroît neanmoins vouloir entendre les Ministres. Or cela ne s'accorde pas avec ce qu'il ajoûte plus bas, Page 41. ligne 27. *Lui-même est son principal Ministre*: Dés qu'un Roi se charge du poids des affaires publiques, il n'a pas besoin d'hommes *qui le fassent parler avec dignité & avec justesse*. Sur tout un Roi comme le nôtre qui ne prononce que

des Oracles eſt au deſſus de ce ſecours étranger.

Que vous manque-t-il enfin? Vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre oraiſon. Cela eſt pris du latin, *ſtricta & ſoluta oratio.* Nôtre langue n'a point encore apellé le poëme une oraiſon: Ce n'eſt point un terme generique qui puiſſe exprimer la proſe & les vers: l'oraiſon eſt une piece d'éloquence, comme le poëme une piece de vers. Page 34. lig. 22.

... *Il ne doit pas neanmoins cet homme ſi loüable &c...* & quelques lignes aprés en faiſant l'éloge de Monſieur l'Abbé de la Chambre, il repete, *Un homme ſi loüable par le cœur*; Outre que *loüable par le cœur* n'eſt pas du goût de bien des gens, c'eſt faire peu d'honneur à nôtre langue riche d'elle-même en epitetes, que de n'en pas employer de differentes dans une même page. Page 35. li. [illegible]

Je prefererois en effet de prononcer le diſcours funebre de celui à qui je ſuccede, plûtôt que de me borner à un ſimple éloge de ſon eſprit: Il n'y a pas de regularité dans ce *je prefererois* & ce *plûtôt que*: *Plûtôt* emporte une pré- Page 36. li. [illegible]

ference qui est déja marquée par le verbe. Il faut donc s'en tenir à l'un ou à l'autre, par exemple, *Je prononcerois plus volontiers le discours funebre...* *que je ne me bornerois &c...* ou bien, *j'aimerois mieux prononcer... que de me borner &c...* ou enfin, *je preférerois de prononcer son éloge funebre à la necessité de me borner au simple éloge de son esprit.* Choisissez de ces tours celui qui vous plaira davantage : si j'ai plus mal rencontré que l'Auteur, tenez vous en à sa phrase, mais elle ne m'a pas semblé exacte.

Page 37. ligne 15. *Vous perdites il y a quelques années ce grand Protecteur* (il parle du Chancelier Seguier)... *Le sentiment de vôtre perte fut tel que dans les efforts que vous fites pour la reparer, vous osâtes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier.* Le mot d'*oser* n'est bon que dans la bouche de ceux que l'action regarde directement, par exemple on dira au Roi, *J'ose m'adresser à vôtre majesté, nous osons lui representer;* quand un Orateur parle de cette action, & la loüe, il ne doit point dire, *il osa s'adresser au Roi, ils oserent lui representer*; autrement ce seroit leur

reprocher une imprudence, & imputer à temerité un sentiment de veneration : par modestie on le dit de soi, mais il n'est pas permis de le dire des autres, sur tout quand on supose dans le Prince *de la bonté, de l'humanité*, & qu'on assûre que *c'est son caractere* d'être bon & humain. Page 37. lig. 26.

Quelle facilité est la nôtre, pour perdre tout d'un coup le sentiment & la memoire des choses dont nous nous sommes vûs le plus fortement imprimez. Que vous semble de cette maniere de parler ? On dit, *être frapé d'une chose, en recevoir de fortes impressions.* Quoi que nôtre esprit soit le sujet susceptible de ces impressions, néanmoins on ne dit pas qu'il s'imprime des choses; ce sont les choses qui s'impriment dans l'esprit : il reçoit les idées, elles se gravent dans la memoire. J'avois envie de vous donner une distinction Phisique, & de vous rappeller l'*agens* & le *patiens* de l'Ecole. Dispensez-moi de cette digression, il faut que j'acheve. Page 38. lig. 7.

Je l'ai vûë cette reception (quand le Roi & la Reine d'Angleterre furent reçûs du Roi) *spectacle tendre ; s'il en* Page 39. ligne 8.

fut jamais ! on y versoit des larmes d'admiration & de joye : Ce Prince n'a pas plus de grace, lorsqu'à la tête de ses camps & de ses armées, il foudroye une ville qui lui resiste, ou qu'il dissipe les troupes ennemies du seul bruit de son aproche. Nul raport entre un Roi qui combat, & un Roi qui offre un azile à un Prince malheureux, entre un Roi à la tête de ses armées, & un Roi qui vient au devant d'une Reine fugitive, entre un Roi qui dissipe des troupes, & un Roi qui fait acüeil à son voisin & à son alié. Si j'eusse été témoin de cette reception, j'eusse vû toute autre chose : ceux qui eurent ce bonheur, ne remarquerent pas, il s'en faut bien, dans le Prince une fierté de General, ni une contenance de Guerrier foudroyant ; il se dépoüilla alors autant qu'il put de sa grandeur, afin d'épargner à un Roi détroné le triste souvenir de celle qu'il venoit de perdre, ou s'il lui montra toute sa gloire, ce fut pour lui en offrir le partage.

Page 40. lig. 23. *Ce Prince humain & bienfaisant que les Peintres & les statuaires nous defigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres & pleins de*

douceur, c'est là son atitude. Si Monsieur de la Bruyere entend la ressemblance, il ne fait pas honneur aux Peintres habiles qui ont réüssi à nous representer le Roi; ce qui a donné lieu à un homme d'esprit de dire, » le Roi ne doit pas craindre que les Peintres & « les Sculpteurs que la ville de Paris « employera aux tableaux & aux statuës « de Sa Majesté, lui fassent deshonneur, « puisque la France plus heureuse que « la Grece, a plusieurs Apelles, plu- « sieurs Lysippes, plusieurs Myrons, « & d'autres habiles Maîtres dans tous « les arts «. Je ne crois donc pas que ç'ait été la pensée de Monsieur de la Bruyere de décrier les Peintres & les Statuaires; s'il veut dire qu'au lieu de nous representer le Roi la foudre à la main, il seroit mieux de le peindre en Roi *qui nous tend les bras, qui nous regarde avec des yeux tendres & pleins de douceur, qui avec la paix & les fruits de la paix nous rend la joye & la serenité*, il devoit s'expliquer plus clairement. Une reflexion que je ne puis m'empêcher de faire, est qu'ici le Panegiriste donne au Roi *des yeux tendres & pleins de douceur*; &

quand il parle de la reception que Sa Majesté fit à *une famille auguste, spectacle tendre s'il en fut jamais*, il insinuë que le Roi paroissoit aussi grand, aussi fier que *s'il foudroyoit des Villes, ou qu'il dissipât des troupes ennemies*. Il y a là de la méprise.

Page 40. lig. 28. *Il veut voir vos habitans, vos bergers danser au son d'une flûte champêtre sous les saules & les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, & chanter les loüanges de celui qui &c* ... vrai stile poëtique, & d'autant plus poëtique, que *danser au son d'une flûte champêtre* est un vers. Une harangue n'admet point ces descriptions bonnes en elles-mêmes, propres seulement à l'Eglogue & aux Pastorales. Ce n'est pas la seule qui soit dans ce discours; vous verrez à la page 42, *Déja la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenües de son Palais, les astres brillent au Ciel, & font leur course, toute la nature repose privée du jour, ensevelie dans les ombres, nous reposons aussi &c....* j'avoüe que cette description est belle, mais je la trouverois mieux placée dans un Poëme, que dans un Panegirique.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits, la felicité commune, qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre penible, qu'il essuye l'inclemence du Ciel & des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse. L'epitete n'est pas juste, car la vie cesse d'être *heureuse*, quand on est dans les travaux & dans les fatigues, exposé aux perils, obligé d'essuyer l'inclemence du Ciel & des saisons; S'il eût dit, *une vie si chere & si glorieuse*, ç'auroit été le bien prendre, car la vie d'un Prince laborieux est *chere* aux peuples; la vie d'un Prince qui ne craint point les dangers, est *glorieuse* à lui-même. Page 41. li. 5.

Vous m'avez admis dans une compagnie illustrée par une si haute protection; je ne le dissimule pas; j'ai assez estimé cette distinction pour desirer de l'avoir dans toute sa fleur, & dans toute son integrité, je veux dire de la devoir à vôtre seul choix, & j'ai mis vôtre choix à tel prix, que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation. Cette phrase est tres obscure, ce n'est point à tort que je m'en plains, puisque Mon- Pa. 42. li. 13.

sieur de la Bruyere s'est vû obligé d'ajoûter un *je veux dire*; il a voulu briller en cet endroit, mais ce ne sont là que de faux brillans, *La fleur d'une distinction, effleurer la liberté d'un choix*, jeu de mots, phrase badine. Je suis persuadé que l'Auteur en écrivant ceci, a fait une reflexion mistique sur le libre arbitre; je l'augure ainsi de ces mots, *je n'ai pas osé blesser, pas même effleurer la liberté de vôtre choix.* De plus on découvre un secret orgüeil dans ces paroles. M. de la Bruyere veut faire entendre qu'il doit à son seul merite, & non à la brigue l'honneur qu'il reçoit. En verité ce sont-là de ces choses qu'il n'est point permis de dire, quand même il seroit permis de les penser.

La fin du discours où il tache de reparer le défaut que je viens de reprendre, est assez heureuse. Il reconnoît devoir *à la seule magnificence des Academiciens* l'honneur d'être placé *avec eux*; *Un Ouvrage* (il parle de ses Caracteres) *a été toute la mediation que j'ai employée, & que vous avez reçüë. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit?* Cette conclusion est tres fine.

Je finirai ma Lettre par une réponse à la derniere reflexion de la vôtre. Je me suis donné le temps & la peine de lire *la suite des Caracteres de Theophraste*, que l'Imprimeur assûre être de M. de la Bruyere : Ma critique n'empêchera pas que je ne rende justice à cet Auteur ; s'il n'est pas exempt de fautes dans l'Ouvrage que nous avons examiné, certainement il n'est pas capable de celles qui se trouvent dans ses pretendus Caractéres posthumes. Vous avez pris sur cela une décision qui paroîtra juste à tous les connoisseurs ; j'ai deviné le nom de vôtre homme ; ce fecond mais sterile Ecrivain, devroit renoncer à la demangeaison de produire tant de Caracteres uniformes sous differens titres. S'il ne la reprime pas, tant pis pour lui, je le renvoye au portrait d'*Arsene*, & je le crois déja *incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point*. Adieu, Monsieur, cette Lettre est plus longue que les autres, parce que je n'ai pas eû le loisir de la faire plus courte. Quand il y aura quelque chose de nouveau, adressez-le moi ; J'excepte ces nouveautez qui

Labr. p 103

ſont ou des redites ennuyeuſes, ou de fades imitations : Nous en voyons beaucoup de ce genre. Les auteurs originaux qui ont excellé dans les ſiecles precedens, ne ſont aujourd'hui que de mauvais copiſtes ; c'eſt ce qui fait gemir le bon goût.

FIN.



TABLE.

A.

B.

C c

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table.

Approbation de M. de Fontenelle de l'Academie Françoise, & Secretaire de l'Academie Royale des Sciences.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, *Sentimens critiques, &c.* je n'y ai rien trouvé qui doive empêcher qu'il ne soit imprimé. Le 11. Mars 1700. Signé, FONTENELLE.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 13. Mars 1700. signé, MAILLARD: Il est permis à MICHEL BRUNET Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé, *Sentimens critiques sur les Caracteres du Theophraste Moderne & de M. de la Bruyere, &c.* & ce pendant l'espace de six années entieres & consecutives, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois en vertu du present Privilege : Avec défenses à toutes personnes, sous quelque prétexte que ce puisse être, d'imprimer ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, à peine de trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interêts, ainsi qu'il est plus amplement porté au Privilege.

Registré sur le Livre des Imprimeurs Libraires de Paris le 16. Mars 1700.

Signé, C. BALLARD S.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois 24. Decembre 1700.

